

LA FORMATION
DE
LA LANGUE MARATHE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A

LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

JULES BLOCH

DIPLOMÉ DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS

—
1914

Tous droits réservés



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LA FORMATION
DE
LA LANGUE MARATHE

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

LA FORMATION
DE
LA LANGUE MARATHE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A

LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS



PAR

JULES BLOCH

DIPLOMÉ DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS

1914

Tous droits réservés

INTRODUCTION

§ 1. Aucune des langues indo-européennes parlées actuellement dans l'Inde ne semble remonter à une langue sensiblement différente du sanskrit, tel que les textes védiques et classiques nous le font connaître. Faire l'histoire de l'une quelconque d'entre elles, le marathe, par exemple, revient donc essentiellement à montrer comment les altérations subies au cours de l'histoire par le système linguistique du sanskrit ont abouti à la constitution des divers dialectes du moyen-indien d'abord, et ensuite de cette langue moderne elle-même.

En réalité ce dessein n'est légitime et exécutable que sous d'importantes réserves. Aucune des langues indo-aryennes anciennes n'offre, dans l'état actuel de la documentation, de prise sûre à l'analyse ; même les textes sanskrits les plus archaïques portent déjà la trace de mélanges dialectaux importants ; et dans la suite les différents parlers ont toujours subi l'influence du sanskrit, réagi les uns sur les autres, et contaminé le sanskrit à leur tour. Il convient donc d'examiner avant tout chacune des formes connues de l'indo-aryen et la valeur des documents qui les représentent, afin de déterminer dans quelle mesure on peut en utiliser le témoignage pour l'étude de la formation du marathe.

§ 2. On a souvent remarqué que la succession chronologique des textes les plus anciens du sanskrit correspond à une extension géographique progressive de cette langue vers l'est. Qu'avec le temps on y constate un apport considérable d'éléments nouveaux et des mélanges dialectaux, cela n'a rien que de naturel ; mais la langue du R̥gveda, si semblable à l'iranien ancien, et parlée aux confins du monde iranien, sur un domaine comparativement si limité, devrait, semble-t-il, représenter un dialecte défini et pur, pouvant servir de base solide à la comparaison linguistique. Or

il n'en est rien ; en isolant les parties les plus récentes comme le dixième maṇḍala, en faisant la part des diverses rédactions et en corrigeant les divers rajeunissements du texte, on aboutit bien à une langue unique au fond : mais cette langue est traditionnelle et composite (sur tous ces points, v. Wackernagel, p. x-xxii). Ou, pour mieux dire, les rédacteurs du R̥gveda tel que nous l'avons ont partiellement adapté à leur propre dialecte des textes religieux composés dans un autre dialecte. M. Meillet, dans son article sur *Les consonnes intervocaliques en védique* (I. F., XXXI, p. 120 et suiv.), en donne les preuves suivantes :

En premier lieu, l'ouverture des sonores aspirées intervocaliques, constante dans le R̥gveda pour la mi-occlusive **jh*, y est attestée aussi pour *bh*, *dh*, notamment dans les formes grammaticales (1^{er} plur. moy. -*mahe*, 2^e sing. impér. -*hi*, etc.) : mais souvent -*bh*- et -*dh*- anciens sont conservés. Cela tient à ce que les rédacteurs du R̥gveda actuel ont réintroduit dans un grand nombre de mots l'occlusion qui persistait dans leur dialecte ; aux formes grammaticales ils ne pouvaient toucher sans modifier gravement l'aspect de la langue religieuse qu'ils empruntaient.

La répartition de *r* et *l* en sanskrit s'explique par une série d'adaptations analogues. Le dialecte sur lequel repose le R̥gveda était un dialecte occidental où comme en iranien tout *l* se confondait avec *r*. Or la présence dans les parties les plus anciennes du texte actuel de mots où *l* répond à *l* indo-européen prouve que les rédacteurs de ce texte y ont introduit des formes propres à leur dialecte ; on sait en effet qu'il a existé un dialecte oriental où *l* représentait *r* et *l*. Le nombre des adaptations s'accroissant avec le temps, le vocabulaire sanskrit et moyen-indien présente sur ce point une confusion inextricable.

Enfin la grammaire elle-même du R̥gveda porte des traces de contamination ; l'emploi arbitraire des désinences d'instrumental -*ebhiḥ* et -*aiḥ* s'explique par le conflit de deux parlers, l'un tendant à étendre -*ebhiḥ* aux adjectifs, puis aux noms, comme fera plus tard le moyen-indien, l'autre tendant à maintenir et même à étendre la désinence -*aiḥ*, comme fera le sanskrit classique.

Le sanskrit védique est donc sous sa forme la plus authentique et la plus ancienne une langue littéraire et une langue commune. A plus forte raison le sanskrit classique doit-il présenter ces caractères et manquer d'unité.

§ 3. Après le R̥gveda, les autres recueils et notamment l'Atharvaveda, puis les brāhmaṇa, les sūtra, Pāṇini, qui oppose la *bhāṣā* qu'il définit au *chandaḥ* archaïque (v. S. Lévi, *J. As.*, 1891, II, p. 549 ; *M. S. L.*, XIV, p. 278-279), ses commentateurs, qui signalent d'une manière consciente ou non les progrès de la langue depuis Pāṇini, enfin l'épopée et les œuvres classiques marquent des stades successifs qui paraissent définir l'évolution interne du sanskrit (v. Wackernagel, p. xxii et suiv., xliv et suiv.). Même en admettant que la littérature sacerdotale ancienne suive le développement autonome de la langue, — et ce que nous savons du R̥gveda rend cette hypothèse improbable —, il arrive vite une époque où le sanskrit doit subir le contact et sans doute l'influence d'autres dialectes ayant une existence reconnue. Un siècle après Pāṇini, Açoka couvre l'Inde d'inscriptions en moyen-indien ; vers 150 av. J.-C., Patañjali, dans un passage fameux (cité par Bhandarkar, *J. A. S. Bomb.*, XVI, p. 335), donne le sanskrit comme la langue des brahmanes bien élevés de l'Aryāvarta : autant dire que c'est une langue déjà exceptionnelle dans l'Inde et qui n'aurait pas survécu sans le prestige dû à l'emploi qu'en faisaient la religion et la scolastique.

Dans l'usage laïque, — épigraphique et littéraire —, le sanskrit apparaît postérieurement à des dialectes linguistiquement plus jeunes ; abstraction faite des épopées, dont la rédaction primitive est inconnue et qui d'ailleurs se rattachent par certains côtés à la littérature religieuse, la période classique du sanskrit ne s'ouvre qu'au premier siècle de notre ère. A ce moment le bouddhisme usurpe la langue des brahmanes et s'en sert pour sa propagande ; l'un de ses maîtres, Açvaghōṣa, « embellit » des formes littéraires les contes pieux et les traités dogmatiques : il écrit des drames où voisinent le sanskrit et les prākritis déjà promus au rang de langues cultivées (v. S. Lévi, *J. As.*, 1908, II, p. 57 et suiv.). Des rois étrangers, osant ce dont Açoka n'avait sans doute pas même eu l'idée, rédigent leurs documents officiels en sanskrit : c'est un Çaka, le *mahākṣatrapa* Rudradāman qui le premier, en 150 av. J.-C., fait à Girnar graver une longue inscription en sanskrit, témoignage du talent qu'il revendique « de composer en prose et en vers des œuvres satisfaisant à toutes les exigences de la rhétorique » (v. S. Lévi, *J. As.*, 1902, I, p. 109, 111, 119). Désormais complè-

tement laïcisé, le sanskrit sert jusqu'à nos jours de langue littéraire et scientifique, et de moyen de communication entre les gens cultivés de toutes les parties de l'Inde. Comme le latin usuel à l'époque où les langues romanes existaient déjà, le sanskrit classique présente deux caractéristiques opposées qui s'accroissent de plus en plus avec le temps. En premier lieu c'est un parler fondamentalement archaïque dès le moment de sa fixation : il a maintenu l'occlusion des consonnes intervocaliques et restauré *ḍ* et *ḍh* à la place de *ḷ* et *ḷh* du védique et du moyen-indien ; il a conservé des formes déjà sorties de l'usage comme le *duel*, le *moyen*, le *parfait*, et inversement éliminé d'autres formes dont le moyen-indien et les langues modernes attestent la survivance (v. Wackernagel, p. xxv et suiv.). Mais en même temps le sanskrit ne pouvait manquer de subir des influences venues de partout ; le vocabulaire en particulier devait s'imprégner d'éléments empruntés, avec plus ou moins d'adaptation, aux divers parlars aryens ou non de l'Inde et même à des langues étrangères à l'Inde (v. Wackernagel, p. li et suiv.).

A aucune époque par conséquent les documents sanskrits ne peuvent être considérés comme reflétant exactement l'état linguistique contemporain ; et même la différence d'aspect que présente le sanskrit suivant les époques « n'est pas la différence que nous trouvons entre diverses phases d'une langue populaire se développant naturellement » (Wackernagel, p. xxiii).

§ 4. On voit combien de difficultés et de pièges l'interprétation linguistique trouve dans les textes sanskrits. Le moyen-indien, que nous avons vu apparaître très tôt à côté de ces textes, offrira-t-il des documents plus sûrs et mieux utilisables ? — On pourrait le supposer, à en voir l'abondance et la variété.

Dès le milieu du III^e siècle av. J.-C., l'empereur Açoka fait graver du Nord-Ouest au Bengale, du Terai au Maisour de nombreux édités qui sont les premiers documents connus du moyen-indien. Il est hors de doute que les textes originaux de ces édités ont été écrits dans un dialecte du Magadha, où se trouvait la capitale d'Açoka. Mais les variations présentées par les inscriptions sont nombreuses, et si on ne peut le plus souvent les attribuer à des fautes du copiste, elles ne se laissent pas facilement expliquer par l'existence de dialectes nettement tranchés. On a été amené à considérer (v. O. Franke, *Pali und Sanskrit*,

p. 109; T. Michelson, *Am. J. Phil.*, XXX, p. 284, *J. A. O. S.*, XXX, p. 78) que le texte original des édits, conservé à quelques variantes près dans les inscriptions orientales, a été traduit par les administrateurs du nord-ouest et du sud dans des parlers locaux, ou, pour mieux dire, adapté à ces parlers, mais non sans qu'un certain nombre de mots ou de formes orientales se soient glissées dans ces adaptations. Ces insertions ou adaptations s'expliquent-elles suffisamment par la simple présence du modèle oriental sous les yeux du traducteur? Il n'est pas improbable que souvent les scribes aient cru pouvoir employer les mots du modèle parce qu'ils n'étaient pas complètement étrangers à leur parler, ou au moins à la langue officielle de leur région : sans doute le prestige religieux du bouddhisme et le prestige politique, remontant déjà à plusieurs générations, de la dynastie Maurya avaient dû amener le langage du Magadha à s'étendre à toute l'Inde du nord, au moins dans la partie cultivée de la population et pour une partie du vocabulaire (cf. Lüders, *Bruchstücke*, p. 40).

Mais l'original lui-même reproduisait-il la langue usuelle alors dans le Magadha? Voici d'une part un texte incontestablement magadhien, l'inscription de Çutanukā à Ramgarh, que la paléographie dit contemporaine d'Açoka : on n'y trouve que la sifflante palatale, qui manque aux versions orientales d'Açoka (v. Lüders, *Bruchstücke*, p. 41). D'autre part la citation sans doute textuelle qu'Açoka fait d'ouvrages bouddhiques dans l'édit de Bhabra offre un exemple de dialecte magadhien admettant déjà la sonorisation des occlusives sourdes intervocaliques (v. S. Lévi, *J. As.*, 1912, II, p. 495 et suiv.; faits analogues dans d'autres inscriptions, v. Senart, *Inscr. de Piyadasi*, II, p. 427). Quelle est la relation entre ces trois formes de langage?

S'il n'y avait en question que l'inscription de Çutanukā, on pourrait supposer que la langue d'Açoka représente un dialecte magadhien admettant déjà *s* dental comme les dialectes centraux ; c'est pourquoi M. Lüders le rapproche de l'ardhamāgadhī dramatique. Mais la citation bouddhique semblerait prouver de plus que la langue de la chancellerie impériale était déjà archaïsante, — ce qui n'est pas fait pour étonner, dans l'Inde peut-être moins encore qu'ailleurs.

Donc, même lorsque les lectures sont sûres et les significa-

tions bien établies, aucune des inscriptions d'Açoka ne fournit un document direct sur un dialecte déterminé de l'Inde au III^e siècle av. J.-C. Une analyse minutieuse a pu cependant en dégager quelques indications probables sur la répartition de certains traits. Dans le groupe oriental, « pas d'*ṇ* cérébral ni d'*ṇ* palatal, le *y* initial tombe, *l* est substitué à *r*, le nominatif masculin, et ordinairement le neutre, se fait en *-e*, le locatif en *-asi* : l'autre [groupe] distingue l'*ṇ* cérébral de l'*ṇ* palatal, conserve le *y* initial et l'*r*, fait en *-o* le nominatif singulier des masculins en *-a*, le locatif en *-amhi* ou en *-e* » (Senart, *Inscr. de Piyadasi*, II, p. 431). De plus, les inscriptions de l'ouest conservent des groupes consonantiques que celles de l'Inde gangétique assimilent : skr. *r* est normalement représenté au nord-ouest par *ir*, *ur*, à Girnar par *a*, à l'est par *a* ou *i* ; *r* + dentale donne une dentale à l'ouest, une cérébrale à l'est ; *kṣ* devient *ch* à l'ouest, et à l'est *kh* ; enfin *-ā* final s'abrège, *-tiy-*, *-dhiy-* se simplifient en *-ty-*, *-dhy-* dans les inscriptions les plus orientales (v. sur tous ces points, T. Michelson, *I. F.*, XXIII, 219-271 ; *Am. J. Phil.*, XXX, 284 et s., 416 et s. ; XXXI, p. 55 et s. ; *J. A. O. S.*, XXX, p. 77 et s., XXXI, p. 223 et s.).

Ces indications sont précieuses et seront utilisées plus loin ; mais il faut surtout retenir qu'avant l'ère chrétienne il s'est exercé jusque dans l'ouest de l'Inde des influences linguistiques magadhiennes, difficilement mesurables, mais sans doute assez profondes. Que ces influences aient cessé moins d'un siècle après Açoka, cela est possible : mais la longue prééminence du Magadha est certaine ; et rien n'empêche d'accepter le témoignage des inscriptions de Delhi qui ont *l* pour *r* et *n* pour *ṇ* (v. Senart, *ibid.*, II, 373 ; cf. II, 434). Nous savons par Patañjali que des formes comme *vaṭṭati* et *vaḍḍhati*, qui étaient encore des magadhismes du temps d'Açoka, avaient peu après pénétré dans la langue usuelle de l'Inde centrale.

§ 5. Jusqu'au moment où le sanskrit devient la langue unique de l'épigraphie, c'est-à-dire dans l'Inde septentrionale et centrale vers 350 J.-C. (Fleet, *J. R. A. S.*, 1904, p. 485), les inscriptions en moyen-indien se succèdent en grand nombre. On en découvre toujours de nouvelles ; mais la linguistique n'en tire que des données obscures et fragmentaires. Dans l'ensemble, malgré le très vaste espace et les quatre ou cinq siècles sur lesquels

elles s'étendent, ces inscriptions offrent un aspect remarquablement uniforme (v. Senart, *ibid.*, II, p. 493); et pourtant, à les regarder dans le détail, les phénomènes y sont extrêmement disparates et les variations dialectales y paraissent nombreuses : mais la répartition en varie pour chaque série de faits (v. O. Franke, *Pali und Sanskrit*, ch. VIII, notamment p. 126). Il arrive souvent que dans des inscriptions tout à fait voisines et contemporaines les caractéristiques phonétiques et même morphologiques s'entrecroisent d'une façon inextricable. Dans certains cas on entrevoit une explication possible : il semble bien que dans les inscriptions du Dekhan le plus ou moins d'influence du sanskrit corresponde à l'élévation sociale plus ou moins grande de ceux qui les ont fait graver (v. J. Bloch, *Mélanges S. Lévi*, p. 14; cf. Bhandarkar, *J. A. S. Bomb.*, XVI, p. 341 et note). Mais que dire par exemple des donations qui voisinent sur les stūpa de Bharaut et de Sanchi ? Le génitif du mot désignant la nonne bouddhique, skr. *bhikṣuṇī*, est à Bharaut (éd. Hultsch, *Z. D. M. G.*, XL, p. 60 et suiv.), tantôt *bhikhuniya* (n^{os} 27, 31, 101), tantôt *bhikhuniyā* (n^{os} 29, 75, 81), tantôt *bhikhuniye* (n^{os} 65, 120, 121), une fois enfin *bhikhuniyi* (n^o 103). A Sanchi (éd. Bühler, *E. I.*, II, p. 97 et suiv., 370 et suiv.) on trouve pour le même mot les formes *bhikhuniyā* (I, 6, 199, 315, 332), *bhikhuniya* (I, 244, 286, 304, 350; II, 8, 9, 11, 40, 42, 43, 70, 76), *bhikhunaya* (II, 54); *bhikhuniyā* (I, 28, 100, 186, 224, 283, 337, 343, 351; II, 29, 47); *bhikhuniya* (I, 37, 52, 126, 277, 326, 355; II, 48), *bhikhunayā* (I, 119, 353), *bhichaniyā* (I, 253), *bhichanaya* (I, 252); *bhikhuniye* (I, 38, 78, 101, 105, 110, 158, 180, 183, 192, 214, 293, 316, 329, 341). Un certain nombre de ces formes sont probablement des fautes : mais rien ne permet de distinguer à quoi tient la répartition de *ch* et de *kh*, ou du génitif en *-iyā* et en *-iye* ; l'origine des donateurs n'éclaire rien : dans les inscriptions au nom de donateurs de Besnagar et de Nandinagar comme dans celles dont les donateurs sont d'Ujjain, les deux désinences se rencontrent (cependant à Kurara-Kuraghara, on ne rencontre que la désinence en *-a*) ; et skr. *kṣ* est représenté de deux façons différentes dans deux inscriptions toutes voisines et provenant selon toute apparence de la même personne (*samikāya bhikhuniya dānaṃ*; *Sāmi kāya bhikhuniyā dānaṃ*; Sanchi, I, 350-351).

Les documents épigraphiques ne fournissent donc à la linguis-

tique que des renseignements extrêmement incertains. On pourra sans doute en certains cas les interpréter avec l'aide de ce qu'on sait par ailleurs, par exemple en se servant des *prākṛits* dramatiques, comme a déjà tenté de le faire M. Lüders (*Bruchstücke*, p. 40 et suiv.) ; mais pour le moment on ne saurait aller bien loin dans cette direction.

§ 6. Après les inscriptions, examinons les textes. Les plus anciens, ou du moins ceux dont la langue est le plus archaïque, sont ceux du canon bouddhique conservé dans l'île de Ceylan. Que la langue de ces textes — improprement appelée *pāli* — soit d'origine continentale, c'est ce dont personne ne doute. Mais à quelle partie de l'Inde, à quelle période de l'histoire se rattache-t-elle ? L'ignorance est à peu près complète sur ces points. Selon la tradition singhalaise, la rédaction définitive du canon date du concile réuni par le roi *Vaṭṭagāmaṇi* vers 80 av. J.-C. ; ceci donne la date la plus basse pour les morceaux les plus anciens du canon. Quant à la langue, les livres eux-mêmes lui donnent le nom de *māgadhī*. Or tout ce que nous savons de la *māgadhī* par l'épigraphie ou la littérature va contre cette appellation ; sans doute se rapporte-t-elle au texte primitif, celui que citait *Açoka*, et non à la traduction dont nous disposons.

On est donc obligé de recourir à l'induction historique pour déterminer le lieu d'origine du *pali* : c'est là un procédé qui conduit rarement, du moins dans l'Inde, à des conclusions fermes et sûres. D'un côté M. Oldenberg (*Vinayaṭīkāma*, introd., p. LIV) fait venir le *pali* de l'Orissa ; il se fonde pour cela sur la ressemblance que présenterait cette langue avec celle de l'inscription de *Khāravela* à *Udayagiri*, — ressemblance confirmée par l'aspect de certaines inscriptions singhalaises selon M. E. Müller (*Pali gram.* préf., p. x). Mais les deux dialectes sont loin d'être identiques ; et l'absence de nasale cérébrale, entre autres traits, sépare nettement le dialecte de *Khāravela* du *pali*.

L'hypothèse plus généralement admise et plus vraisemblable situe le *pali* plus à l'ouest, non loin des grands centres de pèlerinage que marquent les plus anciens *stūpa* bouddhiques de *Bharaut* et de *Sanchi*, plus particulièrement dans le *Mālva*. On fait valoir en premier lieu la parenté linguistique des inscriptions de cette région avec le *pali* ; on rappelle de plus que la capitale du *Mālva*, *Ujjain*, a été la résidence d'*Açoka*, puis de

son fils Mahinda, lorsqu'ils étaient princes héritiers ; c'est aussi à Ujjain, selon la tradition, qu'était née la mère de Mahinda et que Mahinda passa son enfance ; or on sait que l'introduction du bouddhisme à Ceylan est attribuée à ce même Mahinda (v. notamment O. Franke, *Pāli und sanskrit*, p. 138-139). Si la parenté du singhalais et des parlers occidentaux était définitivement établie (v. plus bas, § 18), on concevrait fort bien une immigration apportant de la même région un dialecte vivant destiné à évoluer sur place et des livres écrits dans une langue religieuse déjà fixée.

En tout cas le pali ne saurait être considéré comme un dialecte purement occidental ; le passage du groupe occlusive + *v* ou *v* + occlusive à *bb* le reporte au moins jusqu'au plateau central (v. § 17). Ce n'est pas tout. Le pali n'est pas homogène ; il y a sept siècles au moins entre les *gāthā* du Jātaka et leur commentaire en prose (v. Foucher, *Mélanges Sylvain Lévi*, p. 235, 245-247) ; on ne saurait s'étonner par conséquent de trouver dans le pali les traces des influences les plus diverses depuis les magadhismes (v. Windisch, *Congrès des Orient. à Alger*, I, p. 280 et suiv.) jusqu'aux emprunts au singhalais (v. E. Müller, *Pali gram.*, p. x-xi).

D'origine incertaine et d'essence hétérogène, le pali ne peut donc provisoirement être considéré que comme un type linguistique représentant une forme ancienne du moyen-indien littéraire et marquant une étape dans l'évolution générale de l'indo-aryen.

§ 7. Si le pali était sûrement un dialecte central ou occidental succédant à un dialecte oriental dans la rédaction du canon bouddhique, son histoire éclairerait à son tour l'histoire d'un autre dialecte religieux, celui des Jainas.

Les textes du canon jaina passent pour avoir été rédigés en ardhamāgadhī ou « semi-magadhien ». Ce dialecte, employé aussi dans les drames bouddhiques et classiques, apparaît comme plus occidental non seulement que la māgadhī proprement dite, puisqu'il a *s* et non *ç*, mais aussi plus occidental que le dialecte propre d'Açoka puisqu'il a *r* et non *l* ; le nominatif singulier des noms masculins y est en *-e* comme en māgadhī. Mais plus tard le centre du jainisme s'est, comme on sait, transporté dans le Dekhan et au Guzrate ; dès lors le dialecte change

d'aspect : les formes en *-o* s'insinuent dans les textes poétiques les plus anciens ; la langue prend avec le temps un aspect de plus en plus occidental et se confond de plus en plus avec la *māhārāṣṭrī*.

§ 8. Le pali n'est pas le seul dialecte moyen-indien propre au bouddhisme. On a trouvé dans les environs de Khotan des fragments du Dharmapada écrits avant la fin du *ii^e* siècle de notre ère dans un dialecte jusque-là inconnu (éd. Senart, *J. As.*, 1898, II, p. 193 et suiv.). Dans ce dialecte les consonnes intervocaliques n'avaient pas uniformément perdu leur occlusion ; mais les voyelles finales s'étaient abrégées au point que *-e* et *-o* deviennent le plus souvent *-i* et *-u*. Ce dernier caractère donne au dialecte un aspect plus récent que les *prākṛits* classiques, tandis que par la conservation partielle des consonnes intervocaliques il apparaît comme plus archaïque. En tout cas sur l'un et l'autre point il s'accorde avec le développement général des *prākṛits* littéraires ; mais le traitement des consonnes suivant une nasale est tout à fait unique dans ce dialecte ; par là il s'isole de tout le reste du moyen-indien. Par là aussi — cas unique dans la littérature bouddhique —, il se laisse localiser avec précision : les parlers du Penjab occidental et du nord-ouest himalayen présentent aujourd'hui encore les mêmes caractéristiques (v. J. Bloch, *J. As.*, 1912, I, p. 331 et suiv.).

Certains textes bouddhiques, notamment le *Mahāvastu* et le *Lalitavistara*, sont écrits dans un dialecte étrange, où semblent se mêler arbitrairement *sanskrit*, *pali* et *prākṛit*. On y trouve par exemple côte à côte des formes comme *abravi* et *abravit*, des nominatifs neutres pluriels en *-ā* et en *-āni*, etc. (v. Senart, *Mahāvastu*, I, p. xii-xiii). L'étude de la syntaxe a permis d'y reconnaître plusieurs couches caractérisées respectivement par la phrase verbale et nominale (v. Oldenberg, *G. G. A.*, 1912, p. 123 et suiv.). D'autre part la critique permet souvent de deviner l'original moyen-indien des formes incorrectes du *sanskrit* qui y pullulent (v. Wackernagel, p. xxxix ; en dernier lieu Kern, *I. F.*, XXXI, p. 194 et suiv.) : mais ne retrouver à l'origine de ces formes que l'ignorance d'adaptateurs maladroits, c'est rendre difficilement explicable la parenté de textes différents et considérables, et oublier la maîtrise avec laquelle le bouddhisme savait manier le *sanskrit*. Du reste le moyen-indien qu'on

entrevoit à travers ce sanskrit incorrect est d'un type encore indéterminé.

Il est donc de toute façon impossible de reconnaître à quelle réalité linguistique correspondent ces textes ; la grammaire comparée peut assister l'interprétation philologique de ces textes, sans en tirer encore aucun parti.

Ce sont là les seuls documents dont nous disposions antérieurement à l'éclosion des prākritis classiques. Un jour prochain, on pourra sans tirer parti d'un dialecte laïque utilisé en Asie centrale : tout ce qu'on sait pour le moment, c'est que la langue des tablettes rapportées de Niya par M. Stein ne se rattache pas au même groupe que celle des feuillets Dutreuil de Rhins (comm. de M. Senart, *J. As.*, 1912, I, p. 411).

§ 9. Avec le drame et la poésie lyrique apparaissent dans la littérature de nouveaux dialectes, auxquels les grammairiens ont donné le nom de prākritis. Un certain nombre d'entre eux portent des noms de pays. Ainsi dans l'énumération de Bharata (XVII, 48) :

*māgadhy avantijā prācyā sūrasery ardhamāgadhi
bāhlikā dākṣiṇātyā ca sapta bhāṣāḥ prakīrtitāḥ,*

six sur sept sont des déterminations géographiques ; il y en a trois sur quatre (māgadhi, çaurasenī, mākharāṣṭrī) chez Vararuci ; plus tard Daṇḍin ajoute à ces trois-là la lāṭī « et d'autres semblables » (Kāvyādarṣa, I, 35). Faut-il donc compter sur les textes ou les grammaires pour des documents authentiques sur les parlers du Magadha, de Mathura, du Dekhan ou du Guzrate ?

Cette espérance n'est pas permise. Tout d'abord ces noms géographiques coexistent avec des noms de nature toute différente. Déjà celui d'ardhamāgadhi, « semi-magadhien », donné par Bharata, n'est pas clair. Plus tard Vararuci place la paicāci sur le même rang que les trois grands prākritis à nom géographique ; or malgré les efforts tentés en ce sens, il est impossible de reconnaître dans ce nom celui d'une peuplade définie, à plus forte raison celui d'un groupe national civilisé comme sont les trois autres (v. Lacôte, *Essai sur Guṇāḍhya et la Bṛhatkathā*, p. 47 et suiv.). En réalité les noms portés par les prākritis tiennent aux circonstances de leur entrée dans la littérature ; les noms d'apparence locale sont au moins à l'époque ancienne ceux de confréries d'acteurs,

de bardes ou de chanteurs ; celui de la paicācī s'explique probablement par un détail de la légende de Guṇādhya ou de son œuvre (v. S. Lévi, *Théâtre indien*, p. 330-332 ; Lacôte, *l. l.*) ; l'ardhamāgadhī, quelle que soit son origine, apparaissait bien comme un mélange à une époque où malgré les progrès de la grammaire on était loin d'avoir découvert que les lignes d'isoglosses ne coïncident que rarement entre elles (v. la citation d'Abhayadeva dans Pischel, § 17). Naturellement, plus les prākṛits littéraires sont devenus nombreux, plus les confusions de la classification se sont accentuées ; aucun principe ne pouvait permettre de répartir clairement des œuvres d'origine diverse, alors que la méthode traditionnelle ne reposait sur aucun principe défini.

Si les grammairiens ont admis ces incohérences dans la dénomination des prākṛits, c'est qu'ils n'y voyaient pas des langues parlées. Ce n'est pas en vain qu'ils en font remonter la source, *prakṛti*, au sanskrit, c'est-à-dire à une langue littéraire et traditionnelle, ni qu'ils opposent précisément au vocabulaire prākṛit les *deçī*, c'est-à-dire les mots employés par les écrivains, mais inexplicables par les règles de la grammaire prākṛite et inconnus aux dictionnaires sanskrits (v. Bühler, *B. B.*, IV, p. 76 et suiv.).

§ 10. Le rapport réel des prākṛits avec les langues parlées s'éclaire admirablement par la comparaison des langues littéraires modernes de l'Hindoustan. Ce sont parfois des parlers fixés à une époque ancienne et qui servent chacun à des cycles spéciaux de légendes ou à des genres littéraires spéciaux. La langue du Braj sert au cycle de Kṛṣṇa, celle du Bundelkhand au cycle d'Alha et Udāl, celle d'Aoudh au cycle de Rāma et d'une manière générale à l'épopée (v. § 19). Mais ces langues ne peuvent rester pures, quand les poètes n'appartiennent pas à la région dont ils empruntent le dialecte ou chantent pour des gens qui ne le connaissent pas ; on doit s'attendre à des emprunts, à des adaptations, et aussi à de fausses adaptations, exagérant, si l'on peut dire, les traits du dialecte primitif. Le dialecte du Braj par exemple a envahi le Bengale à la suite de la renaissance du vaiṣṇavisme ; le nom de *brajavali* désigne alors quelque chose de nouveau. « C'est, dit M. D. C. Sen (*Hist. of Bengali lang. and liter.*, p. 387), une espèce d'hindi courant à Darbhanga. Ce mélange d'hindi et de bengali est dû à la prédilection des écrivains vaiṣ-

navas en faveur du dialecte de Vṛndāvan [où beaucoup d'entre eux ont habité, v. *ibid.*, p. 599]. Ils l'adoptèrent aussi pour imiter Vidyapati, le grand maître de la poésie lyrique, qui écrivait dans le langage de Mithila. » A un autre endroit, le même auteur ajoute que « dans leurs efforts pour propager leur foi dans toute l'Inde, les Vaiṣṇavas vinrent en contact avec les différentes races de l'Inde parlant des langages différents. L'hindi était déjà devenu la *lingua franca* de l'Inde entière réunie sous le pouvoir suzerain de l'empereur musulman de Delhi... Les Vaiṣṇavas adoptèrent un grand nombre de mots hindis dans leurs ouvrages pour les rendre intelligibles dans toute l'Inde. » (*ibid.*, p. 599-600). Notons enfin, sans la prendre complètement à notre compte, cette affirmation : « La brajabali n'est le dialecte parlé d'aucune province; et cependant ce n'est pas un dialecte artificiel » (*ibid.*, p. 546).

D'autres types de formation de langues littéraires sont fournis par l'ourdou et l'hindi, connus généralement sous le nom d'hindoustani; pour mettre ce point en lumière il suffit d'emprunter les termes dont se sert M. Grierson pour les décrire dans *the Languages of India*, §§ 202, 205.

L'hindoustani, dit-il, est primitivement le parler du Doab ganétique supérieur; la forme la plus pure en est celle des environs et du nord de Mirat. Ce dialecte, au prix de quelques adaptations de vocabulaire, est devenue la langue parlée de l'Inde, surtout de l'Inde du Nord. Le nom même de cette langue est de fabrication européenne; il n'est guère employé par les indigènes que sous l'influence européenne. Comme langue commune, l'hindoustani est né dans le bazar attaché à la cour de Delhi (*urdū*), et fut transporté partout dans l'Inde par les lieutenants de l'empire mogol. Il dure depuis ce temps: Il comporte plusieurs variétés reconnues, en particulier l'ourdou et l'hindi.

L'ourdou est la forme d'hindoustani qui s'écrit avec l'alphabet arabe et qui use librement du vocabulaire persan et par suite arabe. Il est parlé principalement dans les villes de l'Hindoustan occidental, et par les Musulmans et les Hindous qui ont subi l'influence persane. On trouve des mots persans partout en hindoustani, même dans les dialectes rustiques; mais en ourdou littéraire l'usage des mots persans est poussé à un degré presque incroyable. On trouve dans les écrits de cette sorte des phrases entières où la grammaire seule est indienne, et où les mots sont

persans du commencement à la fin. Fait curieux cependant, et noté justement par Sir Charles Lyall, cette persanisation de l'hindoustani n'est pas l'œuvre de conquérants, ignorants de la langue populaire ; c'est au contraire le résultat des efforts de l'Hindou toujours souple à assimiler le langage de ses maîtres : c'est l'œuvre des Kāyasth et des Khātrī employés par l'administration et connaissant le persan.

L'hindi est la langue de la prose littéraire pour les Hindous qui n'emploient pas l'ourdou. Il est d'origine moderne, et doit sa création à l'influence anglaise au début du dernier siècle. Jusque-là, quand un Hindou écrivait en prose et n'employait pas l'ourdou, il écrivait dans un parler local : awadhī, bundelī, braj bhākhā, etc. Lallu Lāl, sous l'inspiration du Dr Gilchrist, changea tout cela en écrivant son célèbre Prem Sāgar, dont les parties en prose étaient en somme de l'ourdou dont les mots persans auraient été remplacés partout par des mots indo-aryens. Cette expérience obtint le plus grand succès : le nouveau dialecte donna une « langue franque » aux Hindous ; il permit à des hommes de différentes provinces de converser ensemble sans avoir recours au vocabulaire, impur pour eux, des Musulmans. Il était aisément intelligible partout, car sa grammaire était celle du langage que tout Hindou employait dans ses relations officielles avec les administrateurs, et le vocabulaire en était propriété commune de toutes les langues indo-aryennes de l'Inde du nord. De plus, sauf des commentaires ou des ouvrages analogues, on avait jusqu'alors très peu écrit en prose dans les langues indo-aryennes : la langue du Prem Sāgar devint naturellement le modèle de la prose hindoue dans tout l'Hindoustan, du Bengale au Penjab. Depuis le temps de Lallu Lāl, l'hindi a adopté certaines règles de style qui le différencient de l'ourdou ; les principales ont trait à l'ordre des mots qui y est beaucoup plus fixe. De plus le vocabulaire hindi a commencé depuis peu à subir l'invasion du sanskrit. L'hindi risque ainsi de s'altérer autant que le bengali, sans avoir la même excuse ; car l'hindi du paysan a un vocabulaire propre, si riche que les neuf dixièmes des mots sanskrits qu'on rencontre en hindi moderne sont aussi inutiles qu'inintelligibles ; mais le vocabulaire sanskrit paraît ajouter à la dignité du style.

§ 11. Influences religieuses, influences officielles, prestige

d'une langue savante, rôle d'une œuvre littéraire servant de type, ce sont là autant de traits qui ont dû caractériser la naissance des langues littéraires anciennes aussi bien que des modernes, Supposez d'ailleurs que ces dialectes modernes fixés ou adaptés restent liés à la culture d'un genre littéraire, et il arrivera un moment où la brajabali, l'ourdou ou l'hindi demanderont pour être compris autant d'étude que le sanskrit ; il faudra en faire la grammaire ; d'où par contre-coup, une normalisation plus grande de chacun de ces dialectes. Que les prākritis exigent en effet une éducation spéciale, c'est ce qu'atteste le passage de l'anthologie de Hāla, rappelé à juste titre par M. Senart (*Inscr. de Piyadasi*, II, p. 497), où l'on fait honte à « ceux qui ne savent lire ni entendre l'ambrosie des poèmes prākritis ».

Il serait donc vain de demander aux prākritis des documents directs sur les langues parlées dans les diverses régions de l'Inde à l'époque classique. Dès le moment où ils ont commencé d'écrire en prākrit, les auteurs étaient prisonniers de la tradition littéraire et grammaticale ; et pendant neuf ou dix siècles le prākrit n'a subi que des changements sans importance. Le vocabulaire s'enrichit, mais l'on ne peut pas faire fond même sur les emprunts : l'usage des substitutions régulières (v. Meillet, *De la Méthode dans les Sciences*, II, p. 301), qui a grossi le vocabulaire sanskrit, permet à son tour l'admission de mots sanskrits aussi bien que de mots vulgaires, et cache sans doute aussi des mélanges fréquents entre les prākritis eux-mêmes ; en sorte que le témoignage des prākritis, suspect de par leur origine, le devient de plus en plus à mesure que les documents sont plus abondants.

§ 12. La tradition écrite est-elle donc toute inutilisable, et doit-on renoncer à rendre compte d'aucune des langues modernes par ce qu'on peut savoir de leurs formes anciennes ? Cette conclusion serait nécessaire si la linguistique consistait avant tout dans l'histoire du vocabulaire. Suivre les mots isolés dans leur développement et leurs migrations est en effet une tâche possible seulement dans des pays où l'histoire générale du langage étant connue, les études de philologie et de dialectologie minutieuses permettent de délimiter rigoureusement l'aire d'emploi et l'époque de vitalité des différents mots ou de leurs différentes formes. Mais lorsqu'il s'agit, comme ici, d'établir l'histoire générale elle-

même du langage, le vocabulaire n'est plus qu'un instrument ; dans les mots on considère non les mots eux-mêmes, mais l'action des lois phonétiques et l'emploi des formes grammaticales.

Dès lors peu importe que l'aspect réel du langage ait été faussé par l'application dans la littérature du principe des substitutions régulières : ces substitutions révèlent à l'historien l'état phonétique normal du dialecte tel que la tradition l'imposait aux écrivains. Cette tradition ayant en somme fixé un dialecte réel à un moment déterminé de son développement, la littérature fournit un témoignage indirect, mais, dans l'ensemble, certain, sur l'état de chacun des principaux dialectes au moment où il a été fixé. D'autre part on trouve partout des phénomènes qui contredisent les lois générales ainsi déterminées dans chaque dialecte : divergences précieuses, qui révèlent des faits postérieurs à la fixation du dialecte, et que la littérature n'a pu entièrement ignorer.

On peut donc reconstituer dans l'ensemble l'histoire des principaux faits en se servant des textes que nous avons à notre disposition. Il faut bien entendre que cette histoire apparaîtra plus simple qu'elle n'a été en réalité ; pour prendre un exemple, la sonorisation des intervocaliques ne s'est pas produite partout au même moment ; le hasard d'une citation nous permet d'assurer qu'elle était acquise en magadhī au temps d'Açoka ; en çaurasenī aussi, la forme du nom de ville *Madhurā* pour *Mathurā*, donnée un siècle plus tard par Patañjali (*Madhurāpāñcālāḥ*, I, 2, 51, v. 5 ; cité par M. Wackernagel, § 103) atteste que l'altération est ancienne ; mais au Dekhan, c'est au premier siècle seulement que le Périple et les inscriptions la notent. De même on a vu que le dialecte du manuscrit Dutreuil de Rhins est suivant les cas tantôt plus archaïque, tantôt plus récent que le prākrit classique.

§ 13. Quoi qu'il en soit de ces différences chronologiques, on peut donc reconnaître l'histoire des phénomènes essentiels en les suivant à travers les différentes séries de textes.

Parmi les phonèmes, le système des voyelles a pris très tôt l'aspect qu'il présente encore aujourd'hui. Le sanskrit avait hérité de *a*, *i*, *u*, brefs et longs, qui ont subsisté sans changement à travers toutes les périodes de l'indo-aryen ; les diphtongues indo-iraniennes par contre ont été simplifiées ; celles dont le premier

élément était bref, **ai* et **au*, sont devenues *e* et *o* longs dès l'époque védique ; celles dont le premier élément était long, **āi* et **āu*, sont devenues à la même époque *ai* et *au* ; mais sous cette nouvelle forme elles restaient instables et sont à leur tour devenues *e* et *o* comme les premières dès la plus ancienne période du prākṛit (v. Meillet, *Mélanges S. Lévi*, p. 30). A la même époque les groupes -*aya*-, -*ava*- se simplifiaient aussi en -*e*-, -*o*-.

Le sanskrit possédait en outre deux sonantes voyelles *ḷ* et *ṛ*. La première n'a jamais eu qu'une existence très limitée même en sanskrit : *ṛ* long y joue un rôle exclusivement morphologique ; quant à *ṛ* il ne tarde pas à se confondre avec *a*, *i* ou *u* (cf. § 31) : le R̥gveda présente déjà des exemples de cette altération à l'intérieur de mots où *ṛ* n'était pas maintenu par le sentiment d'alternances morphologiques (v. Meillet, *Sur l'étym. de l'adj. véd. niṇyāḥ*, *Mélanges Kern*, p. 121-122) et dans certaines désinences (v. Meillet, *La finale -uḥ de skr. pitúḥ, vidúḥ, etc.*, *Mélanges Sylvain Lévi*, p. 1 et suiv., surtout p. 20). Le prākṛit le plus ancien possédait donc *a*, *i*, *u* brefs et longs, *e* et *o* normalement longs (abrégeés devant consonne double, comme toute voyelle longue, v. Müller, *Pali gram.*, p. 13 et suiv., Pischel, § 83-84). Il a conservé ces éléments sans autres modifications que celles dépendant de leur place dans le mot : en particulier la faiblesse des voyelles finales, qui a provoqué leur disparition à date moderne, a déjà laissé des traces dans les textes les plus anciens du moyen indien.

§ 14. L'histoire des consonnes est plus compliquée, mais les grands traits en sont également clairs. Le système articulatoire des occlusives est resté sensiblement identique à toutes les époques : il comporte dans chacune des séries (labiale, dentale, cérébrale, palatale, gutturale) une sourde et une sonore non aspirées et une sourde et une sonore aspirées ; les seuls changements qui sont intervenus dépendent de la place occupée par les occlusives dans les différents mots.

Seules les occlusives initiales ont subsisté. Les autres ont subi des altérations plus ou moins graves.

Les consonnes finales sont toutes tombées en moyen-indien. Le principe de cette chute remonte à l'époque préhistorique (v. Meillet, *Introduction*, p. 109-111) ; en sanskrit les consonnes finales étaient implosives (v. Wackernagel, I, § 260 a) et l'on

sait que l'occlusion des sifflantes et de *m* final était déjà très réduite. Dès la période la plus ancienne du moyen-indien, tous les mots se terminaient donc par une voyelle, cette voyelle étant nasalisée dans le cas où la consonne tombée était une nasale (v. Pischel, § 348, 350).

Les consonnes intervocaliques ont toutes perdu une part plus ou moins grande de leur occlusion. On a vu au § 2 que dans le cas des sonores aspirées, cette perte de l'occlusion était préhistorique pour une part et que par conséquent *h* en sanskrit même devait souvent être considéré comme un phonème de nature proprement prakritique. Les occlusives sourdes intervocaliques ont résisté plus longtemps, sans doute parce qu'elles ne pouvaient subir dans l'Inde l'altération la plus aisée, celle de l'occlusive en la spirante correspondante (v. Meillet, *Des consonnes interv. en védique I.F.*, XXXI, p. 120-121); mais entre le III^e siècle av. J.-C. et le I^{er} siècle ap. J.-C. elles sont toutes devenues sonores. Au bout de cette période le moyen-indien ne comportait à l'intervocalique que des occlusives sonores (sauf les géminées) représentant à la fois les sourdes et les sonores anciennes. Ces sonores n'ont pas tardé à se transformer en sonantes, à l'exception de *ḍ* et *ḍh* : encore cette exception n'est-elle probablement qu'apparente, à en juger par véd. *ḷ* et *ḷh* (v. Meillet, *ibid.*, p. 122) et par la prononciation moderne de *ḍ* et *ḍh* intervocaliques. Dans les autres catégories d'occlusives, toutes les aspirées se réduisent définitivement à *h* (*bh* subsiste le plus longtemps, v. Vararuci, II, 24-26); *b* devient *v* (peut-être anciennement déjà, v. Wackernagel, p. XLVIII, à propos de *kavāta-*, attesté dans le Rāmāyaṇa), et *d*, *j*, *g* deviennent *y*. Enfin *y* ainsi obtenu disparaît de la graphie en prakrit classique, sauf dans les manuscrits jainas (v. Pischel, § 187), et tombe en effet, en affectant ou non, suivant les cas, le timbre des voyelles voisines.

Les groupes de consonnes paraissent très tôt difficiles à prononcer. En certains cas, l'assimilation est préhistorique et le sanskrit le plus ancien offre déjà des consonnes géminées (v. Wackernagel, § 97 a α). Parmi les groupes maintenus en sanskrit, ceux qui comportent *r* admettent l'insertion d'une voyelle dès la période la plus ancienne (v. Wackernagel, § 49-51); et Patañjali, au second siècle av. J.-C., cite comme usuelle la forme *supati-* pour *supti-*. La tendance la plus fréquente porte à simplifier l'articulation : au III^e siècle av. J.-C. Kātyāyana note la

forme *āṇapayati* pour *ājñā-*, et au siècle suivant Patañjali donne *vaṭṭati*, *vaḍḍhati* pour *vart-*, *vardh-* comme courants. Et en effet dans les inscriptions d'Açoka tous les groupes sont unifiés sauf *st*, *sṭ* et consonne + *r* qui subsistent à Girnar et au nord-ouest, c'est-à-dire dans les régions où ces groupes ont été maintenus dans les langues parlées jusqu'à date moderne ; en prākṛit bouddhique et dans les documents du début de notre ère (v. J. Bloch, *Mél. S. Lévi*, p. 10-15) l'assimilation est générale, et les prākṛits classiques n'ont plus à l'intérieur du mot que des occlusives géminées.

§ 15. Telle est dans son ensemble l'histoire des occlusives. Celle des continues est moins uniforme ; pourtant les sonantes ont subi à l'intervocalique des altérations analogues à celles des occlusives ; *y* a pris à l'initiale une occlusion particulière et s'est confondu avec *j* entre le premier siècle (v. Lüders, *Bruchstücke*, p. 48 et 60) et l'époque classique ; par là l'opposition de l'initiale et de l'intervocalique a été rétablie¹ ; *m* maintenu à l'initiale, est devenu *v* nasal en position intervocalique (v. Pischel, § 251).

Les nasales cérébrale et dentale devenue cérébrale, d'une part, et de l'autre *l* ont subsisté en prākṛit classique ; mais l'histoire ultérieure de ces phénomènes révèle des changements analogues (v. plus bas). Seuls *r* et *v* subsistent tels quels à toute époque.

Quant aux sifflantes, elles se sont partout confondues en une seule. Le prākṛit épigraphique ancien les distingue encore ; mais l'unification est faite en pali et dans tous les prākṛits jusqu'ici connus de l'époque bouddhique et de l'époque classique, sauf un seul, le plus oriental de tous : c'est la ḍhakki qui distingue encore *ç* issu de skr. *ç* de *s* issu de skr. *s* et *ś* (Pischel, § 228). En prākṛit la sifflante est partout dentale, sauf en māgadhī où elle est palatale ; on verra que l'aspect du prākṛit est reproduit par l'indo-aryen moderne : partout, sauf au nord-ouest himalayen et en tsi-gane européen (où *ś* < skr. *ś*, *ç* ; *s* < skr. *s* ; v. Grierson, *Pic. lang.*, p. 21-22 ; Miklosich, IX, p. 39), il n'y a en principe qu'une sifflante, et cette sifflante est *s*, sauf en bengali et en oriya où elle est *ç* (v. Grierson, *Phon.*, p. 18-19).

1. En māgadhī la confusion semble s'être faite en sens inverse, et *y* représente un ancien *j* aussi bien que *y* (v. Pischel: § 252, cf. § 236). Peut-être ne s'agit-il ici que d'une tradition orthographique.

§ 16. L'histoire des formes grammaticales se reconstitue moins facilement. Pourtant déjà la littérature sacerdotale du sanskrit fournit par ses irrégularités et ses incohérences des documents précieux (v. Wackernagel, p. xiv, xxiii et suiv.) ; en y adjoignant le sanskrit classique, on suit d'assez près la dislocation progressive du système verbal héréditaire, et l'examen du prakrit ne fait que confirmer les certitudes acquises. La déclinaison a été au contraire fixée en sanskrit sous un aspect archaïque : mais les prākrits épigraphiques et littéraires montrent l'évolution par laquelle les formes anciennes disparaissent et rendent nécessaire la création de nouvelles formes (sur le détail des faits, v. plus bas).

§ 17. Telle est dans son ensemble l'histoire de l'indo-aryen dans la période qui précède le marathe. Mais ici une difficulté se présente : pouvons-nous rattacher l'histoire du marathe à celle du moyen-indien ainsi défini ? Le marathe est loin d'être la seule langue indo-aryenne moderne ; or, rendre compte de la formation du marathe, ce n'est pas seulement dégager des documents les altérations du système linguistique héréditaire qui ont rendu possible la constitution de cette langue : c'est aussi en montrer, et si faire se peut, en expliquer la relation avec les langues parentes qui l'avoisinent. De quand donc datent les caractères qui la différencient de ces autres formes d'un même langage ancien ? En d'autres termes, la séparation qui a donné lieu à la formation des langues modernes remonte-t-elle haut dans le passé, et le moyen-indien à courbe générale unique défini plus haut est-il une fiction sans rapport avec la réalité, ou devons-nous considérer l'ensemble des langues modernes comme reposant sur une langue commune attestée par le moyen-indien ? Si les deux thèses ont leur part de vérité, comment les combiner ? Un coup d'œil sur la répartition et les caractéristiques les plus saillantes des langues indo-aryennes modernes permettra de répondre à cette question.

§ 18. L'indo-aryen couvre l'Inde d'une manière continue depuis la frontière du nord-ouest où il confine à l'iranien et au tibétain jusqu'à l'Assam et la Birmanie, où il rencontre encore le groupe tibéto-birman, d'autre part jusqu'au Concan et au bassin moyen de la Godaveri où il étend ses conquêtes sur le domaine dravidien.

Outre ce territoire, l'indo-aryen occupe la moitié méridionale

de l'île de Ceylan, et cela depuis fort longtemps : en effet, la tradition bouddhique atteste que le commentaire pali écrit par Buddhaghosa au ^v^e siècle est traduit d'un original singhalais ; d'autres témoignages permettent de remonter encore plus haut ; d'ailleurs les premiers documents authentiques du singhalais n'apparaissent qu'au ^x^e siècle (v. Geiger, ch. I). On rattache ce langage aux dialectes de l'Inde occidentale (*ibid.*, ch. III) ; cependant certains des traits qui servent à établir cette parenté, comme la conservation de *v* initial et géminé, ou celle des trois genres de la déclinaison, peuvent être considérés comme des archaïsmes au même titre que d'autres traits qui le séparent du même groupe, à savoir la conservation de *n* et *l* intérieurs, de *y* initial et géminé, par où il rappelle le pali et la māgadhī. D'autre part la formation de l'oblique sur l'ancien génitif sanskrit au singulier comme au pluriel ne se rencontre par ailleurs qu'au nord-ouest himalayen et en tsigane ; surtout, la désinence de masc. plur. en *-ahu*, *-o* rappelle directement la māgadhī ; et par la simplification de *-ṇṇ-* en *-ṇ-* le singhalais se sépare aussi du groupe occidental qui a dans ce cas *n* dental. Provisoirement cependant on peut considérer le dialecte singhalais dans la mesure où il n'a pas évolué tout à fait indépendamment des autres langues, comme se rattachant plutôt au groupe occidental qu'à un autre.

Sur le continent aussi, l'indo-aryen a dépassé les frontières de l'Inde. L'Asie centrale (v. sup. § 8) a rendu aux explorateurs des documents anciens dont une série au moins se révèle à l'analyse comme ayant pu réellement correspondre à un parler local. Aujourd'hui encore les Tsiganes parlent depuis la Perse et l'Arménie jusqu'aux confins occidentaux de l'Europe des dialectes indiscutablement apparentés à la famille indienne. La date de leur émigration, ou de leurs émigrations, n'est pas connue d'une façon sûre ; la plus ancienne semble s'être faite au ^v^e siècle de notre ère (v. de Goeje, *Mém. sur les migrations des Tsiganes à travers l'Asie*) ; mais l'origine en est sûre : le tsigane est un parler du nord-ouest. Plusieurs traits le prouvent : le groupe consonne-*r* ne subsiste, la voyelle initiale du mot skr. *ātma-* n'est tombée qu'en tsigane, en sindhi et dans les dialectes montagnards ; comme ces derniers dialectes (sauf le kaçmiri), le tsigane a perdu l'ancien relatif *ya-*. Le tsigane d'Europe, comme les mêmes dialectes, distingue encore la sifflante dentale *s* de *š* issu de *ś* et *ç*,

et conserve les groupes *st*, *št* : à vrai dire le tsigane d'Arménie se conforme sur ces points à la règle *prākrite* et suit l'indo-aryen de l'Inde (v. Finck, *Die Sprache der Armen. Zigeuner*, *Mém. de l'Acad. impér. de Saint-Pétersbourg*, VIII, 5, §§ 57, 72, 73) : mais les dialectes himalayens et l'iranien même (v. Gauthiot, *M. S. L.*, XVII, p. 157) présentent des variations analogues et attestent que dans la région du nord-ouest les lignes d'isoglosses ont pu s'entrecroiser de façon diverse. Un fait, qui isole le tsigane de tout le reste de l'indo-aryen (sauf le veron, un des dialectes les plus occidentaux du groupe himalayen, v. Grierson, *Piç. lang.*, p. 19), le localise du même coup exactement sur la frontière iranienne : en tsigane, *t* ou *d* intervocaliques deviennent régulièrement *l* (ex. *phral*, *phal* « frère » ; v. Miklosich, IX, p. 25) ; dans le dialecte arménien *d* initial devient *l* aussi (*lui* « deux », *las* « dix », *lel* « donner », v. Finck, *ibid.*, § 73) ; or le passage de *t* à *l*, à l'initiale et à l'intervocalique, est un trait caractéristique des dialectes iraniens du nord-est, à quelque groupe qu'ils se rattachent (v. Gauthiot, *J. As.*, 1910, I, p. 542 ; *M. S. L.*, XVII, p. 158).

Aux parlers du nord-ouest se rattachent encore un assez grand nombre de petits dialectes himalayens, que l'isolement géographique et le manque de littérature ont amenés non seulement à différer de l'ensemble de l'indo-aryen, mais aussi à diverger fort entre eux. Ce sont ceux auxquels M. Grierson donne, improprement sans doute, le nom de « *piçāca* modernes » (v. Grierson, *The Pišāca lang.*, p. 1 et suiv. ; *Z. D. G. M.*, LXVI, p. 49-86 ; cf. Meillet, *Bull. Soc. Ling.*, XIV, p. CCXLIX, J. Bloch, *B. E. F. E. - O.*, 1907, p. 116 ; Lacôte, *Essai sur Guṇāḍhya et la Bṛhalkathā*, p. 46 et suiv. ; Sten Konow, *Z. D. M. G.*, LXIV, p. 95-118 ; Jarl Charpentier, *Kleine Beitr. zur indoir. Mythologie*, Upsal, 1911, p. 1 et suiv.). M. Grierson répartit ces parlers en trois groupes : à l'ouest les parlers du Kafiristan ; au centre, le xowār, parlé dans la vallée du Chitral ; enfin le groupe oriental, parlé plus bas sur l'Indus, à Gilghit, à Chilas et dans le Kohistan, sur le Swat et au Cachemire : le kaçmiri qui est le mieux connu de ces dialectes est aussi par un côté le moins instructif, car il s'est chargé d'éléments iraniens et sanskrits nombreux et a servi de langue littéraire.

§ 19. Entrons maintenant dans l'Inde proprement dite. Au xvi^e siècle, suivant Abul Fazl, les langues qui diffèrent assez

pour que ceux qui les parlent ne se comprennent pas réciproquement sont celles de Delhi, du Bengale, de Multān, du Marwar, du Guzrate, du Telingana, du pays marathe, du Carnatic, du Sind, de l'Afghān (entre le Sind, Kābul et Kandahār), du Belouchistan et du Cachmire (Ain i Akbari, trad. Jarrett, III, p. 119). Éliminons les langues qui ne sont pas indo-aryennes et mettons de l'ordre dans celles qui nous intéressent : Abul Fazl trouve à l'ouest une zone riche en parlers individualisés qui sont, en allant du nord au sud : kaçmiri, penjabi, sindhi, guzrati, marathi ; le marwari sert de trait d'union entre ces parlers et la langue de Delhi, c'est-à-dire l'hindoustani ; celui-ci couvre tout le bassin du Gange jusqu'au Bengale, où se localise le dernier dialecte mentionné. La linguistique moderne a pu compliquer cette carte : elle n'en a pas modifié l'aspect général (pour tout ce qui suit, v. surtout Grierson, *The Languages of India*, § 149 et suiv., et les volumes parus du *Linguistic Survey of India*).

Partis de l'Himalaya occidental nous rencontrons d'abord en descendant l'Indus le domaine du lahnda ou penjabi occidental. C'est en réalité un groupe formé de nombreux dialectes sans littérature et présentant des caractéristiques linguistiques qui les rapprochent à la fois du sindhi et des parlers himalayens ; cependant le vocabulaire et la grammaire subissent l'influence de l'afghan à l'ouest et du penjabi à l'est — et par le penjabi, de l'hindi.

Le sindhi occupe le cours inférieur de l'Indus depuis son confluent avec le Panjnad ; il s'étend de plus sur la côte occidentale du Ran de Catch. Il comprend trois principaux dialectes : celui des nomades du désert de Thar, celui du Sind moyen, et celui du Sind inférieur ou lāru ; ce dernier sert de langue littéraire, et c'est celui que les grammaires décrivent sous le nom de sindhi.

En suivant la mer, on rencontre ensuite le guzrati, puis le marathe. Le premier se parle autour du Ran de Catch, dans toute la partie laissée libre par le sindhi, au Guzrate, à Baroda et à Surat ; aussi à Bombay. Il a été cultivé très anciennement : une grammaire sanskrite rédigée en guzrati date de la fin du xiv^e siècle, et depuis le xv^e siècle les œuvres poétiques abondent. Du reste la région a toujours été l'une des plus civilisées de l'Inde ; c'est à Girnar qu'on trouve à côté d'une inscription d'Açoka la première inscription en sanskrit ; c'est dans la même

région que le jainisme florissant a développé la littérature prākrite et que l'un de ses maîtres, Hemacandra, au ^{xii}^e siècle, a écrit la grammaire et le recueil de mots *deçī* qui sont les documents les plus riches sur le prākrit.

Au sud de Daman et jusqu'aux confins méridionaux de l'indaryen s'étend le marathe, sur lequel nous aurons à revenir. A l'est, et en remontant vers le bassin du Gange, on trouve un grand nombre de parlers qui se rattachent d'abord au groupe occidental, puis ressemblent de plus en plus à l'hindoustani. Ce sont d'abord dans la région montagneuse qui s'étend entre Ajmir et Nasik d'une part, Baroda et Indore de l'autre, les dialectes bhil, véritables patois guzrati que parlent des tribus de race munda. Puis une série de dialectes que M. Grierson groupe arbitrairement sous le nom de rajasthani ; les indigènes ne connaissent que les noms des parlers isolés, ou adoptent celui de marvari. Ce nom est proprement celui du dialecte qui occupe au nord-ouest des autres le plus grand territoire, est parlé par la population la plus nombreuse, et en particulier par une population commerçante dont le rôle est important dans toute l'Inde, enfin celui qui a fourni la littérature la plus ancienne et la plus abondante. Le marvari et le groupe qui le borne à l'est (dont le type est le parler de Jeypour) s'apparentent nettement au guzrati ; au sud-est le malvi ressemble déjà plus au bundeli ; et au nord-est le groupe mevati-ahirvati est tout proche de l'hindi occidental. Ces parlers peuvent donc être considérés soit comme des dialectes du guzrati, soit comme constituant une zone de transition entre le Guzrate et l'Hindoustan. Du côté du sud seulement, c'est-à-dire du côté marathe, la frontière linguistique est assez nette.

Vient ensuite le groupe central, qui occupe tout le bassin supérieur et moyen du Gange, et même une partie de l'Himalaya : car les vallées en semblent avoir été colonisées par des conquérants venus de l'Inde gangétique et du Rajpoutana. A l'ouest de cette vaste région, le penjabi compte même dans l'usage populaire pour une langue ayant son individualité. En effet la morphologie en présente certains traits qui l'isolent des parlers de l'Hindoustan proprement dit et le rapprochent au contraire du penjabi occidental ; de même pour le vocabulaire. Mais les influences orientales ont aussi été très nombreuses, au point que

la linguistique ne saurait provisoirement tirer grand parti de cette langue. Pourtant la littérature des Sikhs en permettra peut-être une étude historique : car on sait que le penjabi est la langue des Sikhs et à ce titre peut s'entendre dans plusieurs régions de l'Inde et même hors de l'Inde, jusqu'en Chine.

Le nom d'hindi s'applique dans l'usage populaire à toutes les langues parlées depuis le Penjab jusqu'à la Mahananda en plein Bengale, et de l'Himalaya à la Narbada. Nous avons déjà isolé de cet ensemble les parlers du Rajasthan et ceux de l'Himalaya qui s'y rattachent. On répartit le reste en trois grands groupes : l'hindi occidental occupe le territoire compris entre la frontière du Penjab et Cawnpore ; l'hindi oriental va de Cawnpore à peu près jusqu'à Bénarès ; puis vient le behari, qu'on rattache plutôt au groupe de l'extrême-est.

Le principal dialecte de l'hindi occidental est l'hindoustani (ou mieux hindostānī), dont il a été question plus haut, § 10. On distingue en outre le bangaru, parlé à l'ouest de Delhi ; le braj ou antarbēdi, qui occupe la région de Mattra, d'Agra et de Canoje : ce dialecte, d'aspect archaïque, possède une abondante littérature, dont le plus ancien document est le Prithīraj Rāsau, ou récit des exploits de Prithīraj Cauhān, le dernier roi de Delhi, tué par les musulmans en même temps que Cand Bardāi, le poète, en 1193 ; le même dialecte a servi plus tard à Surdās (vers 1530) et aux autres Vallabhacharyas qui chantaient Kṛṣṇa et Rādhā dans la langue même du pays où leur légende se localise. Enfin vient le bundeli, langue du Bundelkhand et de Gwalior ; elle est employée par les bardes qui chantent Alhā et Udāl, les deux défenseurs de Parmāl, le roi de Mahoba et l'adversaire de Prithīraj.

L'awadhi, parlé principalement entre Lakhnau, Allahabad et Aoudh est le dialecte le plus important de l'hindi oriental ; Aoudh est le centre de la légende de Rāma, et, par suite, l'awadhi est la langue de la poésie épique qui célèbre ses exploits. C'est avant tout le dialecte de Tulsi Dās, le plus grand poète moderne de l'Hindoustan (mort en 1624) ; c'est aussi celui dans lequel Muhammad Jāisī chanta la ruine de Chitaur sous les coups d'Alauddin Khilji dans la deuxième moitié du xvi^e siècle ; c'est enfin le dialecte de la version du Mahābhārata la plus populaire dans l'Inde du nord. Au Baghelkhand et au Chattisgarh se parlent des dialectes se rattachant au même groupe, mais moins importants.

Lebihari (que M. Hoernle, se conformant à la classification indigène, appelait hindi oriental) se subdivise en trois dialectes. Le bhojpuri est le plus occidental; une des variétés du bhojpuri, qui confine à l'hindi, s'appelle par comparaison à cette langue *purbi*, c'est-à-dire « orientale ». A partir de Patna, le Gange sépare les deux autres domaines, au nord celui du maithili, au sud celui du magahi. De ces trois dialectes, celui de Mithila seul a un passé littéraire; c'est notamment celui dans lequel Vidyapati Thākur chanta au ^{xv}^e siècle Kṛṣṇa et Rādhā; ses poèmes ont été adaptés au bengali par les Vaiṣṇavas et sont actuellement considérés comme faisant partie de la littérature bengalie.

Restent les trois dialectes orientaux, le bengali, l'oriya et l'assamais, qui sont extrêmement semblables, au point qu'on a voulu, à tort sans doute, considérer les deux derniers comme des sous-dialectes du premier. Tous trois ont une littérature ancienne : mais la plus riche, la plus belle et la plus populaire de toutes est sans conteste la littérature bengalie : les légendes pouraniques, puis la réforme de Caitanya, plus tard la vie de cour et la culture savante, persane et sanskrite, enfin l'influence de la religion et de la science européennes ont été les sources de cette littérature. L'influence en a d'ailleurs été très forte, et le vocabulaire bengali, tel au moins que les dictionnaires et la plupart des livres le révèlent à l'étudiant européen, est chargé d'emprunts sanskrits et hindis au point que pour la comparaison linguistique on en tire peu de profit.

§ 20. Telles sont les langues modernes qui s'apparentent au marathe. Quelles sont leurs principales caractéristiques, et quel est le rapport marqué par ces caractéristiques entre les langues modernes et le moyen indien ?

C'est la morphologie surtout qui différencie ces langues; or, abstraction faite pour certains points des parlers de l'extrême nord-ouest et du singhalais, qui ont divergé très anciennement, les formes reposent partout sur des types identiques, postérieurs au prakrit. Les variations de la déclinaison dans les divers dialectes dépendent du fait qu'il y a trois genres ou deux, ou que la notion de genre s'est perdue; du fait qu'il y a ou non un cas oblique, formé sur tel cas ancien ou tel autre; elles dépendent ensuite de la forme des désinences, c'est-à-dire des formules de la contraction des groupes de voyelles finales;

enfin, du mot qui postposé à l'oblique constitue l'adjectif d'appartenance. Or, toutes ces variations remontent à un état partout semblable, qui dérive à son tour d'un état commun à toutes les formes du prākṛit. De même, la conjugaison dans tous les dialectes repose sur des formes communes à tout le moyen indien. La seule différence ancienne qui semble avoir persisté est la répartition des formes d'absolutif, l'une propre à la çauraseni et à la māgadhī, en *-ia*, et l'autre, celle de la māhāraṣṭrī, en *-tūṇam*, *-ūṇam* : mais il faut remarquer que d'une part le singhalais, le sindhi et le guzrati s'accordent avec le groupe central et oriental, et que d'autre part il n'est pas sûr que la forme marathe *-ūn* continue exactement la désinence du prākṛit māhāraṣṭrī. Ainsi l'unique répartition dialectale moderne qui paraisse remonter à une variation ancienne n'est pas claire.

Aussi bien, on sait que ce n'est pas la morphologie, mais la phonétique qui sépare les prākṛits tel que nous les connaissons. Quelles sont donc les principales lignes d'isoglosses de l'indaryen moderne? Ici encore il faut mettre à part tout d'abord le groupe du nord-ouest dont les caractéristiques : conservation d'une sifflante chuintante à côté de la sifflante dentale, conservation de *st* et *ṣt*, passage de *sm* à *ss* (au lieu de *mb*), altérations des occlusives suivant une nasale, n'ont jamais été notées en prākṛit classique (*sm* > *ss* uniquement dans *bhasma* et la désinence *-smin*, v. Pischel, § 313 ; *nt* > *nd* est donné comme māgadhī, *ibid.*, § 275).

Les autres dialectes modernes offrent dans les traitements de skr. *ṛ*, *kṣ*, *r* + dentale, dentale + *v*, une confusion qui reproduit la confusion déjà révélée par les documents anciens, et où seule une analyse subtile permet d'entrevoir une géographie préhistorique. Essayons sur d'autres phonèmes : les voyelles finales, partout tombées, subsistent en kaçmiri, en singhalais, en sindhi, etc. ; le groupe de voyelle brève + consonne double subsiste tel quel en singhalais, sindhi, penjabi, hindi occidental, et ailleurs devient voyelle longue + consonne simple ; en guzrati, sindhi et rajasthani *au* et *ai* intérieurs se contractent en *o* et *e* ; les lois de la contraction des voyelles diffèrent selon les langues. On voit que la phonétique des voyelles ne montre que des variations de date récente. Le sort des consonnes apparaît d'abord plus intéressant, et les racines des phénomènes contemporains semblent plonger dans le passé ; mais peu de cas sont décisifs. A *v* issu

de *v* initial ou géminé en singhalais, en tsigane arménien, en penjabi, sindhi, guzrati, rajasthani et marathe, correspond *b* en tsigane d'Europe, en hindi et dans tout le groupe oriental (le nord-ouest himalayen présente à la fois *v* et *b*) ; la présence en pali de *bb* issu de *vy*, *w*, etc. semble prouver que la répartition a des origines anciennes ; mais le reste du moyen indien a partout *v* et tout se passe comme si le passage de *v* à *b* était moderne ; d'ailleurs la répartition du même phénomène en dravidien semble indiquer que l'évolution *v* > *b* pourrait être indépendante dans les divers dialectes : on sait que *v* initial conservé en télougou et en tamoul, est devenu *b* en canarais : or le canarais est situé à l'ouest du télougou. Dans tout le groupe occidental du continent et dans l'hindoustani qu'on parle dans le Doab gangétique supérieur, *n* et *l* intervocaliques se sont cérébralisés, tandis qu'ils subsistaient à l'est de cette zone ; or en prākrit la cérébralisation de *l* n'est notée qu'en paṇḍārī, c'est-à-dire dans un dialecte non identifié ; et la même paṇḍārī est le seul prākrit qui conserve régulièrement *n*, cérébralisé à l'initiale partout ailleurs (exception faite pour quelques restaurations récentes en prākrit jaina). Le sort des sifflantes est peut-être le seul phénomène sur lequel nous avons à date ancienne des notions claires, quoique partielles ; car la conservation des deux sifflantes, qui caractérise le nord-ouest, n'est notée nulle part en moyen-indien, et le seul cas analogue que fournisse le prākrit ḍhakkī comporte une formule différente (au nord-ouest *s* > *ṣ*, *ṣ* et *ṣ* > *ṣ* ; en ḍhakkī *s* et *ṣ* > *s*, *ṣ* > *ṣ* ; v. Pischel, § 228). D'une façon générale, le prākrit a uniformisé très tôt toutes les sifflantes, sous la forme *s* à l'ouest et dans le centre, sous la forme *ṣ* à l'est (v. pour la māgadhī, l'inscription de Ramgarh citée par M. Lüders, *Bruchstücke*, p. 41, et Pischel, § 229) ; or on sait que sauf dans le nord-ouest et abstraction faite de quelques variations postérieures en marathe et en guzrati, tout l'indo-aryen occidental et central a confondu les sifflantes et ne possède que *s* dental ; tandis que dans le groupe de l'extrême-est (sauf le bengali du nord-ouest), l'unique sifflante est *ṣ*.

Inversement les différences dialectales notées dans les prākrits classiques ont à peu près toutes disparu dans les langues modernes : ainsi les occlusives intervocaliques restées occlusives (sonores) en çaurasenī et partiellement en māgadhī ont perdu

toute occlusion (sauf bien entendu dans les tatsamas ou semi-tatsamas) ; *y* initial et géminé de la māgadhi est devenu *j* sur l'ancien domaine de la māgadhi comme partout ailleurs ; les désinences différentes en tombant ont généralement éliminé les différences morphologiques, etc. Tout se passe donc comme s'il y avait eu un moyen-indien commun, comportant tout au plus comme toute langue commune la survivance de quelques variations dialectales. Sauf quelques altérations phonétiques aisément définissables et quelques indications, d'ailleurs obscures et rares, sur des formes grammaticales spéciales, on peut grouper tous les faits en une série historique unique et les utiliser pour l'histoire d'une langue indo-aryenne quelconque, pourvu qu'elle se localise à l'est de l'Indus.

§ 21. Il est d'ailleurs permis de penser que cette uniformisation des langues de l'Inde du nord, telle qu'elle apparaît dans les écrits, répond à un phénomène historiquement réel. Le morcellement social que nous révèlent les documents védiques et les traditions se rapportant au bouddhisme primitif fait bientôt place à une civilisation que des phénomènes politiques et religieux tendent de plus en plus à unifier. Les Mauryas fondent les premiers un grand empire qui va du Penjab au Bengale et au Maïsour ; après eux le centre de la domination se déplace, mais les Scythes occupent le Rajpoutana et l'Hindoustan ; les monnaies de Kaniška se rencontrent jusqu'à Ghazipour, plus bas que Bénarès sur le Gange (v. V. Smith, *Early hist. of India*, p. 226) ; au iv^e siècle, Patna redevient sous les Guptas la capitale d'un grand empire qui s'étend jusqu'à la Narbada, et même (sous Samudragupta) couvre toute l'Inde ; trois siècles après, Harṣa de Canoje réunit sous sa domination le même territoire. Viennent enfin les musulmans, dont les premiers progrès provoquent la formation de confédérations hindoues, en attendant que leur domination, s'étendant à toute l'Inde du nord, assure le prestige de la « langue de Delhi ». On ne saurait s'exagérer l'importance des mélanges de vocabulaire qui ont pu résulter de ces empires successifs dans les différentes provinces : les centres d'influence erraient d'un bout à l'autre de l'Inde. Entre le magadhien d'Açoka et l'ourdou d'Akbar, d'autres langues administratives ont dû exister ; nous n'en connaissons guère qu'une seule, le sanskrit, et l'influence en a en effet été

énorme ; mais il est présumable aussi que des documents plus éphémères que les inscriptions ont dû refléter de plus près les langues réelles des conquérants, ou du moins des agents et des scribes nomades de leur administration. Ce n'est pas tout : après le bouddhisme, le brahmanisme renaissant a unifié l'Inde. Il a installé partout le sanskrit et le système des castes. Comme au théâtre les prākritis, dans la vie réelle les dialectes des castes différentes s'étagent par rapport au sanskrit, mais en même temps tendent à s'en rapprocher, c'est-à-dire à s'en infiltrer ou à l'imiter. Qu'on ajoute à tout cela les récitations des bardes errants, venus de différents points ou chantant en dialectes différents, et les voyages, si fréquents dans l'Inde, des pèlerins, des commerçants, des soldats : on aura quelque idée des influences qui ont dû agir au moyen âge pour la formation d'une langue commune.

§ 22. Cette langue commune, dont nous venons de reconnaître la nécessité théorique et la vraisemblance historique, s'arrête aux prākritis proprement dits. Certains savants pensent pouvoir la reporter plus bas, utiliser au même titre d'autres documents transmis notamment par Hemacandra sous le nom d'*apabhraṃṣa* (v. p. ex. Grierson, *Phon.*, p. 393) ; mais l'*apabhraṃṣa* dont nous disposons est en réalité un document dialectal qui ne concerne pas un territoire aussi étendu que le prākrit, et qui, en particulier, n'a rien de commun avec le marathe.

Dans les traités de grammaire ou de rhétorique le mot *apabhraṃṣa* désigne une forme incorrecte au point de vue de la grammaire sanskrite : *ṣāstreṣu saṃskṛtād anyat*, dit Daṇḍin (*Kāvyaḍarṣa*, I, 36 ; cf. Pischel, § 4) ; et c'est ainsi que l'emploient avant Daṇḍin, Patañjali (dans le passage cité par Bhandarkar, *J. A. S. Bomb.*, XVI, p. 331 et Pischel, § 8) et après lui Vāmana (dans la règle ; *pūrvanipāte 'pabhraṃṣo rakṣyaḥ* « un composé où l'ordre des termes est incorrect doit cependant être admis » V. 2. 21). Dans le drame et la poésie en général — *kāvyeṣu*, dit Daṇḍin au même endroit — l'*apabhraṃṣa* est une langue locale admise à l'emploi littéraire ; mais cela n'est permis qu'avec les sélections nécessaires : l'*apabhraṃṣa* est, selon Vagbhata (cité par Pischel, § 4) *yaś chuddham tattaddeṣu bhāṣitam* ; c'est-à-dire en somme un patois épuré. De là vient que non seulement les formes de l'*apabhraṃṣa* présentent un aspect très

récent comparativement aux prākritis, mais qu'on a même souvent l'impression qu'elles s'expliqueraient mieux par les formes contemporaines que par les anciennes ; on se demande souvent si elles ne sont pas une transcription stylisée des langues modernes plutôt qu'un aboutissant du prākrit (par exemple dans les désinences de gén. sing. *-aha*, gén. plur. *-ahaṃ*, loc. *-aḥiṃ*, 3^e plur. *-aḥiṃ*).

Il résulte de cette seconde définition de l'apabhraṃça, qu'il peut y avoir en principe diverses espèces d'apabhraṃça correspondant aux divers prākritis. Cela est en effet communément admis ; et il est possible que plusieurs d'entre ces variétés aient été cultivées : car la littérature en apabhraṃça est ancienne ; l'école bouddhiste des saṃmitīya s'en servait, dit une tradition tibétaine (Wassilief, *Buddhismus*, p. 267) et en effet on possède des stances bouddhiques en apabhraṃça, d'ailleurs tardif (v. Bendall, *Muséon*, 1903, p. 376, 1904, p. 245 et suiv.) ; peut-être Kālidāsa s'en est-il servi (v. Pischel, § 29) ; en tout cas au début du vi^e siècle, le roi Guhasena de Valabhi se vante de son talent d'écrivain dans les trois langues, sanskrit, prākrit et apabhraṃça. Mais nous n'avons de ces différentes variétés d'apabhraṃça aucun document utilisable ; les seuls dont nous puissions faire état se rapportent précisément à la région de l'Inde où régnait Guhasena. En effet les noms de *nāgara* et de *vrācaḍa*, donnés par les grammairiens du prākrit, nous reportent au Guzrate et au bassin inférieur de l'Indus (v. Pischel, § 28 ; Grierson, *L. S. I. Raj.*, p. 327). D'autre part c'est du guzrati et des formes archaïques de l'hindi que M. Bhandarkar rapproche l'apabhraṃça que nous connaissons (*J. A. S. Bomb.*, XVI, p. 39) ; et en effet, plus vaste ou plus étroit, le domaine des phénomènes qui correspondent aux caractéristiques de l'apabhraṃça laisse toujours le marathe à l'extérieur. La conservation de *r* après consonne, le passage de *s* à *h* ne se rencontrent guère qu'en guzrati, en sindhi et au nord-ouest. L'assourdissement de *-aṃ* final en *-uṃ* (Pischel, § 351, 352) explique la désinence de nom. sing. neut. *-uṃ* du guzrati, non la désinence correspondante *-eṃ* du marathe (cf. § 36). Les pronoms possessifs ap. *maḥāra*, *tuhāra*, *amhāra* ou *hamāra*, *tohāra* sont en usage presque partout, même en tsigane, mais manquent en singhalais, dans l'Himalaya occidental, en sindhi et en marathe. Dans le verbe,

les désinences de 2^e pers. sing. *-abi* (pkr. *-asi*), plur. *-ahu* (pkr. *-aha*) correspondent à celles de toute l'Inde du nord, sauf l'oriya et le marathe ; l'absolutif remonte partout à apabh. *-i* (çaur. *-ia*, skr. *ya*), sauf en marathe ; de même la désinence si obscure de 3^e plur. *-ahim* (v. J. Bloch, *J. As.*, 1912, I, p. 334) occupe le Guzrate et tout l'Hindoustan, laissant encore en dehors l'oriya et le marathe.

§ 23. De ce qui précède, il résulte qu'on peut, pour étudier le marathe, se servir dans certaines conditions de tous les documents du moyen indien, à l'exception de l'apabhraṃṣa qui est, tel au moins que nous le connaissons, un dialecte plus récent et entré dans la littérature après la séparation du marathe et des autres dialectes.

Il faut ajouter qu'on a d'autant plus le droit de rejoindre le marathe et le moyen indien que la forme du moyen indien marathe est celle qui a servi de base à la littérature pendant plusieurs siècles. En effet les grammairiens nous en avertissent : du jour où il s'est constitué au Mahārāṣṭra un prākṛit servant à la poésie lyrique, la vieille prééminence de la çauraseni admise par Bharata tend à disparaître ; c'est la mähārāṣṭrī qui est selon Daṇḍin (vi^e siècle) le meilleur prākṛit ; et c'est en effet le dialecte que les grammairiens prennent pour base de leur description : pour eux, prākṛit veut dire prākṛit mähārāṣṭrī (v. Pischel, § 2). La continuité entre le prākṛit et le marathe se marque même d'une façon précieuse dans le recueil de *deṣī* de Hemacandra : ce grammairien était établi au Guzrate, et, de fait, un fort grand nombre des mots qu'il a signalés se retrouvent dans le vocabulaire du guzrati et du marathe.

§ 24. Il reste à définir le marathe lui-même et à indiquer rapidement quels documents ont été utilisés pour l'étudier.

Le marathe occupe en gros la partie de la côte maritime et du haut bassin des rivières orientales formant un triangle dont la base serait la côte qui s'étend de Daman à Karwar et dont le sommet serait situé au centre de la région comprise entre Nagpur, Jabalpur et Raipur, ou au pied des montagnes qui séparent les bassins supérieurs de la Waiganga et de la Narbada. Il confine du côté sud au domaine dravidien — canarais, télougou, gond —, du côté du nord il rencontre sur la côte le guzrati, puis en remontant vers les monts Satpura, les dialectes

bhil, le malvi, c'est-à-dire le rajasthani, le bundeli, c'est-à-dire l'hindi occidental, le chattisgarhi, dialecte de l'hindi oriental, enfin l'oriya.

Cette contrée, qui a toujours été en communication avec l'Inde du nord, a cependant toujours conservé une certaine indépendance. Au temps de l'Aitareya brāhmaṇa les Andhra sont en dehors du monde aryen. Et en effet nous trouvons en marathe des traces nettes d'un substrat dravidien local : indépendamment de la catégorie des cérébrales et de l'absence de spirantes qui sont traits communs à toute l'Inde dès l'antiquité, et de la constitution du cas oblique auquel s'adjoignent des postpositions semblables pour les deux nombres, enfin du fait que le génitif du nom est un véritable adjectif — traits communs à tout l'indo-aryen moderne (v. *L. S. I.*, *Munda-drav.* p. 280, 291), il faut noter dans le marathe deux particularités phonétiques qui le distinguent du reste de l'indo-aryen et se retrouvent dans les langues dravidiennes contiguës : la première est la perte du caractère chuintant des semi-occlusives palatales devant les voyelles postérieures, qui rapproche le marathe du télougou ; la seconde est la diphtongaison de *e-* et *o-* initiaux prononcés *ye-* et *wo-* (dans le cas de *e-*, l'orthographe admet fréquemment *ye-* ; le verbe *ye-* « aller » est toujours ainsi écrit ; cf. Molesworth, préf. p. xiv) : c'est là un trait commun à toutes les langues dravidiennes. A vrai dire, la diphtongaison de *e* et *o* se rencontre même à l'intérieur du mot dans certains dialectes du Concan (v. *L. S. I.*, *Mar.*, p. 63, 157) : les deux phénomènes semblent indépendants l'un de l'autre.

Situé sur la frontière du monde aryen, le Dekhan ne tarde pas à s'y englober : Açoka compte les Andhra parmi ses vassaux bouddhistes ; et cent ans plus tard le roi du Kaliṅga, Khāravela, fait allusion à la puissance militaire du Satakani, son voisin à l'ouest ; du reste Plinie mentionne en bon rang les Andarae, dont il décrit la puissance, les trente villes fortes, les nombreux villages, l'armée comprenant cent mille fantassins, deux mille cavaliers, mille éléphants. La dynastie des Çātakarṇi règne plusieurs siècles à Paṭhan ; les fondations pieuses qu'elle multiplie sont un signe de sa puissance et de sa richesse ; un moment ébranlée par les Kṣatrapa, elle reprend pied avec Gotamiputa qui règne sur le Concan, le Dekhan et le Malva. C'est

sous cette dynastie que le prākṛit local se constitue en langue littéraire ; à l'un de ses rois, Hāla, on attribue la célèbre anthologie des Sept cent stances en māhārāṣṭrī, la *Sattasāi* ; au même roi se rapporte la légende de Guṇāḍhya, créateur du prākṛit paicācī (v. Lacôte, *Essai sur Guṇāḍhya*... p. 27 et suiv.). Naturellement, où le prākṛit se cultive, fleurit aussi le sanskrit : Ćarva-varman, l'auteur présumé du Kātantra, est ministre d'un Ćātakarṇi ; et c'est à un roi de la même dynastie qu'est adressée la Suhṛllekhā de Nāgārjuna, le fameux docteur du Grand Véhicule. Après la ruine des Ćātakarṇi, l'histoire du Dekhan reste obscure pendant plus de trois siècles ; à la fin de cette période les Calukya installés à Badami dominant le pays jusqu'à la mer ; l'un d'eux, Pulikesi II, arrête sur la Narbada (vers 620) les armes partout ailleurs victorieuses de Harṣa, l'empereur de l'Inde du nord ; Hiouen-Tsang, qui visite le pays à cette époque, note la puissance du royaume de Mahārāṣṭra (Mo-ho-la-tch'a) et l'ardeur guerrière des habitants. Mais bientôt Pulikesi lui-même est victime des conquérants du sud ; et après lui, les dynasties se succèdent — derniers Ćalukya de Badami, Rāṣṭrakūṭa de Nāsik et de Malkhed, Ćalukya de Kālyan, Yādava de Devagiri — en guerres perpétuelles, où les frontières se resserrent et s'accroissent tour à tour : mais tous, en somme, maintiennent au nord la limite fixée par Pulikesi.

Les dialectes parlés au sud de cette frontière constamment défendue avaient donc quelque chance de subir, moins que d'autres, les infiltrations venues de la langue de l'Hindoustan ; plus tard on a noté que la résistance des Marathes à l'influence de Delhi a été assez forte pour que l'apport hindi et surtout persan ait été comparativement faible dans leur langue (v. Ranade, *Rise of the Maratha power*, p. 27 et suiv.). D'autre part, à l'intérieur même du Dekhan, l'instabilité des dynasties et le déplacement perpétuel des centres d'influence ont dû contribuer très tôt à la formation d'une langue commune composite ; par suite, malgré l'unification administrative réalisée plus tard par Ćivaji et ses successeurs et qui a imposé plus particulièrement le dialecte de Pouna, on s'explique que le vocabulaire et la phonétique du marathe trahissent des mélanges renouvelés à toutes les époques et n'offrent pas l'aspect relativement cohérent d'une langue reposant sur un dialecte prédominant.

Il va sans dire qu'en marathe comme ailleurs, l'influence du sanskrit, forte à toute époque, n'a fait qu'augmenter avec le temps; M. Bhandarkar observe que la principale raison de l'obscurité des vieux poètes provient de la substitution d'emprunts sanskrits aux mots ayant évolué naturellement, ainsi *gambhīr* « profond », *nāth* « maître », *prasād* « faveur » ont remplacé *gahīru*, *nāh*, *pasāy* (*J. A. S. Bomb. XVI*, p. 259). La prononciation elle-même s'est adaptée à la phonétique sanskrite; et les Marathes sont capables d'articuler correctement des phonèmes que le marathe proprement dit a perdus comme *ṛ*, *kṣ* et les autres groupes de consonnes (sauf *jñ* devenu *dñ*). Naturellement l'élément sanskrit sera passé sous silence dans ce travail destiné non à la description d'une langue, mais à l'histoire de sa formation.

§ 23. Le dialecte marathe qui sert de langue commune est celui du *deç*, c'est-à-dire de la région comprise entre les Ghats et la frontière du Berar. C'est le centre politique du Mahārāṣṭra à toutes les époques : c'est de là aussi que sont sortis la plupart des poètes marathes. Ne citons ici que ceux dont les textes ont été utilisés. Dñāndev est né à Aḷandi près de Pouna; c'est l'auteur de la Jñāneṣvari, commentaire versifié de la Bhagavadgītā; ce poème, écrit en 1290, est le premier texte littéraire marathe dont la date soit sûre. Nāmdev, peut-être aussi ancien que Dñāndev, écrivait dans une langue moins archaïque; il résidait à Pandharpur, à proximité du dieu Viṭhobā, l'inspirateur de ses hymnes. De même Eknāth, qui revisa le texte de la Jñāneṣvari en 1584, était un brahmane de Paṭhan. Tukārām (1608-1649), le plus grand et le plus populaire de tous, était de Dehu, près de Pouna.

Le dialecte du *deç* est donc parlé par les classes cultivées sur tout le territoire marathe, et représente le marathe dans le reste de l'Inde, par exemple à Bijapur en territoire canarais, ou même à Tanjore, en plein domaine tamoul, ou encore à la cour des princes de Baroda et d'Indore. A côté de ce dialecte il existe nombre de patois dont l'individualité est marquée par les noms qu'ils reçoivent dans l'usage indigène. Il est inutile de les énumérer et de les décrire ici en détail : cela est fait, avec l'abondance d'information que l'on sait, dans le volume du *Linguistic Survey of India* consacré au marathe d'où la plupart des renseignements donnés ici sont tirés.

Du reste tous ces parlers sont fort voisins les uns des autres, et les seuls qui se distinguent assez nettement de la langue commune sont ceux du Concan, ou du moins, d'une partie du Concan. M. Grierson distingue à l'ouest des Ghats deux groupes de parlers : au nord et au centre, le marathe du Concan ; les formes dominantes en sont le parbhi ou dialecte des Prabhu parlé de Daman à Bombay et le saṅgameçvari ou langage de Saṅgameçvar (près de Ratnagiri), parlé de Bombay à Rajapur ; le second groupe est le concani proprement dit : les variétés les plus connues en sont les parlers de Goa, de Malwan et celui des brahmanes Chitpavan de Ratnagiri. Par ses caractères géographiques et par sa population (les Prabhu, les Kolī, les Ṭhākur se retrouvent au Guzrate) le Concan s'apparente à la région de Surat et au Guzrate ; il en est de même pour la langue. Les traits communs sont plus frappants et nombreux dans le sud. Signalons ici le nom. sing.-masc. en -o (mar. commun -ā), les plur. neut. en -ām (mar. com. -em), le pronom de 1^{re} pers. sing. *bāṇv* (mar. com. *mī*), l'infinitif en -um (mar. c. -nem). Le « marathe du Concan » ignore ces particularités ; mais il a encore en commun avec le concani et le guzrati une grande part du vocabulaire, et une construction exceptionnelle du temps passé du verbe. Il semble donc que le Concan soit en principe une région intermédiaire entre le Guzrate et le Dekhan ; l'influence du parler du *deç*, particulièrement forte dans la région septentrionale et centrale, masque cette parenté primitive du concani et du guzrati.

§ 26. Héritier direct du prākrit, resté relativement pur d'influences étrangères, représenté par une littérature abondante et partiellement assez proche de la langue parlée, le marathe présente de plus, pour l'étude, l'avantage pratique d'être bien connu. Le dictionnaire de Molesworth, qui est en réalité l'œuvre d'une commission de lettrés indigènes, est le meilleur dictionnaire que nous possédions encore d'aucune langue indo-aryenne moderne ; le vocabulaire en est très riche, et il contient de plus, outre une partie étymologique, d'ailleurs incomplète et naturellement insuffisante, des indications précieuses sur l'origine dialectale ou sociale des mots cités, ou sur leurs sens particuliers dans les dialectes. En y ajoutant les grammaires de Joshi et de Navalkar, qui sont au moins aussi bonnes qu'aucune des grammaires écrites en langage indigène, et les documents si abondants du

Linguistic Survey, on possède un ensemble de données suffisantes et facilement vérifiables par un lecteur européen : la partie descriptive de ce travail s'en trouvait allégée d'autant.

Dans ces conditions, il a paru que sans attendre de l'érudition locale les études dialectologiques ou philologiques dont les résultats apporteraient cependant plus de sécurité dans beaucoup de questions, un étudiant européen pouvait utilement mettre à profit les progrès accomplis par l'indianisme depuis le temps où Beames inaugurait la grammaire comparée de l'indo-aryen moderne et où M. Bhandarkar dans ses *Wilson lectures* tentait le premier effort pour embrasser d'ensemble toute l'histoire de l'indo-aryen ; pour ne parler que du langage, on sait assez, et l'on verra plus bas à chaque page, combien la documentation s'est enrichie et la recherche facilitée par l'apparition de la grammaire prâkrit de Pischel et par les multiples travaux dus à la plume ou à l'inspiration de M. Grierson. La linguistique générale a aussi évolué pendant le même temps ; et de nouveaux points de vue permettent de voir un peu plus clair dans l'histoire des langues indo-aryennes, ou du moins d'y poser les problèmes d'une façon plus précise.

On verra plus bas la liste des principaux ouvrages ou documents utilisés dans ce travail ; mais c'est ici le lieu de rappeler que je ne me suis pas borné à consulter des livres. M. R. G. Bhandarkar a obligeamment ajouté à ses encouragements le prêt du manuscrit de sa dernière *Wilson lecture*, malheureusement encore inédite : si je ne l'ai pas citée généralement, c'est que le principal en a passé dans la grammaire de M. Joshi, qui a pu consulter aussi cette conférence. Outre M. Bhandarkar, MM. V. B. Patwardhan, V. K. Rajwade, P. R. Bhandarkar, T. K. Laddu, d'autres savants marathes encore m'ont aidé de diverses façons. En les remerciant ici d'un mot trop bref, je n'oublie pas que si j'ai pu mettre leur savoir à profit, c'est grâce à deux missions successives de l'École Française d'Extrême-Orient.

En Europe aussi j'ai plus d'une obligation. Mais je ne veux nommer ici que mes maîtres Sylvain Lévi et A. Meillet ; c'est sur leur enseignement que ce livre se fonde, et c'est à leurs encouragements et à leurs conseils qu'il doit d'exister.

BIBLIOGRAPHIE

§ 27. Les livres ou textes les plus souvent utilisés ou cités en abrégé dans cette étude sont les suivants :

Pour l'indo-européen :

Meillet. Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes, 3^e édition. Paris, 1912 (Meillet, *Introd.*).

Pour le sanskrit :

J. Wackernagel. *Altindische Grammatik*, I et II, 1. Göttingen, 1896-1905. (L'indication : Wackernagel désigne le premier volume).

W. D. Whitney. *A Sanskrit grammar*, 3d ed. Leipzig-London, 1896 (Whitney).

J. S. Speyer. *Vedische und sanskrit Syntax* (*Grundriss der indo-arischen Philologie*). Strassburg, 1896.

Uhlenbeck. *Kurzgefasstes Etymologisches Wörterbuch der Altindischen Sprache*, Amsterdam, 1898-1899.

A. Walde. *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, 2. Aufl. Heidelberg, 1910.

Pour le moyen indien :

E. Senart. *Les inscriptions de Piyadasi*, 2 vol. Paris, 1881-1886, (Senart).

O. Franke. *Pali und Sanskrit*. Strassburg, 1902.

E. Müller. *Pali grammar*. London, 1884.

H. Lüders. *Bruchstücke buddhistischer Dramen*. Berlin, 1911, (Lüders, *Bruchstücke*).

R. Pischel. *Grammatik der Prakrit-Sprachen*. (*Grundriss der indoar. Phil.*). Strassburg, 1900 (Pischel). Les recherches dans cet ouvrage sont grandement facilitées, grâce au travail de Don M. de Silva Wickremasinghe, *Index of all the Prakrit words occurring in Pischel's « Grammatik der Prakrit Sprachen »*; reprinted from the « *Indian Antiquary* ». Bombay, 1909.

R. Pischel. *Materialien zur Kenntniss des Apabhraṃṣa* (Abh. der Kgl. Ges. Wiss. Göttingen, Phil.-Hist. Kl., Neue Folge, V, 4). Berlin, 1902. (Pischel, *Materialien*).

R. Pischel. *The Deçināmamālā of Hemacandra. Part I. Text and*

critical notes. Bombay, 1880; pour plus de commodité on a cité le commentaire; les chiffres se rapportent à la page et à la ligne de l'édition de Pischel.

H. Jacobi. *Ausgewählte Erzählungen in Māhārāṣṭri*. Leipzig, 1886 (Jacobi. *Ausgew. Erz.*; les paragraphes renvoient à l'introduction grammaticale).

Pour les langues modernes :

Ouvrages ou articles généraux :

J. Beames. *A comparative grammar of the modern aryan languages of India : to wit, Hindi, Panjabi, Sindhi, Guzarati, Marathi, Oriya and Bangali* ; 3 vol. London 1872, 1875, 1879 (Beames).

R. Hœrnle. *A comparative grammar of the Gaudian languages, with special reference to the Eastern Hindi*. London, 1880 (Hœrnle).

R. G. Bhandarkar. *Wilson Lectureship : Development of Language and of Sanskrit ; Pali and other dialects of the Period ; Relations between Sanskrit, Pāli, the Prākṛits and the Modern Vernaculars* (Journ. of the Bombay branch of the Roy. As. Society, vol. XVI, p. 245-345) ; — *The Prākṛits and the Apabhraṃśa* (ibid. vol. XVII, p. 1-48). Cf. Introd. § 26.

G. A. Grierson. *On the Phonology of the Modern Indo-Aryan Vernaculars* ; Z. D. M. G., XLIX, p. 393-421 ; L., p. 1-42 (Grierson, *Phon.*).

G. A. Grierson. *On certain suffixes in the Modern Indo-Aryan Vernaculars*, K. Z., XXXVIII, p. 473-491. (Grierson, *Suffixes.*)

G. A. Grierson. *On the Radical and Participial tenses of the modern Indo-Aryan Languages* ; J. S. As. Beng. LXIV, 1895, p. 352-375.

G. A. Grierson. *The languages of India : being a reprint of the chapter on languages contributed... to the Report on the Census of India, 1901*. Calcutta, 1903.

Pour les langues autres que le marathe :

G. A. Grierson. *Linguistic Survey of India*, en cours de publication. En ce qui concerne les langues indo-aryennes, ont déjà paru, en dehors du volume consacré au marathe, les volumes suivants :

Vol. V. Eastern group : Pt. I, *Bengali and Assamese languages* ;

Pt. II, *Bihari and Oriya languages* ;

Vol. VI. Mediate group : *Eastern Hindi language* ;

Vol. IX. Central group., Pt. II, *Rajasthānī and Gujarati languages* ;

Vol. IX. Pt. III, *Bhil languages, including Khāndesī, Banjārī or Labhānī, Bahrūpiā, etc.*

Rasamay Mitra and B. N. Ghosal, *A dictionary of the bengalee language*; vol. I, Bengali and English, *abridged from Dr. Carey's quarto dictionary*, 12th ed. Calcutta, 1906.

Rāmakamala Vidyālankara, the *Prakritibada or an illustr. etymological dictionary of the Sanskrit and Bengali languages*; 5th ed. thoroughly revised, improved and enlarged by Shyamā Churan Karmakāra. Calcutta, 1901.

G. A. Grierson. *An Introduction to the Maithilī dialect of the Bihārī language...* Part I, *Grammar, J. and Proc. of the As. soc. Bengal*, vol. V, ext. n° 2, 1909, 2d ed; Calcutta, 1910 (Grierson, *Maith. Gram.*).

S. H. Kellogg. *A grammar of the Hindī language : in which are treated the High Hindī, Braj, and the Eastern Hindī of the Rāmāyan of Tulsī Dās, also the colloquial dialectes of Rājputānā, Kumāon,... etc.* 2d ed., London, 1893 (Kellogg, *Hindī Gram.*).

E. Greaves. *A grammar of modern Hindī*. Benares, 1896 (Greaves, *Hindī gram.*).

John T. Platts. *A dictionary of Urdū, classical Hindī and English*. London, 1884.

S. W. Fallon. *A new Hindustani-English dictionary*. Benares, 1879.

W. St Clair Tisdall. *A Simplified grammar and reading-book of the Panjābī language*. London, 1889 (Tisdall, *Panj. gram.*).

J. Wilson. *Grammar and dictionary of Western Panjabi as spoken in the Shahpur district*. Lahore, 1899.

O. Brien, J. Wilson and Pandit Hari Kishen Kaul. *Glossary of the Multani language, or South-Western Panjabi*. Lahore, 1903.

E. Trumpp. *Grammar of the Sindhi language*. London-Leipzig, 1872. (Trumpp.)

G. Shirt, Udham Thavurdas, S. F. Mirza. *A Sindhi-English dictionary*. Kurrahee, 1879.

W. St. Clair Tisdall. *A simplified grammar of the Gujarātī language*. London, 1892. (Tisdall, *Guj. gram.*).

M. B. Belsare. *An etymological Gujarati-English dictionary*. Ahmedabad, 1904.

G. A. Grierson. *The Piśāca languages of North-Western India*. London, 1906 (Grierson, *Piç. lang.*).

G. A. Grierson. *A Manual of the Kāshmīrī language*, 2 vol. Oxford, 1911 (Grierson, *Man. kaçm.*).

F. Miklosich. *Ueber die Mundarten und die Wanderungen der Zigeuner Europa's*, VII-XII. Extr. des vol. XXVI à XXXI des *Denkschr. der Phil.-Hist. Kl. der Kais. Ak. Wiss. Wien*, 1877-1880. (Miklosich ; — les fasc. VII et VIII contiennent un vocabulaire comparatif, IX la phonétique, X la formation des thèmes, XI la déclinaison et la conjugaison, XII la syntaxe.)

F. N. Finck. *Die Sprache der Armenischen Zigeuner* (*Mém. de l'Acad. des Sc. de St.-Petersbourg*, VIII^e série; vol. VIII, 5). Saint-Petersbourg, 1907.

W. Geiger. *Etymologie des Singalesischen* (*Abh. Kais. Bay. Ak. Wiss.*, I Cl., XXI 2). München, 1897.

W. Geiger. *Litteratur und Sprache der Singalesen* (*Grundriss der indo-ar. Phil.*). Strassburg, 1900. (L'abréviation Geiger renvoie à la deuxième partie consacrée à la grammaire, p. 26 et suiv.)

Pour le marathe.

G. A. Grierson (le volume a été préparé par M. Sten Konow). *Linguistic Survey of India...*, *Specimens of the Marāṭhī language*. Calcutta, 1905 (*L. S. I., Mar.*). Contient outre les spécimens et leur traduction, une carte linguistique du marathe, une introduction et une bibliographie importantes.

J. T. Molesworth. *A dictionary, Marāṭhī and English*, 2d édition. Bombay, 1857 (Molesworth). Précédé d'une importante préface et de notes de John Wilson comprenant entre autres un court résumé de l'histoire littéraire marathe.

Rev. Ganpatrao R. Navalkar. *The Student's Marāṭhī grammar* 3d ed. Bombay, 1894 (Navalkar).

R. Bh. Joshi. *A comprehensive Marathi grammar*, 3d or english ed. Poona, 1900 (Joshi).

Krishna Shastri Godbole. *A new grammar of the Marathi language*, 3d ed. Bombay, 1895, (en marathe; le titre et les avertissements seuls sont traduits en anglais).

V. K. Rājvaḍe. *Çrī-Jñāneçvarāṁtil marāṭhī bhāṣe ceṁ vyākaraṇ* (grammaire du marathe de la Jñāneçvari). Dhulia, çake 1831. Essai de grammaire historique du marathe; insuffisant. Le même auteur a publié des articles sur l'histoire de la déclinaison marathe dans le *Çrīsarvasvatīmandir* de Bombay, année 1830 çaka, sur l'étymologie d'un certain nombre de mots dans le même

périodique, années 1826 et 1829 çaka, et dans la *Granthamālā* de Bombay, n° de février 1906, enfin, dans ces mêmes revues et dans le *Viçvavṛtta* de Kolhāpur, divers articles portant principalement sur des documents inédits de date ancienne : quelques-uns seront reproduits plus bas. La grammaire de la langue de la Jñāneçvarī accompagnait une édition de ce poème, dont il a été rendu compte ailleurs, v. *J. As.*, 1909, I, p. 564 et suiv.

Les citations de la Jñāneçvarī ont été empruntées à l'édition de R. V. Māḍgāṃvkar : *Çri Jñānadevkr̥ta Bhāvārthadīpikā Jñānadevī* (Jñāneçvarī) Bombay, 1907. Cette édition contient un appareil critique utile, quoique les manuscrits cités ne soient ni décrits ni classés ; les pages 11 à 16 renferment une liste de formes archaïques qui ont servi pour l'histoire de la déclinaison ; à la fin se trouve un vocabulaire de plus de deux cents pages donnant le sens de certains mots difficiles ou vieillis, avec références exactes.

Pour les autres poètes, il a suffi de consulter les extraits donnés dans un recueil scolaire, le *Navanit athavā marāṭhī kavītāṃ ce vece* de Paraçurāmpant Tātyā Goḍbole, 5^e éd., revue par Nārāyaṇ Bālkr̥ṣṇa Goḍbole, Bombay, 1907.

On s'est enfin servi de vieux textes en prose, presque tous épigraphiques, et qu'il a paru commode de rassembler en appendice à la fin de ce travail.

PHONÉTIQUE

GÉNÉRALITÉS

§ 28. C'est par les formes grammaticales principalement que les langues indo-aryennes situées à l'est de l'Indus se distinguent les unes des autres. Le système phonétique y est au contraire sensiblement identique, du moins tant que l'on se borne à observer les caractéristiques essentielles, qui reproduisent fidèlement celles du moyen-indien. Cependant lorsqu'on examine à part la phonétique de l'une quelconque de ces langues, on y constate des contradictions et des irrégularités sans nombre. Cela tient à ce que dans toutes, le vocabulaire a subi des infiltrations multiples. A toute époque, l'Inde gangétique et le Dekhan ont eu une civilisation commune, et toutes les régions en ont été unies par des rapports constants ; mais cette unité provenait de l'uniformité d'un système social, et non de la prééminence durable d'un centre d'expansion : aucune région n'a imposé sa langue à toute l'Inde, aucune province n'a imposé son dialecte à tout le Mahārāṣṭra. Dès lors rien ne s'opposait dans aucun dialecte à la tendance à l'emprunt ; cette tendance trouvait d'autant plus de facilité à s'exercer que chacune des castes pouvait enrichir indépendamment son vocabulaire d'éléments qu'elle versait à son tour dans la langue commune.

On trouve donc à l'intérieur de chacun des dialectes une grande quantité de mots ou de séries de mots qui ont eu une histoire indépendante des dialectes où on les trouve employés ; cette histoire, qu'on peut établir avec une certaine difficulté dans des langues bien connues comme celles de l'Europe, est tout à fait impossible, au moins provisoirement, dans l'Inde. Il faut se contenter de constater et, si possible, de classer les irrégularités provoquées par ces emprunts dans chacun des parlers sans les expliquer.

En marathe, la proportion de ces mélanges paraît moins forte qu'ailleurs, du moins en ce qui concerne la période moderne ;

mais il suffira de se reporter à ce qui est dit plus bas de la numération pour voir combien une série de vocabulaire généralement ancienne et homogène présente de difficultés et de contradictions au point de vue phonétique. On doit donc s'attendre à trouver en marathe, d'une part des règles simples et générales, qui sont communes à cette langue et à la plupart des langues indo-aryennes ; d'autre part une grande quantité de singularités généralement inexplicables, qui donnent à la phonétique du marathe un aspect confus et compliqué.

VOYELLES

LES ÉLÉMENTS DU VOCALISME MARATHE

§ 29. On a vu au § 13 que le moyen-indien possédait les voyelles *a*, *i*, *u* brèves et longues, et *e*, *o* normalement longues ; le timbre de ces voyelles a subsisté sans changement en marathe. Ex. : *āg* (*agni-*), *tīn* (*trīṇi*), *pūt* (*putra-*), *yeṇem* (*eti*), *tel* (*taila-*), *jot* (*yoktra-*), *cor* (*caura-*). Les diphtongues anciennes ayant été éliminées en moyen-indien, toute diphtongue marathe est d'origine récente, et provient ou bien du contact de deux voyelles primitivement séparées, comme dans *pai-* (*prati-*), *cauthā* (*caturtha-*), ou d'emprunts savants comme dans *ts. gaurav*, ou *gair* (ar. *ḡair*).

TRAITEMENT DE R VOYELLE.

§ 30. En moyen-indien, *a*, *i*, *u* répondent non seulement aux voyelles correspondantes du sanskrit, mais sont aussi l'aboutissant de *r*. On trouve les trois traitements en moyen-indien, sans que le principe de répartition s'en laisse déterminer clairement et sans que le traitement soit unique dans chacun des mots (voir Pischel, § 49-53). En marathe on trouve aussi les trois traitements et de nombreux doublets. L'examen des mots où il y avait *r* en sanskrit fournira un bon exemple des contradictions présentées par la phonétique marathe et de la difficulté qu'il y a à les expliquer. — Dans les listes suivantes on distinguera les exemples attestés en prākṛit des exemples plus récents, et on signalera les doublets marathes.

1° Traitement *a*. — Attestés en prākṛit : *asval* à côté de *rīs* (*r̥kṣa-* ; cf. *acchabhalla-*), *kānhā* en regard du semi-tatsama *kisen* (*kṛṣṇa-*), *taṇ* (*ṛṇā-*), *tānh* (*ṛṣṇā*), *dāḍhā* (*dṛḍha-*), *dāvṇem* (s'il s'agit bien d'une racine **dṛp-*), *pāṭh* (*pṛṣṭha-*), *mau* (*mṛdu-*), *maḍem*, *melā* (*mṛta-*), *māṭhṇem* à côté de *miṭṇem* (*mṛṣṭa-*), *māti* (*mṛttikā*), *sāṇkhal* (*ṣṛṅkhalā*). Il faut écarter *dākhaviṇem* aussi bien que *dekhṇem* : le premier remonte sans doute non à *dṛc-* mais à *drakṣ-*, et le second

résulte de l'analogie de pkr. *pekh-*, skr. *prekṣ-* (v. Pischel, § 554 et note 10). — Remontent à la *deçī*: *kac* (*kṛtyā*), *paḍkay* (*-kṛti-*).

Ne sont attestés qu'à date moderne: *kātyā* (*kṛttika-*, peut avoir été influencé par *kārtika-*), *ghāṭṇem* à côté de *ghusaṭṇem* (*ghṛṣṭa-*), *tāṭh* (*tṛṣṭa-*), peut être *bāṭṇem* (*bṛh-*). Le mot *sadhaḷ* s'oppose à skr. *ṣiṭhila-*, pkr. *siḍhila-* (v. Wackernagel, § 16).

2° Traitement *i*. — Attestés en prākṛit: *rīṇ* (*rīṇa-*), *rīs* à côté de *asval* (*ṛkṣa-*), *iṭi* (*ṛṣṭi-*), *kivaṇ* (*kṛpaṇa-*), *kisāṇ* (*kṛṣāṇa-*), *ghī* (*ghṛta-*), *ghenem* (*grh-*, peut-être *grahi-*), *tij*, cf. *aḍic* (*tṛtiya-*), *disnem* (*dṛcya-*), *dīṭh* (*dṛṣṭi-*), *bhinṅgruṭi* (*bhrṅga-*), *ṣiṅg* (*ṣṛṅga-*), *ṣiṭ* (*ṣṛṣṭi-*; le *a* de *nisaṭṇem*, cf. skr. *niḥṣṛṣṭi-*, est dû sans doute à sa position à l'intérieur du mot, v. § 43), *biyyā* (*bṛdaya-*).

Récents: *taisā* (*tādṛṣa-*), *miṭṇem* en regard de *māṭṇem* (*mṛṣṭa-*), probablement aussi *piṭṇem* (*pṛṣṭa-*). La racine *khinḍ-* est peut-être un doublet de la racine skr. et m. *khamḍ-*; ce peut être aussi une contamination de cette dernière avec *khid-*. Le mot *viṃcū* (*vṛṣṭikā*; pkr. *viṃchua-*) se dénonce comme un emprunt par son *c* qui ne peut en marathe sortir de pkr. *ch*.

3° Traitement *u*. — Attestés en prākṛit: *ujū* (*ṛju-*), (sur un traitement spécial à l'initiale qui explique peut-être la reduplication de *j* dans pkr. *ujju-*, v. § 106), *opṇem* (cf. skr. *arp-*), *guṇṭhṇem* (cf. skr. *granṭh-* et m. *gāṇṭhṇem*), *ghusaṭṇem* en regard de *ghāṭ* (*ghṛṣ-*), *pāus* (*prāvṛṣa-*), *pusnem* (*pṛcch-*).

Les exemples modernes sont douteux: *komṇem* ressemble à plusieurs mots de la *deçī* où *r* apparaît, mais la forme exacte du prototype ne se laisse pas reconstruire; *nijhūr* s'apparente à *nijharṇem* (pkr. *nijjharai*, skr. rac. *kṣar-*), et la *deçī* a les deux mots *nijjbūra-* et *nijjhara-*; mais la conservation de *r* consonne rend le mot suspect de contamination, soit avec d'autres formes de la même racine, soit même avec d'autres mots; enfin *pohā* (*pṛbhuka-*) s'explique aussi bien par pkr. **pabua-* que par *pubua-*.

§ 31. — Quel est le principe de différenciation entre ces divers traitements? Il semble d'abord qu'on puisse faire appel à des influences purement phonétiques. Dans tous les exemples anciens de $r > a$ sauf dans *mṛdu-*, la voyelle de la syllabe qui suivait le *r* est *a*; dans la plupart de ceux où *r* est représenté par *u*, la voyelle suivante est *u*, ou bien *r* est en contact avec une consonne labiale (dès lors pkr. *mau-* peut être conçu comme le résultat d'une dissimilation); enfin dans plusieurs des cas où *r* est devenu *i*, on

constate la présence d'un *i* dans la syllabe voisine, ou le contact d'une sifflante. Des principes semblables ou analogues rendent compte des traitements prākritis notés par Pischel, §§ 49-51, et de certaines formes prākrites qui ont pénétré en sanskrit : ainsi s'expliquent les oppositions de *pūnyaḥ* : *nīnyaḥ*, de *kaṅkaṇaḥ* : *kiṅkiṇī* (v. Meillet, *Mélanges Kern*, p. 121).

Mais ni en sanskrit, ni en prākrit, ni davantage en marathe, la phonétique ne suffit à expliquer tous les cas. Il semble qu'on doive aussi faire la part de mélanges dialectaux, et attribuer à la répartition de certains traitements une base en partie géographique.

Si l'on remonte jusqu'au Veda, on constatera que le traitement le plus fréquent dans les prākritis qui y ont pénétré est *a* : ainsi *avaṭa-*, *kaṭuka-*, *vikāṭa-*; *anu-*, *kaṇa-*, *gaṇa-*, *phaṇ-*, *kaṣati*, *paṣṭha-*, *bhaṣa-*, *iraj-* (v. Wackernagel, §§ 9, 146, 172, 208) ; *u* et *i* (*pūnya-* ; *nīnya-*, *ciṭhira-*, *krimi-* à côté de *kṛmi-*, v. Wackernagel, § 16, 19) sont rares et s'expliquent toujours par des raisons phonétiques spéciales. Mais sitôt qu'on arrive à la période des *sūtra*, la confusion entre les différents traitements est complète ; de même pour le pali, qui est comme le sanskrit une langue littéraire mélangée.

Par contre, en examinant les diverses recensions des inscriptions d'Açoka, on trouve, malgré les mélanges qui les obscurcissent, une curieuse répartition. La rédaction de Girnar ignore le traitement *i* (dans *tāriṣa-* etc., il n'y a probablement pas de *ṛ*, v. Wackernagel, Préface, p. xxi, contredit cependant par Brugmann, *Grundriss*, II, 1, p. 496, note) ; *u* ne se rencontre que deux fois ; et en regard de *paripuchā*, *vuta* on trouve malgré la labiale *vaḍhi*, *maga*, *magavya*. De plus un petit groupe de mots présente une variation significative : à *kata*, *daḍha*, *maga*, *magavya*, *vaḍhi* de Girnar, répondent à Shahbazgarhi *kiḷ(r)a* à côté de *kata* ; *diḍha*, *mrugo* à côté de *magavya*, *vuḍhi* à côté de *vaḍhi* et *vaḍhanam*, à Kalsi *kitamṇata* en regard de *kata*, *diḍha*, *mige*, *migavya*, *vuḍhanam* à côté de *vuḍhi* (Senart, *Inscr. de Piyadasi*, II, 330, 348, 369, 370 ; cf. les observations de T. Michelson, *Am. J. Phil.*, XXX, 428, XXXI, 56, 58 ; *J. A. O. S.*, XXXI, 231, 249). Cette répartition semble légitimer l'hypothèse que *a* est le traitement dominant au sud-ouest ; le traitement *i* au contraire paraît appartenir aux dialectes du nord et de l'est ; cf. à Bhabra, *adhigicya* (skr. *adhikṛ-*

tya) dont le caractère oriental est manifeste (v. Sylvain Lévi, *J. As.*, 1912, II, p. 512).

L'examen des langues littéraires conduit à la même hypothèse. Les parlers moyen-indiens du Nord n'ont pas eu de fortune littéraire. Mais si les *prākṛits* des fragments de drames bouddhiques édités par M. Lüders ne connaissent que le traitement *i*, n'est-ce pas parce qu'ils appartiennent à la région centrale et orientale? A l'époque classique, si l'on examine les mots pour lesquels plusieurs traitements sont représentés, c'est la *māhārāṣṭrī* qui a le plus normalement *a*, *i* étant de la *çauraseni* ou de la *māgadhī* (il faut faire abstraction des *prākṛits* jainas, qui sont mélangés) : ainsi *kida-*, *ghida-* sont les formes *çaur.* et *mg.*; cf. *mg.* *piṣṭa*, *çaur.* *tiṇa-*, *miu-*, *miccu-*, *puṭṭha-*, *vusaha-*, *diḍha-* à côté de *daḍha-* (Pischel, § 49, 52, 53).

Si l'on se retourne maintenant vers le marathe, on constate d'abord que les formes où skr. *ṛ* y est représenté par *i* ou *u* se retrouvent dans les langues congénères du continent, sauf, naturellement, quand les mots eux-mêmes manquent dans ces langues. De plus, parmi les doublets *prākṛits*, le marathe préfère presque toujours la forme contenant *a* : *dādhā*, *mau*, *maḍem*, *melā*, *saḍhaḷ* (*ghī*, *taisā*, qui font exception, sont des mots universels dans l'Inde). Et lorsqu'il y a hésitation dans les langues modernes, le marathe préfère les formes à *a* : *taṇ*, *tānh*, *pāṭh*, *mātī*, *sāmkkhaḷ*. Or l'hindi par exemple répond à ces mots par *tin*, *tis* (*tṛṣā*), *pūṭh*, *miṭṭī* (à côté de *maṭṭī*), *sikaḍ* (à côté de *sāmkaḷ*; cf. *bg.* *çikhaḷ*). Par contre le guzrati et le singhalais sont les seules langues qui aient *a* dans le correspondant de skr. *tṛṇa-*; le singhalais seul avec le marathe continue *pkṛ.* *accha-* en même temps que *riccha-* (*ṛkṣa-*); du groupe *m.* *māṭhṇem* : *miṭṇem* le singhalais ne connaît que le premier terme. Le guzrati et le singhalais vont même sur certains points plus loin que le marathe : ce sont les seuls à répondre par un *a* à *ṛ* de skr. *hṛdaya-*, *m.* *hiyyā* (mot de la langue littéraire, sans doute emprunté à un autre dialecte); le singhalais a uniquement *a* dans les mots correspondant à *m.* *ghenem*, *çimḡ*, *çīṭ*.

On est donc amené à supposer que les variations du traitement de *ṛ* en marathe s'expliquent, non seulement par des influences phonétiques, mais encore par des mélanges dus à des emprunts aux dialectes de l'Inde centrale, remontant sans doute à une

époque extrêmement ancienne, et renouvelés depuis : abstraction faite de ces emprunts, le marathe se rattache, en ce qui concerne le traitement de *r*, à un groupe dialectal du sud-ouest, dont font encore partie le guzrati et le singhalais.

ALTÉRATIONS DÉPENDANT DE LA PLACE DES VOYELLES DANS LE MOT

PRÉLIMINAIRES ; L'ACCENT

§ 32. Bien que le vocalisme marathe soit constitué avec les mêmes éléments que le vocalisme du moyen-indien, les voyelles marathes ne répondent pas toujours dans les cas particuliers aux voyelles prākrites correspondantes. Celles-ci ont en effet subi une évolution variable suivant la place qu'elles occupaient dans le mot.

1. — Les voyelles finales des polysyllabes sont toutes tombées. Donc, sauf en quelques formes archaïques, toute voyelle finale du marathe est le résultat d'une contraction de la voyelle finale ancienne avec l'ancienne voyelle pénultième.

2. — Les voyelles pénultièmes ont subsisté; elles ont conservé leur timbre et, lorsqu'elles étaient brèves, ont pris la quantité longue. La syllabe pénultième ancienne est devenue en marathe la syllabe finale et le sommet rythmique du mot : de là l'usage de la rime dans la poésie marathe.

3. — Les éléments précédant la pénultième ont perdu leur quantité, et même, s'ils étaient en syllabe intérieure, leur timbre propre.

On a souvent remarqué l'analogie que présentent ces altérations avec celles qu'ont subies les mots du latin dans les langues romanes, et l'on en a généralement déduit qu'elles étaient dues aussi à l'action de l'accent d'intensité pénultième, combiné avec un contre-accent initial, selon la formule de Darmesteter (v. p. ex. Beames, I, p. 17 et suiv.; cf. Brandreth, *The Gaurian compared with the Romance Languages*, J.R.A.S., 1879, p. 287 et suiv.; 1880, p. 334 et suiv.). On a en conséquence fait précéder l'histoire phonétique de l'indo-aryen moderne d'un exposé de l'accent et de son histoire (v. Grierson, *Phon.*, p. 393 et suiv.; Gei-

ger, § 4 et suiv.). Méthode nécessaire, si l'existence et les lois de l'accent étaient établies pour chaque période. Mais l'histoire de l'accent et par conséquent les conséquences de son action sont plus malaisées à déterminer qu'il ne paraît au premier abord.

§ 33. En ce qui concerne la période ancienne, les données positives manquent absolument. Ni la littérature ni les textes grammaticaux ne fournissent d'indication claire. Il est pourtant présumable que si l'accent d'intensité avait été sensible à l'époque classique, l'enseignement relatif au ton védique aurait eu son équivalent dans l'étude de la *bhāṣā*, au prix de quelques corrections ou même de quelques malentendus. Cela serait arrivé presque certainement si l'accent d'intensité avait pris la place du ton ancien, comme le voulait Pischel (v. § 46). M. Jacobi a fait justice de cette opinion; d'après lui l'accent se serait posé sur la première voyelle longue à partir de la fin du mot; de plus un accent secondaire aurait frappé l'initiale. Ce n'est pas le lieu de discuter en détail cette théorie, qui admet d'ailleurs des exceptions graves, v. Jacobi, *I. F.*, XXXI, p. 219; mais on verra, en parcourant l'article de M. Jacobi dans *Z. D. M. G.*, XLVII, p. 574 et suiv., que la faiblesse des finales, ce qu'on sait du rythme indo-européen et les lois ordinaires de la contraction prakrite suffisent à expliquer la plupart des exemples cités, surtout si l'on tient compte de la présence de nombreux tatsamas en prakrite. Il faut cependant noter les règles curieuses des *Phit-sūtra* de Çāntanava que M. Jacobi cite *K. Z.*, XXXV, p. 568, et où il semble se trouver trace d'un ton placé selon une règle rythmique à côté du ton traditionnel: ce second ton serait-il en réalité un accent d'intensité? Dans l'ensemble, la présence d'un accent n'est pas prouvée pour la période ancienne; il faut même se rappeler que les théories à ce sujet ont pour point de départ les observations de savants d'origine germanique (Haug, Bühler) sur la prononciation moderne du sanskrit, observations qui ont pu être faussées par un préjugé naturel à ces savants, et qui sont d'ailleurs contredites non seulement par mon expérience personnelle, mais aussi par des enregistrements phonographiques (v. Felber, *die indische Musik der ved. u. der klass. Zeit, Sitzber. kais. Ak. Wiss. Wien, phil.-hist. Kl.*, CLXX, VII, 1912, p. 77 et suiv.).

§ 34. La description de l'accent moderne est, elle aussi, difficile et incertaine. Beames se reconnaît incapable d'en fournir

une théorie satisfaisante; il allègue que le sujet, obscur dans tous les cas, l'est particulièrement dans des langues qui ont passé une longue période de leur existence sans littérature (I, p. 17-21); raison évidemment fausse; mais un auteur d'un esprit si clair et si pénétrant aurait sans doute déterminé les lois de l'accent dans les langues indo-aryennes, si l'observation en avait été tant soit peu aisée. Un fait est certain, c'est que là où d'autres observateurs signalent l'accent, ils le donnent comme très peu marqué et se confondant pour ainsi dire avec la quantité. C'est par exemple le cas au Behar (v. Grierson, *Maith. Gram.*, § 28). En hindi, Greaves déclare l'accent inexistant (*Hindi Gram.*, § 26); Kellogg avec moins de fermeté dit en somme la même chose (« ... although unquestionably existing is much less marked than in English and is quite subordinate in importance to quantity... », § 35). Presque partout ailleurs les grammairiens s'accordent à ne point signaler l'accent. En bengali, M. Anderson note l'existence d'un accent de phrase qui, comme en français par exemple, rend l'accent du mot insensible (v. *J. R. A. S.*, 1912, p. 1074-1075). En marathe, Joshi admet qu'il existe et le place « généralement » sur la pénultième, ou sur la finale si elle est longue (§ 176). Navalkar s'exprime ainsi (§ 39) : « En marathe, chaque mot est prononcé sur un ton égal, la syllabe initiale étant seule dans l'effort de la prononciation levée légèrement au-dessus des autres ; mais l'accent, dans le sens d'une *intensité accrue* comme en anglais, est inconnu au marathe, sauf dans les trois cas suivants. » Les cas qu'il cite sont celui d'une voyelle suivie de deux consonnes (*ghaṭṭ, paṭṭā ; ṣabḍa, baṭṭa*, etc.), d'une brève suivie d'un anusvāra (*baṇḍ*, etc.), d'une voyelle suivie d'un visarga (*duḥkha*, etc.) : on voit aisément qu'il s'agit partout de groupes consonantiques, et par suite de mots empruntés, soit au sanskrit, soit à d'autres langues modernes. Enfin, et ceci est un fait particulièrement caractéristique, les grammaires écrites en langue indigène (Goḍḍole, Ciplūṅkar) omettent totalement la question de l'accent. Du reste, de témoignages recueillis récemment, il résulte que les indigènes n'ont ni l'idée de l'accent, ni un mot pour le désigner.

§ 35. De plus, en admettant les descriptions courantes de l'accent sanskrit et moderne, on ne saurait établir à coup sûr un lien entre les deux périodes. L'abrégement et la décoloration des voyelles intérieures se sont produits à dates différentes, et ne

présentent pas ce caractère de nécessité et de constance qu'on attendrait s'ils tenaient uniquement à l'intensité. L'allongement des voyelles pénultièmes devenues finales peut aussi s'expliquer autrement : on a observé des cas où la chute des voyelles finales détermine à elle seule l'allongement de la voyelle précédente (v. Streitberg, *I. F.*, III, p. 310-311) ; du reste l'allongement marathe es d'origine récente. La difficulté n'est pas propre au marathe : en faisant la théorie de l'accent pour d'autres langues, les savants se sont heurtés à des contradictions ; M. Geiger (§ 4) est obligé de supposer deux périodes différentes dans l'histoire de l'intensité en singhalais, et deux couches différentes dans le langage ; dans son exposé général de la phonétique indo-aryenne (*Phon.*, p. 398-399), M. Grierson a dû admettre des attractions d'accent d'une syllabe sur l'autre, des absorptions de l'accent principal par le contre-accent. Qu'est-ce à dire, sinon que l'histoire de l'accent ne saurait se faire d'une manière continue ?

§ 36. Il convient de rappeler encore que les faits de dissimilation signalés plus bas dépendent tous de lois qui, d'après les recherches de M. Grammont, ne supposent pas l'accent d'intensité.

Dès lors il convient de considérer les variations régulières de quantité et même de timbre des voyelles comme dépendant d'un rythme purement quantitatif. C'est ce qui sera fait dans l'exposé qui suit.

A. VOYELLES FINALES.

§ 37. Par suite de la chute des consonnes finales du sanskrit, le moyen-indien ne connaissait plus que des fins de mots vocaux. Or la faiblesse caractéristique de l'élément final du mot a atteint à leur tour ces voyelles. Il semble que la première trace de ce phénomène se constate déjà dans les inscriptions d'Açoka : dans les rédactions orientales des édits sur piliers, *-ā* final est noté bref (v. T. Michelson, *I. F.*, XXIII, p. 228-239 ; cf. Meillet, *J. As.*, 1908, II, p. 312). Mais, sans doute parce que la longue finale abrégée était cependant restée plus longue que les voyelles brèves non finales, les *prākṛits* littéraires ont tous conservé jusqu'à basse époque la graphie traditionnelle. En *prākṛit* classique on trouve quelquefois *-ā* final abrégé : mais c'est dans des conditions morphologiques déterminées. Ainsi *jaba* = skr. *yathā*,

va = skr. *vā*, etc. peuvent s'expliquer, selon l'interprétation de M. T. Michelson, comme des doublets d'origine indo-européenne ; les désinences de 3^e sg. d'aoriste en *-ttā* : *-tta* sont obscures de toute façon (Pischel, § 347, cf. § 320) ; quant aux absolutifs en *-ua* (*kadua*, *gadua*, etc. ; Pischel, § 381) des dialectes orientaux, qui semblent rappeler la graphie des édits orientaux d'Açoka, on peut à la rigueur y voir une contamination de *-tvā* avec *-ya*. — Restent deux faits d'abrégement sûrs et communs à tous les *prākṛits* classiques : 1^o toute voyelle nasalisée longue s'abrège en position finale (Pischel, § 83) ; 2^o *-e* et *-o* s'abrègent aussi et sont notés *-i* et *-u* dès les fragments Dutreuil de Rhins et dans les textes *prākṛits* en vers (Pischel, § 83) ; peut-être l'abrégement et la fermeture de *-e* final ont-ils contribué en quelque mesure à la disparition, générale en *prākṛit*, de la conjugaison moyenne au profit de la conjugaison active (v. Pischel, § 452).

Dans presque tous les parlars indo-aryens modernes les voyelles finales sont tombées. Seuls font exception le bihari (v. Grierson, *Maith. gram.*, § 8-10), le kaçmiri, le sindhi (v. Grierson, *Phon.*, § 400) et le singhalais (v. Geiger, § 28, 2. c, § 30). En marathe les voyelles finales ne subsistent plus que dans la partie méridionale du Concan, où elles ont toutes la quantité brève : cette survivance est due sans doute à l'influence d'habitudes dravidiennes (v. *L. S. I., Mar.*, p. 167, 188, 189). Cette exception mise à part, il ne reste plus en marathe de voyelles finales qui ne soient des archaïsmes ou le produit de contractions, ou enfin le résultat d'innovations analogiques.

§ 38. La chute de *-a*, bref ou long, pur ou nasal, est antérieure à la constitution du marathe, et il n'en reste plus trace que dans la scansion poétique. Au contraire *-i* et *-u* ont duré davantage. La tradition manuscrite des anciens poètes est flottante ; mais elle donne constamment la désinence de datif sing. et de 2^e pers. sing. en *-sī* (mod. *-s*), la désinence de 3^e plur. en *-tī* (mod. *-t*), le nominatif sg. masc. normal en *-u*, et même en *-o* après voyelle, après *v*, *y* et *h* : ainsi on lit dans l'*Abhilaṣitārthacintāmaṇi* les formes *rāvo nārayaṇu*. De même dans les inscriptions anciennes : à Pandharpur *phāḡani-pur*, *devarāyāsi*, *vivaru* (l. 3), *paṇḍitū* (l. 28) ; on trouve encore dans des textes du xvi^e siècle (Granthamālā, mars 1902, p. 31-33), *pāṭailu* et *pāṭelu*, *sāvantu* (*sāmantaḥ*). — A

l'époque basse au moins ces graphies sont très probablement archaïques. On ne s'expliquerait pas sans cela l'incohérence de la tradition : si l'on trouve *-i* final écrit indifféremment long ou bref dans *Hemāḍī*, bref dans *māli*, *joisi* (Pandharpur, l. 4, 17), c'est sans doute qu'à cette époque déjà le *i* final est commun ; de là les graphies *jārī*, *tārī* (mod. *jar*, *tar*, skr. *yarhi*, *tarhi*), *-asī* *-atī* (mod. *-as*, *-at*, skr. *-asi*, *-anti*), etc. des textes littéraires anciens, dans des formes où il s'agit de *-i* brefs du sanskrit.

En même temps que la quantité, le timbre de *-i* et *-u* s'est altéré. Les deux phonèmes se sont confondus l'un et l'autre avec *-a*. On en a la preuve dans la prononciation de l'enclitique *-c*, qui est une affriquée dentale, alors que la forme de cet enclitique en vieux-marathe et en concani est *-ci* : or on sait que les palatales conservent la prononciation ancienne devant *i* (v. plus bas). Un exemple analogue est probablement fourni par *-s* qui s'ajoute aux noms de parenté (*ājā-s*, *ājī-s*, etc.) et aux noms de divinités (*lāmv* : *lāms* = deḡi *lāmā*) : ce *-s* représente sans doute skr. *-cṛi* : or, la prononciation de ce phonème est *s* et non *ç*, ce qui prouve que *-i* s'est confondu avec *a* avant de disparaître.

Le traitement de certaines diphtongues en position finale sera examiné aux § 60 et suiv. Voici des exemples de la chute des voyelles simples :

§ 39. Pkr. *-a* et *-am* sont tombés dans : *āj* (*adya*), *āṭh* (*aṣṭa*), *pāmc* (*pañca*) ; nom.-acc. neut. *nāmv* (*nāma*), *jal* (*jalam*), *pān* (*parṇam*) ; désinence d'instrumental singulier en *-em* (*-ena*).

Pkr. *-ā* et *-ām* sont tombés dans les nom.-acc. sing. fém. comme *āt* (deḡi *attā*), *ās* (*ācā*, *ācām*), *kal* (*kalā*, *kalām*), *vel* (*velā*, *velām*), *vāt* (*vartman*, pkr. fém. *vaṭṭā*, *vaṭṭām*), au nom.-acc. plur. masc. skr. *-āḥ*, *-ān*, dans la désinence d'oblique plur. masc. neut. *-āṇi*, issue de skr. *-ānām*, et fém. *-īm*, issue de skr. *-inām*. L'adverbe *heṭh* est obscur ; on ne peut déterminer s'il représente pkr. *heṭṭhā* ou un cas (acc. neut. ou locatif) de l'adjectif pkr. *heṭṭha* (Pischel, § 107). En marathe *-ā* ou *-ām* final est le résultat d'une contraction : c'est le cas à l'oblique plur. masc. neut. cité plus haut, ou dans la désinence de 2^e plur. où il remonte à pkr. *-aha*, skr. *-atha* ; de même les nom. masc. sing. en *-ā* remontent à pkr. *-ao* ; quant à *sahā* « six », *dahā* « dix », la voyelle finale *y* a été ajoutée après coup.

Il faut remarquer en passant que *-ām* final est tombé en

marathe sans avoir préliminairement changé de timbre. Dans les dialectes moyen-indiens qui sont à l'origine de certaines autres langues, la nasalité avait assourdi cette voyelle. De là provient l'opposition entre la désinence de nom.-acc. neut. sing., qui est en guzrati *-uṃ*, et la forme correspondante du marathe *-eṃ* (*-akaṃ*) ; de même le nom de nombre « cent », en sanskrit *śatam*, est devenu dans les langues du centre et de l'ouest autres que le marathe : s. *sau*, g. *ço*, h. pj. *sau* à côté de *sai*, tandis qu'on a d'autre part m. *çeṃ*, h. pj. *sai*, o. *çae*, b. *çaye*, sgh. *siya*. Ainsi s'explique sans doute aussi la désinence d'oblique pluriel en hindi *-oṃ* (*-ānāṃ*), correspondant à *-āṃ* du marathe, du rajasthani, du penjabi, du sindhi (et peut-être du guzrati) ; il n'est pas impossible que l'énigmatique désinence de 1^{re} pers. sing. *-ūṃ* de l'hindi (*-āmi*) ait la même origine. L'apabhraṃṣa se range parmi les dialectes qui ont ainsi assourdi *-aṃ* final : on sait que *-aṃ* y devient *-u*, et que *-akaṃ* y devient *-auṃ* (Pischel, § 351-352) ; de même la désinence de 1^{re} pers. sing. y est *-auṃ* ; quelle que soit donc la valeur du témoignage qu'il fournit (cf. § 22), l'apabhraṃṣa se sépare du marathe sur ce point important et se range avec les dialectes centraux. Peut-être la conservation du timbre primitif de *-aṃ* final dans le dialecte moyen-indien qui a précédé le marathe est-elle pour quelque chose dans la conservation du genre neutre dans la déclinaison nominale ; en effet *-aṃ* restait distinct de *-o*, désinence des masculins (*devo*, etc.) ; au contraire dans les langues où pkr. *-aṃ* devenait *-u*, cette désinence se confondait avec *-u* issu de pkr. *-o*.

Pkr. *-i* et *-iṃ* sont tombés dans les nom.-acc. des noms en *-i* : *āg* (*agniḥ*, *agniṃ*), *āṃc* (*arciḥ*, *arciṃ*), etc. ; dans la désinence de la 2^e pers. du sing. présent *-s* (*-si*), dans celle de 3^e plur. du même temps *-t* (*-nti*) ; dans le préfixe *paḍ-* (*prati-*, pkr. *paḍi-*), dans la conjonction *paṇ*, anciennement *paṇi*.

Pkr. *-ī* et *-īṃ* sont tombés au nom.-acc. sing. et plur. des noms fém. skr. : *-ī*, *-īṃ*, *-īḥ*, *-īn*, v. au chap. de la déclinaison ; *ārat* (**ārātri*), *keḷ* (*kādalī*), *dāvaṇ* (*dāmani*), etc. ; adj. fém. en *-īṇ*, skr. *-inī* : *dudhiṇ*, etc. — Les noms marathes en *-ī* remontent à pkr. *-io*, *-iā*, *-iāṃ*, v. le même chapitre ; les formes verbales *āthī*, *nāthī* (*asti*, *nāsti*), les pronoms *abmī*, *tumbī* « nous, vous » sont des formes fixées en cours d'évolution ; *jarī*, *tari*, pour *jar*, *tar* (*yarhi*, *tarhi*), appartiennent à la langue 'poétique.

Pkr. *-u* et *-um* sont tombés au nom.-acc. sg. des noms en *-u* : *taṃt* (*tāntu-*), *kāṃg* (*kaṅgu-*), *khāj* (*kharju-*), *jāmbh* (*jāmbhū-*), *pāṃg* (*paṅgu-*), *phāg* (*phalgu-*), *buṃd* (*bindu-*), *vīj* (*vidyut-*, pkr. *vijju-*), *hiṃg* (*hiṅgu-*) ; cf. le dérivé *ṣegaḷ* (*ṣigru-*).

Les exemples manquent pour *-ū* final ; c'est un morphème déjà rare en sanskrit (Whitney, *Skr. gram.*, § 1179) ; *-ū* et *-um* du marathe remontent à pkr. *-uo*, *-uā*, *-uam* : ils répondent fréquemment à skr. *-u*, parce que les thèmes sanskrits en *-u* ont été le plus souvent élargis ; c'est pourquoi l'on a les formes *pāṃgū*, *vijū*, à côté de *pāṃg*, *vīj*, etc.

Skr. *-e* et *-o* se sont d'abord réduits à *-i* et *-u*, puis sont tombés ; *-e* est attesté indirectement dans les pronoms *ahmī tumhi* ; il n'en reste plus rien dans les formes adverbiales *ās*, *āspās* qui sont d'anciens locatifs (*aṣre*, *pārṣve*). De même *-o* est tombé dans l'adverbe *āgas* (*agraṣaḥ*) et dans les nominatifs sg. masc. : il ne subsiste que dans les pronoms (*jo*, *to*), dans les participes servant d'indic. présent (*uṭh-to*, etc., v. plus bas), dans *rāo* (*rājan-*) et les noms dont la dernière consonne est *h* : *kaḷho* (*kalaha-*), *māho* (*māgha-*), *lāho* (*lābha-*), *loho* (*loha-*) ; encore Navalkar (§ 104) préfère-t-il *ḍoh* ; *moh* à *ḍoho*, *moho* ; enfin, dans les noms propres comme *kanho-bā* (*kṛṣṇa-*), *viṭho-bā* (*viṣṇu-*). On trouvera aussi la forme réduite du même cas dans *kāū* (*kāka-*), *pihū* (*priya-*), dans les hypocoristiques *Rāmū*, etc. (v. Joshi, § 206 a) et dans un dérivé tel que *mehu-dā* (*megha-*).

B. EN SYLLABE PÉNULTÎÈME.

§ 40. En règle générale, le timbre de la voyelle pénultième s'est conservé sans changement depuis le prakrit ; et si la quantité en était brève, il y a eu allongement.

Pour *-i* et *-u*, le fait est noté dans l'écriture. Ex : désinence de féminins en *-in* (skr. *-inī*) comme *battin*, *rajputin*, etc. ; *kaṇis* (*kaniṣa-* ; oblique sg. *kaṇsā*), *haḷis* (*haḷiṣā*), tats. *kaṭhīn* et *kaḍhīn*, *kuṭil* ; désin. de 2^e et 3^e p. sg. du futur en *-ṣil*, *-il* (v. plus bas), *gugūl* (*guggulu*), *niṭhūr* (*niṣṭhura-*), *mānūs* (en compositio *māṇas-* : skr. *mānuṣ(y)a-*), *lakūḍ* à côté de *lakḍā* (skr. *lakuṭa-*), *lasūn* à côté de *lasaṇ* (*laṣuna-*), *hiṃgūl* (*hiṅgula*) ; tats. *ākūl* (*ākula-*).

Pour *-a* la notation est plus hésitante. D'une façon générale la quantité étymologique est conservée. On a ainsi d'une part :

kāvāḍ (*kapāṭa-*), *kisāṇ* (*kṛsāṇa-*), de l'autre *kaval* (*kavala-*), *kāpaḍ* (*karpaṭa-*), *pākhar* (deçī *pakḥharā*), *pātaḷ* (deçī *pattala-*) ; mais on trouve le plus souvent *a* dans le cas où cette voyelle précède une ancienne consonne géminée : *ālas* (*ālasya-*), *kcravat* (*karapa-tra-*), *savat* (*sapatni-*), en regard de *umās* (deçī *ummacchia-*). D'autre part on a *kirāṇ* (*kiraṇa-*) dans un tatsama. Le traitement de *pahār* (*prahara-*), *vahāṇ* (*upānāh-*) d'une part, de *rahāt* (*araghaṭṭa-*) de l'autre est spécial et s'explique par la présence de l'aspiration entre deux *a* (v. plus bas). Les incertitudes de la graphie ne doivent pas faire illusion sur la quantité de la voyelle : en réalité la voyelle notée *ā* dans l'écriture devanāgarī est toujours longue en syllabe finale (v. Joshi, § 170).

§ 41. La syllabe pénultième du prākṛit est devenue finale en marathe ; en effet, ou bien elle était séparée de la voyelle finale par une consonne géminée, et dans ce cas la voyelle finale du prākṛit est tombée, ou bien la chute d'une ancienne consonne intervocalique a mis en contact la voyelle pénultième et la voyelle finale, et dans ce cas ces deux voyelles se sont contractées. On peut donc formuler la règle concernant l'allongement de la voyelle prākṛite de la manière suivante : *en marathe la dernière voyelle du mot est toujours longue.*

Il résulte de la loi précédente que les voyelles des mots monosyllabiques sont toutes longues.

Exemples : 1° pénultièmes : *kac* (*kṛtya-*) écrit aussi *kāc* ; *kaḷ* (*kalā*), *jal* (*jala-*), prononcés *kāc kāl*, etc. ; *āt* (deçī *attā*), *ār* (*ajagara-* ; cf. *arā*), *āg* (*agni-*), *khāj* (*kharju-*), *iṭ* (*iṣṭā*), *gīdh* (*gṛdhra-*), *kīr* (*kila*), *ūs* (*iḥṣu-*), *kās* (*kaḥṣa-*), *pūl* (pers. *pul*) ; 2° finales : *thā* (deçī *thāha-*), *biṃ* (*bija-*), *gabūṃ* (*godhūma-*), etc. — Cette règle ne s'applique pas aux mots accessoires, comme *cir* « vite ! » (*ciram*), *paṇ* « mais » (*punaḥ*, p. *pana*), ou aux pronoms comme *to* « il ».

L'allongement est de date récente. Les vieux textes ne le notent pas avec régularité ; et un mot tel que *udīḍ* est encore en deçī *udīḍo*.

§ 42. Exceptions. I. — Les voyelles suivies de nasale et occlusive ont la quantité longue ou brève, suivant qu'elles sont ou non nasalisées et que la nasale a perdu ou conservé son articulation (v. § 68).

II. Dans un certain nombre de mots la voyelle pénultième des polysyllabes s'est décolorée, conformément à la règle propre aux

voyelles intérieures. On a ainsi *kilac* à côté de *kilic* (deçī *kiliñca*-), *nāraḷ* à côté de *nāreḷ* (*nārikela*-), *nisān* et *niçin* (*niḥçreni*-), *paras*, *pāras* et *paris* (*parikṣā*), *paral*, *parāl* et *pareḷ* (deçī *pariali*) ; *phānas* et *phā-ṇūs* (ar. pers. *fānūs*), *lasan* et *lasūṇ* (*laçuna*-), *sābaṇ* et *sābūṇ* (ar. *sābūn*). La forme avec *i* ou *u* manque pour *āṃvas* (*amiṣa*-), *avāl* (d. *avila*-), *kavaṭh* (*kapittha*-), *pulaṇ* (*pulina*-), *vaṇaj* (*vāṇijya*-), *saḍhaḷ* (*çithila*-), *çiras* (*çiriṣa*-), *haraṇ* (*hariṇa*-) ; *kukar*- (*kukkura*-). De même on trouve *ā* abrégé, au moins en apparence, dans *iṅgaḷ* (*aṅgāra*-, pkr. *iṅgāla*-), *paḍkhar* (d. *paḍikkhāro*), *paḷas* (*palāça*-), *Paṭhaṇ* (*pratiṣṭhāna*-), *māvlaṇ* (*mātulānī*), *mhasaṇ* (*çmaçāna*-), peut-être dans *ālas* (*ālasya*-).

Il est difficile d'expliquer toutes ces variantes. Sans doute quelques mots doivent être mis à part, comme *pāras* où l'on pourrait voir une contamination de *parikṣā* et de *sparça* ; *kukar*, suspect d'emprunt, le mot usuel pour « chien » étant *kutrā*, *kutren* ; la brève de *kumvar* masc., à côté de *kumvār* fém., (*kumāra*-, *kumārī*) est attestée dès le prākṛit ; le *a* de *hālad* (*hari-drā*) est également donné par les grammairiens prākṛits (voir cependant Pischel, § 115). Mais l'ensemble des faits s'interprète malaisément. Faut-il y voir la trace d'emprunts du marathe à des dialectes voisins ? On sait en effet que le guzrati réduit souvent *i* et *u* à *a* en toute position (v. Grierson, *Phon.*, § 20, 23) ; et de fait *aval*, *kukar*, *phānas*, *lasan*, *haraṇ*, *haḷas* se retrouvent dans cette langue. On rencontre dans les dictionnaires de l'hindoustani des doublets analogues à ceux du marathe : si l'hypothèse ci-dessus énoncée était exacte, il faudrait considérer que dans le cas de l'hindoustani une des séries proviendrait des dialectes du Rajasthan. Mais cette explication ne saurait rendre compte des cas d'abrègement de *ā* : sauf *kumvar*, toutes les formes citées plus haut sont propres au marathe.

La date de ces altérations n'est pas moins malaisée à déterminer : le prākṛit a déjà *bāladda*-, *kumara*-, *sirisa*-. Le sanskrit de basse époque possède *kurala*- à côté de *kurula*- : cf. mar. *kuraḷ* et *kurūḷ*. En deçī *nisān* voisine avec *avila*-, *kiliṃcī* ; mais la Jñāneçvarī écrit encore *āṃvis* le mot qui dans la langue moderne est *āṃvas* ; et *phānas* a grande chance d'être un emprunt tout à fait moderne.

C. AVANT LA SYLLABE PÉNULTIÈME

§ 43. Dans toute la partie du mot qui précède la syllabe pénultième du prakrit, c'est-à-dire la syllabe finale du marathe, la quantité est incertaine et tend vers la bréveté. La loi est commune au marathe et au groupe penjabi-hindi-bihari, probablement aussi aux autres langues (v. Grierson, *Phon.*, § 34, 2, p. 414; *Maithili Gram.*, § 32 et suiv.; Hoernle, § 25, 146; Beames, I, § 40). En marathe, elle s'applique avec le plus de rigueur à *i* et *u*, et plus à *e* et *o* qu'à *a*. Pour ce dernier phonème l'abrègement paraît moins fréquent, et il semble même se produire des actions contradictoires; mais la question est obscurcie par le fait que les notations indigènes de quantité peuvent servir aussi à rendre le timbre (cf. § 15); s'il s'agit de noter *a* ouvert bref, la graphie hésitera fatalement entre les signes représentant *ā* et *a*, qui sont l'un et l'autre faux, le premier en ce qui concerne le timbre, le second en ce qui concerne la quantité. Cependant il n'est pas impossible que la régularité plus grande de la graphie touchant *i* et *u* exprime un phénomène réel; on sait en effet que, toutes choses égales d'ailleurs, les voyelles fermées tendent à se prononcer d'autant plus brèves qu'elles sont plus fermées (v. Meillet, *M. S. L.*, XV, p. 265-267).

En syllabe initiale la quantité seule est atteinte; en syllabe non initiale, la bréveté est poussée au point que *i*, *u* et même *e*, *o* perdent leur timbre propre et se confondent avec *a*; de là vient que le *c* de *vinçni* par exemple est une affriquée dentale, quoique la forme ancienne soit *vinçinī*; en effet on verra plus bas que les anciennes palatales n'ont perdu leur caractère chuintant que devant *a*, *u* et *o*, et l'ont conservé devant *i* et généralement devant *e*.

1° En syllabe initiale.

§ 44. En syllabe initiale, *i* et *u* sont toujours brefs. Ainsi, à côté de *gilñeṃ* (*gil-*), *civaḍñeṃ* (*cipiṭa-*), *tivaṇ* (*tripaṇa-*); *tusār* (*tuṣāra-*), *tulas* (*tulasī*), *tulñeṃ* (*tul-*), où ces voyelles sont brèves de par leur origine, on trouve, correspondant à *ī* et *ū* anciens : *jñeṃ* (*jīv-*), *jirñeṃ* (*jīrya-*), *piḷā* (*pītala-*), *piṣñeṃ* (*piṣṣ-*, pkr. *pīs-*),

piṇṇem (piṇ-), *kudṇem* (kūr-), *dbutārā* (dbūrta-), *purā* (pūrta-), *suār* (sūpakāra-), *sui* à côté de *sū* (sūci), où *i* et *u* étaient longs de nature ; ils l'étaient par position dans les formes anciennes de *khijṇem* (kbidya-), *citā*, *citārī* (citra-), *nikāmī* (nikarma-), *nisaṇ* (niṣṇenī), *bbitar* (abhyantara-), *riṭhā* (ariṣṭaka-), *ritā*, cf. *rikāmā* (rikta-) ; *kudāl* (kuddāla-), *cukṭī* (d. *cukka-*), *cukṇem* (d. *cukk-*), *dukal* (duḥkāla-), *putlā* (putra-), *punav* (puṇnāga-), *pusṇem* (proñch-), *bujh-ṇem* (budhya-), *bhukṇem* (bhukk-), *rusṇem* (ruṣya-).

Cette loi a été notée généralement : en premier lieu, à propos des dissyllabes terminés par une voyelle longue comme *iṣāḍ*, dérivé de *is* (*iṣā*), *kiḍā* (*kīṭaka-*), *gidhāḍ* (*grdhra-*), *citā* (*citra-*), *ritā* (*rikta-*) ; *khujā* (*kubja-*), *cukā* (*cukra-*), *cudā* (*cūḍa-*), *cunā* (*cūrṇa-*), *juī* (*yūtikā*), *junā* (*jirṇa*), *juvā* (*dyuta-*), *purā* (*pūrta-*), *pulā* (*pūla-*), *puvā* (*pūpa-*), *mudī* (*mudrikā*), *ruī* (d. *rūvī*), *sukā* (*ṣuṣka-*), *sugī* (pkr. *sugga-*), *sunā* (*ṣūnya-*) ; cf. Grierson, *Phon.*, § 13 ; en second lieu, à propos des composés comme *dhupāṇgrā* (*dhūp* + *aṇḡārā*), *phulel* (*phul* + *tel*), v. Grierson, *ibid.*, § 34 ; dans ce cas l'orthographe dissimule souvent l'abrègement, mais il ne faut pas en être dupe. Molesworth, s. v. *kūḷkarṇī*, s'exprime ainsi : « This form of spelling is desirable, for system is desirable ; but the People favour it not » ; et il renvoie à *kūḷkarṇī*, qui est la forme courante.

Comme on a vu, l'abrègement n'est pas borné à ces deux cas et se produit dans toute espèce de mots. Par là le marathe s'oppose — du moins si l'on se fie à la graphie — aux langues qui le bordent à l'est. Au nord, le guzrati ne distingue guère la quantité de *i* et *u* dans l'écriture (v. Beames, I, 151) et transforme souvent *i* et même *u* en *a* (v. *L. S. I.*, *Rajasth.*, p. 329). Le marathe n'est donc peut-être pas isolé, et fait partie, au point de vue du traitement des voyelles initiales, d'un groupe occidental.

Des observations précédentes il résulte qu'un mot comme *piḍ-ṇem* est emprunté ou refait sur *piḍ-* ; de même un mot comme *jīvā* « corde d'arc » (*jyā*) se dénonce par sa forme comme un tatsama.

§ 45. En ce qui concerne *e* et *o*, l'orthographe ne permet pas généralement d'observer le même phénomène. Mais l'écriture canaraise, qui note *ē* et *ō* brefs, permet de reconnaître dans les dialectes méridionaux une alternance *ēk* : *ēkā*, *lōk* : *lōkā* semblable à celle de *kīḍ* : *kīḍā*, etc. (v. *L. S. I.*, *Mar.*, p. 168, 194) ; la fer-

meture consécutive à l'abrègement a même été plus d'une fois notée dans l'écriture : ainsi *dikil* « verra », de *dekh-*, *butā* « était » de *ho* (*ibid.*, p. 122). Le même abrègement se révèle indirectement dans les équivalences *a* et *o* dans *cotkar*, *catkar* pour *catkor* (*cauth-* + *kor*), *gamūtra* pour le tatsama *gomātra-*, etc. ; cf. aussi la forme *kupin* pour skr. *kauṣīnā-*, *gurūn* (*gorūpa-*), et *gabūn* (*godhūma-*).

Le phénomène doit remonter loin dans le passé, à en juger par la forme *akrā* (*ekādaça*, pkr. *ekkaraha*), dont la voyelle initiale est d'ailleurs de timbre énigmatique.

Il ne faut cependant pas considérer tout *e* ou tout *o* initiaux comme bref au même titre que *i* bref par exemple ; *e* ou *o* radicaux ont notamment une tendance à rester longs. A côté de *ēkā-lā*, datif de *ek*, on a *ēklā* « solitaire », dérivé du même mot ; de même dans les verbes *thēṣṇēm*, etc. D'autre part on prononce *mī tyālā bhēṭlōm hōtōm* « je lui ai rendu visite » ; mais sous l'influence de l'accent rhétorique, le *e* de *tethvar* « jusqu'à là » (*tatro- pari*) sera prononcé nettement long. La question est compliquée encore par l'échange fréquent de *e* et *i*, de *o* et *u*, qui remonte au prākṛit et dont il sera traité plus bas.

§ 46. Pas plus que celle de *e* et *o*, la quantité de *a* en syllabe initiale n'est constamment déterminée. Lorsque la voyelle est précédée d'une consonne, la quantité étymologique est généralement conservée ; exemples :

a > ā : *kaḍem* (*kaṭaka-*), *kaḍtar* (d. *kāḍantara-*), *kaḍap* (d. *kāḍappa-*), *kaḍṇem* (*kvath-*), *kavḍā* (*kaṇṇa-*), *kaval* (*kavala-*), *kaṣṇem* (*kaṣ-*), *kaḷṇem* (*kal-*), *kaḷamb* (*kadamba-*), *kaḷvā* (*kalāpa-*), *kaḷas* (*kalaça-*), *kalī* (*kalikā*), *kharaḍ* (*khara-*), *kharnem* (*kṣar-*), *khavan* (*kṣapaṇika-*), *khavā* (d. *khavaa-*), *khaḷṇem* (*skhal-*), *gaṇṇem* (*gaṇaya-*), *gavaṣṇem* (*gaveṣa-*), *gaḷā* (*gala-*), *ghaḍṇem* (*ghaṭ-*), *ghaḍā* (*ghaṭa-*), *caḍṇem* (pkr. *caḍ-*), *caṇā* (*caṇaka-*), *cavṇem* (*cyāṇ-*), *jaḍṇem* (rac. *jaṭ-*), *jalū* (*jalaukā*), *jhaḍṇem* (pkr. *jhaḍ-*), *jhaṇṇem* (*yabh-*), *tarṇā* (*taruṇa-*), *tarṇem* (*tar-*), *taraṃs* (*tarakṣa-*), *taroḍ* (d. *taravaṭṭa-*), *tavā* (*tap-*, d. *tavaa-*), *talṇem* (d. *tal-*), *talāv* (*taḍāga-*), *tharū* (*tsaru-*), *thavā* (*stābaka-*), *dahiṇ* (*dadhi-*), *dharṇem* (*dhar-*), *nāi* (*nadī*), *nāvā*, *navrā* (*nava-*, *navavara-*), *navas* (*nam-*), *paḍṇem* (*paḍ-*), *paḍṇem* (*paṭh-*), *paṇat* (*pranapṭr-*), *pahilā* (cf. *prathama-*), *paḷṇem* (*palāy-*), *paḷas* (*palāça-*), *palṇem* (d. *palahī*), *phalā* (*phalaka-*), *baisṇem* (*upaviṣ-*), *barū* (d. *barua-*), *bahin* (*bhaginī*), *mau* (*mṛḍu-*), *maḍṇem* (*mṛṣ-*,

pk. *maḍh-*), *maḍhū* (*maḍhu-*), *marṇem* (*mar-*), *maṭi* (*maṣi*), *mhasaṇ* (*ṣmaṣāna-*), *mahāg* (*mahārgḥa-*), *mahāl* (*mahālaya-*), *maṇem* (*māla-*), *mhaiṣ* (*mahiṣi*), *raḍṇem* (*raṭ-*), *rasāl* (*rasāla-*), *rahaṇvar* (*ratḥa-*), *rahas* (*rahasya-*), *rahāt* (*araghaṭṭa-*), *lavaṃg* (*lavaṅga-*), *lasūṇ* (*laṣuṇa-*), *lahar* (*lahari*), *lahu-* (*laghu-*), *vaṇvā* (d. *vaṇava-*), *varaī* (*varāha-*), *varamḍā* (d. *varaṇḍa-*), *varāt* (*varayātrā*), *vasṇem* (*vas-*), *vahū* (*vadhu-*), *vaṇem* (*val-*), *valem* (*valaya-*), *saī* (*sakhī*), *saḍṇem* (*ṣaṭ-*), *sarṇem* (*sar-*), *sarvā* (d. *sarivāa-*), *sarū* (*isarū-*), *savaṃg* (*samargḥa-*), *savaḍ* (d. *sāvaḍa-*), *savat* (*sapatni-*), *samvthal* (*sama-*), *savā* (*sapāda-*), *savem* (*samaya-*), *sasā* (*ṣaṣa-*), *hadakṇem* (rac. *haṭḥ-*), *haddā* (*haḍi-*), *hanṇem* (*han-*), *haraṇ* (*hariṇa-*), *harṇem* (*har-*), *haryāl* (*haritāla-*), *hasṇem* (*has-*), *haḷad* (*haridrā*), *haḷis* (*haḷiṣā*), *haḷū* (pk. *halu-*).

ā > ā : *kāṇā* (*kāṇa-*), *kārṇem* (*kāraṇa-*), *kālā* (*kāla-*), *khāṇem* (*khād-*), *gāū* (*gāv-*), *gāḍhā* (*gāḍha-*), *jāī* (*jāti-*), *jāū* (*yātr-*), *jāṇṇem* (*jānāti*), *jāṇem* (*yā-*), *jāmvaī* (*jāmātr-*), *jālem* (*jālaka-*), *tāvṇem* (*tāpaya-*), *tālū* (*tālu-*), *ihāvarṇem* (*sthā-*), *ihālā* (*sthāla-*), *dāvaṇ* (*dāmanī*), *nhāvi* (*nāpita-*), *nāṇem* (*nāṇaka-*), *nāreḷ* (*nārikela-*), *nāsṇem* (*nāṣaya-*), *pāūṇ* (*pādonā-*), *pāūs* (*prāvṛṣa-*), *pāṇi* (*pāṇiya-*), *pāradh* (d. *pāraddha-*), *pārvā* (*pārāvāta-*), *pāravḍā* (*prākāra-*), *pārā* (*pārāta-*), *pāvṇem* (*prāp-*), *pālṇem* (*pālana-*), *phāṇūs* (ar. *fānās*), *bāvlā* (d. *bāullī*), *bāher* (*bāhira-*), *māḍī* (d. *māḍia-*), *mānas* (*mānuṣa-*), *māho* (*māgha-*), *mālā* (d. *māla-*), *rāī* (*rājikā*), *rāūt* (*rājaputra-*), *rāul* (*rājakula-*), *rāhī* (*rādhā*), *vāḍā* (*vāṭa-*), *vāṇī* (*vāṇija-*), *vārṇem* (*vyāhar-*), *vārā* (*vāta-*), *vārik* (d. *vāria-*), *vārū* (*vāru-*), *vāvar* (*vyāpāra-*), *vālā* (*vāla-*), *vālū* (*vālukā*), *sāū* (*sāḍhu-*), *sāy* (d. *sāha-*), *sāyar* (*sāgara-*), *sāri* (*sārikā*), *sāḍe-* (*sārdha-*), *sāvantu* (*sāmanta-*), *sāṇvar* (d. *sāmari*), *sāvaḷ* (d. *sāhulī*), *sāvli* (*chāyā*), *sāmvā* (*ṣyāmāka-*), *sāmvā* (*ṣyāmāla-*), *sālā* (*ṣyāla-*).

§ 47. De même *a* allongé en compensation de la simplification d'une consonne géminée est généralement maintenu :

ākḥā (*akṣata-*), *āthi* (*asti*), *ādhā* (*ardha-*), *āpaṇ* (*ātman-*), *kāmḥḍī* (*karkatīkā*), *kājal* (*kajjala-*), *kātar* (*kartari*), *kānaḍā* (*karṇātaka-*), *kāpaḍ* (*karpaṭa-*), *kāpūr* (*karpūra-*), *kāpūs* (cf. *karpāsa-*), *kāṇsav* (*kacchapa-*), *khājem* (*khāḍya-*), *khāpar* (*kharpāra-*), *gājṇem* (*garj-*), *gāḍhav* (*gardabha-*), *gātāḍī* (d. *gattāḍī*), *cākḥṇem* (*cakṣ-*), *cāṭṇem* (cf. pk. *caḍḍai*), *cāṭū* (d. *caṭṭu*), *jāṃpṇem* (*jalp-*), *jhālar* (*jhallari*), *ṭhāḍā* (pk. *ṭhāḍḍha-*), *ḍājṇem* (*dahya-*), *ḍāvā* (d. *ḍavva-*), *tātāvṇem* (*taṭta-*), *tāpṇem* (*tapya-*), *tāsṇem* (*takṣa-*), *nāgā* (*nagna-*), *nācṇem* (*nṛtya-*), *nāṭhā* (*naṣṭa-*), *nātn* (*napṭr-*), *pāmklī* (*pakṣmāla-*), *pākhar* (*upaskara-*), *pākḥ-*

rūṇi (pakṣi-), *pāṭhaviṇem* (prasthāpaya-), *pāḍa* (cf. d. *paḍḍi*), *pātaḷ* (d. *pattala*-), *pāḍṇem* (pard-), *pālā* (pallava-), *bābar* (barbara-), *bhājṇem* (bhraj-), *bhādarṇem* (bhadra-), *bhādvā* (bhādrapada-), *mākhaṇ* (mrakṣaṇa-), *māḡṇem* (mārg-), *māmjar* (māṛjāra-), *māmjiṇem* (marj-), *mātī* (mṛtikā), *māthā* (mastaka-), *māmḍṇem* (mard-), *māṇṇem* (manya-), *māci* (maksikā), *rākṇem* (rakṣ-), *rāṇi* (rājñi), *rātā* (rakta-), *rābṇem* (cf. *rambh*-, *larb*-), *lāḡṇem* (lagna-), *lāḍṇem* (lard-), *lāḍhṇem* (labdha-), *vākhāṇ* (vyākhyāna-), *vāḡul* (d. *vaggolai*), *vājṇem* (vāḍya-), *vāṭṇem*, *vāṭlā* (vart-), *vāḍhṇem* (vardh-), *vāḍhāyā* (vardhaka-), *vāṇṇem* (varṇ-), *vādaḷ* (vardalikā), *vāḍhī* (vardhbra-), *vāsrāṇ* (vatsa-), *sākhar* (p. *sakkarā*, σακχαρη), *sājṇem* (sajj-), *sāmḍṇem* (chard-), *sātvaṇ* (sapta-), *sātī* (saktu-), *sādaḷṇem* (ṣādvala-), *sāsū* (ṣvaṣru-), *hāṭṇem* (pkr. -haṭṭ-), *hālṇem* (d. *hall*-).

Mais on trouve aussi de nombreux exemples d'abrègement de *ā*, et quelques cas d'allongement de *a* :

§ 48. D'une façon générale, lorsqu'un jeu d'alternances morphologiques met en valeur l'importance rythmique de la fin du mot, *a* du début tend à s'y abréger comme les autres voyelles. Au skr. *carpaṭa*-correspond m. *cāpaṭ* qui a le même sens de « bas, plat » ; mais l'élargissement provoque l'abrègement de la syllabe initiale dans *capḍā* ; de même *tāṭi* a pour dérivé *taṭyā* ; en regard de *cālṇem* « aller », on a l'impératif 2 plur. *calā* ; de même *vaṭiṇ* est le locatif d'un mot **vāt* perdu, dérivé de skr. *vaktra*-. Ainsi s'explique l'opposition de *paṭhār*, *paṭhāri* d'une part, *pāthar* (*prastāra*) de l'autre. — De là l'abrègement de la syllabe initiale dans les mots dérivés et composés ; d'où résultent par exemple les oppositions suivantes :

khāṭ (*khaṭvā*) : *khaṭamḡ* (*khaṭvāṅga*-), *gāḍhav* : *gadhdā* (*gardabha*-), *cāk* (*cakra*-) : *cakvā* (*cakravāka*-), *nāṭ*, *nāṭhā* : *nathārā* (*naṣṭa*-) ; *nāk* : *nakṭā*- (pkr. *nakka*-), *phāṭṇem* : *phaṭakṇem* (*sphaṭ*-), *māvlā* (*mātulaka*-) : *māvḷaṇ* (*mātulāṇi*) ; *lākḥ* : *lakārī* (*lakṣā*) *vākhāṇ* : *vakhāṇṇem* (*vyākhyāna*-), *vāṇi* (*vāṇija*-) : *vaṇaj*, *vaṇjār* (*vāṇijya*-) ; infin. *vāḍhṇem* : part. *vāḍhinnaḷā* (*vardh*-). De même les redoublements *haḷhāl*, *halahvāl* à côté de *hāl-abvāl*, seul conforme à l'original arabe. De même encore les causatifs : *maṭhāviṇem*, *manāviṇem* en regard de *māṭhṇem* (*mṛṣṭa*-), *māṇṇem* (*manya*-). — La règle n'est au reste pas absolue ; cf. p. ex. *māṭkulā* à côté de *maṭgā* (d. *maṭṭa*-).

Mais tous les cas d'abrègement ne sont pas si clairs. On peut

à la rigueur attribuer à la même tendance la forme de certains mots élargis ou dérivés, dont le simple manque en marathe : ainsi *lavḍā* en regard de pkr. *lāu* (skr. *alābu-*), *kabrā* qui en hindi par exemple fait groupe avec *kābar* (*karbūra-*) ; cf. *bhaṭakṇem* (*bhraṣṭa-*), *kacrā* (*kaccara-*). Mais comment expliquer l'*a* bref de pkr. *pall-*, skr. *pary-* dans *palāṭan*, *palanṅ*, *palāṇ*, en regard de *pālaṭ*, *pālthā* formés de même (le doublet *pālāṇ* est moins correct que *palāṇ*), ou de *pālā*, skr. *pallava-* ? Comment rendre compte à la fois de *maṭhā* (*mastu-*) et *mālhā* (*mastaka-*), de *vaṭhāṇ* (*upa-sihāna-*) et de *pāṭhaviṇem* (*prasthāpaya-*), de *raṭi* (*raktikā*) et de *rātū* (*raktaka-*), de *bhalā* « bon » (*bhadra-*, *bhalla-*) et *bhālā* « pique » (*bhalla-*) ? Une bonne partie des mots à *a* bref se retrouvent dans les autres langues : suffit-il pour expliquer les anomalies de recourir à l'hypothèse de l'emprunt ?

Un assez grand nombre de monosyllabes ont *a* bref devant une ancienne consonne géminée. Un mot comme *nakh* peut être considéré comme un tatsama, et le pkr. *ṇakṣha-* n'est que la notation de ce fait. Mais l'explication ne vaut pas pour *khaj* (*kharju-*), *nath* (d. *natthā*), *laṭṭh*, *laṭ* (pkr. *laṭṭhi-*), *sak* (*ṣatka-*), *haṭ* à côté de *hāṭ* (*haṭṭa-*).

Dans les verbes il semble qu'une autre action se fasse sentir ; à savoir le sentiment de l'opposition entre les thèmes d'actif-causatif et de passif-neutre ; on avait le modèle *mārṇem* « tuer, battre » : *marṇem* « mourir » ; *pāḍṇem* « faire tomber » : *paḍṇem* « tomber » ; *gāḍṇem* « enfouir » : *gaḍṇem* « être enfoui ». De là, contrairement à la phonétique, l'opposition de *kāṭṇem* « couper » et de son passif *kaṭṇem* (*kart-*) ; de *ghāṭṇem* « écraser » et *ghaṭṇem* « se contracter » (*ghṛṣṭa-*). On s'attendrait dès lors à ce que tous les verbes ayant une brève expriment l'état : tels *macṇem* « se gonfler » (pkr. *maccai*), *khapṇem* (*kṣāpya-*) « se vendre, s'épuiser », ou même *sakṇem* (*ṣakya-*) « pouvoir ».

Mais *khacṇem* « sertir » est un verbe actif : dira-t-on que c'est un tatsama ? Dans un mot tel que *vaṭṇem* « écraser le coton », qui est sans étymologie connue, cette explication est impossible.

La question est donc totalement obscure. Il semble bien, à en juger par quelques formes doubles — *tāpṇem* (*tapyate*), *bākṇem* (pkr. *hakkai*) plus usuels que *tapṇem*, *bakṇem* ; *thākṇem* poét. à côté de *thakṇem* qui a à la fois le sens actif et neutre (pkr. *thakkai*) ; *khāṣṇem* et *khāsṇem* « tousser » (*kāṣate*) — qu'il faille faire entrer des

mélanges dialectaux en ligne de compte. Au reste il ne faut jamais oublier que les phonèmes notés par *ä* et *ā* dans l'alphabet comportent une différence de timbre ; dès lors les différences graphiques peuvent en un grand nombre de cas répondre à des variations de timbre et non de quantité.

§ 49. Inversement, *a* de la syllabe initiale est allongé. Ce cas est plus rare ; il se présente :

1° dans des composés à préfixe : ainsi *pādṣī* (deṣī *paḍicchiā*) en regard de *paḍsād* (*pratiṣabda-*), *paḍos* (*prativāsa-*), etc. ; *pārakhneṃ* *pāras* (*parikṣ-*), *pārusneṃ*, *pārosā* (*paryus-*), en regard de *paranneṃ* (*parinayana-*), *parvat* (*parivarta-*), *parasneṃ* (*paryeṣ-*), *paris* (*parikṣā*). Il s'agit ici d'une action morphologique dont on retrouve la trace dès le *prākṛit* et jusqu'en *sanskṛit* (v. Pischel, § 77-78).

2° dans des verbes, où sans doute l'extension du thème de causatif a pu jouer un rôle : mais il n'y a pas de différence de sens entre *khanneṃ* et *khāneṃ* « creuser », entre *harneṃ* et *hārneṃ* « emporter » ; *cārneṃ* signifie « faire paître », mais aussi « paître » comme *carnneṃ* ; de là l'hésitation dans les composés *saṃcārneṃ*, *viśārneṃ* (*viṣram-*), etc. ; cf. les cas de *ā* intérieur cités § 52. En certains cas ce sont les thèmes du passif qui ont pu agir : ainsi *dāhneṃ* a peut-être subi l'influence de *dājneṃ*, cf. aussi *ḍāgneṃ* (*dab-*) ; *lāhneṃ* s'apparie à *lādheṃ*, *lābheṃ* (*labh-*).

3° dans des mots où l'interprétation est difficile ou impossible. Dans *kāranda*, doublet de *karandneṃ* (*karamandikā*) faut-il voir un cas comparable à celui de p. *kālasutta-* (skr. *kalā-*) ou de pkr. *gābhāvai-* (*grhapati-*) ? Mais en moyen-indien l'explication du phénomène n'est pas plus aisée ; v. Pischel, § 78, Jacobi *Z.D.M.G.*, XLVII, p. 580 sq. Ailleurs on peut soupçonner un emprunt ; *pāvṇā* est un mot franchement dialectal ; mais il peut être correct : cf. skr. *plā-vayitr-* en regard de *plavika-* ; *kāvaḍ* (*kamaṭha-*) se retrouve en *guz-rati* ; mais l'allongement de l'initiale n'est pas de règle dans cette langue. Ailleurs l'analogie d'un autre mot a pu agir : ainsi *sāsṛā* (*ṣvaṣura-*) a pris la longue de *sāsū* (*ṣvaṣru-*). A côté de *kavāḍ* (*kapāṭa-*) on trouve *lākaḍ*, *lākūḍ* (*lakuṭa-*). La liste des exemples s'accroîtrait aisément, mais sans profit pour l'interprétation.

Lorsque *a* est initial, l'hésitation est pour ainsi dire de règle. L'allongement est licite dans *āvas* (*amāvasyā*), *ālṭi* (*aṭasi-*) ; *a* privatif est même noté long dans *ārogaṇ(ēṃ)*. Mais ici encore ce sont les exemples d'abréviation qui dominent : *arsā* (semi-ts.

ādarça-), *alambem* (*ā-lamb-*), *avatnem*, poét. *āvatnem* (*āmantrana-*), *avlā* (*āmalaka-*), etc. De même, devant consonne anciennement gémisée *ād* en regard de *ādḥā* (*ardha-*), *akḥilij* (*akṣaya-*), *ākḥā* (*akṣata-*), *āglā* (*agra-*), *agyā* (*agrega-*), *āgaḷ* (*argala-*), *āpḥalnem* (*āspḥal-*), etc.

Dans ces doublets, Molesworth donne toujours la préférence à la forme à *a-* bref (v. *Préface*, p. xiv), mais sans dire s'il agit ainsi pour des raisons théoriques ou d'après l'observation de l'usage. A propos de *ād(h)-* (*ardha-*) il donne cependant une indication intéressante : après avoir établi une nuance de sens entre *ād-* et *ād-*, il convient que l'usage contredit ses définitions : en réalité *ād-* est la forme du *deç*, *ād-* celle du *Concan*. Est-ce là la clé de toutes les hésitations de la graphie de *a* en syllabe initiale ? S'agit-il d'ailleurs d'une différence de timbre, ou de quantité, ou des deux concurremment ? Ce sont là questions auxquelles l'expérience directe seule pourra répondre. Toujours est-il que si l'on s'en tient à la graphie, les cas d'abrègement de *ā* en syllabe initiale sont plus nombreux que les allongements de *a* ; fait qui s'accorde avec l'abrègement constant de *i* et *u* et la tendance générale à l'abrègement de la première partie du mot.

2° En syllabe non initiale.

§ 50. A l'intérieur du mot, *i* et *u*, brefs et longs, perdent leur articulation propre et se confondent avec *a* (cf. Beames, I, §§ 37, 39). Exemples :

i :—*āgṛi* (*agni-*), *umalnem* (pkr. *ummilla-*), *kiṇḱaṇi* (*kiṇḱiṇi* semble emprunté au sanskrit ou à une langue voisine du marathe), probablement *ciraknem* (d. *cirikkā*), *paḍos* (pour **paḍavas-*, skr. *prativas-*), *parañnem* (*pariṇaya-*), et d'autres composés de *pari-* et **paḍi-*, *pākhrūṇi* (*pakṣi-rūpa-*), *vikḥarnem* (*viṣkir-*), *viṃcūi* (pkr. *vimcinī* ; v. § 40), *sarvā* (d. *sarivāa-*) ; il faut joindre sans doute *avaknem*, dérivé probablement de *aviknem* pour *avaviknem* par superposition syllabique ; il est difficile de déterminer si *altā* est ou non indépendant de *alitā* (*ālakta-*, *ālipta-*). Les mots où *i* intérieur subsiste sont donc des emprunts : *mahinā* est persan, *bahirā* (*baddhira-*) sans doute hindi ; *vahilā* (pkr. *vahilla-*) appartient à la langue poétique.

i s'est d'abord abrégé ; quand *i* intérieur subsiste, il est bref de préférence : ainsi *gahirā* (*gabbhira-*), qui est d'ailleurs un mot

dialectal ; *alikaḍe* « de ce côté-là » est plus usuel que *alikaḍe* (-*kaṭa*-). La voyelle brève s'est amuïe généralement ; de là l'opposition de *joskī*, *jospanā* et de *joṭī*, v. m. *joisī* (*jyotiṣ*-) ; de *kaṇsā*, forme d'oblique sing. et du nominatif *kaṇis* (*kaṇiṣa*-) ; cette opposition se retrouve dans tous les noms à -ī pénultième (v. Joshi, § 173).

u : *aṃgṭhā* (*aṃguṣṭha*-) en regard de *aṃgūṭhā*, forme normale dans les autres langues indo-aryennes (Grierson, *Phon.*, p. 27) et réservée en marathe à la langue poétique, *aṃglī* à côté de *aṃgulī* (*aṃguli*-), *uphalṇem* (*utphulla*-), peut-être *ulaṭṇem* (pkr. *ulluṭ*-), *kabrā* (*karbura*-), *tarṇā* (*taruṇa*-), *sāsrā*, *sāsreṇ* en regard de *sāsū* (*ṣvaṣru*-, *ṣvaṣura*-) ; dans *khajurī*, *u* est sans doute maintenu par l'influence de *khajūr* (*khajura*-), mais on trouve *māṇas*- en composition en face du simple *māṇus* (*mānuṣa*- ou *mānuṣya*-), *lakḍā* en regard de *lākūḍ* (*lakuṭa*-), *hiṅglūk* en regard de *hiṅgūḷ* (*hiṅgula*-) ; la même opposition se retrouve dans la déclinaison des noms à *u* pénultième (v. Joshi, § 173). Le mot *nirutā* (*nirukta*-) appartient à la langue poétique ; dans *parusṇem*, *u* subsiste parce qu'il est en réalité initial, le mot étant composé (*pary-uṣ*-) ; quant à *bāhulā*, c'est un mot qui n'a pas d'existence réelle, la forme courante étant *bāvlā* (d. *bāullī*).

ū- s'est confondu avec *a* dans *udhalṇem* (*uddhūlaya*-), a disparu dans *upṇem* (*ut-pū*-), *alkuḍī*, composé de *alū* (*alu*) ; tats. *unmalṇem* (*unmūlana*-).

§ 51. *e* et *o* tendent à s'abrégier en se fermant et à subir conséquemment les mêmes altérations que *i* et *u*. Exemples :

e : *uḍṇem* (*uḍḍayana*-), *gavasṇem* (*gaveṣa*-), *parasṇem* à côté des formes poétiques *pariṣṇem* et *parieṣṇem* (*paryeṣ*-), *paraṇṇem* (*parinayana*-), *ṭālāṭ*, *palāṭan* en regard de poét. *paleṭṇem* (*paryat*-), *māvṇem* (*māpaya*-), *vāṇṇem*, poét. *vāṇiṇem* (*varṇaya*-), *vikṇem* (*vikraya*-) en regard de *keṇem* (*kraya*-) ; il faut peut-être ajouter *gandri* (deçà *gandirī*, guz. *gaṇḍerī*) ; *akhjā* comme *akhitij* (*akṣaya*-) sont des mots de la langue religieuse. Dans les causatifs en -v- (-*paya*-) *i* se conserve facultativement : on a par exemple *karaviṇem* et *karavṇem* ; la première syllabe de *nedṇem* (pour *na deṇem*) « ne pas donner » montre que ce mot n'est pas à ranger ici : il a été refait sur le modèle de *neṇṇem* « ignorer » (*na jānāti*).

o : *alanī*, composé de *loṇ* (*lavana*-), *ucaṇḍalṇem* composé de *aṇḍolṇem* (*andola*-), *karṭi* tats. (*karoti*-) ; mais *kaḍmoḍ* subsiste à côté de

kaḍmaḍ, *pārosā* à côté de *pārsā* (*paryuṣita*-); *paḍosī* a subi l'influence de *paḍos* (*prativāsa*-); *aṅgocha* (*aṅguccha*-) est emprunté, comme le prouve la présence de *ch*). Sur *mehuḍā* (*megha*-) v. § 39. — Il faut rappeler ici les cas où *-ava-* s'est réduit à *a*, sans doute en passant par *o*, *u*, ainsi que l'attestent les formes équivalentes comme *pāra-vasā* : *pārosā*, cf. *pāruṣṇem* : *pārsā* (*paryuṣ*-). A côté des noms de famille comme *rājvaḍe*, *kaḷvaḍe* on trouve *khoparḍe*, *pimparḍe*, *boḍarḍe*, *bhamburḍe*, *ramḍe*; tous ces mots sont composés avec le mot *vāḍā* (*vāṭa*-) qui désigne une localité : cf. *āitvāḍem*, *vilvavāḍem* attestés au VIII^e siècle; de même on trouve *kāramḍā*, *kāramḍem* à côté de *karavaṁḍ*, *karavaṁḍī* (*karamandikā*); *paraṭṇem* à côté de *parāvaṭṇem*; *karaṭ* est la forme populaire correspondant à la forme poétique *karvaṭ*; *uṭṇem* (si l'étymologie par skr. *udvart*- est exacte) est la seule forme attestée. — Il y a pourtant un certain nombre de cas où la chute, voire le rétablissement, de *-va-* ont pu être aidés par le sentiment de l'alternance du simple et du causatif.

§ 52. — *ā* tend de même à s'abrégier à l'intérieur du mot : *āv(a)sā*, *aṁs(a)ḍī* (p. *āsatikā*), *ubhal(a)ṇem* (d. *ubbhālaṇa*-), *uḷav(a)ṇem* (*udyāpāna*-), *ombal(a)ṇem* (d. *ombālai*), *omv(a)sā* (*upavāsa*-), *kaḍhai* (*kaṭāha*-), *kaḷ(a)vā* (*kalāpa*-), *gav(a)ḷī* (*gopāla*-), *jāniv(a)sā* (*janyavāsa*-), *nivaṭṇem* en regard de *vāṭṇem* (*vart*-), *nis(a)ṇā* (*niṣāna*-), *paḷ(a)ṇem* (*palāyana*-), *pār(a)vā* (*pārāvāta*-), *bhīmḡ(a)ruṭī* (d. *bhīmḡārī*); de même devant consonne double : *āvagnem* (*āvalg*-), *ār(a)ṭī* (*ārātrika*-), *upaḷṇem* (*utpadya*-), etc., et à la suite d'une contraction : *das(a)rā* (*daṣaharā*).

La longue a pourtant été conservée :

1° dans certains cas où *ā* est le résultat d'une contraction : *taṇārā* (*trṇāgāra*-), *divālī* (*dīpāvalī*), *marāṭhā* (pkr. *marahatṭha*-);

2° dans les cas où deux *a* se suivent séparés par *h*; on a indifféremment *-ahā-*, *-āha-* et même, moins correctement, *-āhā-* (v. Molesworth, *Preface*, *Orthography*, § 8, p. xiv) : à côté de *āhṇā* *dāhṇem* *pāhṇem* *bāhṇem* *rāhṇem* *vāhṇem* *sāhṇem* on trouve *āhāṇā* et *āhāṇā*, *dāhāṇem* et *dāhāṇem*, etc.; à côté de *sāy* on a *sahā* (d. *sāha*-) : dans aucun de ces mots, sauf dans *ahāṇā*, le second *ā* n'est étymologiquement long; la quantité longue est donc récente et tient à la présence de *h*; ceci est confirmé d'une part par des mots comme *kolhāl* (skr. *kolāhala*-), *vahāṇ* et *vāhāṇ* (*upānah*-, pkr. *vāhaṇa*-), où la longue du marathe, qui est invariable, répond à une brève ancienne, de l'autre par les cas de disjonction du

groupe *hn* : *tahān* (*trṣṇā*), *nahān* (*snāna-*), *lahān* (pkr. *laṇha-*), cf. *sahān* pour *sān* (skr. *ṣāna-*);

3° dans certains morphèmes : participe d'obligation en *-āvā* (*-avya-*) : *dyāvā karāvā* etc.; suffixes d'adjectifs élargis : *-ārā* (*-akāra-*), ex. : *karṇārā*, *marṇārā* servant de part. futurs; *naṭhārā*, *dhutārā*; *-ālu-*, etc., comme dans *jhomṇpālū* (« dormeur »; de *jhomṇṇem* « dormir ») *pisālem* (d. *pisalla-*), etc.; thèmes de causatifs en *-āviṇem* ou *-av(i)ṇem* (*manāviṇem*, etc.);

4° dans certains verbes ou noms composés, où *ā* appartient à la première syllabe du terme principal : en regard de *ujavṇem ubhalṇem* etc. on trouve les deux quantités p. ex. dans *viśāvṇem* (*viṣram-*), *uphāṇṇem* (*utphaṇ-*), et la longue seule dans *nihālṇem* (*niḥhal-*); de même *valṇem*, *uvalṇem* mais *omvālṇem* (*val-*). Il semble que les substantifs verbaux conservent de préférence la longue : *pasārā* est le participe du causatif de *pasarṇem* (*prasar-*) et senti comme tel; mais on a aussi le substantif *nivāṇem* en regard du verbe *nivṇem* (*nirvāna-*); de même *ukhāṇā* (*upakhyāna-*), *utāṇā* (*uttāna-*), *ubhārā* (*udbhāra-*). La forme *paṭhārī* semble empruntée : *pāthar* est là forme normale (*prastara-*);

5° dans des semi-tatsamas, comme *ujāgar* (*ujjāgara-*), *kaḍāsaṇ* (*kaṭāsana-*), et d'autres mots obscurs comme *kaṇḍārṇem* (pkr. *kandārei*).

La date de ces altérations est difficile à préciser. On trouve en prākṛit et en sanskrit tardif un certain nombre de cas d'abrégement des voyelles intérieures (v. Jacobi, *ZDMG*, XLVII, p. 574-581). La perte du timbre caractéristique de *i*, *u*, *e* et *o* semble au contraire à première vue tout à fait moderne, à en juger par la comparaison des formes comme *joisī* et *joṣī* ou *āṃguṭhā* et *āṃḡṭhā*; cependant l'inscription de Pandharpur donne dans le nom de ville *Phāganipur* (*Phālgunī-*) un exemple de décoloration de *ū*; *ī* subsiste (à l'état bref) parce qu'il est final. Surtout, le Périple de la mer Erythrée donne dès le premier siècle la forme *δᾱχνος* en regard du nom de pays *Δακχινάβαθης* (*dakṣiṇāpaṭha-*): n'est-ce pas là un premier indice de la perte du timbre de *i* intérieur? Si l'on admettait l'antiquité de cette tendance, on rendrait compte de la coexistence en sanskrit de doublets comme *kaphoṇi* et *kaphaṇi* « coude », et surtout des formes prākrites, *haladdā* (*haridrā-*), *nīsaṇī* (*niḥgreṇī*) attestées bien avant m. *haḷad* et *nisaṇ*. Quelque rares que soient ces exemples (la plupart de ceux cités

par Pischel pour *i* au § 115 et pour *u* au § 123 sont douteux; Pischel l'avait d'ailleurs reconnu pour un certain nombre de ces mots), ils sont peut-être cependant les seuls restes de la notation phonétique d'une réalité dans la graphie prakrite, généralement archaïsante.

III. Voyelles prakrites en contact.

§ 53. Par suite de la chute des consonnes intervocaliques du sanskrit, des voyelles se sont trouvées normalement en contact à l'intérieur du mot. En prakrit l'hiatus n'est évité qu'exceptionnellement : à une époque relativement tardive, et selon la seule tradition jaina, y's'insère entre deux voyelles quelconques (Pischel, § 187) ; *v* se rencontre aussi en quelques cas où il prend la place de *g*, *y* et peut-être de *t*, *d* du sanskrit (Pischel, §§ 231, 246, 254 et note 1 ; cf. aussi les formes citées par Sachau, *Alberuni*, p. 46, d'après Weber). Au contraire du prakrit, les langues modernes tendent à éliminer l'hiatus le plus possible (voir Grierson, *Phon.* § 37, Hœrnle, § 68-98).

Le marathe, comme les langues congénères, traite de trois façons les voyelles en contact : il conserve leur individualité par l'insertion de *y* ou *v* ; il les diphtongue ; enfin il les contracte.

I. Insertion de *y* et *v*.

§ 54. Dans les autres langues *y* et *v* semblent s'employer indifféremment ; en marathe l'insertion de *y* est rare.

Il en reste quelques cas dans la vieille langue, où *y* prend la place d'une dentale sanskrite, et notamment dans les participes : le plus ancien monument du marathe en donne précisément un exemple : *çrī-cāvuṇḍarājeṃ karaviyaleṃ* « fait sur l'ordre de Cāvuṇḍa » ; plus tard dans l'*Abhilāṣārthacintāmaṇi* on trouve *āṇiyale*, *vāṇiyale* : mais la Jñāneçvarī écrit déjà *çikavileṃ*, *karavileṃ* (XI, 28, etc.).

A l'époque moderne il ne reste plus de cet usage que des traces sporadiques, et peut-être dialectales. On signale en concani *tuyeṃ* à côté de *tuveṃ* « par toi » (*L.S.I.*, Mar., p. 173) ; *sāyar* (*sāgara*-) attesté dans l'*Abhilāṣārthacintāmaṇi*, a totalement disparu ; là même il était au milieu d'un composé (*saṃsāra*-

sāyaratāraṇa-) et donne l'impression d'un quasi-tatsama ; *soyara* (*sahodara-*) a été conservé sous sa forme purement prākrite, sans doute parce que c'est un nom de parenté ; *oyarā* est un mot obscur : son sens de « nourriture journalière » conduit à lui supposer un prototype de genre de **avahāra-* : mais celui de « cuisine » ou de « partie intérieure de la maison » permet d'y voir un doublet, sans doute dialectal, de *ovarā* (*apavaraka-*) ; de même, en face de *parāvā* (*parāgata-*), on trouve *parāyā*, dès lors suspect d'emprunt.

§ 55. C'est l'insertion de *v* qui est normale en marathe. Elle se produit quelle que soit l'origine de l'hiatus. Ainsi *v* remplace tour à tour :

skr. *k* dans *nāgvā*, à côté de *nāgā* (*nagnaka-*), *śuvā* à côté de *suā* (*çuka-*) ;

skr. *g* dans *talāv* (*taḍāga-*), *nivlī* (*nigaḍa-*), *parāvā* (*parāgata-*), *punav* (*punṇāga-*) ;

skr. *j* dans *teṇṇem* (*teja-*), *rāv* et *rāo* (*rāja-*) ;

skr. *t* dans *kaṇḡavā* (*kaṇkata-*), *keṇḍā* (*ketaka-*), *ghāv* à côté de *ghāy* (*ghāta-*), *ceṇṇem* (*celana-*) ; on trouve *ceiṇṇem* dans la Jñāneçvarī, *jov* (*dyota-*, pkr. *joī*), *juvā* (*dyūta-*), *vāv* (s'il s'agit de *vāta-* et non de *vāyu-*) ;

skr. *d* dans *osavā* (*avacchada-*), *pāv* (*pāda-*), *çev* (*cheda-*) ; peut-être est-ce le même phénomène qui explique la forme *bor* (*badara-*) attestée en deçī, en guzrati et en dravidien, tandis que le sindhi et les langues centrales et orientales ont *ber* ;

skr. *y* dans *māv* (*māyā*), *sāmv* (*snāyu-*), *sāvlī* (*chāyā*), dans *māvṇem* si ce mot remonte à skr. *māyate* et *vāv*, s'il représente skr. *vāyu-* ;

enfin différentes aspirées sanskrites, représentées par *h* prākrit, dans *asval* (*acchabhalla-*), *ugavṇem* (*udgrahāṇa-* et **udgrathana-*), *mevāṇ* (*maithuna-*), *rov* (*roha-*) ; peut-être influencé par la racine m. *rov-*, skr. *rop-*), *sāvaḷ* (d. *sāhulī*, dérivé de skr. *çākhā* ?). Dans le ts. *saṇḍheviṇī* (*saṇḍeha-*) et dans *mhoṃv* (*moha-*) le rôle de *v* est d'autant plus clair que l'aspiration a été conservée et déplacée. Le prototype sanskrit est inconnu, mais l'insertion de *v* est sûre dans *goaṇḍ* (d. *goaṇṭa-*), *çivrā* (d. *sihara-*).

Il faut distinguer de ces cas ceux où *v* représente un ancien *u* ou *o*, comme dans *sāv* qui équivaut à *sān* (*sādhv-*). On serait tenté peut-être de ranger dans cette dernière catégorie les substantifs

masculins tels que *pāv* (*pāda-*), *çev* (*cheda-*) et de considérer *v* final de ces mots comme répondant à l'ancien -*o* du nominatif ; mais la forme féminine *māv* (*māyā*) tranche la question. Le doute peut cependant subsister pour des mots comme *rāo ghāo*, orthographiés *rāvo* etc. dans les vieux textes, cf. § 57.

II. Diphtongues.

§ 56. L'alphabet marathe disposé de deux diphtongues, *ai* et *au*, qui servent à noter le groupement de *a + i* ou *e* d'une part, *u* ou *o* de l'autre :

ai < *a + i* ; désin. archaïque de futur, 3 sg. -*ailu* etc. ; *pai-* (skr. *prati-* : *paikhnem paij paiṭhan pain pailā*), *paiṭhā* (*praviṣṭa-*), *baisnem* (*upaviṣ-*), *mhais* (*mahiṣi*). — *kaivāḍ* (*kailava-*), *dain* (*dainya-*), *vair* (*vaira-*), *sair* (*svaira-*) sont des semi-tatsamas anciens, attestés en *prākṛit* tardif (v. Pischel, § 61) ;

ai < *a + e* : *kaik* (*eka-eka-*), *pais* (*praveṣa-*).

au < *a + u* : *cau-* (*catuḥ-*) dans *cauk cauth caudā causār*, *mau* (*mṛdu-*), *vaumḷ* (*vakula-*).

au < *a + o* : *paul* (*pratoli-*).

On trouve aussi exceptionnellement *au* < *oa* : *auṭh-* à côté de *ohaṭ-* (d. *ohaṭṭa-*) ; *jaul* à côté de *jov* (*dyota-*).

§ 57. Lorsqu'une des voyelles *a*, *i*, *u* est longue, l'hiatus persiste généralement ; ex. *ghāivaṭā* (*ghāta-*) ; *mauṣi* (*māṭṛ-*), *rāuḷ* (*rājakula-*), *naī* (*nadī*), *varaī* (*varāha-*) ; *gāi* (pali *gāvī*), *rāi* (*rājikā*), *gāu* (*gātu-*, *gau-*), *jāu* (*yātu-*), *rāut* (*rājaputra-*).

Ces groupes sont d'ailleurs instables. A côté de *vai* (*vṛti-*) on trouve d'une part *vahī* et *vai* ; *pāuṇ* a un doublet *pauṇ* (*pādona-*) ; *aitvār*, semi-tatsama, représente skr. *āditya-* ; dans *paiṃ* (*prāyeṣa*), dans *taisā*, *kaisā* etc. (*tādṛṣa-* etc.) l'*a* était long à l'origine.

A côté de la diphtongaison pure et simple on trouve (surtout en position finale) la graphie *āy*, *āv* ou *ay*, *av* : *kāy* est plus usuel que *kāi* « quoi? », *bāy* est la forme vulgaire de *bāi* « femme », de même *gāy*, *ghāy* (cf. *ghāivaṭā* ; *ekāghāīm*), *sāy* (cf. *sāi*, *sahā*) ; *say* à côté de *sai* (*sakhi*, *smṛti-*), dial. *paḍkay* (*pratikṛti-*), *navhe* (= *na-hoe*, skr. *na bhavati*), *cāvdas* forme vulgaire de *caudas* (*caturdaṣa*), *bāvlā* à côté de *bābulā* (deç. *bāullī*), *māvlā* (*mātula-*), *māvṛi* (à côté de *māuṣi*, pkr. *māussīā*), *lavḍā* (*alābu-*), *sāv* pour *sāu* (*sādhū-*). Ceci tient à la faculté qu'ont *i*, *u* et *y*, *v* de s'échanger constamment dans l'écriture : ainsi *v* note *u* dans

mevṇā pour *mehuṇā* (*maithuna-*); inversement on a *naurā* à côté de *navarā* (*nava-*), *daud*, à côté de *davaḍṇem* (*drav-*); de même les tatsamas *udaik* et *aitā* répondent à skr. *udaya-* (cf. m. *udyāṇ*) et *āyatta-*. Cf. aussi les doublets difficiles à interpréter : *rāv* : *rāo*, *pāo* : *pāy*, les tatsamas *nyāv upāv*, v. m. *nyāvo* etc., (*nyāya-*, *upāya-*).

III. Contraction.

α) La première voyelle est *a*.

$a + i, e, u, o$.

§ 58. Ainsi que l'on vient de voir, les diphtongues récentes *ai* et *au* tendent à se réduire.

ai est celle des deux qui a subsisté le plus longtemps; cependant *heṭ* (**adhiṣṭāt* pour *adhaṣṭāt*) remonte au prākṛit; à côté de *paiṭhaṇ* (*pratiṣṭhāna-*) on a *peṭh* (*pratiṣṭhā*), qui est assez ancien pour avoir passé en dravidien sous la forme prākṛitique **peṭṭhā* (cf. tam. *peṭṭei*); si *bail* a subsisté, *khair* (*khadira-*) a un doublet *kher*, qui rapproche le marathe du guzrati; on a *savem* (*samayena*) en face de *paim* (*prāyena*). C'est surtout à la fin du mot que la réduction s'est faite : v. m. *ḍaḷvai* > mod. *dalvī* (*dalapati-*); cf. *ṣeṇvī* (*senapati-*); la désinence de 3^e personne sing. *-ai* (*-ati*) est devenue (sauf peut-être dans l'exclamation *sai*) *-e* au présent dès la plus ancienne période, et au futur dans la période moderne. Il en est de même pour la désinence de 1^e pers. sg. présent *-em*, futur *-en* (anciennement *-ain*), celle d'oblique sing. des noms fém. pkr. *āe* > **ai* > m. *-e*, de nom.-acc. plur. des noms neutres skr. *-āni* > pkr. *--āiṇi* > m. *-em*, l'impér. sg. poét. *-em* = pkr. *āhi*. La réduction tient sans doute ici à ce que la diphtongue était en fin de mot.

Une transformation curieuse de *-ai-* est celle qui le fait aboutir en certains cas à *-a-*; à côté de *taisā*, *kaisā* etc. et de *baisṇem*, on emploie concurremment, et même de façon plus usuelle, les formes *tasā* etc., *basṇem*. On ne peut supposer dans les adjectifs pronominaux une action analogique tendant à l'unification des thèmes : car pareille action est pour ainsi dire inexistante en marathe : cf. *jo* « qui », *to* « celui-là », *hā* « celui-ci »; *koṇ* « qui ? », *kāy* « quoi ? ». D'autre part on pourrait imaginer à première vue pour *ba(i)sṇem* « s'asseoir » une contamination de la racine *vas-* « habiter, être

établi » : mais dans ce cas il faudrait admettre l'influence d'une forme hindie à *b* initial : or cette forme dans le sens de « s'asseoir » n'existe pas ; l'hindi a formé son verbe sur le participe passé : *beṭhnā* (cf. *upaviṇati* : *upaviṣṭa-*). — La raison de la réduction de la diphtongue doit être d'origine phonétique et tenir à la présence de *s*. Il est curieux que devant *s* encore on trouve un exemple d'action inverse : à pkr. *asī* « 80 » répondent m. *aiṇi*, guz. *aisi* ; les autres langues ont *asī* ; le marathe a aussi *emṇi*, et en composition *-yaṇi*, qui donne peut-être la forme étymologique, si l'on peut considérer *y* comme un phonème d'insertion. Il est difficile de donner à tous ces faits une même explication : mais leur rapprochement permet de soupçonner un mélange de dialectes dont certains admettraient une action dépalatalisante de *s*. Le cas de *maind* (*manda-*) est tout à fait obscur.

§ 59. La réduction de *au* est plus générale encore. Il se réduit en *o* dans *co-* (*covīs* à côté de *cavvīs*, *cohīṃkaḍem*, *coṭkor* ; skr. *caluḥ-*), *po-* (à côté de *paul* ; skr. *pratoli-*), *bhoruḥ* (*bahu-*), *moh-* (*madhu-*), *u* dans *māgūtā*, cf. *māgautem* ; à l'ablatif-absolutif *-ūn(i)*, anciennement *-auni* ; *deu-* (*devakula-*) remonte au prākṛit ; les circonstances *y* étaient d'ailleurs plus favorables : il a pu se produire une sorte d'haplogogie : **deva-(v)ula-* > *de(v)ula-* (cf. *rāul*, skr. *rājakula-*). A l'intérieur du mot, un ancien *au* est totalement tombé dans *gāvḍā* (*grāmakūṭa-*), sans doute en passant par *o* puis *u*.

§ 60. A la finale, *-au* se réduit de deux façons, suivant qu'il représente pkr. *-au* ou pkr. *-ao*.

Dans le premier cas il devient *-o*, puis en certains cas *-u* : c'est le cas de la 3^e pers. sg. impér. en *-o*, skr. *-atu* (cf. *jāṇo*, *jāṇu* « comme si », impératif figé ; forme poétique : *jāṇau* trisyllabe).

Dans le second cas *au* contraire il se réduit à *-ā*, que l'*a* primitif soit bref ou long :

skr. *-ako* : les nominatifs sg. masc. à élargissement *āmbā* (*āmra-*), *avḷā* (*āmalaka-*), *caṇā* (*caṇaka-*), etc.

skr. *-ato* : *ākḥā* (*akṣata-*) ;

skr. *-ado* : *paḍvā* (*pratipada-*), *bhadvā* (*bhādrapada-*) ;

skr. *-ajo* : *kuḍā* (*kuṭaja-*) ;

skr. *-ayo* : ts. *āsrā* (*ācraja-*), *saṃcā* (*saṃcaya-*), *oṇcā* (*uccaya-*) ,

skr. *-avo* : *pānhā* (*prasnava-*), *pālā* (*pallava-*) ;

skr. *-āko* : *cakvā* (*cakravāka-*) ;

skr. *-āco* : *pisā* (*piṣāca-*) ;

skr. *-āto* : *cultā* (*culla-tāta-*) ;

skr. *-ādo* : *pārā* (*pārāda-*), *savā* (*śapāda-*) ;

skr. *-āyo* : *pām* (*prāyah-*) ;

pk. *-āo* : nom. fém. pl. *-ā* : *iṭā*, *ghāḍiā* etc. ; v. plus bas.

L'intermédiaire entre *-āo* et *-ā* a sûrement été *-au* ; cela est rendu évident par la comparaison des terminaisons de nom. sg. masc. dans les différentes langues : la poésie hindie a gardé le nominatif en *-au*, et le groupe sindhi-guzrati-rajasthani-népalais forme le même cas en *-o*.

Le seul moyen de rendre compte de cette double évolution en marathe paraît être de supposer que le passage de pk. *-ao* à *-au* est postérieur à celui de pk. *-au-* à *o* : cette hypothèse est d'ailleurs invérifiable, les deux évolutions étant antérieures aux plus anciens documents, et le fait ne trouvant pas d'analogue en marathe même.

Lorsqu'il était nasalisé, le groupe pk. *-āo* a évolué comme *-au* : 1^{re} pers. plur. verbale en *-om*, *ūṃ* (skr. pk. *-āmo*).

a + a.

§ 61. — Lorsque l'une des deux voyelles est longue, le résultat de la contraction est *ā*.

I. Le premier *a* est long.

skr. *-āja-* : *rāūt* (*rājaputra-*), *rāuḷ* (*rājakula-*) ;

skr. *-āta-* : *māṃg* (*mātaṅga-*), *vāv* (*vāta-*) ;

skr. *-āda-* : ts. *ārsa* (*ādarṣa-*), *sāṇ* (*śhādāna-*), *savā* (*śapāda-*), probab. *povāḍā* (*prāvāda-*) ;

skr. *-āya-* : *vāṇ* (*vāyana-*) ; tats. *kāst* (*kāyastha-*), *-nāk* (*nāyaka-*) ; obl. sg. masc. *-ā* (*-āyā*) ;

skr. *-āva-* : *divālī* (*dīpāvalī*) ;

skr. *-ākā-* : *pāravḍā* (*prākāra-*) ;

skr. *-āgā-* : *ār* (dans *gābhār taṇārā dhavār bhāṃdār* etc., skr. *āgāra-*) ;

pk. *-āya-* : *vār* (d. *vāyāra-*) ; cf. déjà en deçā *bhāujjā* ; m. *bhāvjai* est refait (*bhrātṛjāyā*) ;

pk. *-āha-* : *thā* (*thāha-*) ;

pk. *-āa* désinence d'instrumental fém. (Pischel, § 375) : *beḷa* (*belayā*).

Il est dès lors difficile d'admettre que *pisem* dérive directement de **piṣācam* ; c'est le neutre de *pisā*, cf. pour le sens pk. *pisallo* ; m. *pisālem*.

II. Le second *a* est long.

-*akā-* a donné très anciennement -*ā* ; *vaṇjār* (*vāṇijyakāra-* ; cf. *vaṇi-jāraka-* dans une inscription de Nāsik), de même *andhār kumbhār cāmbār citārī dhutārā suār* etc. ; les participes en -*ṇār* (cf. § 52, 3°) ; *bhādarṇem* (*bhadrakāraṇam*) ;

De même :

-*ayā-* dans *varāt* (*varayātrā*) ;

-*avā-* dans tats. *upās* (*upavāsa-*) ;

peut-être -*alā-* dans *cār* (**catāro* pour *cattāro* d'après *caturō*).

Il ne faut pas ranger ici le mot *pāik*, qui ne remonte pas à skr. *padātika-* ; c'est un emprunt persan, d'ailleurs ancien (pkr. *pāikka-*).

Le nom. plur. des noms masc. à élargissement est en -*e* : cela tient à ce que -*ā* final s'est abrégé ; il s'agit donc non plus de -*a(k)ā*, skr. -*akāḥ*, mais de -*a(k)a*.

Sur ce point, le marathe s'accorde avec les langues du centre (hindi et penjabi) et semble s'opposer au guzrati (-*ā-o*) et au sin-dhi (-*ā*) : mais il est à la rigueur possible qu'il se trouve à l'origine de ces formes une autre désinence (cf. singh. -*āhu*, -*o* ; v. Geiger, § 34, III, et, plus bas, le chapitre de la déclinaison).

§ 62. Les deux voyelles sont brèves.

Lorsqu'elles étaient séparées en sanskrit par *y*, la contraction s'est faite dès le moyen-indien ; p. ex. la désinence de 3^e pers. sing. prés. est en pali -*eti*, en prākrit -*ei* (skr. -*ayati*) ; ainsi s'expliquent en marathe *neṇem* (*nayana-*), *bheṇem* (*bhaya-*) etc. De plus, on a vu au § 14 que certaines occlusives non aspirées étaient tombées en position intervocalique en passant par *y* : ce phonème a agi dans le groupe pkr. -*āja-* comme dans -*aya-* venu du sanskrit ; de là vient que mar. -*e-* représente :

skr. -*aka-* dans les nom.-acc. neut. sg. en -*eṇ* (-*akam*), et les nom. masc. plur. en -*e* (-*akāḥ*) ;

skr. -*aga-* dans *çeḷḍūṇem*, *çeḷī* (*chagala-*), dans le nom de ville *Ter* (*tagara-*), et dans *ner* (*nagara-*) second terme de composés formant des noms de ville ;

skr. -*aja-* dans *neṇṇem* (*na-jan-*, de *jñā*) ;

skr. -*ata-* dans *ge-lā* (*gata-*), *sāṇpeṇem* (*sāmpratam*), *çem*, cf. *ç(y)ambhar* (*çalam*) ;

skr. -*ada-* dans *keḷ* (*kadalī*) et probablement *per* (*pradara-*).

Il résulte de ces exemples qu'on ne saurait déterminer si *keḷā*,

skr. *kyta-*, remonte à pkr. **ka(y)a-* ou **kia-*; pour *melā* (*mṛta-*) au contraire, *a* est à peu près sûr, *i* n'étant attesté nulle part (v. § 30).

A l'époque récente *aa* se sont combinés dans le semi-tatsama *asand* (*açvagandha-*) et dans des formes redoublées : *gaḍāḍṇem* (cf. *gaḍagaḍṇem*), *kaḍāḍ* (*dekaḍakaḍa-*) ; hentre deux *a* est tombé, ce qui a abouti au même résultat, dans *gāṇ* (*gabana-*), *āṇā* (*ābhāṇaka-*) *marāṭhā* (pkr. *marahaṭṭha-*, skr. *mahārāṣṭra-*), dans le tats. *agrār* (*agrabāra-*), enfin dans la désinence de 2^e plur. indic. -*ā(ṇ)<-atha* ; l'*ā* résultant de cette contraction est à son tour abrégé dans *dasrā* (*daçabarā*), cf. § 52.

β. La première voyelle est *i* ou *e*.

§ 63. Devant *ā*, les phonèmes *i* et *e* sont généralement conservés sous la forme *y* : *pyār* (*priya-kāra-*), *pyās* (*pīpāsā*), *vyāhī* (*vivāha-*), *haryāl* (*haritāla-*), *agyā* (*agrega-*) et les participes d'obligation comme *dyāvā* (rac. *de-*), *calavinyā* etc. (on trouve encore *cālāveā* dans l'inser. de Pandharpur de 1195 çaka ; en 1289 ç. *calaviā* ; en 1494 ç. *sāgaṇvyā*) ; mais on trouve *maṇer* à côté de *maṇyār* (*maṇi-kāra-*) ; et le mot persan *myān* a comme doublet *meṇ*, *menā*.

Lorsque *i* ou *e* sont suivis de *a* bref, il y a le plus souvent contraction.

e + a > e : *kedhavaḷ* (pour *kevadha-*), *kevdā* (*ketaka-*), *teṇṇem* (*teja-*), *der* (*devara-*), *veṇ* (*vedanā*), *çev* (*cheda-*) ;

i + a donne soit *e* soit *i* à l'intérieur du mot, *i* en fin de mot sauf dans le cas où *a* est nasal.

e : *neṭ* (*nikaṭa-*), *çemḍā* (*çikhaṇḍa-*), *çerā* (*çikhara-*), (*y*)*er* (*itara-*), *ahev* (*avidhavā*), *nesṇem* (le guzrati distingue *nes-* < *nivas-* de *nās-* < *nivās-*). — De même *parel* (d. *parialī*) p.-è. *māher*, (*mātr-* + *ghara-*) etc., et en syllabe finale les neutres : *jānavem* (*yajñopavītaṇi*), *koḍem* (d. *koḍiyaṇi*) etc., et quelques féminins : pron. *te*, *he* (mod. *tī*, *hī*) etc., *vhaṇse* (pkr. -*ssiā*).

i : *tiḍem* (*trika-*), *viṇem* (*vijan-*) *vīth*, (*vitastī*), *çilā* (*çītala-*), *dī* (*divaḥ*), *dīs* (*divasa-*), *pariṭ* (d. *pariaṭṭa-*), *diḍh* (pkr. *divaḍḍāa-*), participe causatif en -*ileṇ* (-*ita-* + *-l-*), v. m. -*iyaleṇ* (*kāravya-
leṇ* inser. de Cāmuṇḍa). De même *piṇem* (*pība-*), *jīṇem* (*jīva-*) qui remontent au prākrit. — En fin de mot *i* est la carac-

téristique normale du fém. sg., skr. -ikā, donc pkr. -iā>-ia : āgçī (agnīçikhā), kalī (kalikā), pī (plihā), māuçī (pkr. māussīā), etc.; de même les neutres gñi, dahñm, pāñi, jāñhavī à côté de jāñhavam (yajñopavita-).

i + i>i : tñj, aḍiç (tṛtñya-, ardhaṛtñya-).

Lorsque e et i se rencontrent, dans quelque ordre que ce soit, c'est e qui l'emporte à l'intérieur, i à la fin du mot.

A l'intérieur : nāreḷ (nārikela-), vedhlā (d. veiddha-). Cependant on a pārisñem pour pāriesñem (paryeṣ-); mais ce peut être aussi bien le premier degré de l'affaiblissement qui mène vers la forme parasñem.

En position finale : désinences : d'oblique fém. sg. pkr. -ie, m. -i (bhñmī), de 3^e pers. sg. causatif, pkr. -ei, m. -ī (karī); l'impératif poétique de la même conjugaison pkr. -ehi, m. -ī(ñ); de même, avec nasalisation, la 1^{re} sg. skr. -ayāmi, m. -iñ (karīñ) et le nom. acc. plur. neut. à élargissement skr. -akāni, pkr. -a(y)āiñ, m. -īñ.

Devant u, i disparaît dans duñā (noté duuñā- en pkr.; skr. dvi-guñā-), à l'infin. en -uñ<skr. -ituñ (v. L. S. I., Mar., p. 9), dans pārusñem (paryuṣ-). A la fin du mot au contraire, -i l'emporte sur -u issu de -o : de là les nom. masc. sg. en -ī comme nhāvi (nāpita-), vāñi (vañija-), etc.; ceci confirme ce qui a été dit plus haut du passage relativement tardif de -ao à -au.

γ. La première voyelle est u ou o.

§ 64. Lorsqu'il y a contraction, le timbre u ou o l'emporte toujours.

u + a>o : ohmāy (vadhu-), pophal (pūga-), mohal, samor (-mukha-);
u + a>u : jūḷ (yugala-; cf. jumval), dhunem (dhunoti; m. dhu-vanem est poétique), lūlā (lūna), jūñ (yugam), tūñ (pkr. tumam), gaham (godhūma-) et tous les fém. en -ā, skr. -ukā et les neutres en -uñ, skr. -ukam. Cf. encore uñnem s'il s'agit de udvart-. — L'hiatus de suār (sūpakāra-) n'est qu'apparent : il suppose un v intercalé, représentant skr. p, exactement comme dans kuvā (kūpa-), puvā (pūpa-) etc.

u + o>u : nirā (niruja-), pū (pūya-) et les autres nom. sg. en ū-, pkr. -āo. En réalité il s'agit de :

u + u qui a donné u dès la période prākrite dans ukhal (udū-

khala-), *uṃbar* (*udumbara-*); on trouve aussi *o* notant la longue de *u* dans les semi-tatsamas *garodar* (*guru-udara-*), *koykamaḥ* (*kumuda-*).

u + i. Lorsque l'hiatus ne subsiste pas comme dans *jūi* (*vātikā*), *dhui* (*dhūmikā*), *bhui* (*bhūmi-*), *ruī* (deçī *rūvī*) le résultat est *u*. On a *sū* à côté de *suī* (*sūci*), alors que les autres langues n'ont que *sūi* comme le *prākṛit*. De même pour *kurumḍ* (*kuruvinda-*) et surtout pour *dhuv* (*dubhiṭṭ-*), forme qui s'accorde avec celle du singhalais, et qui est déjà notée en deçī (*dhnā*), alors que les autres langues du continent ont *dhī* ou des variantes de la même forme.

o + a > o : *thoḍā* (*stoka-*), *pol* (pkr. *pāla-*). Dans *jalū* (*jalaukā*) il a pu y avoir assimilation aux noms en *-ā*, skr. *-ukā* (il existe en marathe un seul féminin en *-o* : *bāy-ko* « femme », d'ailleurs inexplicable); une réduction du même genre doit être à l'origine du doublet *janūṃ* (**janṇovaṃ* ? pour *janṇovaviṃ*) de *jānhavem*. Le groupe *ova-* s'est réduit à *u-* dès la deçī dans skr. *opaṣa-*, deçī *usaa-*, m. *useṃ*; mais généralement l'hiatus persiste : *jūvārī* < deçī *jovārī*.

o + i se réduit à *o* à l'intérieur du mot; de là *ḍokeṃ*, *ḍoki* en regard de *ḍoī*, *joṣi* ancien *joṣī*; *oī* n'est qu'une prononciation vulgaire de *ovī* (d. *ovia-*); mais dans *koīl* (*kokila-*; cf. le doublet *koyaḥ*) l'hiatus subsiste.

Contraction de trois voyelles.

§ 65. Il est rare que trois voyelles se soient contractées en marathe. En général les voyelles se sont groupées de façon à se réduire à une diphtongue : telle la désinence d'oblique singulier des noms masc.-neut. à élargissement, skr. *-akāya* > m. *-eā*, *-yā*, ou celle de nom.-accus. fém. plur. des noms en *-i* : pkr. *-iāo* > m. *-eā*, *-yā*. Il n'y a guère de sûre que la contraction de trois *a* dans *ār* (*ajagara-*), *ā-lā* (*āgata-*). On trouve en apparence *i-a-o* > *ā* dans *pasārā* (*prasārīta-*), *pārosā* (*paryuṣīta-*), *purā* (*pūrīta-*), *vipārā* (*vīparīta-*); mais il est également possible de voir dans ce dernier cas la conséquence d'une action morphologique ramenant ces participes au type normal des adjectifs (*-itaka* > *-aka-*); la forme régulière est conservée dans le nom propre *pāṇḍyā* (*paṇḍita-ka-*), dont *pāṇḍe* ne serait qu'un doublet dialectal. Les diphtongues finales à premier élément *i* se contractent en *ī* dans les désinences de nom. plur. fém. (pkr. *-iae* > *ī*) et de neut. plur.

(-iaĩṃ > īṃ) ; l'intermédiaire est sans doute *ie*, comme dans le mot accessoire *çĩṃ* (s'il représente skr. *sahitena*).

Nasalisation des voyelles.

§ 66. En principe sont nasales en position finale les voyelles longues résultant de la contraction de deux voyelles dont la dernière était nasale. Ex. : *çem* (*çataṃ*), *çĩṃ* (*sahitaṃ* ou *sahitena*), les diminutifs en -*rũṃ* comme *vasrũṃ* (*vatsa-rũpaṃ*), etc., les nominatifs sing. neutres en -*em*, -*ĩṃ*, -*ũṃ* (pkr. -*aam*, -*iam*, -*uam*). Parmi ces derniers on ne note pas dans l'écriture la nasalité de la voyelle finale lorsqu'une consonne nasale la précède : ainsi l'on écrit *pānī* (*pānīyaṃ*), *lonī* (*navanītaṃ*) ; cette exception n'est qu'apparente, v. Joshi, § 167. Quant à *ghī* (skr. *ghṛtaṃ*), c'est probablement un mot emprunté, ainsi que l'atteste en particulier le traitement *i* de *ṛ* voyelle.

Dans la désinence du génitif pluriel -*ānāṃ*, devenue en marathe désinence d'oblique pluriel -*ām*, *n* au contact de la voyelle finale nasale a perdu très tôt son articulation propre. La graphie en a conservé le souvenir en prākṛit classique sous la forme -*āṇa* (v. Pischel, § 370) qui si elle était réelle, rendrait l'explication de *m*. -*ām* impossible ; du reste plus tard l'apabhraṃça note le phénomène moderne sous la forme -*āhaṃ* ou -*ahaṃ*, où il est inutile de chercher à expliquer l'aspiration (cette graphie est en outre attribuée par Hemacandra à la māgadhī, contrairement à la tradition manuscrite, v. Pischel, § 370). A l'instrumental singulier, la voyelle finale s'était nasalisée en prākṛit et la désinence, qui est en skr. -*ena*, était devenue -*eṇaṃ* (Pischel, § 182) : ici encore *n* intervocalique a perdu son articulation, et le résultat en marathe, comme en apabhraṃça, est -*em*. Les désinences de neutre pluriel présentent aussi la même nasalisation de la voyelle finale, suivie de la chute de *n* intervocalique : skr. -*āni* est noté en prākṛit -*āiṃ*, -*āṇiṃ* ou même -*āi* (v. Pischel, § 182, 367) : à ces formes correspondent les désinences marathes -*em* (skr. -*āni*), -*ĩṃ* (skr. -*ikāni*).

§ 67. On verra plus bas que *m* intervocalique ancien est devenu spirant et a abouti à *v* nasal ; la nasalité de ce phénomène essentiellement instable s'est en principe reportée sur la voyelle précédente ; d'ailleurs elle a totalement disparu, au moins de la graphie, dans un grand nombre de mots. Mais dans cer-

taines désinences la nasalité subsistait, tandis que l'articulation labiale au contraire se perdait : de là vient que la première personne des verbes se termine au singulier par *-em* (pkr. *-āmi*, *-ami*), *-īṃ* (de *-ayāmi*, pkr. *-emi*), au pluriel par *-om*, *-ūṃ* (pkr. *-āmo*, *-amo*). Sur le pronom *tām* (*tvaṃ*, pkr. *tumaṃ*), v. § 208.

§ 68. A l'intérieur du mot, le groupe : voyelle brève + nasale + occlusive, est susceptible de plusieurs traitements (cf. Navalkar, § 38).

Lorsque l'occlusive est sourde, le résultat est indifféremment l'un des deux suivants :

1° voyelle brève + nasale + occlusive sourde

2° voyelle nasale longue + occlusive sourde.

Ansī l'on a d'une part *nimb* (skr. *nimba-*) paryant (ts.) ; de l'autre, *āt* (*anta-*), *cāpā* (*campaka-*), *cōc* (*cañcu-*), *vāṭā* (rac. *vaṇṭ-*). En principe les deux traitements sont licites : de là les doublets *tant* -*tāt* (*tāntu-*), *khunṭ* -*khāṭ*, etc. La régularité de cette alternance fait que le seul signe de l'*anusvāra* suffit à noter ces deux cas : dans le cas où la voyelle est brève, il représente la nasale de même ordre que la consonne qui suit ; si la voyelle est longue, l'*anusvāra* a la même valeur que l'*anunāsika*. Quand l'occlusive est sonore, le résultat est :

3° voyelle nasale + nasale + occlusive sonore.

Les rapports quantitatifs ne sont pas les mêmes que dans le premier cas : la voyelle est un peu plus longue que la voyelle brève normale, et l'occlusion de la nasale est plus courte que celle d'une nasale intervocalique (communication de M. P. R. Bhandarkar). Exemples : *bhāṇḍ* (*bhāṇḍa-*), *jheṇḍā* (*dhvaja-*), *māṇḍaṇem* *tōṇḍ* (*tuṇḍa-*), *khāṇḍ* (*khaṇḍa-*), *cāṇḍ* (*candra-*), *vāṇḍh* (*vandhyā*), *ām̐b* (*āmra-*), *khāmb* (pkr. *khaṃbha-*), *būṇḍ* (*bindu-*), *pāṅg* (*paṅgu-*), etc.

Dans ce cas, qui est intermédiaire entre les deux premiers, on constate encore la trace de la tendance à éliminer l'occlusion de la nasale au bénéfice de la voyelle précédente. Cette tendance s'affirme dans toutes les langues congénères à l'exception du groupe du nord-ouest. En sindhi et en penjabi (exemples dans Beames, I, p. 296-299) et aussi en singhalais (Geiger, § 17), la voyelle reste pure et brève même dans le cas d'assimilation des consonnes : en effet ces langues n'admettent pas l'allongement des

voyelles devant un groupe consonantique réduit. Partout ailleurs, les deux premiers traitements coexistent ; et dans le cas de la sonore, il s'y juxtapose un troisième, dans lequel la voyelle se dénasalise, mais s'allonge, tandis que le groupe consonantique se réduit en devenant non une occlusive, mais une nasale (v. Grierson, *Phon.*, p. 34 ; *Maith. Gram.*, § 27 ; Hœrnle, § 23). Le traitement du marathe est donc parallèle à celui des autres langues continentales, sans y être complètement identique.

§ 69. Les voyelles longues précédant un ancien groupe consonantique réduit tendent à se nasaliser notamment, comme en prākrit, quand la première des anciennes consonnes était un *r*, et quand le groupe contenait une sifflante ou une palatale aspirée (voir Pischel, § 74) : ainsi à côté de *āg* (*agni-*), *āthi* (*asti-*), *āp* (*ātma-*), *āsare* (*apsaras-*), et surtout de *māg* (*mārga-*), *sāp* (*sarpa-*), etc., on rencontre d'une part *āmc* (*arci-*), *kamvamtal* (pkr. *kavati-*), *kāmkdī* et *kākdī* (*karkatikā*), *kompar* et *kopar* (*kūrpāra-*), *jhāmjrī* (*jharjharī*), *bhāmbhal* (*bharbh-*), *māmjar* et *mājar* (*mārjāra-*), *māmjnem* (*marjaya-*), *vāmik* (*vakra-*), *savamg* (*samargha-*) en regard de *mahāg* (*mahārga-*), *sāmḍnem* et *sāḍnem* (*chard-*) ; d'autre part *āmkkh* et *āms* à côté de *ās* (*akṣa-*), *āmtharnem* et *ātharnem* (*āstar-*), *omḥ* à côté de *oṭh* plus correct (*oṣṭha-*), *kavamḥ* et *kavath* (**kapiṣṭha-*, cf. skr. *kapittha-*), *kāmkkh* et *kāmik* à côté de *kākh* et *khāk* (*kakṣa-*), *kāmsav* à côté de *kāsav* (*kaṣyapa-*, *kacchapa-*), *tarams* à côté de *taras* plus usuel (*tarakṣa-*), *rimṣ* et *ris* (*ṛkṣa-*), *pāmikli* (*pakṣma-*) ; *umṇit* (*utsikta-*), *vāmsrūm* et *vāsrūm* (*vatsa-*), *kāmcyā* et *kācyā* (*kaccha-*), *vimcū* (*vr̥ccikā*) : ces deux derniers mots sont d'ailleurs probablement empruntés ; *āmsū* et *āsū* (*aṣru-*), *pāmsoli* (*pār̥cva-*). On trouve aussi devant d'autres articulations : *phāmki* (*phakkikā*), *hāmknem* (*hakk-*) ; *sāmā* à côté de *sāc* (*satya-*), *umc* et *omcā* à côté de *ocā* moins fréquent (*ucca-*), *jhumjhnem* à côté de *jhujhnem* (*yudhya-*) ; *kunṭan* à côté de *kuṭan* et *kuṭṭin* (*kuṭṭanī*), *bhīm* et *bhint* (*bhitti-*), *pimpal* (*pippala-*), etc.

Comment rendre compte de cette contradiction ? L'examen des langues congénères n'y apporte aucune clarté. On y retrouve la nasale de *āmc*, *āmsū*, *jhāmjrī*, *bhāmbhal*, *māmjar*, *vāmik*, *hāmknem* : mais celle de *sā(m)ḍnem* ne se retrouve qu'en guzrati ; celle de *kāmkkh*, en hindi seulement ; l'hindi, le penjabi, le guzrati ont comme le marathe *māmj-* = skr. *marj-* : mais on n'a que *māj* en

sindhi, bengali, oriya ; on n'a que les formes sans nasale ailleurs qu'en marathe pour *kāṁkḍī*, *kāṁcyā*, *koṁpar*, *sāṁcā*, *pāṁs-* (mais ici cela peut tenir à l'abrègement, comme h. *bachā*) ; *pīṁpaḷ* est tout à fait isolé aussi, et l'oriya n'a la nasale que dans la mesure où le mot y est emprunté au marathe (v. Beames, II, p. 24, n. 2). — D'autre part en regard de m. et guz. *māg* (*mārga-*, et rac. *mārgaya-*) toutes les autres langues du nord-ouest à l'est (oriya et assamais exceptés) ont *māṁg-* ou *maṁg-* ; en regard de m. *māj(h)*, g. *moj-* (*madhya-*), le sindhi, le kaçmiri ont la nasale, l'hindi et le penjabi ont les deux formes ; mais les traitements du mot skr. *mudga-* se répartissent autrement : m. *mūg*, pj. *mugg*, o. b. *mug* ; h. bih. *mūṁg*, s. *mūṁu*.

§ 70. Toute voyelle longue tend à développer une résonance nasale. Le fait est sans doute à la base du précédent, et probablement plus fréquent que la graphie ne le décèle. Il est donné comme facultatif devant *y*, *r*, *l*, *v*, *ḷ* (v. Molesworth, *Préface*, § 16). Mais on ne peut expliquer autrement à m. *sḍī* : pali *āsāṭikā*, *aṁcav-ṇeṁ* (tats. **ācamana-*), *kā(m)c* (tats. *kāca-*), *keṁs* et *keṁsar*, popul. et archaïque pour *kes*, *kesar* (*keṣa-*) : *boṁḍ* (remonte à la *deṣī* ; drav. *bud-bod-*), *he(m)sṇeṁ* *hi(m)sṇeṁ* (rac. *beṣ-breṣ-*). Les voyelles finales offrent plus d'un exemple de cette nasalisation spontanée : ainsi l'on a *nāhiṁ* « non » en regard de *āhe* « il est » ; la désin. de 2^e plur. *-āṁ* (skr. *-atha*) ; les adverbes *tar(h)iṁ* (*tarhi*) et son contraire *nātarim*, *ekadāṁ*, *evhāṁ*, *ethēṁ*, etc. ; on peut soupçonner que le même fait est à l'origine de certaines désinences obscures (instr. *tvāṁ* « par toi » ; désinences de locatif en *-āṁ* *-iṁ*, cf. plus bas) et on a vu au § 66 que cela est sûr pour les désinences d'instrumental singulier et d'oblique pluriel. Il faut sans doute séparer d'une part le cas de *jīṁkaṇeṁ*, *liṁṇaṇeṁ* (rac. *jī-*, *lip-*) où des influences morphologiques ont pu entrer en jeu, et celui de *paṁvleṁ*, *paṁvādā* (*pravāla*, **pravāda-*), où l'*anusvāra* doit noter principalement l'assourdissement de *a* qui aboutit aux formes *povleṁ*, *povādā* ; dans *uleṁḍhāleṁ* (*deṣī ulleḥado*), le *e* intérieur peut s'être nasalisé par suite du sentiment d'une sorte de redoublement ; cf. la forme *ulāḍhāl*. On trouve enfin quelques cas obscurs où la voyelle est brève : ainsi dans la première syllabe de *ka(m)vaṁṭāl* cité plus haut, et dans le curieux tatsama *vinanti* à côté de *vinati*.

Ici encore le marathe se rencontre avec d'autres langues : si

kāc et *kes* sont les seules formes notées en hindi, on y retrouve *aṃcavan* (Tulsi Dās) ; et la nasalisation spontanée se retrouve sporadiquement ailleurs : ainsi, h. *bāṃh*, s. *bāṃhan* (skr. *bāhu-*), m. *bāhī* ; g. *bheṃs* (skr. *mahiṣī*), m. *mbais*.

§ 71. Inversement, le marathe présente de nombreuses traces de dénasalisation. Dans nombre de mots où la nasale est étymologique, la nasalité est facultative : ainsi *mā(ṃ)s* (*mās* est la forme populaire ; skr. *māṃsa-*), *vā(ṃ)sā* (*vaṃṣa-*), *ha(ṃ)sṇem* (*haṃs-*), *cā(ṃ)pā* (*campaka-*), *sā(ṃ)peṇ* (*sāṃpratam*), *sā(ṃ)khal* (*çṛṅkhalā*) ; *āvatṇem* est la forme courante correspondant à la forme poétique *āvaṃtaṇem* (*āmantraṇa-*) ; *guṃphā* est la forme populaire de *guṃṃphā* ; *kothrib* celle de *kothambir* (*kustumbarī*) ; à skr. *māñca-* correspondent les deux formes *mañcī* et *mācā* ; à *saṃlagna-* correspond *salag* ; les mots suivants ont perdu la nasalité depuis l'époque de la deçī : *kilac* ou *kilic* (d. *kiliñci-*), *khājan* (*khaṃjana-*), *micakṇem* (*miñc-*), *umaḍ-* (*ummaṇḍa-*), *oraṇem* (rac. *ramp-*). Plus trace de nasale dans *kohleṇ* (*kuṣmāṇḍa-*), *bhijṇem* (*abhyañjana-*), *vijṇā* (*vyañjana-*), dans *bhuī* (*bhūmī*) et les autres mots à *m* intervocalique ancien, ni dans *puṣṇem* (skr. *proñch-* : la deçī a les deux formes).

La dénasalisation est à peu près constante pour une voyelle brève précédant *nt* : à *avatṇem* (*āmantra-*) cité plus haut, il faut joindre *kaḍtar* (pkr. *kaḍantara-*), *bhitar* (*abhyantara-*), *ṣeṃvṭī* (*śimantikā*) et surtout les désinences de 3^e pluriel du présent en *-ali*, *-at* (*-anti*) et de partic. présent en *-at* (pkr. *-anta-*) : dans la première la nasale a disparu dès les plus anciens textes ; mais on en trouve encore des traces dans la seconde : l'inscription de Pātan, à côté de *vikateyā* oblique sing. de *vikat*, partic. prés. de *vikṇem* (*vikrī-*), offre la forme *hoṃtā* nom. sing. du part. prés. de *hoṇem* (moderne *hotā*) ; de même les éditions de la Jñāneṣvarī conservent souvent la nasalité dans le participe présent du verbe « être » *sāmt-* (p. ex. IV, 117, 154). Mais à l'époque moderne la nasalisation a disparu généralement, et des formes comme *cin-taṇem*, *nicint*, *manthaṇem* (cf. *mathṇem*, *mathṇī*) sont rares et selon toute probabilité des tatsamas.

A tous ces égards le marathe se comporte comme les autres dialectes indo-aryens. La plupart des exemples se retrouvent identiques dans les langues congénères ; la nasale précédant *t* en particulier manque dans tous les parlars du Guzrate au Bengale :

elle ne subsiste qu'en oriya et en assamais d'une part, et de l'autre dans celles des langues occidentales où *nt* devient *nd* (cf. J. Bloch, *J. As.*, 1912, I, p. 333).

Mais la nasalité de *m* intervocalique dans les mots du type *bhumi* est conservée dans le groupe formé par le guzrati, le sindhi, le penjabi et l'hindi ; et ces mêmes langues distinguent encore la racine *prōñch-* de la racine *prcch-*, tandis que le marathe a *pus-* dans les deux cas.

§ 72. Il est impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, d'expliquer tout le détail de ces faits contradictoires. Le plus probable est qu'ils dépendent d'un caractère général de l'articulation en marathe et dans les idiomes congénères : tous ces langages se prononcent avec le voile du palais mal relevé. Dès lors on peut dire que toutes les voyelles sont plus ou moins nasales ; et la nasalité en est notée un peu au hasard, mais avec plus de constance pourtant dans les cas où, la voyelle étant longue, la résonance nasale a plus de chances d'être sensible. Les variations dans la notation sont donc pour la plus grande part matière d'orthographe.

D'ailleurs la nasalisation peut être plus ou moins forte et par conséquent peut paraître plus ou moins digne d'être notée, suivant les dialectes. En marathe, il est notoire qu'elle est particulièrement développée au Concan (v. *L. S. I., Mar.*, p. 78, 167, 189) ; elle est plus faible et peut par suite sembler absente dans les parlers septentrionaux et orientaux (v. *ibid.*, p. 22, 24). Mais ces différences n'offrent pas un caractère nettement tranché : à Thana, on a noté à côté de *rānāt* (pour *rānāṇt*) « dans la forêt », non seulement *tāntlā* « parmi eux » où la nasale est étymologique, mais *mānjā* pour *mājā* (pkr. *majjha-*) et *kanthā* tats. pour *katbā* (*ibid.*, p. 65). Même dans le *deç* la nasalité reste sensible dans les désinences et l'on sait que la présence d'une voyelle nasale convertit en *n l* suivant à la 1^{re} pers. sing. du futur (*-n* pour *-ṃ-l*) et au datif plur. (*-āṃnā* pour *-āṃ lā*), cf. le démonstratif *tyānlā* « à eux ».

La tendance à nasaliser les voyelles a dû commencer d'agir dès une époque très ancienne. Pāṇini note qu'en sanskrit *a*, *i* et *u* brefs ou longs prennent à la pause une résonance nasale ; le même fait se rencontre en pali (v. Pāṇini, VIII, 4, 57 ; Wackernagel, § 259). D'autre part, pour les scribes qui ont rédigé les édits sur

rocher d'Açoka, voyelle nasale et voyelle longue sont termes équivalents (v. Senart, *Inscr. de Piyadasi*, I, 16 ; la remarque ne s'applique pas aux édits sur piliers, v. T. Michelson, *I. F.*, XXIII, 257). Enfin dans les textes sanskrits bouddhiques, certaines variantes semblent tenir au même phénomène : on trouve *jantu* dans les feuillets Pelliot (Dharmapada, II, 120), et aussi *jantu* dans le pali correspondant (Saṃyutta, I, 117), en regard de *jatu* dans le Divyāvadana (p. 224); *samācaret* du Divyāvadana (p. 224) s'oppose de même au pali *samaṃ caret* (Saṃyutta, I, 117).

VOYELLES MARATHES.

§ 73. Il reste à tracer le tableau du vocalisme marathe en le rapportant à ses origines ; les règles ci-dessus énoncées suffisent généralement à l'explication ; quelques difficultés de détail seront examinées à l'occasion.

a

§ 74. En syllabe initiale *a* représente pkr. *a* issu de skr. *a* ou *ṛ*, v. §§ 30, 46 et s. ; il est le résultat d'une contraction, v. §§ 61, 62, 63 ; il peut aussi être le substitut de *u*, soit par dissimilation (*gamūt*, *garū*, *garodar*, *gabūṃ*, *ravaṃṭh* pour *rovaṃṭh*, p.-ê. *sarū*, arabe *surū*), soit sous des influences obscures (*mafi* est peut-être emprunté au guzrati ; *sar* semble une contamination de skr. *surā* et *sāra*-).

En position finale *-ā* est le résultat d'une contraction, v. §§ 39, 60 et s., 63, 70.

A l'intérieur du mot *a* peut représenter toute voyelle, §§ 40, 42, 50 et suiv.

Il peut former les diphtongues *ai*, *au* avec *i* et *u* issus de *i*, *e*, *u*, *o*, § 56 et suiv.

a représente exceptionnellement *e* dans *akrā* (*ekādaça*).

i

§ 75. *i* = pkr. *i*, skr. *i* ou *ṛ*, v. §§ 30, 39, 40 et s., 50, 55 et s.

i = pkr. *e*, à l'initiale p. ex. dans *itukā* ; en syllabe intérieure, v. § 51, 63 ; en syllabe finale dans *ahmī tumbī*, § 39.

Il remonte en certains cas à pkr. *ai* (v. § 58) et à toute diphtongue dont le premier élément est *i* ou *e* (v. § 63, 65).

Il représente skr. *ya* après consonne dans certains mots qui sont sans doute tous des semi-tatsamas : *bhijṇem* (*abhyāñjana*-), *bhi-*

tar (*abhyantara-*) remontent au prākṛit : on trouve faits sur le même type *viṣṇā* (*vyajana-*), *jānivasā* (*janya-vāsa-* ; dans ce dernier mot on peut admettre aussi l'influence d'une sorte de superposition syllabique réelle ou sentie de *nivāsa-*) ; dans *udīm* (*udyama-* et *nīm-* (*niyama-*) à côté de *nem*, le *m* prouve qu'on a affaire à de véritables tatsamas : c'est la même influence qui a fait rétablir *vivsāv* à côté de *vāvsāv* (*vyavasāya-*). On trouve de plus *i* dans un certain nombre de cas où l'on attendrait *a* : *imṅal* (*aṅgāra-*), *pikā* (à côté de *pāk* ; skr. *pakva-*) remontent au prākṛit le plus ancien ; l'*i* de *hirvā* *hirḍā* (à côté de *baryāl*, *halad*) est attesté dès le Vēda (*harita-*, *hiri-*, *hiranya-*, v. Wackernagel, § 21 c). Ce qui est remarquable, c'est que le marathe a été seul à conserver ces formes. — Également ancien, mais commun au marathe et à d'autres langues, l'*i* de *miri* (*marīca-*), *niḍ(h)al* (*lalāṭa-*, pkr. *niḍāla-*), *ukiḍavā* (cf. *ukuḍavā*, *ukad*), *ukirḍā* (*ukarḍā*). Les deux derniers exemples sont évidemment des doublets tenant à la multiplicité des traitements de *r* : c'est ainsi sans doute que doivent s'expliquer aussi *khiṇḍ* *khiḍki* (en regard de *khaṇḍṇem* *khaṇḍā* *khāḍā*, etc.). On trouve encore *mañjirī* (*mañjarī*), *khirṇem* à côté de *kharṇem*, *jbarṇem* (*kṣar-*), *piṁjrā* à côté de *paṁjar* (*pañjara-*). Faut-il interpréter tous ces exemples comme des emprunts plus ou moins anciens ? Cette hypothèse, qui s'accorde avec les tendances générales du marathe, manque de preuves. De plus il faut faire la part des influences dialectales ou des évolutions récentes : Molesworth note que *cirhāt*, *gihā* pour *carhāt*, *graha* sont vulgaires ; et d'ailleurs il est possible qu'un grand nombre des exemples échappent à l'observation, étant donné l'amuïssement de *i* intérieur, cf. § 50.

i est souvent écrit *y*, v. § 57, 63.

u.

§ 76. *u* = pkr. *u*, skr. *u* et *r*, etc., §§ 30, 44, 50, 57.

u est le résultat de contractions diverses : il représente *au* § 60, *iu* § 63, et les groupes dont la première voyelle était *u* ou *o* v. § 64 ; de plus *u* représente fréquemment pkr. *o-*, skr. *ava-*, *apa-*, v. §§ 51, 64, 67 ; à l'initiale, ce phénomène, d'ailleurs très ancien, suppose peut-être une confusion avec le préverbe *ud-* : cf. l'observation de Wackernagel, § 141, au sujet de pali *ujjhāyati*, skr. *ujjīhi*.

Comme *i* représente *ya* après consonne dans certains semi-tatsamas, de même le prākṛit admet *u* pour *va* : au gérondif en

-*ana*, si c'est bien le successeur de véd. -*tvāna* (v. Pischel, § 584) ; dans *turiam*, à moins que ce ne soit une contamination de *tvaritam* et *turtam*, etc. En marathe les traces de cette altération sont très rares : dans *kutheṃ* s'agit-il bien de *kva* + un mot de la famille de skr. *sthā* (cf. § 110) ? Tant que l'étymologie de *kon* « qui » (cf. *kāy* « quoi ») n'est pas sûre, on ne saurait rien dire de définitif sur ce point. Les mots *sūr* (*svara*-), *dhūn* (*dvhani*-), sont probablement des emprunts ; la dentale de *dhūn* rend ce mot particulièrement suspect ; le prākrit avait la cérébrale (Pischel, § 561). Quant à *tum* il représente pkr. *tumaṃ* et non skr. *tvaṃ*, et *sunem* = skr. *ṣunaka*-.

-*u* est voyelle de soutien près d'une consonne labiale ; ex. *sugūm hukūm*, mots empruntés au sanskrit *sugama*- et à l'arabe *hukm*.

u alterne avec *a*, notamment dans des mots imitatifs ou expressifs, au voisinage de *r* ou d'une consonne cérébrale ; ainsi *taḍ* : *tuḍ*-, *phaṭakṇem* : *phuṭṇem*, *ghaḍghaḍṇem* : *ghurghur*- ou *gurgur*- ; cf. *gboṭṇem* et *ghuṭghuṭ* en regard de h. *ghaṭaknā* « avaler ». Il s'agit ici évidemment de différents traitements de *r*, l'indifférence à la voyelle étant d'autant plus grande qu'en cette sorte de mots ce sont les consonnes qui importent le plus. — La racine *kṣar*- : *jhar*- qui donnait des doublets en *i*, fournit aussi des formes en *u* : *vikburnem*, *nijhūr* à côté de *vikharṇem*, *nijharṇem* : le prākrit ne connaît que les formes à *a* et *i* ; mais la deçà a *ṇijjhāra*- à côté de *ṇijjhara*- ; les formes à *u* semblent d'ailleurs propres au marathe. Le skr. *kisalaya*-, pkr. *kisala*- est représenté par *kisul* en marathe, sans doute sous l'influence de *ḷ* cérébral (v. § 79) ; enfin on trouve *kulolī*, *kululī* à côté de *kalolī* « rut des chevaux » ; cf. le doublet hindi *kalol-kilol* ; y a-t-il ici trace de l'influence de *kulā* « fesse » ?

On trouve *u* pour *i* dans *bund* « goutte », skr. *bindu*-. Il semble qu'il y ait eu métathèse de *i* et *u* à en juger par l'opposition de *undar* « rat » forme du marathe, du guzratī et du singhalais, et *indūr* forme des langues orientales. En sanskrit déjà on trouve côte à côte *puñjila*- et *piñjūla*- « touffe » (v. Wackernagel, p. xxxiii, 277). Il est à remarquer que *bind* et *bindem* sont vivants en marathe, avec un sens légèrement spécialisé : « goutte de sperme, sperme ». — *cunṇem* remonte au prākrit et diffère de *ciṇṇem* ; l'*u* de *susar* (*ṣiṣumāra*-) est également attesté en prākrit et provient d'une assimilation.

u est souvent écrit *v*, v. § 55 et 57.

e.

§ 77. *e* = pkr. *e* issu de :

skr. *e* : *ek* (*eka-*), *eṇem* (*eti*), *kevdā* (*ketaka-*), *kes* (*keṣa-*), *khevā* (*kṣep-*), *ceṇaviṇem* (*cetana-*), *dev* (*deva-*), *des* (*deṣa-*), *deh* (*deha-*), *deul* (*deva-kula-*), *pej* (*peyya-*), *pekhṇem* (*prekṣ-*), *peṣ-ṇem* (*preṣ-*), *mehuḍā* (*megha-*), *çeṭ* (*creṣṭha-*), *ceṇvī* (*sena-*), *veçvā* (*veçyā*), *vet* (*vetra-*), *çeṭ* (*kṣetra-*), *çev* (*cheda-*) etc. Instrum. en *-em* (skr. *-ena*).

skr. *ai* : *gerā* (*gairika*), *tel* (*taila-*), *mehuṇā* (*maithuna-*).

skr. *aya* : *keṇem* (*kraṇa-*), *vaḷem* (*valaya-*) je (*jaya*) ; *deṇem*, d'où *leṇem* (Pischel, § 474) ; v. § 62.

skr. *i* : *peṇḍ* (*piṇḍa-*), *bel* (*bilva-*), *veṭh* (*viṣṭi*) ; cf. plus bas.

e provient de contractions, v. § 62 et 63.

Exceptionnellement, *e* représente *a* sous l'influence de *i* voisin : *çeḷ* (*çayyā*) remonte au prākrit, *mer* (*maryā-*) et *vel* (*vallī*) à la deçī ; le fait est fréquent en concanī (L. S. I., Mar., p. 171) : c'est en effet au Concan qu'on note *verim* « jusqu'à » : m. *var(i)* ; en tout cas dans *uver*, *ḍher*, peut-être *eṇḍ* et la forme extraordinaire *açiṇ* « 80 » (v. § 58), l'altération est sûrement moderne.

Quelques exemples obscurs de *e* pour *a* : *çeṇvurī* en regard de *sāṇvar* (*çalmalī*) remonte au prākrit, *ḍheṇkun* (*daṇṣ-* ?) à la deçī ; *āghedā* à côté de *āghāḍā* est peut-être emprunté au guzratī, *kheṇkaḍ* (*karkaṭa-*), peut-être à l'hindi ; dans *nirekḥṇem* il peut y avoir eu restitution étymologique ; *hiseb* est une forme persane de ar. *ḥisāb*, *kberij* est sans doute une prononciation empruntée à l'ourdou (qui écrit *kharij* pour ar. *khārij*). Mais on ne saurait expliquer *uleṇḍbālem* à côté de *ulāḍbāl*, *paleṭan*, à côté de *palātan* (forme étymologique, confirmée par la deçī), ni *be-* en regard de *bā-* « deux » (*dvā-*), ni *cave-* en regard de *cāv-* « quatre » (*catuḥ-*) dans les noms de nombre composés.

ḷhevṇem n'est pas le successeur direct de pkr. *ṭhāai ṭhāi* (*sthā-*) : il sort d'un pkr. **ṭhei* extrait de *uṭṭhei*, etc.

o

§ 78. o pkr. = o, skr. o : omṭh (oṣṭha-), koṇ (koṇa-), koṭhā (koṣṭha-), kor (kora-, kola-), kolhāl (kolāhala-), komval (komala-), kos (kroṣa-), goṭhā (goṣṭha-), goṇ (goṇī), got (gotra-), jogā (yogya-), jot (yoktra-), joṣī (jyotiṣ-), ḍolā (dola-), loṇ (loma), lohār (lobakāra-), sos (ṣoṣa-), solā (ṣoḍaṣa) etc.

-o final du nominatif après h : kalho (kalaha-), ghobo (d. goha-), māho (māgha-), moho (moha-), loho (lobha-); cf. § 39.

, skr. -au : koslā (kauṣa-), koḷī (kaula-), goḍ (gauḍa-), gorā (gaura-), cor (caura-), tol (taulya-), motīm (mauktika-), mol (maulya-).

, skr. āpa dans ovarī, osarṇem, osar, osrī.

, skr. āva : hoṇem (bhava-), loṇ (lavāṇa-), loṇī (navanīta-). A l'initiale : oṇavṇem, oṇvālṇem, oṇvalā, orapṇem.

, skr. ūva : sonem (suvarṇa-).

pk. ūva, skr. ūpa : omvas (upavāsa-), oḷakhṇem (avalakṣ-), etc.

N. B. — On ne peut en principe reconnaître dans un mot composé commençant par o- si ce préverbe représente skr. apa-ava- ou ūpa-, ni même souvent ut-, étant donnés les échanges fréquents entre o- et u-, v. § 81.

ava tend à se réduire à o non seulement en prākṛit, mais depuis, et à toutes les époques : ainsi s'expliquent loṇī (navanīta-), paḍosā (pratīvāsa-), koṇ (si kavaṇa- « qui ? » n'est pas uniquement un type étymologique transporté dans la littérature), daroḍā (d. ḍaḍavada-); à l'époque récente on trouve de nombreux doublets : keḍhol à côté de keḍharval, ekosa forme populaire du tatsama ekavasa : de même amos, amūs en regard de avas (skr. amāvāsyā); angochā (angavastra-) est probablement un emprunt. L'intermédiaire est évidemment au : cf. dauḍ (drava-).

A l'initiale, va- et o- se confondent : vaḷṇem (vaḷ-, vart-), vatīm (vaktra-), vaḷṇem (valana-) par exemple sont les seules formes attestées, mais on a oḍṇem à côté de vadḷṇem (vardh-), ovar à côté de va(h)var (vadhuvāra-), ohmāy à côté de vahmāy (vadhumāṭṭ-), oḍhaṇ ohaṇ ohaḷ à côté de vāhaṇ vāḷṇem vābli (rac. vah-) : il est vrai que dans ohaṇ par exemple, qui est un mot dialectal, on peut supposer l'influence d'un mot comme skr. ogha-; cf. aussi ojḥm.

Il en résulte que l'on ne sait souvent si l'on a affaire à une réduction directe de *ava* en *o*, ou s'il faut supposer l'apocope de l'*a* initial, apocope dont on a d'ailleurs des traces dans les textes sanskrits (Wackernagel, II, § 29 b z, z; Whitney, § 1087); les deux procédés ont dû coexister : ainsi s'expliquent les doublets *oṇavṇem* : *vaṇavṇem* (*avanam*-), *ohaḷ* : *vahaḷ* et *oghaḷ* : *vaghaḷ* (*avagal*-, *avaghy*-), *omj(h)aḷ* : *vaṃjaḷ* (étymologie obscure : *añjali*- ou **avāñjali*-?), *osvā* : *vasvā* (*avacchada*-), *olaṃg(h)ṇem* : *valaṃgṇem* et probablement *vapṇem* : *opṇem* « vendre ». De même *omgaḷ* : *vaṃgaḷ* (*amaṅgala*-), *ol* : *valī* (*āvalī*-), *ouml* : *vauml* (*vakula*-) : cf. *vovā* en face de *vāmv* (*vyāma*-).

§ 79. Ces échanges sont rendus plus aisés par le fait que *a* bref a une prononciation postérieure ; en mahāri cette tendance est poussée à l'extrême et aboutit à une prononciation *o* : *ānond* (*ānanda*-), *baros* (*barṣa*-), *duckol* (*duṣkāla*-), v. L. S. I., Mar., p. 157. D'une façon générale, au Concan, *o* tend à se substituer à *a* :

1° Sous l'influence d'une labiale, ainsi qu'il résulte d'abord des exemples cités, L. S. I. Mar., p. 167 : *boreṇ* « bien » (m. *bareṇ*), *boiṇ* « sœur » (m. *bahīṇ*), *mhuṇ*- et *mon*- : « dire » (m. *mhaṇ*-), *poḍ*- « tomber » (m. *paḍ*-) ; cela arrive aussi dans la langue normale, surtout quand cet *a* est nasalisé, c'est-à-dire quand il a déjà spontanément tendance à s'assourdir, cf. *kaṃṇs* prononciation vulgaire du ts. *kaṃsa*, et inversement *kaṃṇā* prononciation propre aux femmes pour *kovaṣā* « vengeur ». De là, à côté des formes avec *a*, *povleṇ* (*prabāla*-), *povādā* (*pravāda*-), *bhoṃvṇem*, *bhoṃvādṇem* (*bhram*-), *bhoṃvvar* (*bhramara*-), *bhoṃs* (d. *bhamāsa*-), *loṃbṇem* (*lambana*-), *ṭhoṃb* en regard de *ṭhāṃb*- (*stambba*-) ; inversement on trouve *laṃv* pour *loṃ* (*loma*). Là où il n'y a pas de nasalité, le phénomène est beaucoup moins fréquent : cf. *mahāg* en regard de *guz*. *moghuṃ* (*mahārgha*-).

2° Sous l'influence de *l* cérébral. De là *visulṇem* à côté de *visalṇem* (*vikṣal*-), *saṃgulṇem* forme concanie de *saṃgaḍṇem* (*saṃghaḍ*-), *iṃgol* (rare) et *kilos* (donné comme dialectal) à côté de *iṃgal* (*aṅgāra*-) et *kilas* (*kilāsa*-), *kisul* (où il y a peut-être une substitution de suffixe, soit **kisaulā* < *kisalāa*- d'après le doublet *devālaya*- : *devakula*-, pkr. *devaula*-, *deula*-), *pākolī* à côté de *pāṃklī* (*pakṣma*-).

3° Sous l'influence de *u* dans une syllabe voisine : *korn* = *karūn* « ayant fait ». Ceci est à peu près inconnu de la langue normale,

4^e Par assimilation de *o* de la syllabe précédente si la consonne intermédiaire est *h*: *loho*, *moho* nom. sing.; cf. *mohorā*, *ḍoholā* pour *mohrā* (*mukhara-*), *dohlā* (*dohada-*) dans la langue poétique (v. Joshi, § 175, 3).

Observation commune à *e* et *o*.

§ 80. *e* et *o* se substituent à *i* et *u* dans des conditions mal définies. En prākṛit, de même que *i*, *u* servaient à noter *e* et *o* brefs, notamment devant consonne géminée (Pischel, § 79-84), *e* et *o* se substituent à *i* et *u* en cette position (Pischel, § 119, 122, 125, 127). Les raisons en sont visibles : d'une part l'absence de signe pour *e* et *o* brefs (v. Jacobi, *K. Z.*, XXV, 29), d'autre part la fermeture des phonèmes *e* et *o*. Mais s'il s'agissait de pures notations graphiques, on s'attendrait à voir dans les langues modernes, soit le rétablissement général de *i* et *u*, soit leur disparition totale. Or ce n'est pas le cas ; en regard des exemples normaux de *i* et *u*, on trouve *e* et *o* :

1^o Dans certains mots précisément attestés en prākṛit avec *e* et *o* : *et̥hem* (*it̥haṃ*), *peḍhī* à côté de *piḍhem* (*piṭha-*), *bel* (*bilva-*), *veṭh* (*viṣṭi-*), *ṣeṇḍār* (*sindūra-*) ; peut-être *gheṇem* (pkr. *geṇh-*, skr. *gr̥h-*) et *khel̥nem* (pkr. *khel-*, skr. *kriḍ-*) ; *ol* (*udra-*), *koh̥lem* (*kuṣmāṇḍa-*), *koḍh* (*kuṣṭha-*), *toṇḍ* (*tuṇḍa-*), *thor* (*sthura-*), *pokhar* (*puṣkara-*), *poṭhī* (*pustaka-*), *polā* (*pūla-*), *mogar* (*mudgara-*), *moth* (*mustā*), *mol* (*mūlya-*, mais peut-être aussi **maulya-* : cf. *tol* = **taulya-*) ; *soṇḍ* (*cuṇḍā*) correspond à la forme du pali (*soṇḍā*) ; à la deçà remontent *koḍ* « amour », *koleṃ* « bosse du buffle », *coj* « merveille », *bokaḍ* « bouc » (*bukka-*), *moḥā* « pantoufle » (qui est un emprunt au persan *mūcah*).

2^o Dans d'autres mots il s'agit sans doute d'une alternance d'origine indo-européenne, notamment dans les thèmes verbaux du type : *phednem* : *phiṭnem*, (pkr. *phid-*) ; ainsi *ceṇnem* : *ciṇnem* (celui-ci est vulgaire ; cf. skr. *ciṇṭa-*), *bhoknem* : *bhuknem* (pkr. *bbukk-*), *ghotnem* : *ghuṭghuṭnem* (pkr. *ghuṭṭ*, *ghoṭṭ-*), et par analogie peut-être la création de *ṣeṇḍanem* (*chid-*), *leṭnem* (rac. *li-*), *kopnem* (*kūpya-* ; à moins que ce ne soit un verbe refait sur le tats. *kopa*), *leṇnem* (populaire) : *liṇnem* (*likh-*) ; cf. *hiṃṣnem* dont l'*i* attesté en deçà correspond à *e* du sanskrit *heṣ-* (*hṛeṣ-*) et du m. *he(m)ṣnem*. De même pour l'alternance du substantif verbal et du verbe ; *toṭā* (cf. *toḍī* et *toḍnem*) en regard de *tuṭnem* (*truṭ-*), *khoda* de *akhudnem* (*khoda-*, *kuṇṭh-*). C'est enfin le transport du thème

verbal dans le participe qui explique le vocalisme de l'expression composée *denlen* (pkr. *diṇṇa-*).

3° Dans des cas obscurs. Dans *vehlā* on pourrait admettre, soit une différenciation des deux *i* de skr. *vibhītikā*, soit un intermédiaire pkr. **vehiḍiā* : mais il ne faut pas oublier que c'est un nom de plante, et que d'ailleurs il y a en sanskrit des noms de plantes analogues comme *vibhala-*, *vedhaka-*. Nom de plante aussi *terḍā*, dont le doublet *tirḍā*, dialectal, paraît plus ancien. Mais, pas plus que pour les exemples remontant au prākṛit, on ne saurait donner provisoirement d'explication satisfaisante pour le vocalisme de *aherā* (cf. *ahirā*), *çegaṭ* (*çigru-*), *ocā* (*uccaya-*), *osaṃgā* (*ut-saṅga-*, avec substitution du préverbe *ava-* à *ut-* ?), *koḍeṇi* (d. *kūḍa-*) *koṃḍāḷeṇ* (*kuṇḍala-*), *gophā* (*gulpha-*), *tondel* (cf. *tund*), *tor* (à côté de *tār*, skr. *turī*), *coṃc* (*cuṃcu-*) *coclā* (d. *cumculia-*), *nikkordā* (d. *nikkhu-ria-*), *poṃkh* (*puṃkha-*), *bhoj* (*bhārja-*), *mos* (dial. à côté de *mās*, skr. *mūṣa-*), *moḷi* (*maḷikā*), peut-être *oj* (*ārjas-*), *kor* (*krūra-*), *kolī* (*kulyā-*), *poṭ* (*puṣṭa-*). — Inversement *tūṇ* s'accorde avec le sanskrit et se sépare de pkr. *tona-* ; *suṃṭh* a été conservé tandis que l'hindi et le kaçmiri ont *soṃṭh*, *çoṃṭ* ; et *kudāl* (skr. *kuddāla-*) n'existe plus qu'en marathe et en hindi, les autres langues ont *o*.

Il est possible que ce soient là les traces de doublets remontant très loin dans le passé : cf. dans le Divyāvadāna les formes coexistantes *mūṭa-* (*mūḍha-*) et *moṭa-* dont les équivalents se retrouvent en marathe : *muḍi*, *moṭ*. Provisoirement on ne saurait tenter une explication plus approfondie.

Dans *bāber*, en regard de pkr. *bāhiṃ* (*bāhira-*), v. mar. *bābirilā* (inscr. de 1206), *e* est certainement bref.

Le persan *i* paraît représenté par *e* dans *mehtar*, *pehran*, mais c'est parce que *i* persan devant *h* s'ouvre en persan même, v. Horn, *Neupers. Schriftspr., Grundriss d. Iran. Phil.*, I, 2, § 4) ; à *u* de l'arabe correspond *o* dans *morāmbā*, peut-être pour une raison analogue (ib. § 6) ; d'ailleurs il semble intervenir ici une étymologie populaire.

CONSONNES

OCCLUSIVES

§ 81. On a vu au § 14 que par suite des altérations subies en moyen-indien par les anciennes consonnes intervocaliques, il n'existait plus en prākṛit d'occlusives à l'intérieur du mot, sauf lorsqu'elles étaient géménées. Plus tard, par une dernière conséquence de la faiblesse des intervocaliques, ces géménées se sont simplifiées le plus souvent, du moins dans les langues occidentales autres que le penjabi (v. Grierson, *Phon.*, p. 21 et suiv.), et notamment en marathe, où les exceptions semblent généralement dues à des emprunts.

On aboutit ainsi en marathe à un système où s'opposent d'une part les occlusives initiales ou issues d'anciennes géménées, d'autre part ce qui reste des anciennes intervocaliques ou se substitue à elles. Cette opposition s'est étendue dès le prākṛit à *y* (*y* initial et *-yy-* donnent en pkr. et m. *j* ; *y* intervocalique disparaît ; m. *y* n'a pas d'existence réelle, v. § 54, 56 et plus bas) et à *m* (pkr. *m-* et *-mm-* > m. *m* s'opposent à pkr. m. *-mv-* issu de skr. *m* intervocalique). Elle se retrouve encore dans le cas de *n* et *l* : en effet *n* et *l* sont les formes initiales et géménées qui correspondent à *ṇ* et *ḷ*, formes réservées à la position intervocalique. Ici, chose curieuse, la différence porte sur le point d'articulation et non sur la manière d'articuler : tout se passe comme si *n*, *l* étaient par rapport à *ṇ*, *ḷ* comme *y* par rapport à *j*, ou *h* par rapport à *kh*, c'est-à-dire comme si la cérébrale était une forme intervocalique, donc faible, de la dentale.

Une seule série d'occlusives semble contredire la règle d'opposition entre les anciennes intervocaliques et les anciennes initiales ou géménées : ce sont les sonores cérébrales *ḍ* et *ḍh* qui, si l'on s'en fiait à la graphie, représenteraient indifféremment skr. *ḍ* et *ḍh* initiaux et géménés d'une part, intervocaliques de l'autre. Or l'uniformité de la graphie dissimule une différence phonétique réelle : le Dr. P. R. Bhandarkar m'informe que les consonnes en question sont articulées au même point que *ṭ* et *ṇ*, c'est-à-dire sur le palais antérieur (*g* de la figure donnée par M. Jespersen, à la fin de son *Lehrbuch der Phonetik*) quand elles sont à l'initiale ou en groupe ; mais à l'intervocalique *ḍ* et *ḍh* sont

articulés au même point que *l*, c'est-à-dire sur le palais mou (juste devant le point *i* de la même figure) : l'articulation se fait donc dans *ḍāg*, *ḍhag*, *kāḍhṇem* par exemple plus en avant que dans *kāḍbā*. On remarquera que cette opposition (qui se retrouve probablement dans les langues centrales où *ḍ* intervocalique est noté *r*, v. Grierson, *Phon.*, § 52) se fait suivant le même sens que celle de *n* et *l* d'une part, de *ṇ* et *ḷ* de l'autre : l'articulation la plus forte est en même temps antérieure.

Le tableau ci-dessous résume les oppositions caractéristiques du système des occlusives marathes.

	Initiales ou issues de géménées prakrites :				Issues d'intervocaliques anciennes :	
	non aspirées		aspirées		non aspirées	aspirées
Gutturales	<i>k</i>	<i>g</i>	<i>kh</i>	<i>gh</i>	<i>ṛéro</i>	<i>h</i>
Palatales	<i>c</i>	<i>j</i>	<i>s</i> ¹	<i>jh</i>	<i>ṛéro</i>	
Cérébrales	<i>ṭ</i>	<i>ḍ</i>	<i>ṭh</i>	<i>ḍh</i>	<i>ḍ</i> (<i>ḷ</i>) (v. ci-dessus)	<i>ḍh</i>
Dentales	<i>t</i>	<i>d</i>	<i>th</i>	<i>dh</i>	<i>ṛéro</i>	<i>h</i>
Labiales	<i>p</i>	<i>b</i>	<i>ph</i>	<i>bh</i>	<i>v</i>	<i>h</i>

Les occlusives ainsi définies ont en principe subsisté en marathe sans changement. Cependant le mode d'articulation des occlusives a subi un certain nombre d'altérations irrégulières portant principalement sur les consonnes suivant une nasale et sur l'aspiration.

OCCLUSIVES SUIVANT UNE NASALE

§ 82. Dans les groupes : nasale + occlusive, c'est l'occlusive qui est en marathe la partie résistante. La nasale est susceptible de différents traitements, dans lesquels son sort est solidaire de celui de la voyelle précédente (v. § 69) ; la consonne au contraire reste en principe sans changement. Le marathe s'accorde sur ce point avec le guzrati et s'oppose avec lui d'une part au groupe du nord-ouest, où une nasale sonorise l'occlusive sourde qui la suit, de l'autre à presque toutes les langues centrales où la nasale tend à l'emporter sur l'occlusive sonore (v. J. Bloch, *J. As.*, 1912, I, p. 332 et suiv.; et les exemples donnés par Grierson, *Phonol.*, p. 34 à 38; cf. ci-dessous § 124) : De ces deux derniers types d'altération on ne trouve en marathe que des cas exceptionnels :

1. *s* issu de pkr. *ch* se confond avec *s* issu de skr. *s*, *ś*, *ṣ*, et est comme toutes les palatales susceptible de deux prononciations suivant le timbre de la voyelle suivante.

Les mots *kunji* (*kuñcikā*) et *paṅg* (*paryaṅka* : cf. m. *pālak*, *pālakḥ*) se retrouvent à peu près dans tous les dialectes et sont probablement empruntés dans un bon nombre d'entre eux : on ne saurait s'étonner que le nom de la « clef » et d'une forme de « lit » aient voyagé. Quant à *kaṅgaṇi* (*kankaṇa*-), et *kaṅgavā* (*kaṅkata*-) qui coexistent avec *kaṁkaṇ* et *kaṁkavā* il est possible que la sonorisation y ait un principe phonétique : en effet ce sont parmi les mots commençant par *k* les seuls où le groupe *ṅk* remonte au sanskrit ; or dans ces mots le sanskrit lui-même a dû hésiter, et présente par exemple le doublet *kaṅku*- : *kaṅgu*- (m. *kāṅg*) ; au contraire là où le marathe a conservé *k* intérieur, c'est qu'il s'agit d'un ancien *kk* (*kaṁkaṇ* = skr. *kakkola*-, *kaṅkola*-) issu lui-même généralement de *rk* (*kāṁkḍi* < *karkaṭikā*, *kaṁkar* < *kar-kara*-, *kukar* < *kukkura*-, *kurkura*-) ; *kunḱūṁ* semblerait donc remonter non à skr. *kuṅkuma*- (cf. sindhi *kuṅgū*), mais à la forme attestée par le tokharien *kurkama*- et le sogdien *kurkumba*- (formes communiquées par MM. Sylvain Lévi et Gauthiot).

Le second type d'altération ne se constate que dans des doublets récents du type *vindhṇem* : *vinhṇem* (*vyadh*-, pkr. *vindh*-) ; et dans les formes aberrantes du nom de nombre « cinq », qui sont au contraire de date très ancienne et qu'on trouvera étudiées au chapitre des noms de nombre.

L'ASPIRATION

§ 83. L'aspiration des occlusives donne lieu en marathe comme dans les langues parentes à des variations fréquentes, qui restent cependant trop sporadiques et trop irrégulières pour qu'on puisse y reconnaître une loi. On trouve partout des cas d'aspiration d'occlusives non aspirées, et de perte d'aspiration dans des occlusives aspirées ; seul le singhalais, semblable aux langues dravidiennes du sud, ses voisines, ignore toute aspiration (Geiger, § 14, 3 et § 27).

§ 84. Parmi les phénomènes d'aspiration il faut distinguer deux cas. A l'initiale des mots, l'aspiration remonte souvent au prākṛit et se retrouve souvent aussi dans les langues congénères. C'est le cas dans *khasṇem* (*kas*-), *khāpar* (*karpara*-), *khil* (*kīla*-; *khīla*- est attesté en védique tardif et en pali), *khujā*- (*kubja*-), p.-ē. *khem-kaḍ* (cf. *kāṁkḍi* ; skr. *karkaṭa*-), *khelṇem* (s'il s'agit bien de skr. *krīḍ*-; *khel*- est attesté dès le Rāmāyaṇa), *phaṇas* (dialectalement

La formation de la langue marathe.

paṇas, *panasa-*), *pharas* (*paraṇu*), *phāsā* (*pāṇa-*, cf. *saphāṁci*). *phāsoli* à côté de *pāsoli* (*pārṇva-*? cf. pali *phāsulikā*), *bhiṣeṇ* (*bisa-*), *bhiṃs* (*bṛsī*), *bhukṇeṇ* (*bukk-*), *bhiṃs* (*busa-*). Les explications jusqu'ici fournies pour les formes prākrites de ces exemples sont insuffisantes : le *s-* prosthétique alternant en indo-européen dans des conditions inconnues avec la consonne initiale *k-* ou *p-* isolée, probable dans un cas comme *khāpar*, possible ailleurs (v. Wackernagel, I, 230 *b*, Pischel, § 205, 206, n. 2), ne permet pas de rendre compte de l'aspiration des sonores ; l'influence de *r* ou *s* voisins, admise par M. Jacobi (*Ausgew. Erz.*, § 21), semble s'appliquer mieux à ce cas (cf. l'exemple skr. très ancien *jaṣa-* : *jhaṣa-* cité par M. Wackernagel au § 144) et rendre compte par exemple de *ghoṃs* (*gucchā*). Il est possible au reste que les formes modernes à *bh-* initial soient en réalité plus authentiques que les formes correspondantes à *b-* du sanskrit ; et *b-* serait alors lui-même le résultat d'une dissimilation par la sifflante : on sait en effet que *b-* indo-européen est très rare et que *b* sanskrit représente plus d'une fois i. e. *bh* (v. Wackernagel, § 105 ; cf. l'observation de Pischel sur *ghēp-* citée § 106) ; dans ce cas les formes modernes tiendraient au maintien de *bh-* ancien en présence de *s* ou *r* ; ainsi s'expliquerait peut-être *bher* (h. *ber*, m. *bor*, skr. *badara-*) ; *bhukṇeṇ* « aboyer » est le seul exemple où il n'y ait pas de sifflante : mais le mot peut admettre comme mot expressif un traitement spécial du même type que *kās-* > *khas-* « tousser ».

En somme, sauf dans le cas de *b-* : *bh-* on peut admettre qu'il s'agit d'une assimilation — anormale d'ailleurs — de l'initiale à l'aspiration implicite dans la sifflante ou *r* : cette hypothèse semble se confirmer par l'examen des différentes formes correspondant à skr. *kubja-*, *kubhrā-*, cf. *khujā*, *khubā* à côté de *kubḍā*, et par *jhuṇjhuṇeṇ* (*yudhya-*).

On trouve un exemple analogue au précédent dans *bhāph* à côté de *bāph* (*vāṣpa-*), mais il n'appartient sans doute pas au marathe : l'existence de *vāph* dans cette langue fait soupçonner que la forme à *b-* est un emprunt ; on peut en dire autant de *phat-tar* à cause de son redoublement (cf. *pāthar*) et de *themb* (skr. *tip-* : *step-*) à cause de la sonorisation de *p* après nasale.

Certains exemples peuvent s'expliquer encore par des contaminations : ainsi *ghāgar* (*gargara-*) « pot à eau » peut avoir subi l'influence de son homonyme *ghāgrā* « babillage » (*gharghara-*),

qui exprimait du même coup le gazouillement de l'eau. Le nom du « filet » *phāms* ou du « dé à jouer » *phāsā* (*pāca-*, *pācaka-*) peut avoir subi celle de la racine *sparç-*; ce qui avait du coup l'avantage de désencombrer le radical **pās-* déjà représentant de *pārçva-* et *pāccāt*, voire *pakṣa-* (on constate inversement la désaspiration de l'initiale dans les semi-tatsamas faits sur *sparç-* : *paras*; v. Grierson, *Phon.*, § 60, et cf. pr. *aputṭha-* = *asprṣṭā-*, m. *apūt*). Mais il reste des formes réfractaires à toute explication, comme *phol* en regard de *pol* (pkr. *polla-*), et comme, surtout, les mots à *jh-* initial : l'aspiration *y* est postérieure à la *deçi* dans *jhād* et *jhoṭiṅ*; cf. *jhoṃpneṃ* « dormir » en regard du canarais *jomp-*; l'exclamation *jheṃ* à côté de *jeṃ* « quoi » (*yat*); *jhaṇi* « même si » qui semble s'apparenter à *jāṇā* « comme si, comme » de la rac. *jaṇ-* (skr. *jñā-*), surtout *jhālā*, participe passé du verbe « être », qui remplace tôt l'ancien *jālā* (*jāta-*). Les mots à *jh-* initial sont d'ailleurs généralement obscurs; cf. § 107.

§ 85. A la fin et à l'intérieur du mot, les exemples d'aspiration sont encore plus sporadiques et obscurs.

Les tatsamas *kaṃp(h)*, *aṃk(h)* fournissent des exemples sûrs pour la finale; le doublet *kap* : *kaph* désignant le « coton » est difficile à interpréter en l'absence d'une étymologie pour les formes *kāpūs* et *kapās*; il reste possible que *kap* représente la forme la plus ancienne, dont *kaph* dès lors serait une altération; il est également possible que *kaph* ait été emprunté à quelque dialecte où *s* devenu *h* (cf. s. pj. *kapāh*, or. *kapā*) et se soit ensuite désaspiré; les mots *jāmb(h)* (*jambu-*), *vāk(h)* (*valka-*) ne sont pas isolés : cf. *jāmb(h)aḷ* et *vāk(h)aḷ* cités ci-dessous.

§ 86. Les exemples d'aspiration à l'intérieur du mot sont un peu plus nombreux.

Quelques-uns sont probablement de pure apparence. Le mot *vaghaḷ-oghaḷ* (*avagal-*) a pu subir l'influence du tats. *ogha-* ou de *oḥhar* (*avakṣar-*); *muṃḍ(h)ā* « chauve » (*muṇḍa-*) a pu subir celle du mot *muṇḍhī* « tête » (*mūrdhan-*), qui par une action en retour est devenu *muṇḍi*; *olaṃghneṃ* porte peut-être la trace d'une contamination des racines *lag-* « tenir » et *laṅgh-* « sauter », ou *lambh-* « pendre »; *buj(h)nem* (pkr. *bojja-*) a pu être influencé par son homonyme *bujhneṃ* (*budhy-*); *gumphā* « retraite silvestre, bercéau, caverne » semble malgré l'autorité d'Hemacandra se rapprocher mieux de skr. *guṣp-*, *guṣh-*, *gumṣh-* « tresser » que de la racine *gup-*, « cacher, protéger ».

Un groupe à part est formé par les mots à *-mb(h)-*, où l'alternance est ancienne : le védique a *ramb-* : *rambh-*, le sanskrit oppose *ambu-* à *ambhas-* et *abhra-*, plus tard *jambīra-* à *jambha-* et *jambhira-* (Wackernagel, § 109) : c'est ainsi sans doute que s'expliquent les formes *ālamb(h)em*, *jāmb(h)ūl*, *bāb(h)ūl*, peut-être même *cumb(h)aḷ* (p. *cumbaḷa-*). Mais il reste encore bien des exemples tout à fait obscurs ; ainsi *niḍ(h)aḷ* (*lalāṭa-*, pkr. *niḍāla-*), *pāṇḍhar* (*pāṇḍara-*), *pārkh(h)ā* (*pārakya-*), *pālkhī* plus usuel que *pālki* (*paryaṅka-*), *peṇḍ(h)i* (*piṇḍa-*), *vāphā vāphnem* (tats. *vap-*).

§ 87. La désaspiration des occlusives aspirées se rencontre exclusivement à l'intérieur et à la fin du mot. Les cas où une consonne initiale non aspirée semble correspondre à une ancienne aspirée se trouvent dans des conditions spéciales : ainsi *garat* pour *gharat* (*grhasthā*) peut provenir d'une dissimilation provoquée par l'ancien *-th* final de **gharatt(h)ā* ; quant à *dāi* « nourrice », ce n'est pas pkr. *dhāi*, c'est un emprunt iranien.

§ 88. La position finale est particulièrement favorable à la désaspiration ; aussi les exemples en sont assez nombreux à cette place. Du reste, à en juger par les hésitations de la graphie, non seulement en marathe mais dans les langues parentes et d'une langue à l'autre, la désaspiration doit être plus générale que l'orthographe ne le révèle. On trouve notés en marathe :

Gutturales : *bhik* (*bhikṣā*), *bhūk* (*bubhukṣā*) ; *cauk* (*catuska-*) ; *jāṅg(h)* (*jaṅghā*), *mahāg* (*mahārgḥa-*), *savaṅg* (*samargḥa-*) ;

Palatales : *gūj* (*guhya-*), *māj* (*madhya-*), *vāṃj* et *sāṃj*, moins usités que *vāṃjh* et *sāṃjh* (*vandhyā*, *sandhyā*) ;

Cérébrales : *iṭ* (*iṣṭā*) et *uṇṭ* (*uṣṭra-*) ont déjà perdu leur aspiration à l'époque prākrite (*iṭṭā*, *uṭṭa-*, Pischel, § 304) ; on a de même *apūṭ* (*asprṣṭa-*, pkr. *apuṭṭha-*), *kaṭ* (*kaṣṭa-*), *kaṇṭ* (en regard de *kaṇṭhā*, *kāṇṭhem*, etc., skr. *kaṇṭha-*), *nāṭ* (en regard de *nāṭhā*, skr. *naṣṭa-*), *pālaṭ* (d'où *pālaṭnem* ; cf. *pālthā* ; skr. *paryāsta-*) ; *laṭ* (pkr. *laṭṭhi-*), *lāṭ* (pkr. *laṭṭha-*), *saṭ(h)* (*ṣaṣṭi-*), *ṣīṭ* (*ṣṛṣṭi-*), *beṭ* (pkr. *beṭṭha*) ; *ākḥāḍ* (*āṣāḍha-* ; mais c'est sans doute un mot emprunté ; cf. les formes guz. et sindhi), *koḍ(h)* (skr. *kuṣṭha-*, *koṭha-*), *dīḍ(h)* (pkr. *divaḍḍha-*), *meḍ(h)* (pkr. *medhī*) ;

Dentales : *garat* (*grhasthā*), *rohaṇṭ* à côté de *rovaṇṭh*, *roṇṭ(h)* (*romantha-*), *vīṭ* (dial. *vīth*, skr. *vitastī-*), *ṣīṭ* (1° skr. *sikṭha-* ; 2° deçī *sitthā*), *bāt* (*hasta-*) ; *ansūd* (*annaṣuddhi-*), *āsand*

(*açvagandha-*), *khād* (pkr. *khaddha-*), *gīd(h)* (*gṛdhra-*), *pārad(h)* (pkr. *pāraddhi-*), *saband(h)* (tats. *sabandha-*; *band* au contraire n'a rien de commun avec skr. *bandha-*, c'est un emprunt au persan), *sāṃd(h)* (*sandhi-*);

Labiales : *julūp* (persan *zulf*), *çem(b)* (*çleşma*).

§ 89. A l'intérieur du mot les exemples de désaspiration sont également assez nombreux. Il est souvent difficile de dire si l'altération n'a pas son origine dans un mot plus court où l'aspirée était finale : ainsi on ne sait quelle est la forme primitive, de *bhūk* ou *bhukṇem*, de *saṃt(h)* ou *sāṃt(h)ṇem*, de *-sūd* ou *sud(h)ā*, ni si les verbes à radical en *-t*, terminaison d'un ancien participe, ont reçu leur radical sans aspirée ou ont perdu l'aspiration depuis. Inversement les formes du pkr. *iṭṭā*, *uṭṭa-*, si ce ne sont pas des réfections archaïques, semblent indiquer que l'altération des consonnes considérées ci-dessus comme finales a pu se produire au moment où elles ne l'étaient pas encore. Enfin il est tel cas où l'hésitation entre la consonne aspirée et la non aspirée est ancienne : ainsi dans le nom du « sucre », attesté d'une part sous la forme de skr. *çarkarā*, pkr. *sakkara-*, de l'autre sous celle de pali *sakkharā*, cf. *σικχαρι*, transcription provenant sans doute de l'Inde occidentale.

Même en tenant compte de ces observations, il est impossible d'expliquer phonétiquement tous les faits. Dans les listes qui suivent on ne peut pas ne pas noter la fréquence des mots qui contiennent une sifflante ou une aspirée ; la dissimilation due à la présence de ces phonèmes explique sans doute pour une bonne part la chute de l'aspiration. Cette remarque s'applique d'ailleurs aussi à bon nombre des exemples de désaspiration en position finale ; mais les cas divergents sont trop nombreux pour qu'on se contente de cette explication. Mieux vaut ici encore grouper les exemples sans chercher à les interpréter tous :

Gutturales sourdes : skr. *ṣk* est représenté par *kh* dans *poṣkar* (*puṣkara-*), *vikṣarṇem* (*viṣkar-*), mais par *k*, non seulement dans *dukaḷ* (*duṣkāla-*; cf. pkr. *dukkara* < *duṣkara-*), *nikāmi* (*niṣ-karma-*) où la composition, étant sentie, a pu conserver au mot principal son *k* initial (cf. deçi *nikkaḍo* < *niṣkaṭa-*, et probablement *nikāl*-emprunté par le marathe à l'hindi), mais encore dans *sukā* (à côté de *sukhā*, rare et sans doute étranger ; skr. *çuṣka-*). De

même skr. *kṣ* représenté normalement par *kh* (v. §. 104) l'est par *k* dans *çikṣeṇ* (*çikṣ-*), *bhukṣeṇ* (*bubhukṣ-*; cf. *bhūk* < *bubhukṣā* plus haut), probablement aussi dans *pek(h)ṇeṇ* (*prekṣ-*) et deux autres verbes sans doute aussi dérivés de la racine *ikṣ-*, *paikṇeṇ* « attendre » et *aikṇeṇ* « entendre »; aucune trace d'aspirée non plus dans *pāklī* (*pakṣma-*); outre le doublet *sākhar* : *sākar*, le marathe a les deux formes coexistantes dans *sām̐k(h)ṇeṇ* *sām̐k(h)aṇeṇ* (pkr. *saṃkhāi*), *sām̐k(h)aḷ* (*çr̥khālā*; la forme sans aspiration est attestée dans les *prākṛits* jainas). — De même pour la sonore : *sāṃgaḍ* *sāṃgaḍṇeṇ* *sāṃguḷṇeṇ* (*saṃghaṭ-* : *sāṃguṇeṇ* (pkr. *saṃ(g)h-*), *suṃgṇeṇ* (cf. deçī *suṃghia-*);

Palatales sonores : les passifs *dājṇeṇ* (*dahya-*), *ruj(h)ṇeṇ* (*ruhya-*; mais peut-être existe-t-il un doublet indo-iranien sans aspiration. v. au lex.), *reṃjṇeṇ* (*rih-*?), *çijṇeṇ* (*sidhya-*; *çijhṇeṇ* existe aussi, mais est moins autorisé); de même *samajṇeṇ* (*-dhyā-*?; cf. h. s. *samajh-*), *mājṇeṇ* *mājārṇeṇ* (*madhya-*; cf. *māj* cité plus haut). Sur *niçc-* > *nic-* v. § 101.

Cérébrales sourdes : *agṭ(h)ī* (*agnistha-*), *āṭṭṇeṇ*, *adṭis*, *aḍsaṭ* (*aṣṭa-*), *bhaṭakṇeṇ* (*bhraṣṭra-*), *sāṃṭ(h)ṇeṇ* (*saṃsthā-*), *çeṭ(h)ī* (*çreṣṭhin-*). Il faut ajouter ici les verbes faits sur des thèmes de participe en *-tṭha* : *umaṭṇeṇ* (*unmṛṣṭa-*?), *ghāṭṇeṇ* (*ghṛṣṭa-*), *nisaṭṇeṇ* (*nīṣṭa-*), *piṭṇeṇ*, (**pṛṣṭa-*), *miṭṇeṇ* (*mṛṣṭa-*; cf. *māṭhṇeṇ*); l'étymologie de *sāṭ(h)īṇ* « pour » est incertaine : il semble à première vue qu'on ait affaire à un composé de *artha-* : mais les formes s. *sāṭo* « échange », g. *sāṭa* « en échange de » permettent de soupçonner la confusion de deux mots voisins de sens et semblables sauf l'aspiration : du reste *sāṭ-* est sans étymologie connue.

Cérébrales sonores : *aḍic* *aḍkā* *sāḍe* (*ardha-*; cf. *dīḍ(h)*), *oḍ(h)aṇ* *oḍ(h)aṇī* (deçī *oḍḍhaṇaṇ*, *oḍḍaṇī*), *sāḍ(h)a* (*çyālivoḍha-*); *gāḍṇeṇ* n'est pas sûr, il peut représenter *gart-* aussi bien que *gāḍh-*; quant à *muṇḍ(h)ī* (*murdhan-*) ce mot peut avoir subi l'influence de *muṇḍa-* sur lequel à son tour il a agi (v. § 85).

Dentales sourdes : *ut(h)aḷ* (pkr. *utthal-*), *koṭ(h)riḥ* pour *kothimbir* (*kustumbarī*). — Dentales sonores : *uḍav* (*uḍdhav-*), *sud(h)a* (*çud-dha-*; cf. *ansud* cité plus haut); *vindrūṇ* doublet de *vindhrūṇ*, contient peut-être, non la racine *vindh-*, mais le skr. *vidra-*.

Labiales sourdes : *apāt* (*asprṣṭa-*, pkr. *apuṭṭha-*) peut remonter à un ancien doublet sans *s* de la racine *sparç-*, ou résulter d'une dissimilation (pkr. **phuṭṭha-* > *puṭṭha-*); l'étymologie de *pāpū*

(*pakṣma*-?) est douteuse : cf. *pāklī*. La forme *vāphā* est plus usuelle que *vāpā* (*vāpya*-) : l'homonyme *vāph* (skr. *vāṣpa*-) aurait-il agi ? — Labiales sonores : *kubḍā* (skr. *kubhra*-) remonte à un radical anciennement pourvu de deux aspirées, où la dissimilation s'est faite dans les deux sens ; cf. *khubā* et *khujā* (skr. *kūbja*-) ; *hambā*, *hambar*- résultent d'une dissimilation analogue (skr. *hambhā*, *hambhāra*-) ; quant à *jābāḍ*, à côté de *jābhāḍ*, il est d'autant plus étrange que s'il est bien un composé de *jāmbh* + *bāḍ* l'aspirée avait double raison de subsister.

§ 90. Les altérations portant sur le mode d'articulation exposées ci-dessus et celle de *ch* en *s* (v. § 102) sont les seules qu'aient subies les consonnes marathes d'une manière régulière.

L'échange entre la sourde et la sonore (sauf le cas où cet échange est déterminé par le contact de deux consonnes, v. ci-dessus, § 82 et plus bas) est à peu près inconnu. Le verbe *mac-ṇem* semble s'apparenter à *madya*- : le prākrit a déjà *maccai*, ce qui recule la difficulté à une époque antérieure au marathe ; il n'est d'ailleurs pas sûr a priori que l'étymologie soit juste, ou qu'il n'y ait pas eu de contamination (cf. l'observation de Pischel au sujet de pkr. *vaccai*, rac. *vraj*-, § 202, note 3). A la finale de certains mots d'emprunt on trouve trace d'hésitation : ainsi *jāp* à côté de *jāb* (pers. *jawāb*) ; tats. *akāmt* (skr. *ākraṇda*- « lamentation », peut-être influencé par *ākraṇta*- « tourmenté par la passion »). Dialectalement on trouve *s* prononcé *j* (c'est-à-dire *ṣ*) *ṣakalā*, *ṣhavlī* pour *sakalā*, *sāvlī* au Concan (cf. Molesworth, s. v. *sāvlī* et *L. S. I. Mar.*, p. 6). Une évolution curieuse et inexplicquée, mais attestée dès le prākrit, est celle qui a mené en certains cas skr. *ṣṭ* et *ṣṭh* non seulement jusqu'à *ṭṭh* et *ṭh*, mais jusqu'à *ḍh* en position intervocalique ; voir § 112.

LES OCCLUSIVES MARATHES ET LEURS POINTS D'ARTICULATION

§ 91. Le point d'articulation des consonnes marathes est en principe le même que celui des consonnes sanskrits. Quelques modifications partielles, et ne reposant sur aucun principe général, seront exposées à propos de chacune des catégories d'occlusives.

Gutturales.

k.

§ 92. A l'initiale, *k* succède à pkr. *k* issu de :

skr. *k*, dans *karṇem* (*karāṇa-*), *kām* (*karma*), *kīḍ* (*kīṭa-*), *kuvā* (*kūpa-*), *kel* (*kadalī*), *koḍ*(*h*) (*kuṣṭha-*), et nombre d'autres mots qu'on trouvera à leur place au lexique ;

skr. *kr* dans, *keṇem* (*kraṇa-*), *kos* (*kroṣa-*), *kolhā* (*kroṣṭhuka-*) ;

skr. *kv* dans *kaḍhṇem* (*kvath-*) ; *kaḍhai* (*kaṭāha-*) est peut-être de la même famille ; pour *kāil* « bouilloire », cela est plus douteux.

§ 93. En position intérieure ou finale, *k* remonte :

à skr. *k* après nasale : *sāṃkaḍ* etc. cf. § 82 ;

à pkr. *kk* issu de :

skr. *kk* dans *cikaṇ* (*cikkaṇa-*), dans les mots expressifs *çimk* (*chikkā*)

et *hakārṇem* (*hakkhāra-*), peut-être dans *cukṇem* (*cukk-?*) ;

ky dans *pārka* (*pārakya-*), *sakṇem* (*çakya-*), *çikem* (*çikya-*) ;

kv dans *pikā* (pkr. *pikka-* = *pakka-*, skr. *pakva-*) ;

kr dans *cāk* (*cakra-*), *cukā-* (*cukra-*), *tak* (*takra-*), *vāṃk* (*vakra-*), *sūk* (*çukra-*) ;

tk dans *sak* (*ṣaṭka-*) ;

tk dans *ukḍā* (*utkaṭuka-*), *ukar* (*utkara-*) ; *ukaṇem* (*ut-kṛt-*), *ukaḍṇem* (*ut-kvath-*, pkr. **uk-kaḍh-*), *ukalṇem* (*utkalana-*) ne remontent pas sûrement au sanskrit ; ce peuvent être des composés prākritis avec *u-* (<*ut-*, *upa-*, *apa-*, *ava-*, cf. § 78) ;

kr dans *kaṃkar* (*karkara-*), *kāmkḍī* (*karkaṭikā*), *kuṃkūṇi* (**kur-kuma-*), etc. ; v. § 82 ; *bakrā* (*barkara-*), *mākaḍ* (*markaṭa-*), *sākar* (*çarkarā*) ;

ṣk dans *cauk* (*catuṣka-*), *dukāl* (*duṣkāla-*), *sukā* (*çuṣka-*) etc., v. § 89.

§ 94. Selon Pischel, le *k* de *mukṇem*, *mokaḷ*, *moklā*, remonterait à skr. *kn* : il est certain en effet que le participe pkr. *mukka-* ne peut remonter à *mukta-*, qui donne normalement *mutta-* (cf. sgh. *mut* et les exemples de m. *t* < skr. *kt* donnés plus bas) ; mais aucun des exemples de participes rassemblés par Pischel au § 366 de sa grammaire ne s'explique sûrement par le morphème *-na-* : peut-être vaut-il mieux y reconnaître simplement une action directe du radical sanskrit ; cette influence est particulièrement probable

dans le cas de *mukṇem* etc. dont la parenté avec les tatsamas d'usage courant *mukta-* *mukti-* *mokṣa-* ne pouvait manquer d'être reconnue.

Dans cette hypothèse le *kk* de pkr. *mukka-* ne devrait pas s'interpréter phonétiquement : ce serait une simple graphie de *k* sanskrit rendue nécessaire par la règle du prākṛit qu'il n'y a à l'intervocalique que des occlusives géminées. C'est ainsi que s'expliquent également *lākaḍ* (pkr. *lakkuṭa-*, skr. *lakuṭa-*) *mukā* (pkr. *mukka-* à côté de *mūa-*, skr. *mūka-*), surtout *ek* (pkr. *ekka-*, skr. *eka-*) mot particulièrement indispensable qui ne pouvait se maintenir qu'au prix d'un artifice.

-*kk*-prākṛit est inexplicable dans *ṇakka-*, mar. *nāk* (cf. skr. *nāsā*, *nāsikā*). Il sert fréquemment de morphème en prākṛit classique : v. Lüders, *Bruchstücke*, p. 38, 41 ; Pischel, § 194, 598 ; ce morphème est sans doute déjà noté dans certaines inscriptions d'Açoka (v. Fleet, *J. R. A. S.*, 1906, p. 407-410 ; T. Michelson, *A. J. Phil.*, XXXI, p. 59). En marathe les exemples clairs en sont rares ; on le trouve dans *ṭhākṇem* (*sthā-* : cf. apabh. *thakkei*), dans des mots expressifs comme *khudakṇem*, *caḍak-*, *micakṇem*, *phaṭak-*, dans des mots sans étymologie connue : *ḍokī* (cf. le doublet *ḍoi*, *ḍhakkāḍhāṇṇikṇem* (racine *dhā-*?), *ucakṇem* (*ucca-*?). Ce morphème remonte sans doute en partie à skr. *-kya-* : le mot *pārka* le prouve clairement ; mais d'autres influences ont pu agir : la notation *pāikka-* du prākṛit n'est en réalité qu'une transcription de la forme moderne *pāik* qui est un emprunt iranien, et non le successeur de skr. *padātika-* ; d'autre part on sait que *-kk-* est un morphème courant en dravidien (v. Caldwell, *Comp. gram. of the drav. lang.*², p. 97) ; or l'existence de mots comme *cikkā* en deçī (mar. *cikkar*, *cike*) prouve que les emprunts dravidiens sont anciens en marathe, et il est permis de rapprocher l'alternance mar. *caḍ* : *caḍak* « claque » et celle du canarais *cala* « bruit d'une bulle qui éclate » : *calaka* « dextérité, vitesse », *calaken* « crampe ; se contracter spasmodiquement ».

kh.

§ 95. A l'initiale *kh-* représente :

skr. *kh* dans *khacṇem* (*khacya-*), *khaj* (*khārju-*), *khajūr* (*khārjūra-*),

khāḍi (*khaṭi-*), *khāṇṇem* (*khan-*), *khāṇṭem* (*khanitraka-*), *khar kharad* (*kbara-*), *khal* (*khala-* subst. et adj.), *khāt khaṭang* (*khaṭvā*, *khaṭvāṅga-*, *khāṇḍṇem*, *khāṇḍ*, *khāṇḍā*, *khāḍā* (*khāṇḍ-* cf. *khid khind* etc., v. § 75), *khāṇ* (*khāni-*), *khāt* (*khātra-*), cf. de la même racine *khāi* (pkr. *khāiā*), *khāṇem*, cf. *khān* (*khādana-*), *khād* (pkr. *khaddha-*, et *khājem* *khādya-*, *khijṇem* (*khidya-*), *khudṇem*, p. ê. *khulṇem*, *khudā*, *khulā*, *khod*, *khodā* (rac. *khund-*, *khod-*), *khūr* (*khura-*), *kheḍem* (*khetaka-*), *kher* (*kha-dira-*);

skr. *sk* dans *khāṇḍ* (*skandha-*), *khāṇb* (*skambha-*) et sans doute dans *khavā* (cf. lat. *scapula*);

skr. *skh* dans *khaṭṇem*, *khaḷbaṭṇem* (*skhalana-*);

skr. *kṣ* dans *khaṇṇem* (*kṣapya-*), *kharṇem* cf. *khirṇem* (*kṣar-*), *khavan* (*kṣapaṇika-*), *khār* (*kṣāra-*), *khirṇī* (*kṣirīṇī*), *khīr* (*kṣirikā*), *khulbaṭṇem* (*kṣubbh-*), *khevā* (*kṣepa-*), *khod* (*kṣoda-*), *khodṇem* (*kṣud-*);

skr. *k* dans *khāpar* et les mots étudiés § 84; par métathèse d'aspiration dans *khāṇk* pour *kāṇkh* (*kakṣa-*, *khāṇ* *khāṇ* pour *kaḍhīn* (*kaṭhiṇa*) etc.;

skr. *ṣ* dans des mots empruntés aux langues où skr. *ṣ* se confond dans les tatsamas avec *kh* : *vikh* (*viṣa-*) qui d'ailleurs en hindi même coexiste avec *bis*, comme *ākhāḍ* nom du mois *āṣāḍha*-y coexiste avec *aṣahr*.

§ 96. A l'intérieur du mot *kh* remonte directement à skr. *kh* dans les tatsamas *nakh* (écrit en pkr. *ṇakkha-*), *mukh* etc., et dans les composés à second terme commençant par *kh* : *ṣakhāl* (*pra-kṣal-*), *ākhudṇem* (*ā-khuṭ-*); la raison pourquoi *kh* a été conservé dans *udūkhala-* > pkr. *ukkhala-* > m. *ukhaḷ* n'apparaît pas. Pour *ukhaḍṇem*, il est difficile d'opter entre un prototype **ut-khuṭ-* et un prototype *utkṣ-*, pkr. *ukkaḍh-*, où l'on devrait supposer une métathèse d'aspiration.

kh représente de plus :

skr. *kh* après nasale dans *sāṇkhāl* (*ṣṇākhālā*), cf. § 89;

skr. *khy* dans *vākhāṇ* (*vyākhyāna-*) et peut-être dans *ukhāṇā* (**upa-khyāna*?);

skr. *ṣk* dans *pokhar* (*puṣkara-*), *vikharṇem* (*viṣkir-*); cf. § 89 et 92;

skr. *kṣ* dans *āṇkh* (*akṣa-*), *ākhā* (*akṣata-*), *kākh* (*kakṣa*), *kukhāvart* (*kuṣi-*), *cokh* (*cokṣa-*), *pākh* *pākhrūṇ* (*pakṣa-*, *pakṣi-*), *pekḥṇem* (*prekṣaṇa-*), *mākhṇem* (*mrakṣaṇa-*), *rākh* (*rākṣā*), *rākhṇem* (*rakṣaṇa-*), *rākḥismukh* (*rākṣasa-*), *rukḥā* (*rākṣa-*), *rūkh* (*rukṣa-*), *lākh* (*lakṣa-* et

lākṣā), *lakhñem*, *olakhñem* (*lakṣaṇa-*, *avalakṣ-*), *likh* (*likṣā*). Ajouter *çikñem* etc., v. § 89 ;

skr. *kṣṇ* dans *tikh* (*tikṣṇa-*) et skr. *kṣm* dans *pāklī* (*pakṣma-*).

g

§ 97. A l'initiale, *g* représente pkr. -*g* issu de :

skr. *g* dans *gaṇḍ* (*gaṇḍa-* cf. *gāṇḍ*), *gaññem* (*gañaya-*), *gadhā* et *gādhav* (*gardabha-*), *gaṇḍh*, *gaṇḍhā* (*gandha-*), *garal* (*garala-*), *gar(h)ā-* *ñem* (*garh-*), *gavasñem* (*gaveṣaṇa-*), *gavā*, *gavli* (*gāv-*), cf. *gāi*, *gāuli*, *gavli* (*gopāla-*), *gahirā* (*gabhira-*), *gabñem* (*godhūma-*), *gaññem* (*gal-*), *galā* (*gala-*), *gāu* (*gātu-*), *gājñem* (*garjana-*), *gāñjā* (*gañjā*), *gāñjñem* (*gañjana-*), *gādhā* (*gāḍha-*), *gāñ* (*gabana-*), *gāñem* (*gā-*), *gāt* (*gātra-*), *gābh* (*garbha-*), *gāl* (*galla-*), *gāl* (*gālī*), *gilñem* (*gil-*), *gīdh* (*gṛdhra-*), *gugul* (*guggulu-*), *guñ* (*guṇa-*), *guññem* (*guṇana-*), *gurūñ* (**go-rūpañ*), *gū* (*gūtha-*), *gūj* (*guhya-*), *gūl* *gud* (*guḍa-*), *gelā* (*gata-*), *gerū* (*gairika-*), *goṭh* (*goṣṭha-*), *goṭhī* (*goṣṭhī*), *goḍ* (*gauḍa-*), *goñ* (*gonī*), *got* (*gotra-*), *gopḥā* (*gulpha-*), *gorā* (*gaura-*), *govar gosāvī* (*govaram*, *gosvāmin-*), *golā* (*golaka-*), peut-être *gadaḷ* (cf. pers. *gil*), *gāñjñem* (pkr. *gañj-*) ;

skr. *gr* dans *gāñññem*, *gaññh* (*grantha-*) ; cf. *guññh-* ; *gāñv* (*grāma-*), *gīm* (*grīṣma-*) ; peut-être *gyāj* (*grīvā-*).

§ 98. A l'intérieur du mot, *g*, obscur dans certains cas comme *vāguḷ*, *pāgnem*, remonte :

à skr. et pkr. *g* après nasale : *aṅg(u)ṭhā* (*aṅguṣṭha-*), *nāṅgar* (cf. *laṅgala-*), *nāṅglī* (*laṅgalikā-*), *pāṅg* (*paṅgu-*), *maṅgaḷ* (*maṅgala-*), cf. *oṃgaḷ* (*amaṅgala-*), *raṅg* (*raṅga-*), *laṅgḍā* (*laṅga-*), *saññem* (*sañgata-*), *hiṅg* (*hiṅgu-*), etc. ; ou dans les semi-tatsamas *jag* (*jagat-*), *jūg* (*yuga-*) ;

à pkr. *gg* issu de :

skr. *gy* dans *jogā* (*yogya-*) ;

skr. *gr* dans *agyā* (*agrega-*), *aglā*, *aglā* (*agra-*), *āgas* (*agraṣah*) ;

skr. *gn* dans *āg* (*agni-*), *nāgvā* (*nagna-*), *salag* (*saṃlagna-*) ;

skr. *dg* dans *mogar* (*mudgara-*), probablement aussi *uḡa(va)ñ* (*udgamana-*) ;

skr. *rg* dans *āgal* (*argalā*), *māg* (*mārga-*), *māgnem* (*mārgaya-*) ; cf. *sugī* (pkr. *sugga-* d'après *dugga-*, skr. *durga-*) ;

skr. *lg* dans *āvagnem* (*āvalg-*) ;

skr. *k* dans un certain nombre de semi-tatsamas comme il en a été fait à toute époque (cf. pour le prakrit Pischel, § 202, pour l'apabhraṃṣa, § 192) : *asog*, *osag* (*aṣoka-*), *kāg* *kāḡḍā* (*kāka-*) ;

cf. le doublet *kāu* ; le canarais a *kāgē*, *kāgi*), *pragaṭ* (*prakaṭa-*), *baḡlā* (*baka-*), *mugūṭ mugṭā* à côté de *mukṭā* (*mukṭa-*), *sagā* (*svaka-*), *saglā* (*sakala-*), *sāg* coexistant avec *sāy* (*çāka-*). Au sentiment de cette alternance, plutôt encore qu'à l'assimilation phonétique, est due la forme *askānd* refaite sur le semi-tatsama *asgandh* (*açvagaṇḍha-*).

gh.

§ 99. A l'initiale *gh-* représente *gh-* sanskrit dans *ghaḍṇem* (*ghaṭ-*), *ghaḍā* (*ghaṭa-*), *ghaḍī* (*ghaṭikā*), *ghaṇ* (*ghaṇa-*), *ghāṇṭ* (*ghaṇṭā*), *ghāṭ* (*ghaṭṭa-*), *ghāṭṇem* (*ghṛṣṭa-*), *gham* (*gharma*), *ghāy ghāv* (*ghāta-*), prob. *ghālṇem* (cf. *jīghartī*), *ghāsṇem* (*gharṣaṇa-*), *ghās* (*ghāsa-*), *ghī* (*ghṛta-*), *ghodā* (*ghoṭaka-*). — De même à l'initiale du premier terme des composés, comme *vighaḍṇem*, peut-être *āghāḍ*.

A l'initiale et à l'intérieur du mot, *gh-* vient de skr. *ghr-*, pkr. (*g*)*gh-* dans *ghāṇ* (*ghrāṇa-*; cf. *ghāṇā*), *vāgh* (*vyāghra-*).

gh ancien après nasale a subsisté : *laṇghṇem* (*laṅgh-*) etc.

En position initiale *gh-* provient du rapprochement récent de *gh-* appartenant primitivement à deux syllabes différentes : *ghov* < deçī *goho*. Peut-être en est-il de même dans les formes *pṛa-krites* correspondant à m. *ghā- ghenem gheṇem* (*graha- grahi-*) ; l'aspirée initiale peut cependant remonter au contraire à l'indo-européen, cf. pkr. *ghara-*, m. *ghar* en regard de skr. *grha-*.

L'origine de *gh-* initial dans un certain nombre de mots qui ne sont pas attestés avant la *deçī* reste obscure : *ghaḍakṇem* *ghu-salṇem- ghumṇem- ghulṇem- ghoṭṇem ghoṭṇem* (v. au lexique).

-*gh-* représente skr. *kh-* dans le semi-tatsama *regh* (*rekhā*).

Palatales.

§ 100. Les mi-occlusives palatales du sanskrit n'ont pas conservé en marathe une prononciation uniforme. En effet devant les voyelles *a*, *u* et *o*, elles ont perdu leur caractère chuintant ; la vieille articulation n'est conservée constamment que devant *i*. Devant *e* elle n'est pas uniforme ; à l'initiale elle est normalement palatale (*çelā*) ; à l'intérieur elle est variable ; ainsi on dit *çoc*, loc. *çocet*, mais « oblique du génitif » *tyā-çe* comme *tyācā* ; *vāçen* 1 sing. futur comme à l'infinitif *vāçṇem* ; il semble qu'ici des influences morphologiques ont pu jouer ; il doit y avoir aussi des variations dialectales : ainsi le *Survey* donne la prononciation dentale de *c* devant *e* comme normale au Concan (*L.S.I. Mar.*,

p. 22, 66). La prononciation chuintante devant *a* révèle la chute récente d'un *i* : ainsi l'oblique de *rāzā* (*rājā*), est *rājā* qui est pour **rājeā* > *rājyā* ; la même prononciation est souvent aussi la marque d'un emprunt : dans ce cas, parfois on écrit *cy* pour noter la prononciation étrangère (*kāṃcyā*, p.-ê. *cyār* pour *cār* « quatre »).

Dans le groupe skr. *jñ*, *j-* ne pouvait garder sa prononciation palatale ; cette impossibilité a facilité la différenciation des deux continues, et le groupe a abouti à *ḍñ*.

Le marathe est la seule des langues indo-aryennes qui possède ces particularités de prononciation. Mais il les partage avec les langues d'autres familles qui lui sont contiguës à l'Est : le telugu, et le koi, langues dravidiennes ; probablement le kurku, dialecte kolarien (v. *L. S. I.*, *Muṇḍā and Dravidian lang.*, p. 169, 478, 586).

Par ailleurs elles sont sans conséquence pour l'histoire ancienne de la langue, et dans cet exposé on peut considérer le groupe des palatales comme unique.

c

§ 401. A l'initiale, *c* représente skr. *c* dans *cakvā* (*cakravāka*-), *citā* (*citraka*-), et dans un grand nombre d'autres mots qu'on verra au lexique ; skr. *cy-* dans *cavṇem* (*cyav*-). — L'enclitique *-c*, v. mar. *-ci* a été traité comme un mot indépendant : en guzrati et en sindhi au contraire la même particule a évolué en s'arrêtant au stade sonore *-j* (v. *L. S. I.*, *Raj.*, p. 59).

A l'intérieur ou à la fin du mot *c* représente skr. *c* après nasale : *caṃcarṇem* (cf. *cañcarin*-), *caṃcal* (*cañcala*-), *comc* (*cañcu*-), *pāṃc* (*pañca*), *lāṃc* (*lañcā*), *saṃcarṇem* (*saṃcarana*-), *sāṃc(ā)* (*saṃcaya*-), *siṃcṇem* (*siñc*-). Cf. *kilac kilic* (deçī *kiliñcī*). Le mot *māc* : *maṃci* est obscur et peut remonter aussi bien à canar. *maccu* qu'à skr. *mañca*-.

Dans la même position *c* remonte à pkr. *cc*, c'est-à-dire à :

skr. *cc* dans *uṃc* (*ucca*-), *ucāṭ* (*uccātana*-), *oṃcā* (*uccaya*-), *kācrā* (*kaccara*-), *cūṃc* (*cuccu*-) ;

skr. *cy* dans *khacṇem* (*khacya*-), *rucṇem* (*rucya*-), peut-être dans *micakṇem* ;

skr. *ty* dans *kāc* (*kṛtyā*), *nācṇem* (*ṇṛtya*-), *sāc* (*satya*-), prob. *adīc* (*ardha-ṛtya*-) ; peut-être skr. *ty* dans *romcṇem* (rac. *ruṭ*-) ;

skr. *rc* dans *āṃc* (*arci*-), *kuṃcā* (*kārca*-).

Dans les composés avec *nib-* dont le second terme commence par *c*, le résultat est non *ch*, mais *c* : ainsi *nicarṇeṃ nical nicint*. Peut-être y a-t-il eu substitution du préfixe *ni-* à *niç-*, peut-être le sens a-t-il aidé à la conservation du mot simple (cf. *niṣk-* > *nik-*, § 89 ; v. aussi l'observation de Pischel au sujet de *prk. nahaara* et *harianda* au § 301) :

Ailleurs *c* est récent comme dans *maccā (madh-cā)* ou appartient à un mot emprunté, soit au sanskrit (*aṃcarṇeṃ kāṃc vācneṃ*) soit à d'autres langues (p. ex. *upakhar* composé d'une préposition sanskrite et d'un mot arabe). Dans ce dernier cas *c* transcrit souvent *ch* des langues congénères : cela tient à ce que *ch* n'existe pas normalement en marathe ; le fait est évident dans *kā(ṃ)cyā* où *y*, destiné à noter une prononciation palatale qui n'est pas usuelle en marathe, dénonce l'emprunt ; *kāṃcyā kaccha-*, *kaḍci* (d. *kaḍacchi*) sont des emprunts qui doivent s'interpréter exactement comme *aṃgochā ucchāv guch chabila chāvḍā chāvā chavṇi paṃchi* etc. Seul *vimcū vimcṇi (vṛccikā)* est ancien : la forme sans aspiration, déjà notée par Hemacandra, est propre au marathe ; elle est d'ailleurs inexplicable.

Quant à *cultā* et aux mots de la même famille où l'on attendrait une aspirée (skr. *kṣudra-*), ils forment un groupe où l'hésitation est ancienne et doit s'expliquer en dehors du marathe ; voir Wackernagel, § 116 c et Pischel, § 325.

s (pkr. *ch*).

§ 102. En sanskrit *ch* n'est pas de par son origine l'aspirée correspondant à *c* : c'est en réalité le substitut d'anciens groupes consonantiques simplifiés selon la formule généralisée en moyen-indien (v. Wackernagel, § 131 et suiv.). De là vient qu'en sanskrit déjà *ch* était toujours géméné à l'intervocalique, et que ce phonème n'a subi ni en prakrit ni en marathe aucune altération dépendant de sa place dans le mot : il n'y a en marathe qu'un traitement de *ch*, qui est celui des initiales et des géménées.

En marathe, pkr. *ch* s'est confondu avec la sifflante *s* (*ç* devant voyelle palatale). La même évolution s'est produite indépendamment dans divers dialectes : le cas le plus connu est celui du bengali vulgaire (voir Beames, I, 218-219 ; cf. Ch. Eliot *J. R. A. S.*, 1910, p. 1171 note, et *L. S. I., Bengali*, p. 28) ; on en retrouve des traces en hindi occidental en rajasthani et en guz-

rati (v. *L. S. I., Rajasth.*, p. 20, 330); en assamais l'évolution n'est pas sûrement identique : *s* y représente toute palatale sourde (Grierson, *Phon.*, p. 3-4) ; c'est aussi le cas de certains dialectes à l'intérieur même du marathe (voir *Survey*, p. 147, 151-152; cf. 161); la même confusion se produit en singhalais : mais cela tient à ce que cette langue a perdu toutes les aspirées (v. Geiger, § 23, 1).

L'hésitation entre les prononciations remonte assez loin dans le passé. Les inscriptions orientales d'Açoka écrivent *cikisā* au lieu de *cikicchā* le mot correspondant à skr. *cikitsā* (v. O. Franke, *B. B.*, XXIII, 177-178); le Bouddha qui s'appelle en sanskrit *Krakuchanda* a pour nom en pali *Kakusanda*; le pali encore transcrit skr. *kṛccbra-* par *kasira-*; plus tard Hāla écrit indifféremment *māussīā* (*māṭṭ[sva]ṣṭkā*) et *māucchiā* (Pischel, § 148); Hemacandra admet l'équivalence des formes *pum̐chai pum̐sai pusai* (skr. *prōñch- poñch-*), et pour la *deçī* celle de *kasso* et *kaccharo* (skr. *kaccara-*?). Il faut noter enfin l'équivalence *kaçyaṇa-* : *kacchapa-* (*m. kām̐sav* s'explique également bien par l'une et l'autre forme). Ces faits doivent être distingués de ceux qui s'expliquent par l'alternance indo-européenne *k-* : *sk-* (Wackernagel, § 230), à savoir les cas où le pali et le prakrit répondent à skr. *ç* par *ch* (Pischel, § 211) : ainsi skr. *çakṛt- çava- çāpa-* : pali *chaka- chava-* pkr. *chāba-*; skr. véd. *çepa-* : Tait. Samh. *parucchepa-*, pali pkr. *chepa-*; skr. *çāna-* : *deçī chāna-*).

§ 103. *s* marathe, provenant de pkr. (*c*)*ch*, correspond à :

skr. *ch* initial dans *saḷ* (*chala-*), *sāṃḍṇem* (*chard-*), *sāvḷī* (*chāyā*), cf. *osvā* (*avacchada-*), *çim̐k* (*chikkā*), *suṭṇem soḍṇem* (rac. *chuṭ*) cf. *solṇem*; *çem̐danem* (*chind-*; cf. *çim̐dal*), *çen* (*chagaṇa-*), *çev* (*cheda-*), *çeldūṃ* (*chagala-*);

skr. *cch-* intérieur dans *usaḷṇem* (*ucchal-*), *kās* (*kaccha-*), *kām̐sav* (*kacchapa-*), *tuṭī* (*tuccha-*), *pusṇem* (*pr̥ccch-*), *pusṇem* (*prōñch-*); ajouter *aṣṇem* (pkr. *acchai*, rac. skr. *aṣ-*);

skr. *chr* dans *usāṇ* (*ucchrayaṇa-*);

skr. *chv* dans *usāsā* (*ucchvāsa-*);

skr. *thy* dans *umās* (*unmathya-*);

skr. *ts* dans *sarū* (*tsaru-*), *vāṃsrūṃ* (*vaṭsa-*);

skr. *tsya* dans *māsā*, *māsḷī* (*matsya-*);

skr. *ps* dans *āsare* (*apsaras-*);

§ 104. skr. *kṣ*. — Ce cas demande une étude spéciale. En effet

skr. *kṣ* est représenté en prakrit non seulement par *kh* (v. § 95, 96) mais par *ch* et *jh* : ce dernier traitement, qui correspond à une origine particulière de skr. *kṣ*, sera examiné plus bas (§ 107). Quant aux deux premiers ils semblent s'équivaloir, et depuis le pali jusqu'aux langues modernes, il n'est guère de dialecte où ils ne soient représentés concurremment, souvent dans les mêmes mots ; le traitement *ch* remonte assez haut dans le passé pour avoir été noté dans certaines graphies de l'Atharvaveda (Wackernagel, § 135 b), et d'autre part on trouve déjà dans le Mahābhārata *kheta-* « village », doublet probable de *kṣetra-*. Dès lors toute hypothèse tendant à rendre compte par l'étymologie de la répartition des traitements *kh* et *ch* semble vouée à la fragilité : c'est en particulier le cas de l'explication proposée par Pischel dans sa grammaire, et qui trouve en face d'elle trop d'exemples contraires et des doublets trop nombreux pour pouvoir être admise (Pischel, § 318 à 321 ; cf. Geiger, § 16). Il est au contraire quelques indices qui tendraient à faire soupçonner à l'origine une répartition dialectale.

On a remarqué depuis longtemps que dans le prakrit épigraphique *kh* était le représentant constant de skr. *kṣ* dans les inscriptions orientales, *ch* dominant au contraire au nord-ouest et à l'ouest (O. Franke, *Pali und Sanskrit*, p. 118 ; T. Michelson, *J. A. O. S.*, 1910, p. 88 ; sur une graphie spéciale de *ch* dans les textes en kharoṣṭrī, v. A. M. Boyer, *J. As.*, 1911, I, p. 423-430). D'autre part le traitement unique dans les fragments de drames bouddhiques publiés par M. Lüders est *kh* : or ces fragments sont rédigés dans des dialectes orientaux ou centraux. Enfin on sait que les grammairiens postérieurs attribuent à la māgadhi la graphie *sk* ou *hk* en position intervocalique (Pischel, § 321) ; quelque opinion qu'on se fasse au sujet de la valeur réelle et de la date de cette graphie (v. Lüders, *Bruchstücke*, p. 37 ; cf. Meillet, *Bull. Soc. Ling.*, 1911, p. XLIV), elle confirme le caractère oriental du traitement guttural. Inversement les langues modernes de l'extrême nord-ouest s'accordent encore aujourd'hui avec les textes en kharoṣṭrī : le correspondant à peu près unique de skr. *kṣ* y est *ch* (v. Grierson, *Piç. lang.*, p. 94 ; cf. Beames, I, p. 312).

On est donc amené à supposer l'existence à date ancienne d'une répartition dialectale des traitements *ch* et *kh* de skr. *kṣ*. Auquel des anciens groupes se rattache le marathe ? Cela est difficile à

dire, car en marathe comme dans le reste des langues prākritiques les mélanges et les doublets abondent (cf. Beames, I, 309-310 ; Grierson, *Phon.*, § 77, 81). En attendant une analyse détaillée portant sur chacune des autres langues, il faut se contenter d'indices.

On sait que le singhalais s'accorde souvent avec le marathe : or dans cette langue, où les traitements sont aussi mélangés qu'ailleurs, le seul exemple que cite Geiger comme s'écartant à la fois du prākrit et du pali est un exemple de *s* < *ch* (*Lit. u Spr. der Singhal.*, § 16, 3). D'autre part la mähārāṣṭriclassique opposait aussi en plusieurs cas *ch* à *kh* des autres 'dialectes (Pischel, *Hemacandra*, II, p. 60, cité par Geiger, § 16, note 3). De même, l'analyse des exemples du marathe et du guzrati donne un résidu minime de mots où skr. *kṣ* est représenté par *s* (en guz. *ch* ou *s*) : on distingue en effet :

1° les mots où *kh* est commun au marathe et aux autres langues prākritiques : ils forment la majeure partie des exemples donnés aux §§ 95 et 96.

2° les mots où *s* du marathe correspond à *s* ou *ch* des autres langues ; ceux-ci sont rares : *rīṃs* (*ṛkṣa-*), *surā* (*kṣura-*), *tāṣṇem* (*takṣ-* ; ce mot n'existe que dans les dialectes occidentaux) ; *sahā* (*ṣaṭ-*) a sa place ici, car il remonte par le moyen indien *cha-* à un indo-iranien **kṣakṣ*, cf. zd *xšvaš* (v. Meillet, *Revue slavistique*, V, p. 160). Il faut ajouter *mācī* (*makṣikā*), dont le *ch* se retrouve dans les autres langues à côté de *kh*, et *saṇ* (*kṣaṇa-*) qui dans le sens de « fête » où il est conservé en marathe a *ch* depuis le prākrit et dans tous les dialectes, le type de pkr. *khaṇa-* étant réservé au sens de « moment » ; dans ce dernier sens le mot manque au marathe. — Le mot *khār* (*kṣāra-*) faisait partie d'un ancien groupe du même genre : on trouve partout *khār* spécialisé dans le sens de « sel alcali », *chār* dans celui de « cendre » : ce dernier mot manque au marathe et y a été remplacé par *rākh*.

3° les doublets marathes dont les deux termes se retrouvent dans d'autres dialectes.

skr. *akṣa-* ; *āṃkh* à côté de *āṃs* (le mot est rare et ne se retrouve qu'en guzrati ; pour skr. *akṣi-*, le singhalais a les deux formes ; partout ailleurs *kh*).

skr. *kakṣa-* : *kākh* (= g. h. b. o.) et *kāṃs* (= s. pj. sg. h.).

La formation de la langue marathe.

skr. *kukṣi-* : *kukhāvart* (mot demi-savant ; *kh* en g. s. pj. h.) et *kūs* (= s. sgh.).

Le doublet *khāl* (= g. s. tsig. h.) : *sāl* (g. s. h.), dont le prototype sanskrit manque, est d'un autre genre : les mots pkr. *challī*, *khallā* semblent se ranger en face de skr. *carma*, *kṛtliḥ* comme lat. *scortum* en regard de *corium*, *cortex*.

4° enfin, les mots où le maratthe, généralement d'accord avec le guzrati, a le traitement *ch* > *s* à l'encontre des autres dialectes : *us* (skr. *ikṣu-* ; *s* en guz. et maldiv. ; *kh* en pj.).

taraṃs (skr. *tarakṣa-* ; *s* en g., *kh* en pj.).

çet (skr. *kṣetra-* ; toutes les autres langues ont *kh*).

En réalité *kūs* (*kukṣi-*) cité plus haut devrait se ranger ici, puisque *kukh-* n'existe que dans un mot isolé et demi-savant ; peut-être faudrait-il ajouter aussi *visaṇṇem* (*vi-kṣal-*) et *sumḍṇem* (pkr. *chund-*, sans doute apparenté à skr. *kṣud-*), mais je n'ai retrouvé ces mots qu'en guzrati où ils ont *ch*.

Malgré l'exiguïté de ce résidu, les données qu'il fournit sont si précises et concordent si bien avec celles qu'on tire d'une part du prākṛit, de l'autre des langues étroitement voisines du maratthe comme le singhalais et le guzrati, qu'on est en droit de rattacher le maratthe au groupe occidental où skr. *kṣ* aboutissait normalement à *ch* (exception faite, naturellement, des cas où il correspondait à pkr. *jh*, v. § 107).

j

§ 103. A l'initiale, *j* remonte à pkr. *j* issu de :

skr. *j* dans *jad* (et *jaṭ* ; skr. *jaṭā*), *jaḍ* (*jaḍa-*), *jan* (*jana-*), *jal* (*jala-*) *jalū* (*jalaukā*), *jāi* (*jāti-*), *jāṇṇem* (*jāgrat-*), *jāṇgh* (*jāṇghā*), *jāṇṇem* (*jānāti*, rac. *jñā-*), *jān(i)vasā* (*janya-*), *jā(ṇ)ṇem* (*jalp-*), *jāṇb* (*jambu-*), *jāṇbbhād* (*iambha-*), *jā(ṇ)vāi* (*jāmātr-*), *jāl* (*jāla-*), *jīṇem* (*jīv-*), cf. *jī* et *jīv* (*jīva-*), *jīrṇem* (*jīrya-*), *jīreṇ* (*jīraka-*), *jībḥ* (*jībṇā*), *junā* (*jir-na-*), *je* (*jaya*) ;

skr. *jy* dans *jeṭḥ* *jeṭhā* (*jyeṣṭha-*), *joṭi* (*jyotiṣika-*) ;

skr. *jv* dans *jar* (*jvarā-*), *jāl* *jālṇem* (*jvāla-*, *jvalana-*) ;

skr. *dy* dans *juvā* (*dyuta-*), *jov* *jopāvṇem* (*dyota-*) ;

skr. *y* dans *jamṇem* (*yam-*), *jar* (*yarhi*), *jav* (*yava-*), *jamv* (*yāvat*), *jas* (*yaças-*), *jāu* (*yātr-*), *jāṇem* (*yā-*), *jānbavem* (*yajñopavita-*), *jui* (*yutika-*), *junṇem* (rac. *yu-*), *junval* *jāl* (*yugala-*), *jū* (*yāta-*), *jūm* *jumv* (*yuga-*), *jogā* (*vogya-*), *jot* (*yoktra-*), *joḍ-* (rac. *yut-*) ; les semi-tats.

jatan (yātna-), *jūg* (yuga-). — Fait exception unique le mot *um* : en regard de skr. *yūka*- la *deci* a déjà *uā* ; tous les autres dialectes ont le *j* initial attendu.

§ 106. A l'intérieur du mot, *j* représente skr. *j* après nasale : *gāmjā* (gañjā), *pānjar* (pañjara-), *bhānjanem* (bhañj-), *bhijanem* (abhyañjana-), *viñā* (vyañjana-) ; exceptionnellement skr. *ñc* dans *kuñji* (*kuñcikā*) v. § 82.

Il remonte à pkr. *jj* issu de :

skr. *jj* dans *kājal* (*kajjala*-), *bhājanem* (*bhrajja*-), *lāj* (*lajjā*), *sajnem* (*sajja*-) ; cf. *ujāgar* (*ujjāgara*-) ;

skr. *jñ* dans *sāmjem* (*sañjñā*), *pañj* (*pratijñā*), en regard du traitement *ñ* de *pañ*, *añ* (*aññā*) ; le prākrit admettait déjà *ññ* à côté de *jj* (Pischel, § 276) ; de même l'hindi a *sān* et *an* à côté de *pañj*.

skr. *jv* dans *ujal* (*ujjala*-) ;

skr. *jy* dans *vanjār* (*vāñjya*-) ;

skr. *rj* dans *khaj* (*kharju*-), *khajurī* (*kharjūra*-), *gājnem* (*garjana*-), *bhoj* (*bhūrja*-), *mānjar* (*mārjara*-), *mājanem* (*mārjana*-), peut-être *oj* (*urjas*-) ;

skr. *bj* dans *khujā* (*kubja*-) ;

skr. *dy* dans *āj* (*adya*), *ujavinem* (*udyāpana*-), *kājem* (*khādyā*-), *khijnem* (*khidyā*-), *nipajnem* (*niṣpadyā*-), *pāj* (*padyā*), *māj* (*madyā*-), *vājnem* (*vādyā*-), *viñā* (*vidyut*-) ;

skr. *ry* dans *ājā* (*ārya*-), *kāj* (*kārya*-), *bhāj* (*bhāryā*) ;

skr. *yy* dans *çej* (*çayyā*) ;

skr. *y* dans les passifs en *-(i)je* (skr. *-yate*) ; dans *dej* (*deya*-), *pej* (*peyā*-) et peut-être *bhemj(h)uḍ* (*bheya*-) ; dans *dujā*, *tij* (*dvitīya*-, *trītiya*-). Ce cas se ramène en réalité aux précédents. Dans les passifs et les formations qui s'y rattachent le *-jj-* prākrit qui remplace skr. *-y-* (Pischel, § 535, 571, 572) s'explique non pas sans doute par l'influence de l'accent comme le voulait Pischel (§ 91), mais par l'extension analogique des cas où *jj* était régulier comme dans *chijjai*, *bhajjai*, *bhijjai*, *bhujjai* (v. Pischel, § 546). Dans le cas de *dvitīya*- *trītiya*- on serait tenté de supposer la substitution du suffixe *-yya-* à *-ya-* : ce suffixe très rare en sanskrit classique (p. ex. *çayyā* en regard de *çaya*-) est au contraire assez vivant en védique (v. Whitney, *Skrit gramm.*, § 1216 e, 1218) : faut-il admettre qu'ici encore le prākrit se rattache à la langue védique en se séparant du sanskrit classique ?

Dans *ujñ* (pkr. *rjñ*-), *j* intervocalique s'est maintenu au lieu de

tomber. Le prākṛit notait déjà *ujju-*, qui ne paraît pas un tatsama. Le redoublement de *j* intervocalique provient peut-être, suivant une explication que me suggère M. Meillet, de ce que *ṛ* avait à l'initiale un traitement spécial du type *ur-* : dès lors skr. *ṛju-* aboutissait régulièrement à pkr. *ujju-* par l'intermédiaire **urju-*.

La prononciation dentale de *j* explique partiellement les confusions du type de *māṃdus* pour skr. *māñjūṣā* ; *khād* « démangeaison », pour *khāj* (skr. *kharju-*) a pu être influencé par les mots de la famille de *khad-* « manger » ; quant au groupe *gāṃdyeṇi* : *gāñj-yeṇi* « tourmenter » il est obscur : le sens de skr. *gañjana-* « mépris » est trop éloigné pour qu'on attribue aucune valeur au rapprochement : peut-être ne s'agit-il pas d'un doublet phonétique, mais de deux formations différentes de la famille de skr. *gada-* « maladie » ; dans ce cas pkr. *gejja-*, *gāgejja-* devraient être séparés de cette famille.

jh

§ 107. Ce phonème est rare en sanskrit : il y apparaît dans des mots sans étymologie ou de nature nettement prākṛitique (Wackernagel, § 141). Il s'isole donc de *j* comme *ch* se séparait de *c*. En prākṛit *jh* représente skr. *hy* et *dhy* ; de plus il correspond à skr. *kṣ* et semble se rattacher à un dialecte indépendant du sanskrit qui aurait conservé la sonorité d'un groupe gutturale aspirée + spirante de l'indo-européen : du reste la plupart des mots cités par Pischel au § 326 sont sans étymologie sûre. Quoi qu'il en soit, *jh* du marathe continue pkr. *jh* ; de plus il apparaît dans un certain nombre de mots attestés à date basse en deçà, en apabhraṃṣa, et d'ailleurs d'origine inconnue, peut-être purement locale (voir les ex. de *jh-* initial au lexique). — Là où sa valeur est claire *jh* représente :

skr. *hy* dans *ojheṇi* (*vahya-*), *mājhā tujhā* (cf. *mahyam*, *tubhyam*), *rujheṇi* (*ruhya-*) ; cf. *gāj* (*gubhya-*) ;

skr. *dhy* dans *jhuñjyeṇi* (pour **juñj-*, skr. *yudhya-*), *bujheṇi* (*budhya-*), *majharīm māj* (*madhya-*), *vāñjh* (*vandhyā*), *sāñjh* (*sandhyā*) ; peut-être *samajyeṇi* (rac. *dhyā* ? cf. § 88) ;

skr. *kṣ* dans *jharṇeṇi* *ojhar nijhārṇeṇi* à côté de *khirṇeṇi* *vikharṇeṇi* (rac. *kṣar-*), *jhinā jhiṇeṇi* *vijheṇi* (rac. *kṣi-*), peut-être dans *jhoḍ* à côté de *khudṇeṇi* *khoḍ*, etc. (rac. *kṣuṭ-*) ;

peut-être skr. *dhv* dans *jheṇḍ* (*dhvaj-*) ;

enfin pkr. *j* + *h* séparés primitivement par une voyelle dans *jhamvoneṃ* (*yabb-*) ; la forme *jhavije* est attestée déjà dans une inscription de l'an 1109.

A l'initiale, mar. *jḥ-* semble souvent un doublet pur et simple de *j* : voir § 84.

CÉRÉBRALES

§ 108. On sait que la cérébralisation des anciennes occlusives dentales est une innovation propre à l'Inde (v. Wackernagel, § 144). Cette cérébralisation ne s'est pas faite en une fois et dépend de conditions diverses. En sanskrit elle a eu lieu dans deux cas :

1° Au contact d'une sifflante cérébrale : l'assimilation est constante et se maintient en moyen-indien et dans les langues modernes. C'est le cas de *ḍ* dans *nīḍ* (*nīḍa-*, i.-e. **nī-ṣḍo-*), de *ṭḥ* dans *ātḥ* (*aṣṭa-*), etc.

2° Au contact de *r* (voyelle ou consonne) tombé en cérébralisant la dentale : au contraire de la précédente, cette altération semble d'origine dialectale. En effet d'une part elle n'atteint pas tous les mots placés dans des conditions phonétiques semblables, de l'autre elle devient plus fréquente avec le temps en sanskrit (v. Wackernagel, § 146-147) et en prākṛit (v. Pischel, § 289-294). Se fondant sur l'examen des inscriptions d'Açoka, M. T. Michelson considère la cérébralisation du moyen-indien comme un phénomène oriental (v. *Am. J. Phil.*, XXX, p. 240, 294, 416, 418) ; le témoignage de Vararuci corrobore sur un point celui des inscriptions : selon ce grammairien, les participes en *-ḍa-* des racines en *-ṛ* (*kaṛa-*, *maḍa-*) appartiennent à la māgadhī (X. 15) ; et tandis que le pali a *kaṭa-*, *maṭa-*, et le singhalais à sa suite *kala*, *mala* (en regard de *giya* < *gata-*), la plupart des prākṛits occidentaux ont *kaa-* *maa-* comme *gaa-* (Pischel, § 219, 12 ; cf. mar. *ke-lā me-lā* comme *ge-lā*) : *maḍa-* n'est attesté que tard et comme un provincialisme (*Deçināmamālā*, p. 233-9 *maḍo kaṇṭho mṛtaṣ ca* ; cf. peut-être 226, 5 et 223, 9) et le marathe ne le conserve qu'avec des sens spéciaux (*maḍ* « homme haïssable, peste, ennui », *maḍeṃ* « cadavre »). Par contre le bengali et l'oriya sont les seuls qui aient une cérébrale dans *cauṭh* < skr. *caturtha-* : tous les autres dialectes ont *cauṭh-* (Beames I, 333).

Pour déterminer la position propre au marathe parmi les autres dialectes, il faut éliminer tout d'abord les cas où les cérébrales marathes sont héritées du sanskrit ou du moyen-indien. Cette manière de procéder a l'inconvénient de dissimuler la continuité réelle des phénomènes et d'ailleurs de confondre des phénomènes de nature diverse, puisqu'on rangera ensemble les cérébrales dues au voisinage d'une sifflante cérébrale et celles dues au voisinage de *r*. Mais, outre que dans un très grand nombre de cas, l'origine réelle des cérébrales est indiscernable, cette méthode convient lorsqu'il s'agit, non de rendre compte de toutes les cérébrales du marathe, mais de voir comment il traite les dentales cérébrealisées par lui à date récente.

I. Cérébrales anciennes.

!

§ 109. A l'intérieur du mot *ṭ* remonte à :

skr. *ṭ* après nasale, dans *kāṃṭā* (*kaṇṭaka-*), *ghāṃṭ* (*ghaṇṭā*), *vāṃṭṇem* (*vanṭ-*) ;

skr. *ṭṭ* dans *aṭāḷi* (*aṭṭalikā*), *kaṭār* (*kaṭṭāra-*), *kuṭaṇ* *kuṭṇem* (*kuṭṭana-*), *kuṭiṇ* (*kuṭṭini*), *koṭ* (*koṭṭa-*), *ghāṭ* (*ghaṭṭa-*), *pāṭ* (*paṭṭa-* pour *paṭtra-* ; cf. d'autre part *karvat* < *karapattrā*).

skr. *ṭv* dans *khāṭ*, *khaṭaṃg* (*khaṭvā*, cf. skr. *khāṭṭi-* « litière, bière »).

skr. *ṭ* dans *karṭi* (*karoti*), *kuṭiḷ* (*kuṭila-*), *kuṭumb* (*kuṭumba-*), *koṭ* (*koṭa-*), *peṭi* (cf. *piṭaka-*), *moṭ* (*moṭa-*) ; ces mots sont en réalité des tatsamas : en effet le prākṛit ou les autres langues ont souvent *ḍ* en regard du *ṭ* marathe. Peut-être faut-il ranger ici *khāṭ* *khaṭṭā* (cf. skr. *ṣaṭa-*). A côté de *cāpḍā* on trouve *cāpaṭ* (*carpaṭa-*) : c'est qu'il existe deux suffixes, l'un en *-ṭ-*, l'autre en *-ḍ-*.

Il existe aussi un certain nombre de thèmes verbaux où *ṭ* correspond à skr. *ṭ* : ainsi *aṭṇem*, cf. *palāṭaṇ* (*aṭati*), *ucaṭṇem*, cf. *ucāṭ* (*uccāṭana-*), *cāṭṇem* (skr. *cāṭu-*, pkr. *caḍḍ-*) ; ici la sourde s'explique par l'opposition constante des doublets à sonore et à sourde, représentant respectivement occlusive : ocel. + *y* du sanskrit : ils rentrent dans la série : *jaṭṇem* : *jaḍṇem*, *juṭṇem* : *joḍṇem*, *tuṭṇem* : *toḍṇem* (cf. *toṭā* et *toḍi*), *nivaṭṇem* : *nivaḍṇem* ; ainsi l'on a d'une part *khuṭ-* *khunṭ-* et même *khoṭ-*, et de l'autre *khud-* *khoḍ-* (skr. *khunḍati*, *khoḍayati*), etc.

Restent quelques mots obscurs comme les noms de plantes *taroḍ* et *tarotā*, qui à vrai dire désignent deux plantes différentes ; et surtout *neṭ* (skr. *nikaṭa-*) où la voyelle prouve qu'il s'agit d'un *tadbhava* ; les mots correspondants ont dans les autres langues *ḍ* ou ses équivalents : faut-il admettre une action en retour de l'original sanskrit ?

Ne sont pas attestés en sanskrit, mais sont communs au *prākṛit* et à l'ensemble des langues, des mots comme *ghoṭṇem* (*ghoṭṭai*) *cāṭū* (*cattū*), *dāṭ* (*daṭṭa-*), *viṭāl* (*viṭṭāla-*) ; on peut considérer comme remontant à la langue commune *āṭ* (h. b. *āṭā*, etc., iran. **ārta-*), *maṭ-gā* (rac. **mort-*), *ulaṭṇem* (*ulluṭ-*).

ṭh

§ 110. A l'intérieur du mot *ṭh* remonte à :

skr. *ṭh* après nasale dans *kāmṭhem* (*kaṇṭha-*), *sūṇṭh* (*ṣuṇṭhi-*), etc. Ajouter *gāmṭh* (*granṭha-*), où la cérébralisation est ancienne : cf. skr. *nighaṇṭu-*, pkr. *guṇṭhai* (dont le participe *gutṭha-* a abouti à mar. *gūṭh*, d'où *guṇṭhṇem*) ;

skr. *ṣṭ* dans *āṭh* (*aṣṭa*), *tāṭh* (*trṣṭa-*), *dīṭh* (*drṣṭi-*), *māṭṇem* (*mṛṣṭa-*), *miṭhā* (*mṛṣṭa-*), *mūṭh* (*muṣṭi-*), *riṭhā* (*ariṣṭaka-*), *sāṭh* (*saṣṭi-*). Ajouter *aṭhi* (skr. tardif *aṣṭi-*, v. plus bas), *ghāṭṇem*, etc., v. § 89.

skr. *ṣṭh* dans *aṃṣṭhā* (*aṃṣṭha-*), *oṃṭh* (*oṣṭha-*), *kāṭhi* (*kāṣṭha-*), *koṭhā* (*koṣṭhaka-*), *goṭhā* (*goṣṭha-*), *goṭhi* (*goṣṭhi*), *jeth*, *jethā* (*jyeṣṭha-*) *nīṭhūr* (*nīṣṭhura-*), *pāṭh* (*prṣṭha-*), *sāṭh* (*saṣṭhi*), *ṣeṭhi* (*ṣreṣṭhin-*).

skr. *st*, *sth*, irrégulièrement, car le représentant normal de skr. *st(h)* est pkr. *tth*, mar. *th*. Le principe de l'extension de la cérébrale aux dépens de la dentale remonte au sanskrit (Wackernagel, § 205, 206) ; dans la famille de *sthā*- les deux sons voisins depuis la période la plus ancienne du *prākṛit* ; à côté des mots à dentale qui seront cités à leur place on trouve en marathe : *ṭhān* (*vaṭhān*) *ṭhār* *ṭhāy* *ṭhāv*, *gāvṭhā* *gāvṭhal*, *ku-ṭhem* *ṭhākṇem* *ṭhep-ṇem* *ṭhevṇem* *uṭṇem* *sāmṭṇem* ; *kavaṃṭh* se rattache, ou s'est rattaché au cours des âges à la même famille : il remonte à **kapitṭha-*, pour le skr. *kapitṭha-* ; dans *pāṭhavinem* (*prasthāpaya-*) il s'est peut-être joint l'action de l'*r* de *pra-* comme dans pkr. *paḍi-* < skr. *prati-*, *paḍhama-* < skr. *prathama-* ; cf. *pāṭaṭ* à côté de *pālthā* (*paryasta-*) et *pāṭhār* à côté de *pathārī* et de *pāṭhar* (*prastāra-*). De même *ṭhādā* (*stab-dha-*), où la cérébrale initiale a entraîné la cérébralisation du groupe intérieur dès le *prākṛit* (*ṭhaddha-*) ; *ṭhomb* doublet de *ṭhāṇib* (*stam-*

bha-), où d'ailleurs l'assourdissement de la voyelle est irrégulier (v. § 79); *thag* (rac. *sthag-*), *ṭhulī* à côté de *thulī* (*sthāla-*); *ṭhī* (*strī*), forme d'ailleurs rare, peut provenir d'un dialecte où *tr* devient *ṭ*; il est de même possible que *athī* et *hād* remontent à un prototype formant avec skr. *asthi-* un ancien doublet du type gr. ἄσπερον : ἄσπερρον; quant à *heṭ*, pkr. *heṭṭha*, il a été expliqué par M. Wackernagel comme le résultat de la contamination de skr. *adhasiāt* + *upariṣiāt*; mais *māṭhā* (*mastu-*) résiste à toute tentative d'interprétation.

ṭh représente skr. *ṭh* dans les tatsamas du type *kaṭṭhīṇ* et skr. *ṣu* dans *viṭhobā viṭhal* < skr. *viṣṇu-*; le traitement normal de skr. *ṣu* étant pkr. *ṇh* > m. *n*, on doit reconnaître ici un semi-tatsama récent, peut-être emprunté.

Enfin *ṭh* provient de *ṭ* + *h* appartenant à deux syllabes différentes dans *auṭhṇem* pour *obaṭṇem*.

d

§ 111. A l'intérieur du mot *d* remonte à

skr. et pkr. *d* suivant une nasale : *aṇḍ* (*aṇḍa-*), *kaṇḍ* (*kaṇḍu-*) *karaṇḍā* (*karaṇḍa-*), *kuṇḍ* (*kuṇḍa-*), *koṇḍāḷem* (*kuṇḍala-*), *khāṇḍ* (*khaṇḍa-*), *gaṇḍ* (*gaṇḍa-*), *daṇḍ* (*daṇḍa-*), *pāṇḍyā* (*paṇḍita-*), *piṇḍi* (*piṇḍa-*), *bhāṇḍ* (*bhāṇḍa-*), *bhāṇḍār* (*bhāṇḍāgāra-*), *maṇḍ* (*maṇḍa-*), *maṇḍal* (*maṇḍala-*), *māṇḍav* (*maṇḍapa-*), *muṇḍā*, *muṇḍṇem* (*muṇḍa-*), *rāṇḍ* (*raṇḍā*), *leṇḍuk* (*leṇḍa-*), *sāṇḍ* (*saṇḍa-*), *ceṇḍā* (*cikhaṇḍa-*), *soṇḍ* (*ṣuṇḍā*); *govāṇḍ* correspond exceptionnellement à decī *goaṇṭa-*. v. § 82;

pk. *d* issu de skr. *ṭ* dans *aghāḍā* (*āghāṭa-*), *aḍaṇ* (*aṭani-*), *aḍulsā* (*aṭaruṣa-*), *āḍ* (*avaṭa-*), *āḍi* (*āṭi-*), *kaḍ* (*kaṭi-*), *kaḍāḍ* (*kaṭakaṭā*), *kaḍāsan* (*kaṭāsana-*), *kaḍū* (*kaṭuka-*), *kaḍem* (*kaṭaka-*), *karāḍ* (*kapāṭa-*), *kāṇḍkḍi* (*karkaṭikā*), *kāṇḍā* (*karnaṭaka-*), *kāpaḍ* (*karpaṭa-*), *kuḍapṇem* (rac. *kuṭ-*), *kuḍav* (*kuṭapa-*), *kuḍā* (*kuṭaja-*), *kuḍi* (*kuṭi*). *ghaḍṇem* (*ghaṭ-*), *ghaḍā* (*ghaṭa-*), *ghaḍi* (*ghaṭikā*), *ghoḍā* (*ghoṭaka-*), *capḍā* (*carpaṭa-*), *cāḍ* (*cāṭu-*), *jaḍ* (*jaṭā* ?), *jaḍṇem* (rac. *jaṭ-*), *joḍṇem* (rac. *yut-*), *toḍṇem* (*truṭ-*; cf. *tuṭṇem*), *toḍi* (*troṭakī*), *dhāḍ* (*dhāṭi-*), *paḍal* (*paṭala-*), *puḍā* (*puṭa-*), *phaḍā* (*phaṭā*), *bhāḍ* (*bhāṭi-*), *mākaḍ* (*markaṭa-*), *raḍṇem* (*raṭ-*), *vāḍā* (*vaṭa-*), *viḍi* (*vīṭikā*), *saḍṇem* (*ṣaṭ-*), *saraḍ* (*saraṭa-*), *sāṇḍkaḍ* (*saṇḍkaṭa-*);

pk. *d* remontant à skr. *t* cérébralisé sous l'action d'un *r* voisin dans *paḍ-* et ses dérivés (skr. *prati-*);

pk. *d* < skr. *d* dans *khod* (*kṣoḍa-*), *goḍ* (*gaṇḍa-*), *tāḍṇem* (*tāḍ-*), *nāḍ* (*nāḍi*), *nīḍ* (*nīḍa-*), *pīḍṇem* (*pīḍā*), *haddā* (*haḍi*);

skr. *ḍ* < skr. *ḍḍ* dans *uḍṇem* (*uḍḍi-*);

skr. *ḍ* < skr. *ḍr* dans *vāḍ* (*vaḍra-*);

ḍ pour *ḍh*, v. § 89;

ḍh.

§ 112. *ḍh* provient de

skr. *ṭh* dans *paḍṇem* (*paṭh-*), *piḍṇem* (*piṭha-*), *maḍh* (*maṭha-*); cf. *kurhāḍ* (*kuṭhāra-*);

skr. *ḍh* dans *gāḍhā* (*gāḍha-*), *dāḍhā* (*dṛḍha-*); probablement dans *oḍhaṇ* (cf. véd. *volhave*);

skr. *ḍhr* dans *meṇḍhā* (*meḍhra-*);

skr. *ṭh* cérébralisé sous l'influence de **r* préhistorique dans *saḍhaḷ* (*ṣithila-*).

ḍh récent représente : *ḍ* + *h* dans *ḍher* (*deṣi dahari*), *h* + *ḍ* dans *uleṇḍhāḷem* (*deṣi ullebaḍa-*), *l* + *ḍh* dans *sāḍhū* (*ṣyālivodha-*);

Une évolution curieuse est celle qui a fait aboutir en certains cas (*ṭ*)*ṭh* issu de skr. *ṣṭ* ou *ṣṭh* à *ḍh*, contrairement à la phonétique normale du prākṛit; c'est le cas de *aḍ(h)-* dans les noms de nombre composés (*aṣṭa-*), *kāḍṇem* (*kṛṣṭa-*; cf. *ukhaḍṇem*), *koḍh* (*kuṣṭha-*), *dāḍh dāḍhī* (*daṃṣṭrā*), *maḍṇem* (*mṛṣṭa-*), *veḍṇem* (*veṣṭ-*), *hāḍ* (*asthi-*, *aṣṭi-*). Cette évolution est ancienne : le sanskrit a déjà incorporé des formes comme *dāḍhikā* (Manu), *koṭha-* (Suçruta), *kaḍḍhaya* (dans les formules bouddhiques); le pali a *veṭhati*; *aḍha-(aṣṭa-)* se trouve dans les textes jainas, et l'on a essayé de le reconnaître jusque dans les inscriptions d'Açoka (Fleet, *J. R. A. S.*, 1906, p. 401 et suiv., voir notamment p. 413 et suiv.); par contre *maḍhai* n'est attesté qu'en prākṛit tardif, et *hāḍ* n'a d'antécédent qu'en *deṣi* : mais l'un et l'autre sont communs aux principales langues indo-aryennes. — Sur skr. *ṣṭ* représenté par m. *lh*, v. § 148.

II. Traitement marathe de *r* + dentale.

§ 113. Le traitement de ce groupe ne présente aucune unité en marathe. Les contradictions se manifestent à l'intérieur même de certaines familles de mots, et s'expliquent sans doute par la fréquence des emprunts.

rt

§ 114. Dans la famille de la rac. *vart-* on trouve d'une part

vāṭṇem nivaṭṇem (*varṭana-*), *vāṭlā* (*ṽṛtla-*), *vāṭ* (*varṭman-*), cf. *vāṭi* « bol » ; de l'autre *vāt* (*varṭikā*) et *parvat*, *paratṇem* (*parivarta-*). Il est impossible de rendre compte phonétiquement de cette opposition, mais elle s'éclaire si l'on constate que tous les mots qui ont la cérébrale se retrouvent avec la même cérébrale dans le *prākṛit* et dans toutes les langues modernes : le singhalais seul fait exception avec sa dentale dans l'unique mot *vat* (*varṭman-*). Par contre la dentale de *vāt* (*varṭikā*), attestée en *prākṛit* *māhāraṣṭri*, se retrouve dans les dialectes du centre et de l'est, tandis que le *sindhi*, le *guzrati* et le singhalais s'accordent à présenter une cérébrale.

De même dans la famille de *kart-* on trouve partout des cérébrales dans les mots correspondant à *kāṭṇem* « couper », partout aussi des dentales dans ceux qui correspondent à *kāṭṇem* « filer », *kātar* (*kartarikā*), *kattī* (*kartṛkā*), *kāṭḍem* (*kṛtti-*), *kāṭyā* (*kṛttikā* ou *kārtika-*) ; mais à *kāṇt* « copeau », *kāṇṭaṇ* « coupure, insecte nuisible », correspondent en *sindhi* et *hindi* des mots à cérébrale, soit qu'il s'agisse là d'un traitement phonétique, soit que ces mots aient été rattachés à la racine de *kāṭṇem*, etc. ; mais le *guzrati* a *kātāro* dans le sens d' « insecte nuisible », ce qui l'apparente au marathe.

La dentale de *dhutārā* (*dhūrta-*), attestée en *prākṛit* se retrouve partout. Au contraire celle de *mātī* (*mṛttikā*) est unique : toutes les autres langues, singhalais compris, ont *ṭ*. Le traitement proprement marathe consiste donc probablement dans la dentale ; des mots comme *kavaṇṭāl*, *ohaṭ*, attestés uniquement dans cette langue, ne s'accordent pas avec cette probabilité ; mais l'étymologie est loin d'en être sûre ; quant à la cérébrale de *gaḍṇem* (actif refait sur une racine **gaṭ-*, cf. skr. *garta-*) elle se retrouve partout.

rth

Les exemples sont rares. On trouve d'une part *cauth cauthā* (*caturtha-*), de l'autre *sāth*, *sāthī* (*sārtha-*), dont la dentale se retrouve partout, sauf en ce qui concerne le premier mot dans le groupe extrême oriental.

En marathe même la proposition *sāṭhīm sāṭīm* « en vue de, pour » paraît à première vue contenir *artha-* : cependant le *guzrati* et le *sindhi* témoignent d'un mot *sāṭ* signifiant « échange »,

coexistant dans la première de ces langues avec *sāthī* « pourquoi ? par que » ; la forme à cérébrale aspirée du marathe semble témoigner de la contamination de ces deux mots, dont le second seul paraît dérivé de *sārtha-* (cf. § 89).

rd

§ 115. Les mots contenant une cérébrale sont rares et ne sont pas originaux ; ce sont *kavḍā* (*kaparda-*), *maḍ*, *maḍeṇi* (*myta-*) et *saṃḍeṇi* (*chard-*) : le caractère oriental du mot *maḍ* a déjà été noté. La dentale se retrouve également partout dans *vādaḷ* (*vardalikā*) et *caudā* (*caturdaça-* ; le *ḍ* de s. *caudahaṇi* et de pj. occ. *coḍā* ne prouve rien, puisqu'il se retrouve dans s. *ḍaha*, pj. occ. *ḍāb* < skr. *daça-*) ; le guzrati, l'hindi et le bengali s'accordent avec le marathe à offrir une dentale non seulement dans *kudāl* qui remonte au sanskrit (*kuddāla-*) mais dans *kudṇeṇi* (*kārdana-*), *pāḍṇeṇi* (*pard-*), *lāḍṇeṇi* (*lard-*) ; le sindhi a une cérébrale dans tous ces mots, le singhalais s'accorde avec cette langue en ce qui concerne *pard-* ; l'oriya comme le sindhi a *koḍ-* en regard de *kud-dāla-* ; mais peut-être trouve-t-on ici un dérivé direct ou un mot subissant l'influence de la racine *kuṭ-*.

rdh

Le traitement de ce groupe est peut-être le plus confus de tous. La cérébrale de *mumḍhi* (*mūrdhan-*), de *vāḍhaya* (*vardhaka-*) est universelle ; il en est de même pour celle de *vāḍhṇeṇi* (*vardh-*), sauf une exception particulièrement étrange : le sindhi, qui d'ordinaire préfère les cérébrales, a ici une dentale. En face de skr. *gāḍabha-* le marathe a à la fois *gāḍhav* et *gadhā* : le sindhi n'a que la forme à cérébrale ; le guzrati et l'hindi n'ont que la forme à dentale ; le singhalais comme le marathe possède à la fois les deux. Le cas le plus obscur est celui des représentants de skr. *ardha-* : en face de *ādhā*, *ad-*, *adhpāv* (*ardha-*) on trouve *sāḍe* (*sārdha-*), *diḍ(h)* (*dvi-ardha-*), *aḍic* (*ardhatṛīya-*) et *aḍ(h)-* (*ardha-*) servant de préfixe péjoratif : cette opposition se retrouve telle quelle dans tous les dialectes, sauf le singhalais qui semble ne connaître que la cérébrale ; elle remonte à l'époque prakrite.

§ 116. De listes aussi confuses il est impossible de tirer aucune conclusion sûre. Les échanges et les contaminations remontent trop haut dans le passé pour qu'on puisse en chaque cas distin-

guer le traitement phonétique de l'emprunt. Tout ce qu'on peut dire c'est que les exemples de *r* + dentale sourde donnent provisoirement l'impression que le traitement phonétique du marathe est la dentale : ce qui s'accorderait avec les données qu'on possède sur la période ancienne.

III. Cérébralisation spontanée.

§ 117. Tout différent du précédent est le cas où une ancienne dentale est devenue cérébrale spontanément, ou du moins sans influence reconnaissable. Les exemples en sont extrêmement rares en sanskrit : la racine védique *dī-* « voler » est devenue en sanskrit classique *ḍī-* ; c'est le seul mot à initiale cérébrale dont on connaisse l'origine ; la cérébrale se rencontre encore à l'intérieur de quelques mots rassemblés dans la grammaire de M. Wackernagel (§ 148 b, p. 173) et dont aucun ne remonte jusqu'au Vêda. La liste s'allonge dès qu'on arrive à la plus ancienne période du prakrit classique : tandis que Vararuci considère *maḍa-* et les autres participes de racines en *-ṛ-* comme appartenant à la māgadhī, il attribue au prakrit commun, non seulement *paḍisara-* (*prati-*), *paḍbama-* *prathama-*, *siḍbila-* (*ṣiṭhila-*, pour **ṣṛ-*) où l'influence de l'*r* a pu encore se faire sentir, mais *paḍāṇa veḍisa-* (II, 8) *dola-* *daṇḍa-* *ḍasaṇa-* (II, 24) et les racines *paḍ-* (*pat-*) *saḍ-* (*sad-*) *kaḍb-* (*kvath-*) (VIII, 39, 51 ; Beames, I, 219 sq.) Aux périodes les plus basses du prakrit le phénomène prend une extension considérable, sans qu'on puisse davantage en déterminer les conditions ; c'est alors que la nasale dentale en particulier devient cérébrale en toute position *no naḥ sarvatra*, Varar. II, 42 ; cf. Pischel, § 224). Enfin, à l'époque moderne les mots attestés avec occlusive cérébrale en sanskrit ou en prakrit conservent cette cérébrale, et la nasale intervocalique est restée cérébrale dans le groupe marathe-guzrati-sindhi-penjabi : de plus *l* intervocalique s'est cérébralisé comme la nasale dans trois de ces dialectes.

Ici encore il semble qu'il s'agisse d'un phénomène dialectal, mais réparti tout autrement que dans le cas d'influence de *r*. A l'époque ancienne, il est remarquable que ni les inscriptions d'Açoka ni les fragments connus de drames bouddhiques n'apportent d'exemples de cérébralisation spontanée autres que ceux du sanskrit : au contraire la cérébralisation spontanée est parti-

culièrement fréquente en mähārāṣṭrī classique et dans les prākṛits jainas. A l'époque moderne ce sont trois dialectes occidentaux qui seuls connaissent *l* cérébral ; ce sont les mêmes dialectes, avec le sindhi et peut-être certains parlers du nord-ouest himalayen (v. Grierson, *Piśāca lang.*, p. 19) qui ont conservé *ɳ* intervocalique ; enfin c'est le groupe occidental, et dans ce groupe le sindhi qui est connu pour affectionner particulièrement les occlusives cérébrales, là où on attendrait des dentales (Beames, I, 236 ; Grierson, *Phon.*, § 55, 57, 91).

En marathe, les exemples de cérébralisation spontanée se rencontrent à l'initiale et à l'intérieur du mot.

§ 118. A l'intérieur du mot, le sanskrit classique présente déjà quelques cas de cérébralisation : ainsi *aṭati*, *uḍumbara-* en regard des formes védiques *atati*, *udumbara-*. La liste s'en allonge quelque peu en marathe ; mais il est remarquable que les exemples remontent au prākṛit ancien : *joḍṇem* a déjà son équivalent dans le Dhātupaṭha ; *kaḍhṇem* (*kvath-*) et *paḍṇem* (*pat-*), attestés dans Vararuci, se retrouvent dans tous les prākṛits ; *meḍh* (*methi-*) se lit dans les aṅgas jainas ; seul *maḍhū* (*madhu-*) paraît récent. Des analogies ont pu jouer ici : c'est par l'influence de *paḍi-* = skr. *prati-* et *paḍhama-* = skr. *prathama-* que M. Wackernagel essaie d'expliquer la cérébralisation de pkr. *paḍai* (§ 133 rem.) ; de même *methi-* a pu prendre la cérébrale de *meḍhra-*, et *madhu-* subir l'analogie d'un doublet perdu de *mau-*, où le *d* de skr. *mṛdu-* se serait cérébralisé. Quoi qu'il en soit de ces tentatives d'explication, il semble bien que ces mots ne sont pas proprement marathes ; il est même significatif que dans le mot *umbar* le marathe s'accorde comme le pali et le prākṛit avec le védique (*udumbara-*, et se sépare du sanskrit classique qui admet la cérébrale (*uḍumbara-*).

A plus forte raison peut-on considérer comme étrangers au marathe les mots où une ancienne dentale intervocalique a été remplacée par *l* ou *r* : on trouve *l*, représentant l'adaptation de *l* à la phonétique marathe, dans les noms de plantes *ālci* (*atasi*), *kalamb* (*kadamba-*), *vehlā* (*vibhitika-*) : l'*l* du premier est confirmé par toutes les langues, celui du second remonte au prākṛit ancien ; le troisième est mal attesté et porte peut-être la trace d'une contamination. On trouve encore *ḍoblā* (*dobada-*) ; mais ici il s'agit en réalité d'un *ḍ* obtenu sous l'influence de *r* (**daurbṛda-* ;

v. Wackernagel, § 194 b) : dans *ukhal* le marathe, comme d'ailleurs les autres dialectes, a opté pour *udukhala-* contre le védique *ulūkhala-* ; d'autre part *r*, qui est proprement un traitement de l'extrême nord-ouest ou de l'orient (voir Grierson, *Phon.*, § 52, p. 5) se trouve dans le nom de nombre « dix » en composition *akrā*, *bārā*, *terā*, *pandhrā*, *satrā*, *aṭhrā* (*ekādaṣa*, *dvādaṣa*, etc.) et celui de « soixante-dix » *sattar* (*saptati-*), sur ces mots, voir § 143.

§ 119. Plus fréquente, et plus caractéristique, est la cérébralisation de l'initiale. Elle est presque inconnue en sanskrit : *ḍi-* est le seul exemple clair (il a survécu dans les dialectes modernes sous la forme *uḍḍi-*, mar. *uḍṇem*) ; plus tard, on trouve les correspondants de mar. *ḍimb*, *ḍhāl* ; mais c'est surtout dans la *deṣī*, dialecte occidental, que les exemples sont nombreux : on retrouve dans le recueil d'Hemacandra *ṭār ṭirṭir ṭol ḍamb ḍhāṃkan ḍhekā ḍhekūn* ; d'autres langues ont en commun avec le marathe et la *deṣī* les mots *tāmk ṭip ḍāvā ḍāl doi doki ḍoṃgar ḍolā ḍolī ḍhenṭk* (le sindhi a la dentale *dh*) *ḍher* ; on ne retrouve pas dans le lexique d'Hemacandra, mais d'autres dialectes confirment *ṭalṇem ṭikṇem ṭikā ṭekāḍ ḍāṃg ḍabṇem ḍomb*.

L'explication de ces cas est particulièrement difficile. Dans certains mots il s'agit d'une cérébralisation sous l'influence de *r* en groupe ; de là *ḍoṇ* « canot » à côté de *doṇ* « auge » (*droni-*), et peut-être *ḍāṃg* (cf. aussi *ḍoṃgar* ? skr. *draṅga-*) : ce traitement n'est pas indigène en marathe où *dr* > *d* : ces mots sont donc suspects d'être empruntés à un autre dialecte, peut-être au sindhi (v. Beames, I, p. 336-337).

Ailleurs il semble qu'il s'agisse d'une assimilation à une cérébrale du même mot, mais non en contact avec l'initiale : ainsi *ḍakhṇ* (*dakṣiṇa-* ; la cérébrale se retrouve en sindhi, multani et dans le groupe oriental) ; *ḍar* (*dara-*), *ḍav*, cf. *ḍabbā*, forme évidemment empruntée à un dialecte oriental ainsi que la forme à dentale *dabḍa* (*darvī*) : *ṭālī* (*tālikā*), *ṭālū*, *ṭāḷem* (*tāla-*, *ṭilā* *tilaka-*), *ḍohlā* (**dohada-*), *ḍolā*, *ḍolī* (*dol-*).

Cette cérébralisation à distance est en tout cas contraire aux habitudes du marathe ; ce dialecte, comme d'ailleurs son voisin le guzrati, conserve la dentale initiale de *taṃṭā tāṭī tāṭh thaṃḍā thoṃṭ dāṭ dāḍh dāḍhī* : la cérébralisation ne se retrouve dans ces mots qu'en sindhi, en hindi et en bengali (v. Beames, I, 237) ; en tsigane aussi, p. ex. *ran* = skr. *daṇḍa-*.

Il est remarquable que dans les mots auxquels cette explication ne s'applique pas, la cérébrale est attestée depuis la plus ancienne période du prākṛit classique pour deux familles : celle de skr. *daṃṣ-* (*daṣṇem*, *daṃkḥṇem*, *sāṃdas*) et de skr. *dab-* (*dāj-ṇem*, *dābhī*, *dāṅṇem*) ; les autres *ḍhaṃkḥṇem*, *ḍhakkā*, *ḍhuṃdālṇem* (et *ḍhāṃḍhulṇem*, *ḍhulṣṇem*) sont d'origine obscure, mais se retrouvent aussi dans la plupart des dialectes ; il est donc permis d'admettre ici des emprunts directs ou non à une langue occidentale ; outre les faits cités plus haut, on peut rappeler qu'Açoka écrit à Girnar *osudhāni* tandis que les inscriptions orientales portent *osadhāni* (*auṣadhāni*).

Cette hypothèse n'est cependant pas absolument nécessaire ou du moins pas nécessairement unique : le dictionnaire de Molesworth donne comme appartenant au Concan le mot *tāṇ* (*tāna-*) correspondant à *tāṇ* de la langue normale ; il conviendrait de vérifier si la langue marathe ne combine pas deux séries de dialectes, dont l'une, celle du Dekhan, conserverait les dentales anciennes, et l'autre, celle de la côte, s'accordant avec un groupe dont le sindhi est le dialecte le plus caractérisé, admettrait des types de cérébralisation inconnus à la langue normale. Dans ce cas l'existence de doublets comme *tālū* : *tālū*, *ṭilā* : *ṭil*, *dābhī* : *dābhṇem*, *ḍamb(hī)* : *damb hī*, *ḍoṃgar* : *ḍuṃg*, *ḍhakkā* : *ḍhakkā* s'expliquerait aisément.

Dentales.

§ 120. Réserve faite des cas de cérébralisation examinés plus haut, et du cas de l'ancien groupe : dentale + *v* qu'on trouvera § 129, le traitement des anciennes dentales ne présente aucune difficulté. On remarquera que, sauf dans les mots où la cérébralisation est très ancienne et attestée en sanskrit, le groupe dentale + *r* aboutit normalement à une dentale : c'est au reste le traitement général en indo-aryen, sauf en sindhi (v. Beames, I, p. 337).

t.

§ 121. A l'initiale, *t* remonte à :

skr. *t* : *taḍ* (*taṭī*), *taṇ* (*ṭṛṇa-*), *tabān* (*ṭṛṣṇā*), *tāv* (*tāṭa-*), *tikh* (*tīkṣṇa-*), *ṭil* (*ṭila-*), etc. ;

skr. *tr* : *ṭin* (*trīṇī*) cf. *ṭij*, *ṭiḍem*, *ṭivāṇ*, *ṭisal* (*trī-*) ; *tuṭṇem* (*truṭya-*) *toḍṇem* (*troṭaya-*), cf. *toṭā* ; *toḍī* (*troṭakī*) ;

A l'intérieur du mot, *t* représente :

1° pkr. *t* suivant une nasale : *āṇt* (*anta-*), *kaṭtar* (*kaṭantara-*), *bhitar* (*abhyantaram*), *saṇt* (*çanta-*), *sāvantu* (*sāmanta-*), *çeṇvī* (*simantikā*), 3° personne plur. indic. *-at(i)* (*-anti*), partic. prés. en *-nta-* ;

2° pkr. *tt* issu de :

skr. *tt* dans *ulaṇṇem* (*utṭṛṇa-*), *ulaṇṇem* (*uttaraṇa-*), *utrāṇ* (*uttara-*), *utāṇā* (*uttāna-*), *utāvaḥ* (*uttāpa-*), *sampat* (*sampatti-*) ; cf. *āt* mot enfantin (*deçī attā*) ;

skr. *kt* dans *altā* (*alakta-*), *nirutā* (*nirukta-*), *pāṃt* (*pañkti-*), *bhāt* (*bhakta-*), *ratī* (*raktikā*), *rāt(ā)* (*rakta-*), *ritā* (*rikta-*), *sātū* et *saktu* (*saktu-*) ;

skr. *pt* dans *tātavṇem* (*taṭta-*), *nāt*, *nātū* (*napṭṛ-*), cf. *paṇat* (*pranapṭṛ-*), *sāt* (*sapta*), cf. *saṭrā* (*saptadaça*), *sattar* (*saptati-*), *sātvaṇ* (*saptaparna-*) ; peut-être dans *alitā* (*ālipta-*? cf. *altā*), et dans *uṃṣīt* (*utkṣipta-* ?) ;

skr. *tn* dans *savat* (*sapatnī*) ;

skr. *tr* dans *ānt* (*antra-*), *ārat* (*ārātrikā*), *karvat* (*karapatra-*), *got* (*gotra-*), *carit* (*caritra-* : l'i bref donne au mot un air de tatsama-), *cāt* (*cattrā-*), *citā* (*citraka-*), cf. *citaḥ* (*citrāṅga-* pour le sens) et *citārī* (*citrakāra-*), *pāt* (*patra-*), *put* (*putra-*), cf. *rāt* (*rājaputra-*), *mahāvat* (*mahāmātra-*), *mūt* (*mūtra-*), *rāt* (*rātri*), *varāt* (*varatrā* et *varayātrā*), *vet* (*vetra-*), *sūt* (*sūtra-*) ; cf. *atām* (*atra*) ?

skr. *ktr* dans *jot* (*yoktra-*).

Remarque. — *t* est tombé dans les composés récents de *tel* « huile » *araḍel*, *āvel*, *tiḥel*, etc.

th.

§ 122. En sanskrit cette consonne n'a pas d'existence réelle à l'initiale. Dès lors *m. th* ne remonte à skr. *th* qu'à l'intérieur du mot après une nasale. comme dans *paṇth* (*panthan-*), *maṇth* (*manth-*). Partout ailleurs *m. th* représente un ancien groupe contenant une sifflante, à savoir :

skr. *ts* dans *tharū* (*tsaru-*) ;

skr. *st*, initial, dans *thanā* (*stana-*), *thavā* (*stabaka-*), *thā*, *thāṃg* (*stāgha-*), *thāṃbṇem* (*stambha-*), *them* (*stip-*), *thoḍā* (*stoka-*) ; — intérieur, dans *āthī* (*asti*), cf. *nāthī* (*nāsti*), *kothambīr* (*kustambarī*), *pāthar* (*prastara-* ; cf. *pāthār*), *pathārī* (*prastāra-*), *pālthā* (*paryasta-* ; cf. *pālat*), *pothī* (*pustaka-*), *māthā* (*mastaka-*), *vithar* (*vistara-*), *vith*

(*vitasti-*), peut-être *vaṃṭh* (*vastu-*); cf. aussi *thomṭ*; sur *hāt*, *hatti* pour **hāth* (*hasta-*), v. § 88;

skr. *sth*, toujours initial, dans *thaḷ* et son composé *saṃvuthaḷ* (*sthāla-*), *thāvar* (*sthāvara-*) et les autres dérivés de la racine *sthā-*: *thāpṇem*, *thār*, en regard desquels on trouve des formes à cérébrale: *thār* etc., v. § 110; *thālā* (*sthāla-*), *thir* (*sthira-*), *ther* (*sthavira-*), *thor* (*sthūra-*), *thulī* à côté de *ṭhulī* (*sthūla-*).

d.

§ 123. A l'initiale *d* remonte à pkr. *d* issu de :

skr. *d* dans *dāṃt* (*danta-*), *dahiṃ* (*dadhi-*) etc.; voir au lexique;

skr. *dr* dans *doṇ* à côté de *ḍoṇ* (*droni-*);

A l'intérieur *d* remonte à skr.-pkr. *d* suivant une nasale, dans *kurūṇḍ* (*kuruvinda-*), *māṇḍā* (*manda-*); le développement d'un *d* dans *ṇḍal*, produit de la différenciation de *nn* dans *ṇin(n)aḷ* (*chinna-*), est contraire à la phonétique normale du marathe; il doit être un emprunt au même titre que *vāṇdar*, forme vulgaire du tatsama *vānar*, influencé par h. *bandar*;

d intérieur représente aussi pkr. *dd* issu de :

skr. *dd* dans *kudāl* (*kuddāla-*);

skr. *bd* dans *sād* et son composé *paḍsād* (*ṣabda-*, *pratiṣabda-*);

skr. *rd* dans *kudṇem* (*kurdana-*), *caudā* (*caturdaṣa*), *pāḍṇem* (*pard-*), *lādṇem* (*lard-*), *vādāl* (*vardalikā*), peut-être dans *gaḍāl* (rac. **grd-*?);

skr. *dr* dans *dād* à côté du semi-tatsama *dādar* (*dadru-*), *nīd* (*nīdrā*), *bhādvā* (*bhādrapada-*), *bhādarṇem* (*bhadrakāraṇa-*), *mudī* (*mudrikā*), *viṇḍrām* (*vidra-*), *haḷad* (*haridrā*); à côté de ce traitement on trouve encore pour skr. *dr* les correspondants ḍ v. § 119 et l, v. § 141; le premier paraît d'origine dialectale, le second remonte jusqu'au sanskrit: c'est le traitement dental qui paraît être normal en marathe.

dh.

§ 124. A l'initiale, *dh* représente skr. *dh* dans *dhaṇ* (*dhana-*) *dharnem* (*धार-*) etc.; v. au lexique.

A l'intérieur du mot *dh* remonte à skr. *dh* après nasale dans *aṇḍhārā* (*andhakara-*), *bāṇḍhṇem* (*bandhana-*), *viṇḍhṇem* (rac. *vyadb-*) *sāṇḍh* (*sandhi-*); l'occlusive est exceptionnellement disparue dans *vinḍhṇem*, doublet de *viṇḍhṇem*: c'est là un traitement tout à fait anormal en marathe et qui n'est régulier qu'en bihari, en pen-

jabi et dans certains dialectes de l'extrême nord-ouest (v. § 82);

dh intérieur remonte aussi à pkr: *ddh* issu de :

skr. *ddh* dans *budh* (*buddhi*-) et les composés *udharṇem* (*uddhar*-) *udhaḷṇem* (*uddhāl*-), peut-être *udhav* (*ud-dhava*);

skr. *gdh* dans *dūdh* (*dugdha*-);

skr. *bḍh* dans *lāḍhṇem* (*labdha*-);

skr. *dhr* dans *gīdh* (*gr̥dhra*-).

Le traitement *dh* < skr. *dhy* dans *madh* est tout à fait irrégulier (cf. § 107) et dénonce un tatsama.

On trouve *dh* résultant du rapprochement de *d* et *h* appartenant primitivement à des syllabes différentes dans *dhruv* (*dubhṛ*-) qui remonte au prākṛit, et dans *edhavām* (pkr. *eddaha*-) et *saṇḍhevīm*, corruption de *saṇḍehīm*; c'est à ce rapprochement qu'est due la forme *pandhrā* (*pañcadaśa*, pkr. *pañṇarasa*, *pañṇaraha*) où le *d* inséré entre *n* et *r* a recueilli l'aspiration de *h* final (cf. h. *pandrah*).

Labiales.

Réserve faite du traitement de dentale + *v*, qui sera examiné à part, l'histoire des labiales n'offre aucune difficulté.

p.

§ 125. A l'initiale *p* représente :

skr. *p* dans *paḍṇem* (*pat*-), *pāv* (*pāda*-), *pyās* (*pipāsā*), *put* (*putra*-) *pej* (*peya*-), *pothi* (*pustaka*-) et de nombreux autres mots qu'on trouvera au lexique; *puvā* remonte à *pūpa*-, forme apocopée de *apūpa*-, qui est attestée dès le sanskrit : dans *pākhar* (*upaskara*-) et le tatsama *pekṣām* (*apekṣā*), l'apocope est, ou paraît plus récente;

skr. *pr* dans les composés de *pa* < *pra*- : *pañat* (*pranapti*-), *pasar* (*prasara*-), *pahār pār* (*prahara*-), *pahilā* (*prathama*-), *pām*, *paim* (*prāyah*, *prāyena*), *pāūs* (*prāvṛṣa*- , *pākhaḷṇem* , *prakṣālaya*- , *pājharṇem* , *prakṣar*-), *pāthaviṇem* (*prasthāpana*-), *pāthar pathāvi* (*prasthāra*- , *pānbū* (*prasnava*-), *pāphudṇem* (*prasphuṭ*-), *pāvṇem* (*prāpaṇa*-), *pāhunā* (*prāghuṇa*-), *pusṇem* (*proñch*-), *pekḷṇem* (*prekṣaṇa*-), *pesṇem* (*preṣaṇa*-), *poṇḍā* (*pravāda*-), *poṇem* (*pravāda*-), *pol*, *paul* (*pratolī*), *paithā* (*praviṣṭa*-), *pais* (*pradeśa*-); les mots composés avec *paḍ*- et *pai*- (*prati*-); cf. aussi peut-être *peṇth* (*pratiṣṭhā*); le mot *piyo pibū* (*priya*-);

skr. *pl* dans *pāvṇā* (*plava*-), *pī* (*plihā*);

skr. *py* dans *pohā* (*apyūha*-).

A l'intérieur du mot *p* représente skr. et pkr. *p* suivant une nasale dans *kāṁpṇem*, *cāṁpā*, *līmpṇem* ; il remonte surtout à pkr. *pp* issu de :

skr. *pp* dans *pīṁpaḥ* (*pīppala-*) ; cf. *āpā*, mot enfantin (*appa-*) ;

skr. *py* dans *ruṇem* (*rūpya-*) ;

skr. *tp* dans les composés de *ut-* : *upaj* (*utpada-*), *upaṭṇem* (*utpāṭana-*), *upaḍṇem* (*utpat-*), peut-être *upannem* (*utpāvana-*) et *uped* (*utpraidh-*) ; le même préfixe *u-* se retrouve dans *upalānā*, cf. *palāṇ* (*paryāṇa-*) ;

skr. *tm* dans *āpaṇ*, *āp* (*ātma-*) ;

skr. *rp* dans *kāpaḍ* (*karpāṭa-*), *kāpūr* (*karpūra-*), *kāpūs* (*karpāsa-*), *cāpaṭ* (*carpāṭa-*), *sāp* (*sarpa-*), *sūp* (*śūrpa-*), probablement aussi dans *sopṇem* (*samarp-*), *opṇem* (*arp-* ou *ṛpy-*), et dans *kāpṇem* (**karp-*) ;

skr. *lp* dans *ṣīmpī* (*ṣilpīn-*), peut-être dans *aprā*, si ce mot contient skr. *alpa-*.

ph.

§ 126. *ph* initial remonte à pkr. *ph* issu de :

skr. *ph* dans *phaḥ* (*phala-*) et ses composés *phalār* (*phalāhāra-*), *pophāl* (*pugaphala-*), cf. *phalā* et *pharā* (*phalaka-*), *phāg* (*phalgu-*), *phāl* (*phāla-*), *phul* (*phulla-*), *phen* (*phena-*) ;

skr. *sp* dans *phāṁdṇem* *phāṁd* (*spand-*) ; cf. *phirṇem* (i. e. **spīr-*) ;

skr. *sph* dans *phāṭṇem* *phāḍṇem* *phālṇem* (*sphaṭ-*) *phār* (*sphāra-*), *phuṭṇem* *phod* (*sphuṭ-* *sphoda-*), *phurnem* (*sphur-*), cf. *phīṇem* *phedṇem* ;

skr. *sphy* dans *phāvā* (*sphya-*).

A l'intérieur du mot *ph* représente pkr. *pph* issu de :

skr. *ṣp* dans *vāph* (*vāṣpa-*), peut-être *gumphā* et *gophaṇ* (*guṣp-*)

skr. *ṣph* dans *nīphaḥ* (*niṣphala-*) ;

skr. *tph* dans *uphāṇṇem* (*ut-phāṇ-*), *uphalṇem* (*utphulla-*), *uphālṇem* (*utphal-*) ;

skr. *lph* dans *gophā* (*gulpha-*) ;

skr. *sph* dans *aphalṇem* (*āsphalana-*), *pāphudṇem* (*prasphuṭ-*).

Échange de *p* et *ph*, v. § 84 et suiv.

b.

§ 127. A l'initiale *b* représente pkr. et skr. *b* dans *bak*, *baglā* (*baka-*), *bakrā* (*barkara-*), *biṁ* (*bija-*), *bujhṇem* (*budhya-*), *bel* (*bilva-*), *bokaḍ* (*bukka-*), et d'autres mots qu'on trouvera au lexique. Le

marathe a conservé à l'initiale la distinction de *b-* et *v-* anciens, v. plus bas.

b initial remonte aussi à skr. *br* dans *bāmaṇ* et *bāmbhurḍa* (*brāhmaṇa-*) ;

Il représente enfin skr. *p* devenu initial par suite d'une apocope à l'époque où les sourdes s'étaient sonorisées dans le mot *baisnem* (*upaviṣ-*) : le pali a déjà *uviṭṭha-*, qui suppose une haplologie de **uvaviṭṭha-*, et date par conséquent d'une époque où *b* intervocalique était déjà devenu *v* ; le guzrati et le sindhi s'accordent ici avec le marathe ; le kaçmiri a *v* ; quant au tsigane, il se partage : celui d'Europe a *bes-*, celui d'Arménie *ves-*. Le mot accessoire *bi* (*api*) porte la trace du même accident : ici le tsigane d'Europe aussi a le traitement de l'intervocalique (*vi*).

A l'intérieur *b* remonte à pkr. *b* suivant une nasale, 1° là où le sanskrit avait déjà *mb* : *uṃbār* (*udumbara-*), *kāmbḷā* (*kambala-*), *kusumb* (*kusumbha-*), *lāmb* (*lamba-*), *niṃb* *liṃb* (*nimba-*), *sāṃbar* (*çambara-*) etc. 2° là où pkr. *mb* remonte à *ml* : *āmb* (*āmla-*) ou à *mr* : *āmb* (*āmra-*), *tāmbem* (*tāmra-*). On sait qu'en pareil cas les langues congénères simplifient *mb* en *m* : le marathe ignore cette évolution ; il est curieux de constater qu'il semble avoir rétabli une oclusive finale là où l'étymologie s'y opposait, dans *çemb* à côté de *çem* (*çleṣma*), forme qui est donnée comme moins bonne et qui est pourtant la seule régulière ; de même on a *themb* à côté de *them* (*stim-*).

De plus, *b* intérieur représente pkr. *bb* issu de skr. *lb* dans *sumb* (*çulba-*), et de skr. *rb* dans *kabrā* (*karbura-*), *dublā* (*durbala-*), *bābar* (*barbara-*). Ici encore le marathe distingue pkr. *vv* de *bb* contrairement à l'opinion de M. Grierson (*Phon.*, 11, 33). L'opposition de *ḍabbā*, *dabḍā* et de *dāv* (*darvī*) suffit à prouver que les deux premières formes sont empruntées : du reste la reduplication de la consonne est anormale en marathe, et ajoute au caractère étranger de *ḍabbā*. Si donc *ūb* représente deçī *uvvā*, ce ne doit pas être une forme purement marathe ; et le rapprochement de *dābneṃ* avec pkr. *dāvai* (Pischel, § 204) est suspect.

b est le produit d'une désaspiration dans *kḥāṃb* (*skambha-*), *thāṃbneṃ* (*stambha-*), *kubḍā* (*kubhra-*).

bh.

§ 128. A l'initiale, *bh* représente pkr. *bh* issu de :

skr. *bh* dans *bhāt* (*bhakta-*), *bheṇi* (*bhaya-*) etc., v. au lexique ;

skr. *bhr* dans *bhaṭṭā* (*bhraṣṭra*-; mot suspect d'emprunt), *bham-vai* (*bhra*-), *bhāu* (*bhrātr*-), *bhājñem* (*bhraj*-), *bhoṃvñem* *bhoṃvaññem* (*bhrama*-), *bhoṃvar* *bhoṃvrā* (*bhramaraka*-).

skr. *b*, v. § 84.

À l'intérieur du mot *bh* représente pkr. *bh* suivant une nasale, dans *āraṃbhañem*, *kuṃbh* *kuṃbbār* (*kumbhakāra*-), *jāmbhād* (*jambha*-); *bāmbhurḍā* remonte à *bambhaṇa*- doublet de *bambaṇa*- (m. *bāmaṇ*) attesté dès le plus ancien prākṛit.

Il remonte à pkr. *bhh* issu de :

skr. *rbh* dans *gābh* (*garbha*-), *dābh* (*darbha*-), *nibhagñem* (*nirbha-gna*-), peut-être *bhāmbhaḥ* (*bharbh*-);

skr. *bhr* dans *ābh* (*abhra*-);

skr. *bhy* dans *lābhñem* (*labhya*-), d'après lequel a été formé *dubh-ñem* (*duhya*-); *bhya* est devenu *bhi* dans *bhitār* (*abhyantara*-), *bhiññem* (*abhyañjana*-);

skr. *hv* dans *jibh* (*jihvā*).

On trouve enfin *bh* résultant du rapprochement de *b* et *h* appartenant primitivement à des syllabes différentes, dans *bhūk* (*bubhukṣā*), *bherā* forme dialectale de *bahirā* (*badhira*-), *bhorūp* tatsama récent (*bahurūpa*-); dans *bhiññem* il y a peut-être non seulement réduction spontanée de *bibiññem*, mais influence de *bheyññem* (*bhaya*-, *bibheti*); la coexistence de *h*. *nibāhnā* et *nibhnā* prouve que l'aspirée a la même origine dans *nibhññem* (*nirbādh*-).

Le groupe sanskrit : dentale + v.

§ 129. Ce groupe a deux traitements également bien attestés en marathe : l'un consiste en une consonne dentale, l'autre en une labiale. Les deux traitements remontent au prākṛit. À l'époque la plus ancienne, ils semblent bien se répartir suivant les régions géographiques, et non suivant des principes phonétiques.

En effet, parmi les inscriptions d'Açoka, celles de Girnar sont les seules qui aient protégé et même renforcé l'articulation labiale : elles présentent l'absolutif en *-tpā* en regard de *-tu* (*-tvā*) ou *-ti* (véd. *-tvī*?) des autres inscriptions; on y rencontre les formes *catpāro* (*catvāro*), *hitatpā* (*hitatvāt*), *dbādasa* (*dvādaśa*), en regard de *tadatṭaye* (*tadatva*-) qu'on lit à Shahbazgarhi et Mansehra (*tadatvāye* à Khalsi et Dhauri; *tadātvaṇe* à Girnar), de *mabatātā* (*mabatva*-) des inscriptions de Sahasram et Rupnāth. L'inscription

de Girnar ne présente pas d'exemples du groupe : dentale + *v* devant *i*, en sorte qu'on ne saurait dire si à l'intérieur du dialecte de cette région il existait une différence de traitement suivant la voyelle; on pourrait le soupçonner, à comparer le nom de lieu Βαρῖκη (*Dvārakā*) et celui de *Dīu* (*dvīpa*-) qui appartiennent tous deux à la même région; malheureusement si Βαρῖκη est attesté au premier siècle de notre ère, le second est moderne et date d'une époque où le nom de l'« île » peut très bien avoir été uniformisé dans les différents dialectes : en tout cas dès Ptolémée c'est la forme à dentale qu'on trouve dans le nom de Ἰαβαδίον (*yavadvīpa*-); c'est la même forme que présente le nom de Ceylan donné par Cosmas et ses successeurs Σινηλάδων (*Siṇhāladvīpa*-) : rien n'empêche même de supposer que dès Açoka le nom du *jambudīpa* était déjà fixé; ce qui autorise cette hypothèse, c'est qu'on le trouve au Maisour à côté de formes comme *mahatpā* qui est à skr. *mahātmā* dans le même rapport que *ātpā* de Girnar à skr. *ātmā* : or le traitement de *tm* et *tv* semblent voisins (on lit aussi à Brahmagiri *garul*-; mais il est impossible de deviner la fin du mot). Quel que soit le traitement devant *i*, il reste une opposition nette dans le traitement du groupe dentale + *v* devant *a* entre le dialecte de Girnar et ceux des autres inscriptions.

A en juger par les lectures courantes, il se trouverait une exception grave dans la forme du nom de nombre « douze » à Shāhbazgarhi : on le lit généralement *baraya* ou *badaya* ; mais la fin du mot est en tout cas incorrecte; de plus l'inscription parallèle de Mansehra présente la forme *duvadasa* ; enfin et surtout Bühler avoue que les deux premières syllabes du mot se lisent mal (*Z. D. M. G.*, 1889, p. 138 ; sur l'ensemble des faits, cf. Senart, *Inscr. de Piyadasi*, II, p. 353 et suiv., p. 379 et suiv.; et T. Michelson *J. A. O. S.*, XXX, 79-80, XXXI, 235, 244).

Aussitôt qu'on arrive au pali et aux prākritis littéraires, on trouve les deux traitements attestés parallèlement dans les mêmes textes. Il semble cependant que le plus fréquent des deux en prākrit classique normal, c'est-à-dire en mākharāṣṭrī, soit le traitement dental. On trouve côte à côte dès Hāla *dāra* et *bāra* (*dvāra*-) ; Hāla a de même *biṇa* tandis que les vieux angas jainas ont *dugūṇa* (*dvigūṇa*-) ; mais *ubbha*- est entré dans la littérature postérieurement à *uddha*- ou *uḍḍha*- (*ārḍhva*-) ; et le remplace-

ment des suffixes *-tta*, *-ttaṇa* (*-tva*, *-tvana*) par *-ppaṇa* date seulement de l'apabhraṃṣa (v. Pischel, §§ 298 à 300 ; cf. 436).

§ 130. Malgré la confusion que présentent les langues modernes, on y devine une répartition analogue à celle que présentent les inscriptions d'Açoka. Le kaçmiri, à côté de *bar* « porte », qui peut être emprunté aussi bien que *darwaṣa*, a *ṣ^{ah}* « deux », *dōyum^u* « second », *ōdil* « droit, juste » ; le suffixe du gérondif *-ith* rappelle le *-ti* des inscriptions d'Açoka ; de même le baṣgali a pour suffixe de gérondif *-ti*, et *dū* pour signifier « deux » et « porte » (St. Konow, *J. R. A. S.*, 1911, p. 20). A l'extrême sud, le singhalais a *uḍha* « droit », *dora-* « deux », *diyumu* « double » et même, contrairement à la généralité des langues du continent, *ḍolos* « douze » (à côté de *eḷu bara*). Par contre il est frappant que les deux seuls dialectes où le nom de nombre « deux » commence par une labiale soient le sindhi (*ba*) et le guzrati (*be*), c'est-à-dire précisément les dialectes de la région où l'on trouve Girnar.

La répartition des deux traitements en marathe semble bien indiquer que là aussi, c'est la dentale qui est normale.

A skr. *tv* correspondent d'une part, m. *t* dans *nāteṃ* (*jñātītva-*), *sat* (*satva-*), et le mot peut-être emprunté *sattā* (*satva-*) ; d'autre part, m. *p* dans le suffixe *-paṇā* (*-tvana-*) dont la labiale contredit le prākrit ainsi qu'on a vu plus haut, et qui par suite pourrait bien provenir d'un emprunt à quelque langue centrale.

A skr. *dv* correspond m. *d* dans *daṃd* (*dvandva-*), *dār* (*dvāra-*), *sādaḷneṃ* (*ṣādvala-*) ; par contre *bārī* « fenêtre » dérivé probable de *dvāra-*, se retrouve en guzrati à côté de *bār* « porte » : ce n'est donc pas sûrement un mot indigène en marathe. Quant aux formes du nom de nombre « deux », leur histoire est trop obscure et leur extension trop générale et trop ancienne pour qu'on en puisse rien conclure : on a d'une part *don* « deux », *duṇā* « double », *dujā* « deuxième », d'autre part *bij* « deuxième jour de la lune », *be* « deux » (dans les multiplications), *bārā* « douze » etc., v. au chapitre des noms de nombre.

A skr. *dhv* correspondent d'une part *dh* dans *dhāṃsalneṃ* (*dhvaṃs-*) et dans le semi-tatsama *dhajā* (*dhvaja-*), d'autre part *bh* dans *ubhā ubhneṃ* (*ūrdhva-*), qui, ainsi qu'on a vu, ont remplacé tardivement en prākrit classique le mot à dentale *uddha-*.

Outre ces deux traitements, le prākrit semble fournir des cas

où l'ancien groupe dentale + *v* a abouti à une palatale. Tous les exemples qu'en donne Pischel au § 299 ne sont pas également sûrs : *kiccā* par exemple est probablement le résultat de la contamination de **kittā* < *kṛtvā* par **kicca* < *kṛtya* ; ils sont en général tardifs sauf un, *jhaya-* (*dhvaja-*), attesté très tôt dans les textes jainas et qui a duré jusqu'à l'époque du marathe où il a abouti à *jhemḍ*.

Enfin le *v* a été vocalisé dans les semi-tatsamas *turāt* (*tvarita-* ; *tūrta-*?), *dhūn* (*dhvani-*). L'absolutif en *ūn*, comme on verra, ne répond sans doute pas à pkr. *-(d)ūṇa* < ved. *-tvāna*, v. Pischel, § 586. Sur *cār* (*cātvārah*), v. au chapitre des noms de nombre.

NASALES

§ 131. Pas plus en marathe qu'en sanskrit les nasales gutturale et palatale n'ont d'existence indépendante : les seules nasales se rencontrant ailleurs qu'en contact avec des occlusives de leur ordre, et notamment en position intervocalique, sont les nasales cérébrale, dentale et labiale. On trouve en pali et en prakrit bouddhique la nasale palatale géminée *ññ* représentant skr. *ny* et *jñ* (v. Lüders, *Bruchstücke*, p. 48-49) : mais ç'a été un phonème instable et qui a abouti en prakrit classique à *ṇṇ* dans tous les dialectes sauf la māgadhī et la paīçācī (Pischel, § 276, 282 ; cf. § 243). Aujourd'hui, sauf en quelques cas sporadiques et d'origine récente du genre de ceux qu'a notés M. Hærnle en bihari (*Comp. Gramm.*, § 13), tous les dialectes, le singhalais compris, conservent comme le marathe l'aspect du prakrit normal. Le groupe occidental composé du sindhi (v. Beames, I. 78 ; Trumpp, *Sindhi Gramm.*, § 9, 14) et du penjabi au moins dans ses dialectes occidentaux (O'Brien et Wilson, *Gloss. of the Multani lang.*, p. 1-2 ; J. Wilson, *Gramm... of Western Panjabi*, p. 1-2) semble se séparer des langues prakritiques : il admet *ṇ* issu de skr. *ṇg* ; on y trouve aussi *ñ* pour skr. *ny* ; mais l'absence de ce phonème dans le cas où il représenterait skr. *jñ* et la coexistence de *n* ou *nn* avec *ñ* là où il s'agit de skr. *ny* prouvent qu'il s'agit d'un phénomène récent ici comme ailleurs. On trouve encore les mêmes phénomènes dans les dialectes du nord-ouest himalayan : *kṣm. beṇa* (*bhaginī*) est évidemment récent ; des exemples de *ṇ* < *ṇg* en baṣgali cités par M. Sten Konow (*J. R. A. S.*, 1911, p. 23) on ne saurait rien déduire.

Sur la chute de *n* et *m* pénultièmes dans certaines désinences, v. § 66 et 67.

ṇ et *n*.

§ 132. En sanskrit la nasale dentale et la nasale cérébrale étaient nettement distinctes ; en moyen-indien *n* s'est cérébralisé en toute position. Du moins il en est ainsi en prākṛit classique (v. Pischel, § 224) ; mais si l'altération n'est pas attestée en sanskrit bouddhique, les débuts en doivent cependant remonter plus haut : Pāṇini par exemple connaît un mot *māṇava*- « jeune brahmane », doublet à sens spécialisé du mot védique *mānava*- « homme » (v. Wackernagel, § 173 ; pour une explication différente de ce mot, *ibid.* 172 b), et l'on trouve plusieurs fois *ṇ* intervocalique pour *n* en pali, notamment après *u* ou *o* (v. Kern, *Festschrift Thomsen*, p. 73).

On s'attendrait dès lors à ne plus trouver qu'une catégorie de nasales dans les langues indo-aryennes. Cela n'est vrai qu'en singhalais, en hindi et dans les dialectes centraux, où d'ailleurs cette nasale est généralement dentale (v. Grierson, *Phon.*, § 54 ; trace de *ṇ* en bihari vulgaire, v. Hœrnle, § 13 ; sur le singhalais, Geiger, § 25). Les dialectes occidentaux ont rétabli la distinction de *n* et de *ṇ* suivant la place occupée par la nasale dans le mot. En marathe *ṇ* intervocalique prākṛit a subsisté ; mais *ṇ* initial ou géminé est devenu dental (v. Sten Konow *J. R. A. S.*, 1902, p. 419) : en sorte que la nasale cérébrale se comporte à l'égard de la nasale dentale comme une spirante à l'égard d'une occlusive, par exemple comme pkr. *v* nasal à l'égard de *m*. La règle du marathe s'applique encore au guzrati, au rajasthani, au sindhi (où **ṇṇ* issu de *ṇḍ* est à son tour devenu *mn*, v. J. Bloch, *J. As.*, 1912, I, p. 335), au penjabi, et peut-être à quelques dialectes du nord-ouest himalayen, en tout cas au baṅgali (v. Sten Konow, *J. R. A. S.*, 1911, p. 23-24 ; Grierson *Piç. lang.*, p. 19, 112). La même graphie se rencontre en prākṛit, mais à date tardive : les manuscrits jainas sur papier sont les seuls qui la donnent ; et sauf Hemaçandra, le plus ancien grammairien qui l'autorise est Kramadiçvara, dont la date, incertaine d'ailleurs, ne peut être antérieure au ix^e siècle (Pischel, § 224, 37 ; cf. Bhandarkar, *J. B. B. A. S.*, 1887, p. 5, note) ; étant données la date et la nature des textes où elle est notée, on peut donc considérer la

dentalisation de *ŋ* initial et de *ŋŋ* intérieur comme un phénomène récent et occidental : il est à remarquer que ce dernier caractère concorde avec la répartition des dialectes modernes.

§ 133. Du reste l'opposition de *ŋ* intervocalique provenant de *n* et *ŋ*, et de *n* initial ou intérieur issu de *ŋŋ* a été troublée en marathe par des altérations spéciales aux différents parlers. Les observateurs s'accordent à constater les incertitudes de la prononciation, mais les précisions qu'ils donnent sont insuffisantes ou contradictoires : selon Navalkar *ŋ* devient dental dans le Dekhan (p. 8) ; d'après les renseignements du Linguistic Survey cette altération se rencontre dans la langue populaire du Concan (*L. S. I., Mar.*, p. 66, cf. 109, 161, 173, 198) et dans le Berar et les Provinces centrales (*ibid.* p. 225), c'est-à-dire dans des dialectes où par ailleurs *l* devient aussi *l* ou *r* : l'extension de ce phénomène phonétique, combinée d'autre part avec l'influence du sanskrit, explique la fréquence des confusions de *n* dental et *ŋ* cérébral dans la langue commune : quelques exemples de cette confusion seront donnés ci-dessous.

§ 134. *ŋ* ne se rencontre qu'à l'intérieur ou à la fin du mot. Il provient de pkr. *ŋ* issu de :

skr. *n*, dans *kaŋ* (*kāṇa-*), *kāṇā* (*kāṇa-*), *kāraṇ* (*kāraṇa-*), *kivaṇ* (*kṛpaṇa-*), *keṇem* (*kraṇa-*), *gaṇnem* (*gaṇaya-*), *goṇ* (*goṇi-*), *ghaṇ* (*ghaṇa-*), *caṇā* (*caṇaka-*), *taṇ* (*tṛṇa-*), *tarṇā* (*taruṇa-*), *doṇ* (*droni-*), *phaṇ* (*phaṇa-*), *pheṇ* (*pheṇa-*), *maṇi* (*maṇi-*), *loṇ* (*lavaṇa-*), *vaṇ* (*vraṇa-*), *saṇ* (*çaṇa-*), *saṇ* (*kṣaṇa-*). Certains de ces mots sont probablement des tatsamas ; le fait est clair pour des mots comme *kirāṇ* (*kirāṇa-*) ou *rīṇ* (*rṇa-*) ; il est rendu probable pour des mots comme *kiṇ*, *koṇ* par la coexistence de formes à dentale provenant d'altérations plus récentes : *kinā*, *konā konyā* ; v. ci-dessous ;

skr. *n*, dans *aṇgaṇ* (*aṇḡana-*), *āṇnem* (*āṇayana-* ; cf. *paraṇnem* de *pariṇayana-*), *uṇā* (*ūna-*), *oṇavṇem* (*avanam-*), *kuṇṭaṇ* *kuṭiṇ* (*kuṭ-taṇi*, *kuṭṭini*), *jaṇ* (*jāna-*), *jāṇnem* (cf. *jānāti*), *tāṇ* *taṇnem* (rac. *tan-*), *dhaṇ* (*dhana-*), *dhaṇi* (*ghanikā*), *pāṇi* (*pāṇīya-*), *pulaṇ* (*pulīna-*), *baṇiṇ* (*bhaginī*), *māṇas* (*mānuṣa-*), *loṇi* (*navanīta-*), *vīṇ* *viṇem* (*vinā*), *hāṇ* (*hāni-*) ; tous les infinitifs en *-ṇem* (*-nakaṇ*) et les adjectifs féminins en *-iṇ* (*-inī*) ; le préfixe négatif *aṇ-* (*an-*).

Le sentiment de l'alternance : skr. *n*, mar. *ŋ* est resté si vif qu'il aboutit non seulement à l'adaptation de tatsamas comme *kaḥbiṇ* (*kaḥbina-*), mais aussi à la cérébralisation de *n* dans

certaines mots empruntés récemment, tels que *phaṇūs phāṇas* (ar.-pers. *fānūs*), *maṇ* (ar. *man*), *meṇ* (pers. *myān*), *sābūṇ sābaṇ* (ar.-pers. *ṣābūn*). Inversement la coexistence de tatsamas comme *tān* et de tadbhavas comme *tāṇ* (*tāna-*) a pu conduire à la restitution de faux tatsamas : ainsi s'expliqueraient par exemple *kinā* à côté de *kiṇ* (skr. *kiṇa-*), *konā konyā* à côté de *koṇ* (*koṇa-*), formes d'ailleurs en usage depuis une époque probablement ancienne, ainsi qu'en témoigne par exemple la transcription deçī *koṇṇa-*. Le cas de *kisān*, en regard de skr. *kṛsāṇa-* est sans doute différent : il s'agit probablement d'un emprunt à l'hindi.

§ 135. *n* initial remonte soit à skr. *n*, dans *na nako nāthi* (*na*), *naī* (*nadī*) et la plupart des mots à *n* initial qu'on trouvera au lexique, soit à skr. *jñ*, dans *nāteṇ* (*jñātīva-*).

A l'intérieur du mot, *n* provient de pkr. *n* devant occlusive dentale : ainsi *daṇṭ* (*danta-*), *daṇḍ* (*dvaṇḍva-*), *rāṇḍbheṇ* (*rāṇḍha-na-*), etc. Il remonte aussi à pkr. *ṇṇ* issu de :

skr. *ṇṇ*, dans *punav* (*puṇṇāga-*) ;

skr. *nn*, dans *ansūd* (*anna-*), *çinā* (*chinna-*) ;

skr. *ny*, dans *ān ānsā ān(i)khī* (*anya-* ; au même mot se rattache sans doute la conjonction *āṇi āṇ*, prononcée *āni* au Concan, v. *L. S. I., Mar.*, p. 173 ; comme le marathe, le guzrati possède à côté de la forme à dentale une forme à cérébrale ; celle-ci est probablement d'origine indo-européenne), *jānīvasa* (*janya-dhān* (*dhanya-*), *mān* (*manya*), *māṇṇeṇ manāvīṇeṇ* (*manya-*), *sunā* (*çūnya-*) ;

skr. *ṇy* dans *rān* (*araṇya-*) à côté duquel on trouve la forme à cérébrale *rāṇ* ; celle-ci est la seule attestée dans le composé *usrāṇ* (deçī *ucchuraṇam*) ;

skr. *jñ* dans *vinavṇeṇ* (*viñnāpaya-*), *jānavṇeṇ* (*yajñopavīta-*). On trouve à côté du traitement *n* deux autres traitements encore : 1° *n* dans *āṇ* (*ājñā*), *paṇ* (*pratiñā*) forme poétique, et *rāṇī* (*rājñī*), qui pourrait à la rigueur être considéré comme un emprunt ; 2° *j* dans *paij* (*pratiñā*) doublet de *paṇ*, et *sāṇjeṇ* (*sañjñītam*). Les trois traitements remontent au prākṛit (voir Pischel, § 276) ; et ni dans l'histoire ancienne ni dans la répartition des dialectes modernes on ne trouve d'indication permettant de rendre compte de cette diversité ;

skr. *rṇ* dans *kān* (*karṇa-*), *kānaḍā* (*karnāṭaka-*), *cūn* (*cūrṇa-*), *jūnā* (cf. *jirṇa-*), *pān* (*parṇa-*), *vān* (*varṇa-*), *soṇeṇ* *sonār* (*suvarṇa-*).

Mais on trouve *çīṇ* (skr. *çīrṇa-*), *vāṇ* et *vāṇṇem* à côté de *vān*, *sātvan* (*saptaparṇa-*) à côté de *pān*, et *cuṇī*, à côté de *cūn cunā* : dans ce dernier cas les deux formes remontent à la *deçī* ; un cas de simplification ancienne de *ṇṇ* prakrit est celui de pkr. *kaṇṇiyāra-*, (*kaṇṇikāra-*) attesté dans les plus vieux textes du canon jaina (Pischel, § 287, cf. 258).

§ 136. Pkr. *ṇ* formant groupe avec *h* est devenu dental comme *ṇ* géminé ; par suite c'est mar. *nh* qui répond à skr. *sn*, *ṣṇ* dans *kānhū* (*kṛṣṇa-*), *tānh* (*tṛṣṇā*), *pānhā* (*prasnava-*) ; le plus souvent, quand la voyelle qui précède ou suit le groupe est *a*, il s'insère à l'intérieur du groupe un autre *a* : de là *taḥān* à côté de *lānh* (*tṛṣṇā*), *naḥān* à côté de *nhān* (*snāna-*), *nāḥāvī* à côté de *nhāvī* (**snāpila-*) ; de même dans *sāhan* (*çlakṣṇa-*), où *kṣṇ* est d'ailleurs irrégulièrement traité comme *ṣṇ*, cf. § 96 ; parfois aussi l'aspiration disparaît : de là *ūn* à côté de *ūnh* (*uṣṇa-*), *ūpas-tān* à côté de *tānh* et *taḥān* (*tṛṣṇā*), *sān* à côté de *sāhan* (*çlakṣṇa-*), *sūn* (*snuṣā*, pkr. *suṇhā*).

Peut-être y a-t-il un rapport entre cette instabilité de l'aspiration dans le groupe *nh* et son apparition dans certains mots où elle n'est pas légitimée par l'étymologie : tels *dinhalā* pkr. *diṇṇa-* dont le thème est d'ailleurs attesté dans d'autres langues, *jānhaven* à côté de *jānavem* (*yajñopavīta-*), qui semble au contraire propre au marathe ; c'est aussi le cas de *joṇḍhlā* s'il s'agit du mot *deçī joṇḍhaliam*.

Dans ce dernier mot il s'est de plus développé une occlusive dentale par différenciation : on retrouve le même fait dans *çindal* doublet de *çinnal*, *çinal* (*chinna-*) ; dans ces deux cas le développement de *d* est récent ; le doublet *vānar* : *vāndar* (*vānara-*) au contraire doit remonter haut dans le passé puisqu'on trouve les équivalents non seulement en hindi, mais en kaçmiri et même en singhalais ; en marathe le mot est suspect d'être simplement emprunté à l'hindi *bāndar*, dont l'expansion est bien connue (cf. Wackernagel, § 157).

III

§ 137. La nasale labiale n'existe dans les *tadbhavas* du marathe que là où elle remonte à *m* initial ou à *mm*, *mb* intérieur (v. Beames, I, 342, 345, 347 ; Grierson, *Phon.*, §§ 96, 102) ; *m* intervocalique ancien est devenu spirant et a abouti à *v* nasal, phonème

instable dont la nasalité s'est généralement transportée sur la voyelle voisine ou a même disparu totalement. Cette spirantisation de *m* intervocalique, universelle dans l'Inde aryenne à l'exception du singhalais et des dialectes montagnards du nord-ouest (v. Grierson, *Piç. lang.*, p. 118 ; Beames, I, 254 et suiv. ; Grierson, *Phon.*, p. 16), semble assez tardive : les traces qu'on en trouve en sanskrit sont rares et suspectes (Wackernagel, I, §§ 177 note, 196 note) ; le prākṛit classique ne l'admet que dans certaines positions particulièrement favorables : dans la racine *nam-* et dans quelques cas analogues elle a été entraînée par la dissimilation des nasales ; dans les exemples que Pischel a rassemblés dans la première partie du § 251 de sa grammaire, il s'agit au contraire d'une assimilation à un *u* en contact avec *m* : de ce type est déjà l'équivalence pali *kumīṇa-* : skr. *kupinī* « filet, nasse » ; c'est un exemple du même genre qu'on trouve dans la plus ancienne inscription marathe connue : *Cāvuṇḍarājeṃ* (*Cāmuṇḍarājñā*) ; mais, à en juger par les transcriptions Σήμουλλα et Κομαρεί du Périple de la mer Erythrée, cette altération elle-même semble dans l'Inde de l'ouest postérieure au premier siècle de notre ère (v. *Mél. Sylvain Lévi*, p. 9). En tout cas la règle de spirantisation de *m* intervocalique n'est admise dans sa généralité par Hemacandra que pour l'apabhraṃṣa. Ce même auteur admet encore *m* intervocalique dans sa notation de la *deçī* : c'est ainsi qu'on trouve dans son recueil les formes *gāmaṇḍa*, *bhumi-pisāa*, *sāmara*, *somala*, etc., équivalents des mots marathes *gāvḍā*, *bhuim*, *sāmvar*, *soṃvaḷ*, etc. Mais cette notation est peut-être conventionnelle : en effet on trouve *v* attesté non seulement dans des textes marathes postérieurs de peu d'années (p. ex. *gāmvu* dans l'inscr. de Paṭhan de 1273) mais dans la *Deçināmamālā* même : on y trouve *karavandī* comme équivalent de skr. *karamandikā* ; surtout des mots comme *tamo* et *tamaṇaṃ*, traduits respectivement par *çoka-* et *culli*, semblent bien remonter à la racine skr. *tap-*, pkr. *tav-* (cf. mar. *tāv*) et devoir par conséquent se lire **tamvo* **tāṃvāṇaṃ* ; on trouve de même *vimalia-* se rapportant évidemment à la racine *val-* : il est vrai qu'ici une dissimilation est à la rigueur admissible. En résumé il semble que *m* soit devenu spirant en toute position, soit après l'époque de d'Hemacandra, soit plus tôt, mais à une date encore assez basse pour que la tradition graphique de *m* intervocalique ait été conservée par cet auteur.

Le sentiment de l'alternance *m* : *v* a conduit à faire rétablir dans certains mots *m* à la place de *v* même alors que *v* remontait à une labiale non nasale : ce fait se rencontre notamment en guzrati et dans les dialectes orientaux (v. Hoernle, *Comp. Gram.*, p. 74 ; Grierson, *Phon.*, p. 17) ; le marathe semble n'en pas offrir d'exemple.

§ 138. A l'initiale, *m* remonte à :

skr. *m* dans *mau* (*mṛdu-*), *māg* (*mārga-*) et quantité d'autres exemples qu'on trouvera au lexique ;

skr. *mr* dans *mākḥṇem* (*mraḥṣaṇa-*) ;

skr. *ṣm* dans *masaṇ* (*ṣmaṣāna-*), à côté duquel on trouve aussi la forme archaïsante, même au point de vue du *prākṛit*, *mhasaṇ* (cf. Pischel, § 104). — Il faut distinguer de ce cas celui où *mh* récent remonte à *m* + *h* primitivement séparées par une voyelle, comme dans les mots *mbais* (*mahiṣī*), *mhātārā* (*mahattara-*), *mbetar* (pour *mehetar*, *mehṭar* ; persan *mihtar*), *mhonv* (*moha-*), etc. ; dans ce groupe l'aspiration est d'ailleurs instable aussi : de là *māūt* à côté de *mahāvāt* (*mahāmātra-*), *motsāv* *motsāh* (*mahot-*), *moleṇi* à côté de *mohaḷ* (cf. skr. *mukha-*).

A l'intérieur du mot *m* remonte :

à skr. *m* en contact avec une consonne labiale, dans *uṃbar* (*udumbara-*), *kuṃbb* (*kumbha-*), *kuṣuṃb* (*kuṣumbha-*), *kothaṃbīr* (*kuṣ-tumbarī*), *cumbarṇem* (*cumb-*), *cumbaḷ* (pali *cumbaṭa-*), *nim̐b* et *liṃb* (*nimba-*), *liṃṇṇem* (rac. *lip-*), *haṃbā* (*hambbā*).

à pkr. *nm*, issu lui-même de :

skr. *nm* dans les composés de *un* + un mot commençant par *m* : *umagneṇi* (*unmagna-*), *umajṇem* (*unmajjana-*), *umalṇem* (*unmil-*), *umaḷṇem* (*-mala-*), *umāṇṇem* (*unmāna-*), *umās* (*unmathya-*) ; *unmalṇem* (*unmūlana-*) au contraire est un semi-tatsama : quant au mot *sāmācī*, il faut y voir un composé récent de *sā*, c'est-à-dire *sahā* « six » + *mās-* (*māsa-*) plutôt qu'un représentant de skr. *ṣaṃmāsa-* ;

skr. *mm* peut-être dans *samor* (cf. *sammukha-*) ?

skr. *rm* dans *kām*, cf. *nīkāmi*, *rikāmā* (*karma*), *ghām* (*gharma-*), *cām* (*carma-*), *dhāmā* (*dharmika-*) ; sans doute aussi dans *ghumṇem* (**ghūr-m-* ; cf. skr. *ghūrṇ-*).

m remonte enfin à *mh* *prākṛit*, représentant soit skr. *mh* comme dans *bāmaṇ* (*brāhmaṇa-*) ; la forme *bāṃbbhurḍā* remonte à pkr. *bam-bhaṇa-*, soit skr. sifflante + *m* comme dans *ambī* (*asme* ; cf.

tumbī), *gīm* (*grīṣma-* ; cf. *çingā*). On remarquera que l'aspiration est tombée partout sauf dans les pronoms personnels, de forme normalement archaïque ; dans *cāmbār* l'aspiration est adventice, et a été correctement expliquée par Beames (I, 346) comme due à l'analogie de *kum(b)hār*.

En vertu des principes énoncés plus haut, *m* intervocalique ne représente skr. *m* que dans les tatsamas ou semi-tatsamas : c'est le cas de *udīm* (*udyama-*), *koykamāl* (*kamala-*), *gosāmī* à côté de *gosāvī* (*gosvāmin-*), *namṇem* en regard de *onavṇem* (*nam-*), *nem* ou *nīm* (*niyama-*), *vamṇem* (*vam-*) et *vām* (*vāma-*) en regard de *vāṇv* (*vyāma-*), *somaḷ* à côté de *soṃvaḷ* (deçi *somāla-*, cf. skr. *sukumāra-*), etc.

r et *l* (*l*)

§ 139. Ces deux phonèmes ne peuvent à aucun moment de l'histoire linguistique de l'Inde aryenne être considérés d'une manière indépendante. Les textes védiques les plus anciens présentent déjà un aspect linguistique troublé, supposant l'introduction dans un dialecte où *r* était le représentant normal à la fois de *r* et *l* indo-européens, de mots appartenant à un dialecte conservant i.-e. *l*, au moins dans certaines positions (v. § 2). Plus tard les mélanges se font plus nombreux ; et l'extension, due aux circonstances religieuses et politiques, d'un dialecte où *l* représentait à la fois *l* et *r* indo-européens n'a pas dû peu contribuer aux substitutions de plus en plus fréquentes de *l* à *r* dans le vocabulaire du sanskrit et du prākṛit classiques (voir Wackernagel, § 191-193, Pischel § 256, 257, 259). Les idiomes modernes, héritiers du sanskrit et du prākṛit, offrent les mêmes mélanges que ces langues ; et il n'existe plus de dialecte ayant généralisé soit *r* soit *l* en toute position ; du reste le détail du vocabulaire n'est jamais non plus identique d'un dialecte à l'autre ; en sorte qu'on doit admettre que les emprunts et les adaptations ont continué de se faire à toute époque et sans doute en tout sens. Il s'est de plus produit des évolutions particulières à certains parlers ; ainsi en sindhi *l* intervocalique est devenu *r* (Beames I, 247) ; en bihari et souvent en bengali la même altération s'est produite, non seulement entre voyelles (Hoernle, *Comp. Gr.*, § 30, 110 ; Grierson, *Phon.*, § 66), mais même à l'initiale, ainsi que l'atteste par exemple le nom du village de *Rumminder* dont le nom ancien est

Lumbinī ou *Lummini-* (Windisch, *Actes du XIV^e congr. des Oriental.*, Alger, I, 280 note; Fleet, *J. R. A. S.*, 1906, p. 177) : dans ce dernier cas le passage de *l* à *r* paraît d'autant plus remarquable qu'il se produit sur le domaine de l'ancienne māgadhī où tout *r* devenait *l* ; il est vrai que dans les dialectes orientaux *r* est dental (Grierson, *Phon.*, § 65), en sorte que la transformation de *l* en *r*, n'y est semblable qu'en apparence à celle qu'on constate en sindhi ; elle représente une des conséquences de l'instabilité de *l* dans ces parlers, vérifiée d'autre part par l'altération fréquente en bengali et en oriya de *l* en *n* (Beames, I, 248 ; Grierson, *Phon.*, § 66, p. 15).

§ 140. Le marathe offre comme les autres dialectes une forte majorité de cas où *r* et *l* (*l*) répondent respectivement à *r* et *l* du sanskrit classique : c'est ainsi que *m. piṃplī* s'accorde avec skr. *pīppalī* comme les formes de l'hindi et du bengali, tandis que les mots du guzrati et du sindhi remontent à la forme attestée par le grec πέπερι ; de même *m. sārī* reproduit skr. *sārikā* (cf. hindi *sār*) tandis que le pali avait un *l*, qu'on retrouve en singhalais. Lorsque la tradition sanskrite admettait deux formes, le marathe a opté dans des sens différents suivant les mots : ainsi l'on a d'une part *lomv* (*loma* ; *l* se retrouve en singhalais et en sindhi ; *r*, en guzrati, penjabi, hindi, bengali), *sonṃvaḷ* (= **sukomala-* plutôt que *sukumāra-* ; cf. *m. koṃṃvaḷ* < *komala-* ; v. Pischel, § 123), *gaḷ-nem*, *ugaḷnem*, *gaḷā*, *giḷnem* (*gal-*, *gala-*, *gil-* ; *l* partout, sauf en sindhi, où *r* = *l*), d'autre part *thor* (*sthūra-* ; *r* en guzrati, *l* en en singhalais), *rohi* (*rohita-*, *r* partout). Parfois aussi, le marathe s'oppose au sanskrit.

§ 141. Dans un assez grand nombre de mots le marathe offre *l*, tandis que le sanskrit a *r*. La plupart de ces formes sont attestées dès la plus ancienne période du prākṛit classique : c'est le cas de *iṃṃgal* (*aṅgāra-*), *baḷad* (*baridrā*), en regard de *baryāl*, *birḍā*, *birvā*, (*barita-*), qu'on trouve signalés dans Vararuci (II, 30) ; de *cālīs* (*catvariṃṣat*) dont le *l* est courant en pali ; dans certains mots où *ry* précédant *a* a été noté dès le prākṛit II : *paḷaṃṃ pālakh* (*paryaṅka-*), *pālātan*, *palaṭ*, *paleṭnem* (*paryaṭ-*), *paḷaṃ* (*paryaṇa-*), *pālthā* (*paryasta-*), *peliṇem* (*prerya-*) ; enfin des mots où skr. *dr* est devenu *ll* : *āḷem* (*ār-draka-*), *ol* (*udra-*), attestés en prākṛit ancien, *cultā*, dont le prototype *culla-* est courant en pali (cf. *kṣulla-* autre forme de *kṣudra-* dans l'Atharvaveda), *bhaḷā* (*bhadra-* ; la forme *bhalla-* a été introduite

en sanskrit classique), *çil* (*chidra-*, au Concan *çiḷ*) qui remonte à la deçī. Il faut probablement ajouter à cette liste d'une part les adjectifs en *-r* (pkr. *-lla-*, Pischel, § 595), d'autre part le nom de l'Ogresse *lām̐v* (*rāmā* : la forme à *l* de *rāma-* est attestée déjà dans le vieux nom *lamaka-* et son patronymique *lāmākāyana-*, sans compter le pf. *lalāma* de la racine *ram-* qu'on trouve dans le Harivaṃṣa), le mot *malāi* dérivé du nom de caste *malla-*, qui n'est lui-même que le nom de la branche orientale d'une peuplade connue dans le Penjab antique sous le nom de *madra-*; enfin le mot *las* « pus », car le skr. *laça-* « résine » des textes postérieurs n'est sans doute qu'une adaptation d'un mot moderne, doublet de skr. *rasa-* « jus ». Du même type sont *aḍulsā* (*aṭa-rusa-*), *ghoḷṇem* (*ghūrṇ-*), *coḷṇem* (*cūrṇ-*), *nibālṇem sambhālṇem* (rac. *bhar-* ?), qui sont attestés récemment, mais se retrouvent, et avec *l*, dans d'autres langues, à l'exception du premier, nom de plante isolé. Quant à *nikāl* (*niṣkar-*), le fait que *l* y est dental permet de soupçonner que c'est un mot emprunté à l'hindi.

§ 142. Le marathe a *r* là où le sanskrit a *l*. Ainsi *kir* (*kila*), le seul qui soit attesté en prākṛit ancien; *sām̐var* (*çalmālī*; cf. m. *çemvri* et pali *simbalī*) et *pharā*, doublet de *phalā* (*phalaka-*) sont notés en deçī; la plupart des exemples sont récents : *avher* en regard de *helṇem* (*helana-*), *ujrī* en regard de *ujal* (*ujjvala-*), *kusrī* en regard de *kusal* (*kuçala-*), *nām̐gar* (*lāṅgala-*), peut-être *saver* en regard de *vel* (*velā*). Ces mots doublant d'autres mots de sens identiques, sont suspects d'être empruntés, soit à quelque dialecte oriental, soit à un parler marathe où *l* intervocalique serait devenu *r* : on sait en effet que dans les parlers du Concan, du Berar et des Provinces centrales, cette altération est normale (v. § 144); le dictionnaire de Molesworth donne *ohar* comme une forme du Concan, s'opposant au marathe normal *ohal*; quant à *nām̐gar* (*lāṅgala-*) qui fait contraste avec *nām̐gli* (*lāṅgalikā*), c'est probablement un mot provincial aussi : en effet le terme courant pour la « charrue » dans le Deç est *aūt* (v. Molesworth, s. v.).

Les mots marathes dans lesquels *l* ou *ḷ* répond à *r* du sanskrit sont donc nombreux et anciens, surtout si on met en regard la rareté et le caractère récent des cas inverses; ce fait s'accorde particulièrement bien avec l'hypothèse que le marathe dérive d'une langue commune dont le vocabulaire aurait contenu un assez fort élément oriental.

Il reste maintenant à examiner les cas où *r* et *l* du sanskrit ont été conservés jusqu'en marathe.

r

§ 143. A l'initiale, *r* remonte à skr. *r*; exemples : *raṃg* (*raṅga-*), *raḍṇeṃ* (*raṭ-*), *raṭi* (*raktikā*), et tous les mots à *r* initial qu'on trouvera au lexique.

A l'intérieur, *r* représente :

skr. *r* dans *aṃtar* (*antara-*), *ār* (*ajagara-*), *ārat* (*ārātrikā*), *ukar* (*utkara-*), *utarṇeṃ* (*uttar-*), *utrāṇ* (*utlara-*), *uṃdar* (*undura-*), *uṃbar* (*udumbara-*), *er* (*itara-*), *eraṃḍ* (*eraṇḍa-*), *ovri* (*apavaraka-*), *kaṃkar* (*karkara-*), *kacrā* (*kaccara-*), *kabrā* (*karbura-*), *kar* (*kara-*), *karṇeṃ* (*kar-*), *karvat* (*karapaṭtra-*), *kāvrā* (*kātara-*), *kāṃsār* (*kāṃsyakāra-*) et les autres noms d'agent en *-ār* < *-kāra-* comme *kumbhār cāmhār*, *maṇyār lohār* etc., *khar* (*khara-*), *kher* (*khadira-*), *garodar* (*guru-*), *gahirā* (*gabhīra-*), *gābhār* (*garbhāgāra*) et les autres noms composés avec *-ār* < *-āgāra-*, tels *kaulār*, *dhavulār* et *bhāṇḍār* (ce dernier déjà attesté en sanskrit), *geru* (*gairika-*), *gorā* (*gaura-*), *carṇeṃ* (*car-*), *cār* (*catvārī*), *ciṇvar* (*cikura-*), *cor* (*caura-*), etc. etc.; — *ghar* répond non à skr. *grha-* mais à p. pkr. *ghara-*;

skr. *rh* dans *jar*, *tar* (*yarhi*, *tarhi*), *gārāṇeṃ* doublet de *gārbhāṇeṃ* (*garha-*);

skr. *d* ou *t*, contrairement à la loi générale de l'amuissement des intervocaliques, dans certains noms de nombre composés de skr. *daṣa*, et dans *sattar* (*saptati-*), v. §§ 118, 221 et 223. Les adjectifs pronominaux *sarisā* ou *sarsā* et *sārikkhā* ou *sārikkhā* ne doivent pas être cités ici : ces mots ne reposent pas sur *sādr̥ṣa-*, **sādr̥kṣa-*, cf. *taisā* (*tādr̥ṣa-*), *jaisā* (*yādr̥ṣa-*) etc., qui donne le traitement phonétique normal; v. Wackernagel, p. xxi.

skr. *ry* : le traitement normal de ce groupe est *j* (v. § 106); il admet aussi dans des circonstances spéciales le traitement *l* (v. § 141); quant à *r*, il n'apparaît en prakrit selon Pischel qu'après *i* et *u*, et d'ailleurs dans des mots où l'on peut soupçonner une substitution de morphème (voir Pischel, § 284); les exemples du marathe ne sauraient s'accommoder de cette explication que dans le cas de *vīr* (*virya-*) et du mot sans doute refait sur ce modèle *dhīr* (*dhairya-*); *vipārā* est un tatsama, où *viparyaya-* semble avoir été influencé par *viparīta-* et peut être interprété comme un composé de *vi-* et *pār* « l'autre rive, de l'autre côté »;

parisṇem ou *parasṇem* (*paryeṣaṇa-*) semble un tatsama adopté récemment, le langage poétique ayant conservé *pariyeṣaṇem* ; c'est aussi le cas de *oyarā* (*abhyavahārya-*, cf. *abhyavahṛta-*) et sans doute même de *pārusṇem*, *pārosā* (*paryuṣ-*). Mais des formes comme *tirkā*, *tirsā* (*tiryak-*) ou *mer* (*maryādā*), qui remontent d'ailleurs l'une jusqu'au prākṛit classique, l'autre jusqu'à la *deçī*, sont provisoirement inexplicables.

l

§ 144. Ce phonème ne se rencontre en marathe qu'à l'intérieur ou à la fin du mot. Il provient en premier lieu de skr. *l* intervocalique. Ce traitement est comparable à celui de *n* ; comme *n* aussi, *l* initial ou géminé est resté dental (v. Sten Konow, *J. R. A. S.*, 1902, p. 417-418). La même loi agit en rajasthani (v. *L. S. I.*, *Rājasth.*, p. 20), en guzrati, en penjabi et en oriya (Beames, I, 244). A première vue le domaine de *l* paraît morcelé en un certain nombre de groupes de parlers isolés : ceci serait étonnant, si ce n'était pure apparence. En effet, d'une part, le sindhi, qui occupe la région intermédiaire entre le Guzrate et le Penjab, convertit *l* intervocalique en *r* ; quel que soit le détail de l'histoire de cette altération, elle offre avec celle des parlers voisins ce caractère commun de représenter un passage de l'articulation dentale à la cérébrale. Cette interprétation s'applique sans doute aussi aux cas où *l* intervocalique est représenté par *r* dans les dialectes montagnards du nord-ouest, qui semblent dès lors se rattacher au même groupe (v. Grierson, *Z.D.M.G.*, 1912, p. 82 et 83). D'autre part, l'oriya n'est pas aussi isolé qu'il semble du groupe occidental : en effet les langues dravidiennes, contiguës à l'un et à l'autre sur leur frontière méridionale, possèdent toutes *l* cérébral, ainsi que l'a déjà remarqué Beames (I, 245) : il en est de même du singhalais, où d'ailleurs *l* représente les occlusives cérébrales du sanskrit, et non *l* qui est conservé (Geiger, § 14, 6 ; § 26). L'Inde considérée dans son ensemble se répartit donc en deux groupes : le premier, qui s'étend sur le bassin inférieur de l'Indus, tout le Dekhan et Ceylan, possède *l* et *l* ; le second, qui comprend les dialectes montagnards du nord-ouest (v. Grierson, *Piç. lang.*, p. 124) et les parlers du bassin du Gange, n'a que *l* dental, cet *l* étant susceptible à son tour, comme on a vu, de se transformer en *r* également dental.

De quand date la cérébralisation de *l* sur le domaine marathe ? Les sources prākrites sont obscures : la paīçācī est le seul dialecte qui soit donné comme convertissant normalement skr. *l* intervocalique en *l̥* ; encore faut-il remarquer que les règles qui le concernent datent d'Hemacandra, c'est-à-dire d'une époque très basse (Pischel, § 260) ; les textes écrits dans les autres dialectes ne présentent pas une graphie uniforme : ainsi qu'on pourrait s'y attendre, les manuscrits méridionaux ont *l* quand ceux du nord conservent *l̥* ; mais les grammairiens ne connaissent que *l̥*, même là où il représente *ḍ*, c'est-à-dire là où le védique avait déjà *l* (Pischel, § 226). En marathe ancien, on ne trouve que *l̥* dans les inscriptions de Pātan (1206 A. D., voir la note 9 de M. Rājwāḍe), de Pandharpur (1273, 1276), dans un ms. de la Jñāneçvarī (1290 A. D. ? — v. J. As., 1909, II, p. 565) ; mais il est noté dans les vers de la *Yogaratnamālā* en 1400 (v. *Granthamālā*, mars 1903, p. 33).

Il est impossible de déterminer si l'écriture s'est adaptée à la prononciation à peu près en même temps que son évolution, ou si les graphies des grammairiens prākrits de l'époque basse au moins n'étaient pas déjà en retard sur la prononciation réelle.

La règle de la cérébralisation de *l* admet dans les parlers locaux quelques exceptions : l'articulation dentale est maintenue sur la côte, de Thana à Rajapur ; *l̥* est remplacé par *r* (et même par *y*) dans les provinces centrales et au Berar (*L. S. I., Mar.*, p. 23, 220) ; on a vu plus haut qu'au Concan *r* était aussi un substitut possible de *l̥*.

§ 145. Cependant *l̥* est l'aboutissant normal de *l* intervocalique, ainsi qu'il ressort des exemples suivants :

agal (*argala-*), *aṅglī* (*aṅguli-*), *aṭālā* (*aṭṭalikā*), *avlā* (*āmalaka-*), *ālṭā* (*ālakta-*), *alaṃbem* (*ālamb-*), *ālī* (*ālīn-*), *āleṃ* (*ālavāla-*), *āṃduḷṇeṃ* (*andolana-* ; cf. *ucaṃḍaḷṇeṃ*, *hiṇḍulā*), *āl* (*alaya-*, *ālī-*), *ālas* (*ālasya-*), *iśālā* (*īrṣyāla-*), *iḷā* (*īlī*), *ukhal* (*udūkhala-*), *udhalṇeṃ* (*uddhūlaya-*), *eḷā* (*eḷā*), *oṃgaḷ* (*amaṅgala-*), *olaṃṅṇeṃ* (*avalagya-*), *olaṃbṇeṃ* (*avalamb-*), *ouṃḷ* (*vakula-*), *ol* (*valī*), *kal* (*kalā*), *kaḷṇeṃ* (*kalana-*), *kaḷvā* (*kalāpa-*), *kalas* (*kalaça-*), *kaḷho* (*kalaba-*), *kaḷī* (*kalikā*), *kāvḷā* (*kāka-* ; cf. *deçi kayala-*), *kāl* (*kāla-* subst. ; cf. *dukaḷ*), *kālā* (*kāla-* adj.), *kīḷ* (*kīla-*), *kudāl* (*kuddāla-*), *kusaḷ* (*kuçala-*), *kūḷ* (*kula-*), *keḷ* (*kadalī*), *koḷ* (*kokila-*), *koykamaḷ* (*kamala-*), *kolhāl* (*kolabala-*), *koṃṃḷā* (*komala-*), *koḷī* (*kaulika-*), *koleṃ* (*kavala-* ; et *deçi kola-*), *khal* (*khala-* subst. et

adj.), *khaḷṇem* (*skhal-*), *khīl* (*kīla-*), *gaḷṇem* *galā* (*gala-*), *giḷṇem* (*gil-*), *garal* (*garala-*), *goḷā* (*golaka-*), *caḷṇem*, cf. *nical* (*cālana-*), *jal* (*jala-*), *jaḷṇem* (*jvalana-*; cf. *ujalṇem*), *jalū* (*jalaukā*), *jāl* (*jāla-*), *jholī* (*jhaulikā*), *ṭālī* (*ṭalikā*), *ṭālū* (*tālu-*), *ṭaleṇ* (*tāla-*), *ṭilā* (*tilaka-*), *ḍolā* (*dola-*), *taralṇem* (*tarala-*), *tisal* (*triṣṭāla-* ?), *tīl* (*tīla-*), *tuḷ* *tuḷṇem* (*tulā*, *tulana-*), *tuḷcī* (*tulasī-*), *thal* (*sthala-*), *thālā* (*sthāla-*), *dal* (*dala-*), *dubḷā* (*durbala-*), *deuḷ* (*devakula-*), *dhavaḷ* (*dhavala-*), *naḷ* (*nala-*), *naṃglī* (*laṅgalikā*), *nāreḷ* (*narikela-*), *nāl* (*nāla-*), *paḍal* (*paṭāla-*), *pal-ṇem* (*palāyana-*), *paḷas* (*paḷāca-*), *pakhaḷṇem* (*prakṣālana-*), *pāl* (*pālī-*), *pālṇem* (*pālana-*), *piṃpal* (*pippala-*), *pivḷā* (*pītala-*), *'pulaṇ* (*pulina-*), *pauḷ* (*pratolī-*), *phaḷ* (*phala-*; cf. *uphāl*, *jāiphaḷ*, *niphaḷ*, *poḥhal*, *phālār*, etc.), *phalā* (*phalaka-*), *phāl* (*phāla-*), *baḷ* (*bala-*, *bali-*), *baḷ* (*bala-*), *bīḷ* (*bīla*), *bhāl* (*bhāla-*), *maṃgal* (*maṅgala-*), *marāl* (*marāla-*), *mahāl* (*mahālaya-*), *maḷ* (*mala-*, cf. *omṛvā*, *umaḷṇem*), *māṛḷā* (*mātula-*), *māl* (*mālā*), *mīḷṇem* (*mīlana-*), *mūḷ* (*mūla-*), *meḷ* (*mela-*), *moḷī* (*mūlikā*), *rasal* (*rasāla-*), *rāuḷ* (*rājakula-*), *rāl* (*rāla-*), *lāl* (*lālā*), *loḷ-* (*lul-*), *vaḷṇem* (*valana-*; cf. *omṛvaḷṇem*), *valeṇ* (*valaya-*), *vādal* (*vardalikā*), *vālā* (*vāla-*), *vālū* (*vālūkā*), *visaḷṇem* (*vikṣal-*), *vilavṇem* (*vilapana-*), *veḷ* (*velā*), *saral* (*sarala-*), *saḷ* (*chala-*), *sādalṇem* (*śādvāla-*), *sāl* (*śālā*, *śālī-*), *sālā* (*śyāla-*), *salī* (cf. *śāla-*), *ṣīlā* (*ṣītala-*), *ṣīḷ* (*ṣīla-*), *sūḷ* (*śūla-*), *ṣeḷ* (*chagala-*), *soṃvaḷ* (d. *soṃāla-*), *haryāl* (*haritāla-*), *haḷ* (*hala-*), *haḷīs* (*halīṣā*), *haḷū* (*laghu-*), *heḷṇem* (*helana-*); et tous les adjectifs à suffixe *-al* (*misal*, *mokaḷ*, *mohaḷ*, *ṇindaḷ*, cf. *pivḷā*, *poḷ* etc.) ou *-āl* (skr. *-āla-*, *-ālu-*), dont la plupart sont récents ou attestés tout au plus en *deṣī*.

§ 146. En second lieu *l* provient de skr. *ḍ* intervocalique. — Le passage de *ḍ*, *ḍh* à *l*, *lh* est l'un des cas le plus anciennement attestés en sanskrit de l'ouverture des occlusives intervocaliques: il est en effet constant dès le R̥gveda; mais le sanskrit classique a restauré la prononciation archaïque et réintroduit partout *ḍ* et *ḍh* (Wackernagel, p. xxiii; Meillet, *I. F.* XXXI, p. 123). La sonore aspirée, telle qu'elle a été rétablie par le sanskrit classique, s'est conservée sans changement apparent en prākṛit et en marathe (cf. § 112); *lh* au contraire est un groupe de consonnes en prākṛit comme en védique et aboutit conséquemment à *lh*, *l* en marathe; cf. Pischel, § 247 et ci-dessous § 148. Quant à *ḍ*, il est représenté en marathe à la fois par *ḍ* et *l*.

On trouve *ḍ* dans un petit nombre de mots où skr. *ḍ* semble avoir été maintenu artificiellement à la fois en prākṛit et dans les

langues modernes ; plusieurs de ces mots ont d'ailleurs à côté d'eux des formes à *l*, ce qui confirme cette interprétation. Les exemples en sont donnés plus haut § 111. Le traitement *l* au contraire (confirmé par guz. *l*, h. *l*, s. *r*) est plus fréquent et semble correspondre à une évolution phonétique réelle. Remonte-t-il directement à la langue védique ? On n'oserait l'affirmer. Toujours est-il que la tendance à ouvrir *ḍ* se manifeste à toute époque : on en trouve les traces en sanskrit classique depuis l'Atharvaveda (Wackernagel, § 194 a) ; le passage de *ḍ* à *l* est normal dans une série de textes palis et dans plusieurs dialectes du prakrit bouddhique (v. Lüders, *Bruchstücke...*, p. 44 et 55) ; il est également donné comme étant de règle en prakrit classique ; d'ailleurs cette règle est d'abord facultative (voir Vararuci, II, 3 et le commentaire), puis souffre des exceptions assez nombreuses confirmées par l'état du vocabulaire moderne (Pischel, § 240). Mais dans l'ensemble, la tendance est nette, et c'est par cette tendance que s'expliquent les exemples marathes qui suivent.

Dans le cas de *khelṇem* (*krīḍ-* : *khel-*), de *gūl*, *golā* (*guḍa-* *gauḍa-* : *gola-* ; cf. mar. *goḍ*, adjectif), de *nāl* (*nāḍi-* : *nāla-* ; cf. mar. *nāḍi*), la forme à *l* est notée dès le sanskrit classique : mais l'étymologie et l'histoire s'accordent à en attester le caractère secondaire. Pour *talāv* (*taḍāga-*), *piṇṇem* (*pīḍ-* ; cf. mar. *piḍṇem* avec un sens moral), *solā* (*soḍaṇa*), mots étymologiquement clairs, le *l* est attesté en prakrit ; de même pour *nivli* (*nigaḍa-*), dont le *ḍ* est inexplicable. Plus tardives, ou même récentes, sont les formes *taḷapṇem* en regard de *taḍphad*, *taṭṭaṭ* (cf. *tāḍ-*), *kolapṇem* (deçī *kuḍ-*), *māl* en regard de *māḍi* (deçī *māḍia-* et peut-être *māla-*), *ukhalṇem* coexistant avec *ukhaḍṇem* (rac. *kaḍh-*), enfin *sāṃgulṇem* forme concanie de *sāṃgaḍṇem* (*sāṃghaṭ-*). Il faut encore ajouter *cumbaḷ* (pali *cumbaṭa-*). D'autres cas qu'on serait encore tenté de citer sont peu probants : *khulā* et *khodā* (*khodā-* : *khola-*) peuvent être des mots différents ; *phālṇem* et *phātṇem* (*phal-* ; *sphaṭ-*) des formes tirées de thèmes différents, quoique d'une même racine ; on doit considérer *paṃvḷem* comme se rattachant régulièrement à skr. *pravāla-* dont le doublet *pravāḍa-* est moins bien attesté ; quant à *kohḷem* (*kuṣmāṇḍa-*) c'est un mot complètement obscur (cf. § 170). Il semble qu'il se soit produit en certains cas des actions en retour : ainsi à côté de *nāṃglī* (*lāṅgalikā*) on trouve *naṃgoḍā* *nāṃgḍā* (*lāṅgūla-* ?) ; mais on ne sait rien de l'origine de ce groupe de mots.

§ 147. Aux cas précédents il faut ajouter ceux où *l* représente skr. *r* ou *t*, *d*, et qui ont été exposés plus haut (§ 118, 141) ; et le mot unique en son genre *velū* (skr. *veṇu-*), où *l* est attesté très anciennement en pali et en prākrit, et peut-être étymologiquement primitif.

l

§ 148. A l'initiale, m. *l* représente skr. *l* dans *lasaṇ* (*laṣuna-*), *lahu-* (*laghu-*), *lāj* (*lajjā*), *lohār* (*lobakāra-*) et nombre de mots à *l* initial qu'on trouvera au lexique. En prākrit, et par suite en marathe, *l* initial représente parfois skr. *n* dissimilé : *limb* (*limba-*) ; *loṇī* (*navanīta-*) ; il correspond, en apparence au moins, à *y* dans le mot *laṭh*, qu'on rapproche de skr. *yaṣṭi-*. Enfin pkr. *ḍ* > *l* dans *lekrūṇ* (*ḍekka-*).

A l'intérieur du mot *l* remonte à pkr. *ll* issu de :

skr. *l* après nasale, dans *salag* (*saṃlagna-*) ;

skr. *ll* dans *asval* (*acchabhalla-*), *gāl* (*galla-*), *cūl* (*cullī*), *jhālar* (*jhallarī*), *ṣakhāl* (*-khalla-*), *ṣālar* (*pallava-*), *phul* (*phulla-*) ; il est à peine besoin de faire remarquer combien tous ces mots, même en sanskrit, sont récents et d'aspect prākritique (cf. Wackernagel, § 193). Il n'y a point de raison sérieuse d'en séparer les cas où pkr. *ll* représente soit skr. *ry*, soit skr. *dr*, cf. § 141, ni les mots attestés seulement en prākrit ou même en *deśī*, comme *kol* (*kulla-*), *khāl* et *sāl* (*challī*), *kholī* (*khulla-*), *celā* (*cilla-*), *vel* (*vellā*), *velhāl* (*vellahala-*).

skr. *ly* dans *kāl* (*kalya*), *kolī* (*kulyā*), *tol* (*taulya-*), *mol* (*maulya-*), *sāl* (*ṣalya-*; cf. m. *sāḷī*) ;

skr. *lv* dans *bel* (*bilva-*) : ce cas est douteux, car *rv* donne *v*, cf.

§ 152.

Combiné avec l'aspiration, *l* se rencontre dans *kolhā* (devenu à son tour *kolā*), qui remonte à pkr. *kolhua-*, *kulha-* (*krōṣṭu-*). Ici la graphie prākrite, si mal explicable qu'elle soit, est en somme plus correcte que *ḍh* : car *lh* fait position en prākrit, ainsi qu'il convient au représentant d'un ancien groupe de consonnes (v. Pischel, § 242, cf. § 304) ; ce caractère est confirmé par l'articulation dentale du phonème marathe. Le mot *kolhāl* (*kolāhala-*) est un semi-tatsama : car il est difficile d'admettre que la chute de *ā* intérieur soit, même à l'époque récente, complète au point de permettre l'agglutination de *l* + *h* et la dentalisation du

groupe. Un résultat curieux de l'équivalence de *l* issu de *ll* et de *lh* est l'existence de doublets à *l* ou *ll* et *lh*, là où l'étymologie n'autorise pas l'aspiration : de là *ulhāla* à côté de *ullaḷā* et *ulāḷā* (*ul-lāla-*), *kulhā* à côté de *kullā* et *kulā* (*deḷi kulla-*), *malhār* pour skr. *mallārī*. En *deḷi* on trouve *palhaṭṭai* à côté de *palatṭai* (cf. m. *palaṭ, pālthā*) : mais ici il peut s'agir de l'aspiration dégagée par l'ancienne sifflante de skr. *ṣaryasta-*. Sur *lh* : *ll* en sanskrit, v. Wackernagel, § 212 a.

§ 149. Par les exemples précédents on a pu déjà voir que *ll* a été souvent conservé, contrairement à la règle générale de simplification des consonnes intervocaliques (§ 81). On trouve de même *pillam* (p. *pillaka-*), *ullu* (*ulūka-*), *killi* (*kila-*) : il est vrai que le premier est un mot enfantin, le second un nom d'animal servant en outre d'injure ; quant au dernier, il coexiste avec *khiḷ* et pourrait donc provenir d'un emprunt.

La forme *kilac* qui remonte au mot *deḷi kiliṅca-* est curieuse : faut-il entendre qu'en *deḷi* *l* entre deux voyelles palatales n'a pu devenir cérébral ? Dans ce cas le mot *killi* s'opposerait correctement à *khiḷ* dont le prototype serait **k(h)ilā*. Mais *iḷi* (*iḷi*) par exemple a la cérébrale ; et d'ailleurs *kilac* peut appartenir à la famille de *killi*. Il est impossible provisoirement de pousser la question plus avant.

l des mots étrangers n'a pas subi un traitement uniforme. On a d'une part *pāl, alamg* (v. Printz, K. Z., XLIV, p. 18), d'autre part *javaḷ*. Il est impossible de dire si cette différence de traitement tient à l'ancienneté plus ou moins grande des emprunts ou à d'autres circonstances.

La même différence se rencontre dans les composés dont le second terme commençait par *l* : en regard de *alaṇi* (*a+lavana-*), *hilagneṇ* (*abhilagna-*), on trouve non seulement *alaṇbeṇ* (*ālamba-*) qui est un nom commun dès la *deḷi*, et *vilavneṇ* (*vilapana-*) dont le thème simple a disparu, mais *oḷakhneṇ* (*avalakṣ-*), *oḷagneṇ* (*avalanḡh-*), *oḷambeṇ* (*avalamb-*), qui coexistent avec les verbes simples ou d'autres composés des mêmes verbes, et où le sentiment de la composition n'est sans doute pas perdu.

v.

§ 150. A l'initiale du mot m. *v* représente skr. *v*. Le marathe fait partie du groupe des langues occidentales — guzrati, sindhi,

penjabi, auxquels se rattache le singhalais d'une part, et d'autre part au nord le kaçmiri —; qui ont conservé skr. *v* initial; les langues centrales et orientales au contraire l'ont confondu avec *b*. Le prākrit classique ne note cette innovation dans aucun de ses dialectes; mais on sait qu'il s'est fait des échanges sporadiques de *b* et *v* dès le Vēda (Wackernagel, § 161); et il est probable que l'abondance même de *b* en sanskrit classique provient d'une influence locale, car c'est un phonème à peu près inconnu en indo-européen (*ibid.*, § 158, 162); dans l'écriture nāgari *b* n'est qu'un *v* muni d'un signe diacritique. Quoi qu'il en soit de l'origine du système phonétique sanskrit, c'est ce système que le marathe reproduit fidèlement, du moins à l'initiale du mot. Le marathe permet donc de reconnaître, lorsque l'orthographe des textes sanskrits est hésitante, laquelle des formes est authentique: ainsi *ouṃl* ne peut remonter qu'à *vakula-*; mais *biṃ* et *biḷ* garantissent skr. *bija-* et *bila-*; de même le *b* de *budḡeṃ*, confirmé par le guzrati et déjà par le prākrit, contredit le *v* de *voḍita-*, du Divyāvādāna. Le cas de *bāph*: *vāph* (*bāṣpa-*, *vāṣpa-*) est obscur: le mot n'apparaît qu'en sanskrit classique et n'a pas d'étymologie connue. Le pali et le prākrit, comme toutes les langues modernes, ont *b*. Il existe encore en marathe une forme *bhāph* qui semble empruntée (v. Beames, l. 191): dès lors il est permis de considérer *bāph* soit comme un compromis entre *vāph* et *bhāph*, soit comme une forme également empruntée. En effet le marathe n'a pas été sans emprunter des formes aux dialectes orientaux: c'est ce que prouve par exemple la coexistence de *bijli* et *viḷū* (*vidyut*); de même la comparaison de guz. *vāo* et sgh. *vāva* montre que *bavḍi* (*vāpī*) est un mot hindi.

Ces considérations permettent d'écarter certains rapprochements; ainsi l'on a eu tort d'expliquer *bāp* par skr. *vapṛ-*; du reste *pt* aboutit normalement à *tt* et non *pp*; et de plus les thèmes nominaux en *-ṛ-* donnent des noms en *-ī* ou *-ū*; l'étymologie est donc insoutenable de toute façon. De même *biṭī* doit sans doute être séparé de skr. *viṣṭhā*, qui est représenté en marathe par *viṭ-*, *viṭal*: en effet le singhalais a *b* dans le mot correspondant, et *biṭī* manque au dictionnaire hindi, ce qui semble exclure l'hypothèse d'un emprunt.

Un cas curieux, et difficilement explicable, est celui de quelques mots attestés en *deçi* avec les deux prononciations, et

où le marathe a *b* uniquement (*barū bahulā beḍā belkeṃ*), et des mots *baj* et *bujneṃ* (« effrayer ») attestés en prākṛit, semble-t-il, avec *b*, mais en *deḥi* avec *v*-. Le prākṛit a *v*, la *deḥi* *b* dans le mot auquel semblent correspondre les formes marathes *vaṭvaṭ-neṃ* et *baḍbaḍneṃ* ; mais il est également possible que ce soient là deux mots d'origine différente, qui se seraient rapprochés l'un de l'autre à cause du sens.

L'arabe-persan *baghair* « excepté, sans » est représenté en marathe et en guzrati par *vagar* ; cependant *bagar* est plus usuel en marathe comme en hindi. Sans doute *bagar* a-t-il été influencé par *vagaire* « et cetera », mot également emprunté à l'arabe.

§ 151. *v* initial, représentant skr. *v*, se trouve dans *vaṭneṃ* (*vart*-), *vaḍ* (*vaṭa*-), *vanth* (*vastu*-), *var* (*vara*-) et la plupart des mots à *v* initial rassemblés au lexique.

v initial peut encore remonter à pkr. *v* issu, soit de skr. *vr* dans *vaṇ* (*vraṇa*-) et le semi-tats. *vaḍvat* (*-vrata*-), soit de skr. *vy*- dans *vākhāṇ* (*vyākhyāna*-), *vāṅg* (*vyāṅga*-), *vāgh* (*vyāghra*-), *vārneṃ* (*vyāhar*-), *vāmṇv* (*vyāma*-), *vāvar* (*vyāpāra*-), *vāvsā* (*vyavasāya*-), *vec-neṃ* (*vyaya*-) et le semi-tats. *vagra* (*vyagra*-) ; *viṇṇ*, au contraire de pkr. *vūha*-, est un tatsama (*vyūha*-).

Dans *vakhār* (*avaskara*-), *vaṭhāṇ* (*upasthāna*-), *var* (*upari*), etc. *v* n'est devenu initial que par suite d'une apocope relativement récente.

§ 152. A l'intérieur du mot, *v* remonte :

1° à pkr. *v* issu de :

skr. *v* dans *ahēv* (*avidhavā*-), *avsā* (*āvāsa*-), *oṃvrā* (*apavaraka*-), *oṃvsā* (*upavāsa*-), *gavasneṃ* (*gaveṣaṇa*-), *cavneṃ* (*cyavana*-), *jav* (*yava*-), *dāv* (*dāva*-), *dev*, *deval* (*deva*-, *devālaya*-), *dhāṃvneṃ* (*dhāva*-), *nav* (*nava*-), *navā* (*nava*-), *nāv* (*nāvā*-), *nīv* (*nīva*-), *nīvī* (*nīvi*-), *pārvā* (*pārāvāta*-), *pāvṇā* (*plav*-), *pālāv* (*pallava*-), *paisāv* (*-srav*-), *bhāv*, cf. *mānbhāv* (*bhāva*-), *marvā* (*maruvaka*-), *lavaṅg* (*lavaṅga*-) ; *vakhār* (*avaskara*-), *vasvā* (*avacchada*-) et les mots où *ṣa*-initial alternant avec *o*-représente skr. *ava*-. Dans les composés verbaux dont le second terme est à *v* initial, tels que *avaḷ-neṃ*, *oṃvālneṃ* (*val*-), *āvagneṃ* (*valg*-), *nīvaṭneṃ* (*vart*-), etc. il est le plus souvent impossible de décider s'il s'agit de *v* initial ou intérieur. On trouve *vh* correspondant à skr. *ṣv* dans *parv(h)āṇ* (*paraṣvāḥ*), cf. § 157.

skr. *p* dans *utavneṃ* (*utlapana*-), *karvat* (*karapattra*-), *kavḍā* (*kapar*-

da-), *kavāḍ* (*kapāṭa-*, *kavāṭa-*, cf. Wackernagel, p. XLVIII), *kāmsav* (*kacchapa-*), *kivaṇ* (*kṛpaṇa-*), *kīṃv* (*kṛpā-*), *kuvā* (*kūpa-*), *khavaṇ* (*kṣapaṇika-*), *civaḍ* (*cipīṭa-*), *tāv* (*tāpa-*), *tivaṇ* (*tripaṇa-*), *dalvī* (*dalapati-*) et les autres noms propres formés avec *-pati-*, *divā* (*dīpa-*), *nhāvī* (*nāpīṭa-*), *pādvā* (*pratipād-*), *pāvneṃ* (*prāpaṇa-*), *bhādvā* (*bha-drapada-*), *mahāvat* (s'il s'agit de *mahāputra-*), *māṇḍav* (*maṇḍapa-*), *roṇneṃ* (*roṇana-*), *vaṭhāṇ* (*upasthāna-*), *var* (*uparī*), *vāvar* (*vyāpāra-*), *viṭavneṃ* (*vilapaṇa-*), *savat* (*sapatnī*), *savā* (*sapāda-*), *sātvaṇ* (*sapta-paṇa-*), *ṇimsav* (*ṇimṣipa-*); ajouter 1° peut-être *dāvneṃ* s'il s'agit, comme le veut Pischel, de skr. *ḍṛp-*, et *khavā* dont le correspondant sanskrit manque (lat. *scapula*); 2° les composés récents de *pāṇī* (*pāṇiya-*) où ce mot apparaît sous la forme *-vaṇī*, comme *aṃbavaṇī*; de même *avikneṃ* (*ava + pīkneṃ* avec superposition syllabique), *āhārolī* (*āhāra + pōlī*), *bārolī* (*bārā + pāyālī*); 3° tous les causatifs, où *-va-* ou *-vi-* remonte à skr. *-paya-*: ainsi *vinavineṃ* (*viññāpaya-*), *karavneṃ* (*kar-*) et les formations analogues comme *kamavineṃ* (*karma-*);

skr. *b* dans *thavā* (*stabaka-*), *lavḍā* (*alābu-*), *lavā* (*lāba-*).

2° à pkr. *vv*: ici les langues orientales ont régulièrement *b*; on verra par les correspondances notées au lexique que les langues du centre et du nord-ouest ont souvent *v*; la règle posée par M. Grierson, *Phon.*, p. 11, et suivant laquelle pkr. *vv* devient toujours *b* dans les langues indo-aryennes modernes, est inexacte. Pour le marathe au moins les exemples suivants sont probants:

skr. *vy*: *sav* (*savya-*), *ṇivneṃ* (*ṣivya-*); désinence *-āvā* du participe d'obligation (*-tavya-*), ex.: *dyāvā* « qui doit être donné »;

skr. *rv*: *cāvneṃ* (*carv-*), *ḍav* (*darvī*; m. *ḍabbā* est évidemment un emprunt d'origine orientale), *nivneṃ* *nivāneṃ* (*nirvāna-*);

skr. *vr*: *nīv* (*nīvra-*).

3° à pkr. *m* intervocalique (v. § 137 et 138) dans *avanitneṃ* (*āman-trana-*), *avḷā* (*āmalaka-*), *avas* à côté de *amos* (*amāvāsyā*), *āṃv* (*āma-*), *āṃvas* (*āmiṣa-*), *ugavaṇ* (*udgama-*), *oṇāvneṃ* (*avanamana-*), *omvḷā* (pkr. *avamalia-*), *kumvar* (*kumāra-*), *gāṃv* (*grāma-*), *gosāvī* (*gosvāmin-*), *jeṇneṃ* (*jim-*), *ṭhāv* (*śihāma-*), *taṇv* (*tamas-*), *teṇneṃ* (*tim-*), *dāvau* (*dāmanī*), *nāṃv* (*nāma-*), *bhoṃvneṃ*, *bhoṃvar* etc. (*bhrama-*), *reṇneṃ* (*deṇī rem-*), *rovaṇṭh* (*romantha-*), *lāṃv* (*deṇī lāmā*), *vāṃv* (*vyāma-*), *visavneṃ* (*viṣrama-*), *savaṃg* (*samargha-*), *saveṃ* (*samaya-*), *samvthal* (*sama-*), *sāvaṃtu* (*sāmanta-*), *sāṃvḷā* (*ṣyāmala-*), *sāṃvar* (*deṇī sāmā-rī*), *sāṃvā* (*ṣyāmāka-*), *ṇeṃvṭi* (*semantikā*), *soṇvāl* (d. *somāla-*), *hiṃv*

(*hima-*), enfin dans le suffixe d'ordinal à partir de *pāṃcāvā* (*pañ-cama-*).

§ 153. L'articulation de *v* en marathe est relativement faible, et l'on sait que pour représenter *v* anglais, les Marathes se servent du groupe *vh*.

C'est ce caractère indistinct de l'articulation qui a permis à *v* de s'insérer entre les voyelles formant hiatus ou de s'échanger avec *u* (§ 55, 57); de là vient aussi la réduction fréquente de *ava-*, même récent, en *o* (v. § 78) ou en *a* comme dans *uḡaṇ* (cf. *uḡavṇem*) ou *kārand* (*karamandi-*), *bhoṇr* pour *bhoṇvar* (*bhramara-*), *soṃpṇem* (*samarpaya-*). Il arrive encore que *v* tombe entre voyelles de quantité ou de timbre différents, surtout quand il s'agit de *v* nasal issu de *m* intervocalique; 1° devant *i* : *koyka-maḷ* (*kumuda-*), *dhui* (*dhūmikā*), *bhuīm* (*bhūmi-*), *sāi* (*svāmin-*; cf. *gosāvī*); 2° en position pénultième, notamment après voyelle labiale, *loṇ* pour *loṇv* (*loṇa*), *jaṇu* (**jaṇnovam*), *kumkūṇ* (*kuṇkuma-*), *gahūṇ* (*godhūma-*), et dans certaines désinences comme *-eṇ -īm* (*-āmi*, *-ayāmi*), v. § 66, 67.

La chute de *v* devant *i* est extrêmement fréquente à l'initiale du mot; voir *L. S. I., Mar.*, pages 23, 66, 83, 161, 169, 195, 223: par exemple on dit *is* pour *vis* (*viṇṇat*) ou *iḡār* pour port. *vicar*; de même devant *e* : *yeḷ* (c'est-à-dire *eḷ*) pour *vel*; inversement *v* est rétabli abusivement, par exemple dans *vīṭ*, forme plus usuelle que *iṭ* que justifie pourtant l'étymologie (*iṣṭā*), ou dans *viṭā* qui coexiste avec *iṭā* (*ṛṣṭi-*), dans *visāḍ* en regard de *īs* (*iṣā*).

Note sur *y*.

§ 154. Cette sonante n'a pas d'existence réelle en marathe. Abstraction faite des tatsamas, elle se rencontre :

1° comme produit de la différenciation de *e* initial : ex. *yeṇem* pour *eṇem* (*eti*), *yer* pour *er* (*itara-*), *yeḷ* pour **eḷ* substitut de *vel* (*velā*), etc.; c'est sans doute la même différenciation qu'on trouve dans *-yaṇim*, forme de *eṇṇim aiṇim* « 80 » en composition.

2° dans les quelques cas où *y* se substitue à une ancienne consonne intervocalique, v. § 54;

3° comme équivalent graphique de *i* ou *e* en diphtongue : *i* + voyelle : *pāṇḍyā* (*pañḍita-*), *pyār* (*priyakāra-*), *pyās* (*pīpāsā*), *pyāhā* (*plīhā*), *maṇyār* (*maṇikāra-*); *e* + voyelle : *āgyā* (*agrega-*), *dṇāvā* (cf. *deya-*); les obliques en *-yā*, anciennement *-eā* : v. § 191;

voyelle + *i* : *paḍkay* (*pratīkṛti*-), *vay* à côté de *vai* (*vṛti*-) ; les deux graphies coexistent fréquemment surtout à la finale ; *y* joue ici par rapport à *i* un rôle analogue à celui de *v* par rapport à *u* ; cf. § 57.

SIFFLANTE

§ 155. Il n'y a en marathe qu'une sifflante (v. § 15), laquelle est susceptible de deux prononciations selon le timbre de la voyelle qui suit : elle est dentale devant *a*, *u* et *o*, palatale devant *i* et sans doute *e* ; la sifflante du marathe, quelle que soit son origine, se range donc actuellement dans la même catégorie phonétique que les occlusives dérivées des anciennes palatales prākrites (v. § 100). Les mots empruntés à d'autres langues ont été adaptés aux tendances du marathe : c'est ainsi que les mots persans *šarm*, *šuman*, *šīšā*, *gumašt* sont devenus *saram* (*çaram* existe aussi), *sumar*, *çisā*, *gumastā*. Quant à *cāi*, il représente sans doute *šyāhi* plutôt que *šāi*. La chute de *y* ancien explique ici la prononciation palatale de *s*, comme celle de *j* dans *rājā* aux cas obliques ; c'est probablement là aussi l'origine de la sifflante palatale de *bhomaçā-us* où *bhomaçā* est le cas oblique de *bhoms*. Dans *çaṃ-bhar* ou *savā-çā*, la sifflante palatale peut provenir soit de l'ancienne *yaçruti*, soit de l'analogie directe de *çem* (*çalam*) : en faveur de cette dernière hypothèse, cf. la forme dialectale *çembhar* citée dans *L. S. I., Mar.*, p. 22-23.

L'histoire de la sifflante est la même, qu'elle soit simple ou géminée, initiale ou intérieure.

§ 156. On a déjà vu, § 102 et suiv., les cas où *s* (*ç*) provient de pkr. *ch*-. Par l'intermédiaire de pkr. *s*, il remonte :

à skr. *s* (1°) initial dans *sai* (*smṛti*-), *sai* (*sakhi*), *sakār* (*satkāra*-), *saglā* (*sakala*-), *saṃgeṃ* (*saṅga*-), *saṃcarṇeṃ* et les autres composés verbaux de *sām* (*sam*-), cf. *salag* (*saṃlagna*-), *sat* (*sattva*-), *sarṇeṃ* *sār* et leurs composés *osarṇeṃ*, *osrī*, *osār*, *nisarṇeṃ*, *saṃsār* etc. (*sar*-, *sāra*-), *sav* (*sap*-), *sav* (*savya*-), *savat* (*sapatni*-) et les autres composés de *sa*- comme *savā* (*sapāda*-), *sāḍe* (*sārdha*-) etc., *saṃv-thaḥ* (*sama*-), *saveṃ* (*samaya*-), *sāu* (*sādhv*-), *sāk* (*sākṣi*), *sāc* (*satya*-), *sājṇeṃ* (*sajj*-), *sāṃjh* (*saṃdhyā*), *sāt* (*sapta*-), *sāntā* (*santi*-), *sātū* (*sakti*-), *sāth* (*sārtha*-), *sāṃdh* (*saṃdhi*-), *sāp* (*sarpa*-), *sāṃpeṃ* (*sāṃprātam*), *sāvantu* (*sāmanta*-), *sāyar* (*sāgara*-), *sāhṇeṃ* (*sah*-), *çijṇeṃ* (*sidhya*-), *siṇṇeṃ* (*sevana*-), *çiseṃ* (*sisā*), *çim* (*sahila*-), *çit* (*ṣṣṭi*-), *çit*, cf. *uçit*

(*siktha-*), *çiv* (*simā*), *suār* (*sūpakāra-*), *suī* (*sūci-*), *sugī* (*su-*; cf. *suramṡ*, *soṃvaḷ*), *suran* (*sūraṇa-*), *sūt*, *sutār* (*sūtra-*), *sūr* (*surā*), *çenvī* (*senapati-*), *çemḍur* (*sindūra-*), *çemvūtī* (*semanlikā*), *sonem* (*suvarṇa-*), *sopnem* (*samarpa-*), *soyrā* (*sodāra-*), *soṃvaḷ* (*somala-*) ; — (2°) intérieur dans *usāsā*, *nisās* (*ucchvāsa-*, *niḥçvāsa-*), *dās* (*dāsa-*), *dīs* (*divāsa-*), *pyās* (*piḥāsā*), *māms* (*māṃsa-*), *mās* (*māsa-*), *ras* (*rasa-*), *vāsṇem* *vās* (*vāsa-*) et ses composés, cf. *omvāsā* (*upavāsa-*), *vevāsā* (*vyavasāya-*), *hasṇem* (*haṃs-*) ;

à skr. *ç*, (1°) initial dans *sakṇem* (*çakya-*), *saḍṇem* (*çaṭ-*), *saḍhal* (*çithila-*), *saṇ* (*çaṇa-*), *saṃtī* (*çānta-*), cf. *sāntī* (*çānti-*), *saśā* (*çaça-*), *sāṃkū* (*çaṅku-*), *sāṃkaḷ* (*çṇkhalā*), *sāṃgnem* (*çaṃs-?*), *sādī* (*çaṭa-*), *sāṇ* (*çāna-*), *sād*, cf. *paḍsād* (*çabda-*), *sādaliṇem* (*çādvala-*), *sāṃbar* (*çambara-*), *sāy* (*çāka-*), *sāl* (*çālā* et *çāli-*), *sālī* (*çalya-*), *çikṇem* (*çikṡ-*), *çikem* (*çikhya-*), *çimṡ* (*çṛga-*), *çimḥī* (*çilpin-*), *çiras* (*çiriṡa-*), *çimṡav* (*çimçipa-*), *çilā* (*çilala-*), *-çī* dans *āḡçī* (*çikhā*), *çīṇ* (*çirṇa-*), *çīr* (*çiras-*), *çīs* (*çirṡa-*), *çīl* (*çīla-*), *çīl* (*çilā*), *suā* (*çuka-*), *sukā* (*çuṡka-*), *çunḥṭh* (*çunḥṭhi-*), *sunem* (*çunaka-*), *sudhā* (*çuddha-*), cf. *ansūd* (*çuddhi-*), *sunā* (*çunya-*), *sumb* (*çulba-*), *susar* (*çicumāra-*), *sak* (*çukra-*), *sūp* (*çurpa-*), *sūl* (*çūla-*; cf. *tisāl*), *çem*, cf. *savāçā*, *çambhar* (*çatam*), *çegaṭ* (*çigru-*), *çej* (*çavyā*), *çemḍā* (*çikhanda-*), *çerā* (*çikhara-*), *soṃḍ* (*çunḍā*), *sos* (*çoṡa-*) ; (2°) intérieur dans *asog* (*açoka-*), *āgas* cf. *māgas* (*agraçah*), *ās* (*āçā*), *useṇ* (*opaça-*), *kaśā* (*kaça-*), *kusaḷ* (*kuçala-*), *kes* (*keça-*), *kesar* (*keçara-*), *taisā* (*tādṛça-*), *das*, cf. *dasrā*, *caudas* (*daça*), *des* (*deça-*), *nās* (*nāça-*), *nisā* (*niçāna-*), *pisā* (*piçāca-*), *paīs* (*pradeça-*), *phāsā* (*pañaka-*), *masaṇ* (*çmaçāna-*), *rās* (*rāçī*), *las* (*laça-*), *lasaṇ* (*laçuna-*), *vasne* (*vaça-*), *vāṃṡā* (*vaṃça-*), *vīs* (*viṃçat-*), *çimṡav* (*çimçipa-*) ;

à skr. *ś*, (1°) initial dans *sahā* (*şaṭ-*), cf. *sak* (*şaṭka-*), *solā* (*şodaça-*), *sāṃḍ* (*şaṇḍa-*) ; (2°) intérieur dans *āṇvās* (*āṃṡa-*), *kaś* (*kaşa-*), *gavasṇem* (*gaveṡaṇa-*), *joṡī* (*jyotiṡikā*), *tusār* (*tuṡara-*), *tūs* (*tuşa-*), *mīs* (*mişa-*), *mhaīs* (*mahiṡī*), *rīs* (*riṡ-*), *rusṇem* (*ruṡya-*), *sos* (*çoṡa-*).

§ 157. Par l'intermédiaire de pkr. *s* ou *ss*, la sifflante marathe remonte aux groupes :

skr. *sy* (1°) initial sans doute dans *sālā* et peut-être *sāḍha* (*syāla-* ; le sanskrit connaît aussi *çyāla-*, qui semble plus récent) ; — (2°) intérieur dans *avas* (*amāvāsyā*), *ālas* (*ālasya-*), *kāṃsem* *kāṃsār* (*kāṃsya-*), *rahas* (*rahasya-*) ;

skr. *çy* (1°) initial dans *sāṃvulā* (*çyāmala-*), *sāṃvā* (*çyāmāka-*) ; — (2°) intérieur dans *disṇem* (*drçya-*), *vesvā* (*veçyā*) et peut-être *kāṃsar* (*kaçyapa-*) ;

skr. *ṣy* dans *pās* (*puṣya-*);

skr. *sr* dans *ustem* (*usrā*), *paśāv* (*pratisrāva-*); *āsrā* (*āçraya-*) est donc un tatsama;

skr. *çr* initial dans *çet* (*çreṣṭhin-*), intérieur dans *āṃsū* (*açru-*), *miṣaḥ* (*miçra-*), *visāṃṇem* (*viçram-*), *sāsū* (*çvaçru-*) et dans *-s* suffixé aux noms de parenté (*çrī*); cf. *nisaṇ*, *niçṇ* (*niḥçreni-*);

skr. *çl* dans *sān* (*çlakṣṇa-*), *çeṇbā* (*çleṣma-*);

skr. *sv* dans *sāi*, *gosāvī* (*svāmin-*), et les semi-tatsamas *sair* (*svair-*) et *sagā* (*svaka-*); *sār* (*svara-*) est donc un mot savant;

skr. *çv* initial dans *sāsū* *sāsrā* (*çvaçrū-*, *çvaçura-*), intérieur dans *āsand* *āsupaṭhi* (*açva-*), *pās*, cf. *pāsoḥi* (*pārçva-*); c'est le passage de *çv* à *ss* qui a favorisé l'abrègement de skr. *māṭṛsvasṛkā* en pkr. *māuṣṣiā*, mar. *māvçī*. De même lorsque le groupe *çv* est précédé d'une aspiration en sanskrit : *nīsās* (*niḥçvāsa-*); *parvḥaṇ*, s'il est indigène, ne représente donc pas skr. *paraçvah*;

à skr. *rṣ* dans *çīs* (*çīrsa-*) et sans doute *kaṣṇem* (*karṣa-*); *varasṇem* (*varṣa-*) et aussi *ārsā* (*ādarçā-*) sont donc des tatsamas, d'ailleurs anciens (v. Pischel, § 135);

à skr. *s* initial suivi de nasale. Les exemples *sāṃv* (*snāyu-*) et *visarṇem* (*vismar-*) sont sûrs et s'opposent au traitement *nh mh* dont on a vu les exemples aux §§ 136 et 138; *sūn* (*snuṣā*) s'explique autrement : il s'agit ici d'une métathèse ancienne attestée par pkr. *sunhā*. Le cas de *çm* est obscur : on a d'un côté *rassi* (*raçmi-*), que la gémiation de la sifflante rend suspect d'emprunt, et qui d'ailleurs est la forme unique en prākṛit, et *āsand* qui s'explique aussi bien par *açvagandha-* que *açmagandha-*, et d'autre part *m(h)asaṇ* où l'altération de la sifflante initiale peut avoir été favorisée par la dissimilation (c'est aussi le cas en prākṛit de *maṃsu-* < skr. *çmaçru-*; voir Pischel, § 312). Il est difficile de trancher le problème : tout ce qu'on sait c'est que l'altération de *çm* intérieur en *ss* est normale dans les dialectes du nord-ouest, de même que celle de *sm* intérieur (Grierson, *Z. D. M. G.*, 1912, p. 77); et elle y remonte très haut dans le passé : Plin a déjà la forme *Casiri*, qui correspond à kçm. *kāṣīru* (*kaçmīra-*); on trouve chez Arrien Ἀσσικηνοί = Açmaka; les fragments Dutreuil de Rhins, où le groupe *sm* est généralement conservé, offrent peut-être dans la déclinaison une trace de la même évolution : si la forme de génitif *-sa* (*-sya*) peut servir de locatif, on peut penser que c'est parce que le locatif *-smīn* aurait abouti à *-si* (cf. Senart, *J. As.*, 1898, II, p. 214 etc.).

L'ASPIRÉE

§ 158. En sanskrit *h* est déjà le résultat d'une altération subie par d'anciennes sonores aspirées, notamment en position intervocalique (v. § 2) ; en moyen-indien toutes les consonnes aspirées intervocaliques ont perdu leur occlusion, ne faisant ainsi que continuer l'évolution commencée dès le sanskrit védique. Il n'y a donc pas de différence essentielle entre *h* du sanskrit, du prākrit et des langues modernes ; et les distinctions établies ci-dessous n'ont qu'une valeur de classification.

§ 159. A l'initiale *h* marathe succède à pkr. *h* issu de :

skr. *h* dans *hanneṃ* (*han-*), *haraṇ* (*haraṇa-*) et la plupart des mots à *h* initial qu'on trouvera au lexique ;

skr. *bh* dans *hoyeṃ* (*bhū-*) : le passage de *bh-* à *h-* est dû à l'emploi fréquent de ce mot comme accessoire dans la phrase : il est attesté dès le plus ancien prākrit (Lüders, *Bruchstücke*, p. 60-61) ; le cas de m. *haṃḍī*, s'il s'agit, comme il semble, d'un doublet de *bhāṃḍ* (*bhaṇḍa-*), est plus obscur : l'aspiration simple est attestée dès le VII^e siècle, mais en composition, là où *bh* devenait intérieur ; *haṇḍikā* ne se trouve au contraire que dans une anthologie du XV^e siècle.

A l'intérieur du mot *h* représente pkr. *h* issu de :

skr. *h* dans *ahār* (*āhara-*), *kolhāl* (*kolāhala-*), *geh* (*geha-*), *bāher* (*bahir*), *bāhi* (*bāhu-*), *moho* (*moha-*), *rahas* (*rahasya-*), *roh* (*roha-*), *rohī* (*rohi-*, *rohita-*), *lahar* (*laharī-*), *lohār* (*loha-*), *vahāṇ* (*upānah-*), *vāhaṇ* (*vahana-*), *vivāh* (*vivāha-*), *sāhneṃ* (*sah-*) ;

skr. *kh* dans *duhī* (**dukha-* pour *duḥkha-*) ;

skr. *gh* dans *pāhuṇā* (*prāghuṇa-*), *māho* (*māgha-*), *mehuḍā* (*megha-*), *rahāt* (*araghaṭṭa-*), *lahu-* (*laghu-*) ; cf. *māher* (*mātrgyha-*) ;

skr. *th* dans *pohā* (*prthuka-*), *mehuṇ* (*maithuna-*), *rahaṇvar* (*ratha-*) ;

skr. *dh* dans *ahav* (*avidhavā*), *gahneṃ* (*godhuma-*), *dahīṃ* (*dadhi-*), *bahirā* (*badhira-*), *moh* (*madhu-*), *rāhī* (*rādhā*), *vahū* (*vadhū-*) ;

skr. *bh* dans *ahāṇā* (*ābhāṇaka-*), *gahirā* (*gabhira-*), *niḥālneṃ* (*nibhal-*), *lāhneṃ* (*labh-*), *loho* (*lobha-*), *hilaṇneṃ* (*abbilagna-*) ; pour la sourde, les exemples manquent, cf. Pischel, § 200 et Beames, I, 271 ; d'ailleurs en sanskrit même *ph* est relativement rare et souvent d'origine obscure, v. Wackernagel, § 158 ;

skr. *s* ou *ṣ* formant groupe avec *n* ou *ṇ*, d'où pkr. *ṇh* ; là où

l'aspiration ne tombe pas, elle subsiste en admettant l'insertion d'une voyelle, v. § 136 ; sur pkr. *mb* v. § 138.

§ 160. On admet généralement qu'en certains cas *h* remonte à une ancienne sifflante. Il est vrai que dans le groupe du nord-ouest (sindhi, penjabi, kaçmiri) l'ouverture de *s* intervocalique est fréquente (v. Beames, I, 259 et suiv., Grierson, *Phon.*, § 68) ; cette altération se rencontre aussi en guzrati vulgaire et dans le Rajpoutana occidental (*L. S. I.*, *Bhili*, p. 2, 11, 27 ; *Raj.*, p. 4, 330). Mais en marathe elle n'a été observée que sur deux points situés à la frontière du guzrati, et dans des parlers que la morphologie rapproche de cette langue (*L. S. I.*, *Mar.*, p. 144, 148).

En marathe, toute sifflante sanskrite, initiale ou intervocalique, est normalement conservée ; les exemples divergents sont tous à écarter ou à discuter.

Les plus importants sont tirés de la numération. A côté de *das*, représentant normal de skr. *daça*, on trouve *dahā* qui est la forme la plus usitée, et les noms des unités de la seconde dizaine, de « 11 » à « 18 », *akrā bārā terā caudā paṇḍhrā soḷā salrā aṭhrā* ; ces formes manquent à Açoka, mais sont déjà autorisées par Vararuci (Pischel, § 263, cf. § 443 et 446). Le nom de nombre « soixante-dix » *saltar* (*saptati*-), combiné avec les unités, devient *-hāttār* ; cette forme remonte à une période plus basse du prākrit (Pischel, § 264).

Cette altération de la sifflante intervocalique n'est qu'une des nombreuses irrégularités phonétiques que présentent les noms de nombre si on les considère d'un point de vue purement marathe : c'est que la numération doit provenir pour la plus grande part de langues communes antérieures à la fixation des parlers modernes ; de là vient que les irrégularités signalées ici se retrouvent dans toutes les langues congénères (Beames, II, 134 et suiv. ; cf. I, 288).

A côté de *divasa*-, le prākrit a *diāha*- (Pischel, § 264) qui semble se retrouver dans m. *dī*, doublet vulgaire de *dīs*. Mais il est peut-être plus simple de rappeler à propos de m. *dī* qu'on trouve en *deçī* la forme *dio*, qui repose évidemment sur skr. *diva*-, passé du neutre au masculin sous l'influence de *divasa*-.

Il est dès lors illusoire d'expliquer la désinence d'oblique singulier des noms par le génitif skr. en *-asya* (cf. § 183), et il faut

renoncer à rattacher directement *āhṇem* à la racine *ās-*, *pāhṇem* à skr. *paç-*, ou *bāhṇem* à skr. *bhāṣ-* (voir ces mots au lexique). Le pronom démonstratif *hā*, *hī*, *heṇi*, ne s'explique pas par l'unique forme de nom. sg. masc. apabhraṃṣa *ehu*, qu'on dérive de skr. *eṣa* (Pischel, § 263) ; pkr. *aha*, *aho* (Pischel, § 432) est énigmatique, mais ne remonte pas nécessairement à *asau*. Faut-il reconnaître ici la prothèse d'une particule jadis enclitique *ha* (cf. Brugmann, *Demonstrativpronomina*, p. 69) ? Dans ce cas même le mot ne serait pas sûrement indigène en marathe : car si l'on trouve *bevam* dans le Divyāvadāna, il n'apparaît que dans les recensions orientales des inscriptions d'Açoka (T. Michelson, *Am. J. Phil.*, 1909, p. 291, note 1).

§ 161. L'aspiration, on l'a vu (§ 83 et suiv.), est instable dans les occlusives aspirées ; à plus forte raison l'est-elle lorsqu'elle est un simple souffle sonore intercalé entre deux voyelles, ou précédant à l'initiale une voyelle (exemples dans *L. S. I.*, *Mar.*, p. 144, 169, 332). Ce n'est pas là d'ailleurs un fait proprement marathe ; il est au contraire très fréquent partout : pour nous borner aux langues voisines du marathe, cf. *L. S. I.*, *Rajasthani*, p. 20, *Gujarati*, p. 330, 347 etc.

L'instabilité de l'aspiration est à l'origine d'un assez grand nombre de cas d'anticipation signalés au § 168.

La langue commune admet souvent la chute de *h* intervocalique et par la suite la contraction des voyelles qui l'entourent :

aha > *ā* : *akrā* et les noms des unités de la seconde dizaine cités § 160 (pkr. *daha*) ; *agrār* (*agrahāra-*), *aṇā* à côté de *ahāṇā* (*ābhāṇaka-*), *thā* (*stāgha-*), *pār* à côté de *pahār* (*prahara-*), *phālār* (*phalāhāra-*), *marāṭhā* (*māhāraṣṭra-*), *mānbhāv* (*mahānubhāva-*), *lāṇī* à côté de *lāhṇī* (*labh-*), *vārṇem* (*vyāhar-*), *sāmācī* en regard de *sahā* (*ṣaṭ*), *sutār* (*sūtradhāra-*) ;

ahi > *ai*, et même *e*, *ī* : *varāi* (*varāha-*), *sai* (*sakhī*), *sāy* à côté de *sahā* (pkr. *sāha-*) ; *eḍ* (*ambri-* ? v. Grierson, *Phon.*, p. 403) ; *çim* (*sahīta-*) ;

iha > *e*, *i* : *āgṇī* (*çikhā*), *pī* à côté de *pihā* (*plihan-*), *çemḍ* (*çikhāṇḍa-*), *çerā* (*çikhārā-*) ;

eha > *e* : *upēḍ* (d. *uppeḍaḍa-*) ;

ahu > *au*, *o* : *vomāi*, *ovār* et *vavār* à côté de *vahū* (*vadhū-*), *sāū* (*sādhū-*) ;

aho > *o* : tats. *motsāv motsāh* pour *mahot* ;

uha > *u* : *amū* (*amukha-*), *gū* (*gūtha-*) ;

oha > *o* : *oyrā* (*avahar-*), *moleṃ* à côté de *mohaḷ* (*mukha-*), *lokhaṇḍ* à côté de *loh*, *lohār* (*loha-*), *samor* en regard de *mohrā* (*mukhar-*);
uhi > *ui* : *duī* à côté de *duhī* (*duḥkha-*);
ehu > *eu* : *mevūṇ* *mevṇā* à côté de *mehuṇ*, *mehuṇā* (*maithuna-*).

Inversement *h* marque simplement l'hiatus dans *bāhulā*, doublet de *bāvlā* (*deçi bāulla-*); *pihā*, doublet de *piyo* (*priya-*); *nahī* pour *naī* (*nadī*); *vahī* pour *vai* (*vṛti-*).

Enfin *h* est tout à fait adventice, semble-t-il, dans *kohḍeṃ* à côté de *koḍeṃ* (*kūṭa-*), *jahālā*, *jhālā*, v. mar. *jālā* (*jāta-*), *dāhaḷ* (cf. skr. *dala-*), cf. § 136 et *L. S. I., Mar.*, p. 66, 157, 169; *sāhāṇ* pour *sāṇ* qui n'est attesté que dialectalement (*ṣāna-*) a pu subir l'influence de *sahān* : *sān* (*ṣlakṣṇa-*); l'aspiration de *kaṇher*, doublet de *kaṇer* (*karavira-*), est déjà notée par Hemacandra; celle de *cāmbhār* (*carmakāra-*) provient de l'analogie de *kuṃbhār* (*kumbhākāra-*).

LE MOT

I. PHONÈMES EN CONTACT.

§ 162. Les mots marathes indigènes se composent en principe de consonnes et de voyelles alternant régulièrement et ne semblent devoir renfermer ni voyelles en hiatus ni groupes de consonnes. On voit fréquemment les mots empruntés récemment subir des altérations qui tendent à les conformer au système ; ainsi l'épenthèse dans *taras-* (*tras-*), *sapan* (*svapna-*), *kiristāṇv* (eur. *Christ*), *hukām* (ar. *bukm*), la métathèse dans *girhā* (*graha-*), *gokraṇ* (*gokarṇa-*), la réduction des groupes dans *cikṣā* (*cikitsā*), *paṇt* (pour *paṇḍit*), *maṣīd* (ar. *masjid*).

Groupes consonantiques récents.

§ 163. Cependant, même dans les mots cités plus haut, on constate l'existence de groupes consonantiques. C'est que la réduction extrême des voyelles médianes dont il a été parlé aux § 50 et suiv., a rapproché des consonnes appartenant à des syllabes différentes. Le contact est immédiat en de nombreux cas : cela arrive notamment, semble-t-il, lorsqu'une des consonnes est continue : ainsi pour les sifflantes (*ispiṭal*, eur. *hospital* ; *mbotsav*, skr. *mahotsava-* ; *cikṣā*, skr. *cikitsā*), pour *r* (*girhā*, *gokraṇ* cités plus haut ; *catrā* < skr. *catura-*, *cirhaṭ* < deçi *ciribiṭṭi*, *circir* < deçi *ciricirā*, *bakrā* < skr. *barkara-*), *h* (cf. *vahvar*, *vavar* < *vadhuvara-* et les diverses consonnes aspirées provenant du rapprochement de *h* avec une occlusive, v. §§ 99, 107, 110, 112, 124, 128). Lorsque des consonnes d'articulation voisine, comme des cérébrales et des dentales, sont ainsi rapprochées, l'étroitesse du contact semble dépendre pour une part de la sonorité des occlusives : d'après le témoignage du Dr P. R. Bhandarkar, deux sourdes (cérébr. + dent. : *taṭṭaṭṇem* « être tendu à craquer », *vāṭto*, 3 sg. prés. de *vāṭṇem* « il paraît » ; les exemples de dentale + cérébrale manquent) ou deux sonores (cérébr. + dent. : *haḍḍem* « entrave », *uḍḍā-* obl.

de *udīd* « phaseolus radiatus » ; dent. + céréb. : *gadhā* « âne » forment de vrais groupes ; d'autre part si *poṭṭukhī* « mal de ventre » paraît trisyllabique à l'audition, un souffle vocalique se distingue fort bien dans le groupe dentale sourde + cérébrale sonore : *kātḍem* « cuir », *cutḍā* « sexe de la femme ».

§ 164. Les consonnes une fois en contact ont réagi les unes sur les autres ; c'est là sans doute l'origine d'un certain nombre des métathèses ou dissimilations citées plus bas. Il en résulte aussi un certain nombre d'assimilations. Elles peuvent porter :

1° sur la sonorité. — Dans ce cas l'assimilation est généralement régressive ;

sonore + sourde : *adbikārī* > *ātkārī* « fonctionnaire » ; *adh-pāv* > *ātpāv* « 1/8 ser », **adh-ṣer* > *accher* « 1/2 ser » (mais *aḍ-ṣerī* « 2 1/2 ser » subsiste), *madh-cā* > *maccā* « médian » ; mais en sens inverse *gartā* > *gardā* « trou » ;

sourde + sonore : *dhukḍhukṇem* > *dhugḍhugṇem* « palpiter » : *roṭgā* > *rodgā* « pâte à pain (*roṭī*) gonflée » ;

2° sur l'articulation ; l'assimilation est régressive dans *pastīs* pour *paṃc-tīs* « 35 », *paṃsaṣṭ* pour *paṃc-saṣṭ* « 65 », progressive dans *sāḍhū* (*ṣyālīvodh-*), *ṣennī* pour *ṣemḍnī* (nom de plante) ; le Dr P. R. Bhandarkar observe que le groupe *ll* se prononce d'une manière presque semblable à *ll*.

Il n'y a pas lieu de citer parmi les conséquences du contact des consonnes en marathe l'insertion de *d* entre *n* et *r* en contact dans *vāndar* (*vānara-*) et *pandbrā* (pkr. *paṇnaraha*, skr. *pañca-daṣa*) ; car la concordance avec les autres langues montre que ces formes sont antérieures au marathe.

Voyelles et consonnes en contact.

§ 165. En marathe comme dans toutes les langues indo-aryennes (sauf le kaçmiri, v. Grierson, *Man. Kaçm.*, § 8) les voyelles et les consonnes réagissent très rarement les unes sur les autres. Le cas le plus intéressant de ce genre est celui des palatales et de la sifflante, dont la prononciation est dentale devant *a*, *u*, *o*, palatale devant *i* et partiellement *e*. Dialectalement les gutturales sont susceptibles de se palataliser devant *ye* (= mar. commun *e*) : ainsi l'on trouve au Concan *jelā* à côté de *gyelā*, *gelā* « il est allé », *jheun* à côté de *gheun* « ayant pris »,

celām à côté de *kelām* « fait » (v. *L. S. I., Mar.*, p. 63) ; le *con-*cani sur ce point comme beaucoup d'autres s'accorde avec le *guz-rati* (*L. S. I., Raj.*, p. 330). La nasalisation de *l* suivant une voyelle nasale dans les désinences *-nā* de datif pluriel et *-n* de 1^{er} sing. futur a déjà été notée, § 72.

On trouve trace aussi, surtout dans les dialectes, d'une coloration de la voyelle par la consonne voisine : *a* s'assourdit au contact d'une labiale ou de *l* cérébral (§ 79). Dans la langue poétique le timbre de la voyelle insérée entre deux consonnes dépend de l'articulation de ces consonnes : dans un mot dont la dernière consonne est *r*, *l*, *l* ou une occlusive cérébrale, la voyelle pénultième insérée est *i* si la consonne précédente est palatale, *u* après toute autre consonne (*āpulā*, *bagulā*, *bāpuḍā*, *mehuḍā* mais *sājirā*, etc.) ; la voyelle d'insertion après un *r* est toujours *u* (*ḍaruṣan mārūg* pour *ḍarṣan mārg*) ; v. Joshi, § 173. Sur les alternances de *u* avec *a* devant cérébrale, § 76.

II. ACTION A DISTANCE.

Infection vocalique.

§ 166. Dans quelques mots on trouve la trace de changements dans l'articulation des voyelles sous l'influence d'éléments appartenant à la syllabe suivante. Ces cas ont déjà été signalés : *a* devient *i* dans *maṃjirī* (*mañjarī*), *mirī* (*marīca-*), *vel* (*vallī*) ; *ai* dans *aiṣṭim* (*aṣṭi*) ; *e* devant une consonne suivie de *y* : *mer* (*maryā-dā*), *cej* (*çayyā*), *uver*, conc. *verīm* « jusqu'à », pour *var*, *varī* (*uṣari*) ; *i* s'assimile à *u* dans *susar* (*ṣiṣumāra-*), *bund* à côté de *bind* (*bindu-*), etc., v. § 73 et suiv. Ces cas sont isolés et semblent pour la plupart antérieurs au marathe ; cependant au Concan les phénomènes du même genre paraissent assez fréquents : *korn* mar. comm. *karūn* « ayant fait », *ger* pour *gari* « à la maison » (v. *L. S. I., Mar.*, p. 167). En dehors du marathe, ces faits sont également rares ; le cas le plus connu de ce type est celui du mot *-kerā* qui dans les langues centrales sert à former l'adjectif d'appartenance et semble remonter à skr. *kārya-* (v. Beames, II, p. 281 et suiv.). Mais ce mot est déjà attesté à l'époque prākrite (v. Pischel, § 176 ; cf. Grammont, *Mél. S. Lévi*, p. 76) et contre-dit l'ensemble de la phonétique des langues indo-aryennes (v.

Beames, I, p. 134 et suiv.). Seul semble faire exception le *kaçmiri* qui a développé un système d'harmonie vocalique tout à fait anormal dans l'Inde (voir Grierson, *Man. kaçm.* § 6).

Métathèse.

§ 167. Les cas de métathèse sont particulièrement fréquents en *guzrati*, à en juger par les documents du *Linguistic Survey* (*Raj.*, p. 331). Mais selon Beames (I, p. 276) ils sont courants dans toute l'Inde, du moins dans les basses classes ; et l'on n'en tient généralement pas compte, puisqu'on les considère comme « résultant de l'ignorance ou du caprice ». L'examen du dictionnaire marathe conduit cependant à en isoler un certain nombre qui sont admis dans la langue commune. Certains même remontent très haut, par exemple le mot *halū* (skr. *laghu-*), donné sous la forme *halua-* par Hemacandra (v. Pischel, § 354) ; également attestés en *prākrit* *baḥiṇ* (*bhagini*), *marāṭhā* (skr. *mahārāṣṭra-*) ; *niḍāl* remonte à la période la plus ancienne du *prākrit* (skr. *lalāṭa-*, pali *nalāṭa-*, pkr. *niḍāla-*) ; de même *vahan* (skr. *upānah-*, pali *upāhanā*) ; *kurbāḍ* (*kuthāra-*) est même antérieur à la forme dissimulée du *prākrit* *kuhāḍa-*. Pischel a sans doute tort d'égaliser aux exemples précédents pkr. *dihara-*, remplaçant skr. *dirgha-* : l'état intermédiaire **diraha-* qu'il suppose n'est nulle part attesté ; par contre le mot marathe *der* « retard » remonte à une forme ancienne **deri* attestée par s. *deri* et dérive du mot emprunté au *pehlvi* ou au *persan* *der* « longtemps » ; la forme pkr. *dihara-* n'est qu'une interprétation de ce mot iranien. Par contre *sūn* (*snuṣā*) repose sur une métathèse également ancienne (*snuṣā* > **hṇusā* > *sunhā*) ; l'interprétation de Pischel, § 139, est à écarter).

La métathèse est attestée à date récente seulement dans quelques mots. On peut citer avec certitude : *kothrib*, doublet de *kothambir* (*kustumbārī*), *pharāl*, doublet de *phaḷār* (*phalabhāra-*), *khaṭraḍ* à côté de *khaḍṭar*, forme des autres langues ; quant à *pehraṇ*, il semble bien par l'intermédiaire d. *parihāṇa-* se rattacher à skr. *paridhāna-* : mais ce pourrait être aussi un mot *persan*, dont Hemacandra n'aurait fait que donner une interprétation *sanskrite*. En dehors de l'aspiration et des continues, la métathèse semble tout à fait rare : *kekat* pour *ketak*, quoique usité (cf. *kekatpān* « ornement d'or pour les cheveux »)

n'est qu'un mot savant mal prononcé : c'est *kevdā* le *tadbhava* correspondant ; *nuskān* pour *nuksān* (ar. *nuḡsān*) est une tentative d'adaptation au système ordinaire du sanskrit (cf. *skandha-*, etc.). Très rares aussi bien les cas de métathèse vocalique : *asog* pour *asog* (*açoka-*), *aḍḍṣā* (skr. *aṭarusa-*) sont des noms de plante ; *nedṇeṇi* pour *na deṇeṇi* « ne pas donner » n'est pas à citer ici : il est en réalité fait d'après le modèle de *neṇṇeṇi* (*na jānāti*) qui est régulier.

Un cas curieux est celui du nom de fête *ṣimgā* : il semble dériver de deṇi *sugimbhao* (*sugriṣṇaka-*) ; donc tout se passe comme si les éléments *-ug-* et *-imb-* s'étaient intervertis entiers ; l'échange des consonnes est particulièrement étrange.

§ 168. Il faut distinguer de la métathèse l'anticipation fréquentive de l'aspiration, due sans doute au sentiment de son instabilité (v. § 161, 169 ; cf. Grammont, *l. l.*, p. 66).

En position finale *h* s'incorpore au mot pour subsister : cela apparaît dans les mots d'emprunt comme *rāhā* pour pers. *rāh*, *tarhā* pour p. *tarah* (v. Molesworth, *Préf.*, obs. 8) ; de là vient aussi pour une part que la voyelle finale ancienne a été conservée dans les nominatifs de noms en *h* comme *lāho moho*, v. § 78. C'est encore pour cette raison sans doute que l'aspiration n'a pas changé de place au moment de la métathèse de *kudhāra-* en *kurbhād*.

Cette métathèse, on l'a vu, est ancienne ; et en effet un certain nombre de transports d'aspiration sont antérieurs au marathe : dans les monosyllabes, c'est le cas de *bād* (*asthi-* ; cf. *aṭhi*), attesté en deṇi et dans plusieurs langues indo-aryennes ; sans doute celui de *hoṃṭ*, doublet de *oṇṭh* (*oṣṭha-*) ; la forme marathe est commune à toutes les langues occidentales ; du reste bg. *thoṃṭ* semble indiquer que le phénomène n'a pas sûrement été simple dans ce mot. De même *khāṃk* (*kakṣa-*) peut soit provenir du transport de l'aspirée de *kāṃkh*, soit résulter d'une dissimilation d'aspiration succédant à une assimilation ; le degré intermédiaire **khāṃkh* serait obtenu comme *jhuṃjhuṇṇi* (*yuḍhya-*), où l'assimilation est évidente : du reste la forme *jhuṃjhuṇṇi* de ce dernier mot permet de soupçonner que peut-être l'assimilation a été l'étape normale de l'anticipation d'aspiration.

A l'intérieur des polysyllabes, la tendance de l'aspiration à se grouper avec une occlusive précédente a été maintes fois notée ici (v. § 163) ; elle est d'ailleurs fréquente en d'autres langues

(v. Beames, I, p. 191-192) ; dans *gheṇem* (*grahi-*) le fait remonte au prākṛit ; on le retrouve dans *jhaṇvṇem* (*yabh-*), *mhais* (*mahiṣi*), *mhātārā* (*mahattara-* et d'une façon générale tous les mots où *mha-* provient de skr. *mahā*), *mhatar* (pers. *mihtar*) ; *phattar* semble tout à fait récent, puisque *patthar* d'où il dérive est un emprunt, ainsi qu'il résulte de la consonne géminée. De la même tendance dérive la forme *kaḍḥai* (*kaṭāha-*) qui a pu être influencée par la racine de *kaḍḥnem* (*kvath-*). Il faut encore rappeler ici l'inversion des groupes de continue + *h*, mentionnée par Molesworth (type *vivhal* ; v. observation 14, *Préf.*, p. xv).

Dissimilation.

1. — Dissimilation portant sur l'aspiration.

§ 169. Les exemples sont assez nombreux : *khād* (pkr. *khad-dha-*), *khāmd* (*skandha-*), *khubaṇem* (*kṣubh-*), *jhāṇkar* (deçī *jhaṇ-kara-*), *jhāṇj*, *jhāṇjri* (*jhañjha*, *jharjharī*), *jhuṇjṇem* (cf. *jhuṇjṇem*, skr. *yudhy-*), *ṭhāḍā* (pkr. *ṭhadḍha-*, skr. *stabdha-*), *thāṇg* (deçī *thag-gha-* ; cf. *thā* : skr. *stāgha-*), *thāṇbṇem* (*stambha-*), *dhaṭ*, *dhiṭ* (*dhyṣṭa-*), *bhaṭṭā* (sans doute emprunté sous la forme *bhaṭṭhā* ; cf. cependant *bhaṭakṇem* ; skr. *bhraṣṭra-*), *bhik* (*bhikṣā*), *bhuk* (*bubhukṣā*, deçī *bhuk-khā*), *haḍakṇem* (*haṭh-*), *hambā*, *hambarṇem* (*hambhā*), *hāt*, *hatti* (*hasta-*, *hastin-*). Dans tous ces cas, la dissimilation est progressive contrairement aux trois premières lois posées par M. Grammont à la p. 103 de sa *Dissimilation consonantique* ; cf. les exemples sanskrits qu'il donne p. 106 ; c'est que dans tous ces mots, ou dans les thèmes sur lesquels ils reposent, la seconde aspirée était finale ; or, c'est à la finale que l'aspiration tombe le plus facilement (cf. § 88). Dans un vrai dissyllabe comme *lokhamḍ* (*loha-khaṇḍa-*), la dissimilation est régressive selon la règle ; de même dans *garat* qui remonte à **garath* issu de **garhath* (*gṛhastha-*) : la forme *gharat* a sans doute subi la contamination de *ghar* « maison » ; le cas de *paṭhem* « cotonnier » est obscur : la *deçī* a les deux formes, *palahī* et *phalahī* ; la seconde peut être primitive, mais peut également dériver de la première par contamination de *phala-*.

2. — Dissimilation portant sur le mode d'articulation.

§ 170. Un certain nombre des cas sont attestés dès le prākṛit. Ainsi pour *limb* (cf. tats. *nimb* ; v. Grammont, *La dissimilation*

consonantique dans les langues indo-européennes..., loi VIII, p. 44) ; de *nāṃgar*, *nāṃglī*, et peut-être *nāṃgodā* (*laṅgala-*, etc. ; Grammont, *ibid.*, loi XVII, p. 84), *kaṇer* (*karavīra-*), *niḍāl* (*lalāṭa-*), peut-être aussi *bail* (pkr. *bailla-* pour **bal-illa-* ?) ; dans les mêmes conditions la cérébrale de pkr. *paḍi-* (*prati-*) tombe très anciennement devant cérébrale ; et en marathe, alors que l'on trouve *paḍ-* et *pai-* en concurrence devant les autres consonnes, *pai-* se rencontre seul devant les cérébrales (v. J. Bloch, *Mél. S. Lévi*, p. 9) ; le prototype prākṛit de *kohleṃ* semble aussi provenir d'une dissimilation (*kuṣmāṇḍa-* > **kumbhāṇḍa-* > *kūhāṇḍa* ; loi XVIII de M. Grammont, v. l. I., p. 86).

Sous l'action de la loi XVIII de M. Grammont se sont produites des altérations plus récentes : *daroda* (deçī *daḍavaḍa-*) ; *lavneṃ* doublet vulgaire de *navneṃ* (*nam-*) ; *luksān* (ar. *nuḡṣān*), *loṇī* (*navanīta-*) ; peut-être aussi *ṭoṃc* pour *coṃc* (*cañcu-*) : mais la forme des dialectes orientaux *coṃṭ* contredit l'explication, et permet de soupçonner entre le nom du « bec » et celui de la « lèvre » *oṃṭh*, *hoṃṭ*, bg. *ṭhoṃṭ* (*oṣṭha-*) des influences réciproques.

La consonne du nom de nombre « huit » qui conserve la forme *aṭh-* (*aṣṭa-*) devant sept des noms de dizaines (*aṭhrā*, *aṭṭhāvīs*, etc.) est devenue sonore là où elle était en contact immédiat avec une sourde : de là *aḍṭīs* « 38 », *aḍsaṣ* ou *aḍsaṭh* « 68 » (loi XI de M. Grammont) ; il s'agit ici non proprement d'une dissimilation mais d'une différenciation de phonèmes en contact.

Il ne faut pas considérer la forme vulgaire *khaḍneṃ* « creuser », comme due à la dissimilation des nasales de *khaṇneṃ* (*khan-*) ; c'est un mot de la même famille que *khāḍā* (deçī *khaḍḍa-*) « trou » ; *gaḍhā* est dérivé régulièrement de skr. *gardabha-* et est indépendant de *gāḍhav* ; la dissimilation est également peu probable dans *kumḍal* pour *kumḍāl* (forme attestée en guzrati et penjabi) encore qu'elle y soit légitime (loi XIV) : *kumḍal* est sans doute un simple tatsama.

Sur certaines dissimilations antérieures au marathe attestées par les noms de nombre, v. § 217, 221, 223.

3. — Dissimilation des voyelles.

§ 171. Quand il se trouve dans un même mot deux *u* ou *o* successifs, le premier s'ouvre généralement : *kamod* tats. (*kumuda-*), *gamutr* tats. (*gomūtra-*), *gahuṃ* (*godhuma-*) ; *catkor* ou *cotkar* pour

coṭkor (*cautha-* + *kor*) ; *kapūt* (*kuputra-*) semble fait de même, encore qu'on puisse y soupçonner le préfixe péjoratif skr. *kā-* ; *garodar* (*guru-udara-*) contient peut-être le représentant de pkr. *garu-*. On peut joindre ici le cas probable de différenciation dans *gavli* (*gopāla-*). Deux *i* semblent dissimilés dans *vejī* tats. pour *vijī*, *vehlā* (*vibhitika-*). Dans *niḍal*, pkr. *niḍala* pour *ṇaḍala-* il faut sans doute voir l'insertion abusive, et d'ailleurs ancienne, du préverbe *ni-*.

Superposition syllabique.

§ 172. Les cas s'en produisent suivant la définition donnée par M. Grammont (*ibid.*, p. 147), au contact de deux éléments morphologiques différents, dont le second recouvre le premier :

avakṇem, *avikṇem* pour *avavikṇem* (de *pikṇem* « mûrir ») ;

ekāmiṇ « en une fois », de *ek-kām-*, cf. *du-kām-* « en deux fois » ;

kumphaḷ « fruit du *kumhā* », donc : **kumbha-phala-* ;

ketāḍ « sorte de palme » pour *kekat-tāḍ* (d'après Navalkar, p. 256) ;

gurākhyā « berger » de *gureṇ* « bétail » + *rākhyā* « gardien » (*id.*) ;

jānivasā « séjour » (ou « habitation ») chez la fiancée (ou « le fiancé ») : *janya-nivāsa-* ;

divālī « fête des lampes », de *divā* (skr. *dīpa*) + *āvalī* ;

dhuvaṇ « eau sale après le lavage » à côté de *dhuvaṇi* (*dhuva* + *pāṇī*) ;

navrā « fiancé », de *nava-vara-* ;

nākāṭī, *nākāṭṇī* « action de faire allonger (litt. couper) le nez de dépit » ; de *nāk* + *kāṭ-* ;

nāṭem « parenté » de *jñāti-tva-* ; antérieur au marathe ;

pathvar « fiancé pour la première fois », pop. pour *prathama-var-* tats. ;

rikāmā « vide, vain » de *rikā* + *kām* (*rikta-karma-*) ;

lakārī « vernisseur » de *lākḥ* (skr. *lākṣā*) + *kār-* ;

Il faut sans doute interpréter de même l'instrumental sing. anomal du pronom v. m. *eṇem* « par lui », issu de *etena* + *anena*.

III. LA FIN ET L'INITIALE DU MOT.

§ 173. Dans la période de formation du marathe la place des

phonèmes dans le mot a eu une influence capitale sur leur évolution. En ce qui concerne la fin du mot notamment, le fait a été noté à propos de la chute des anciennes finales (§ 37 et s.), de la quantité de la voyelle pénultième (§ 40 et s.), des formules de contraction particulières à la position finale (§ 59, 63), de la chute préhistorique des consonnes finales (§ 14), du sort des nasales pénultièmes (§ 66), de la désaspiration des finales (§ 88). Mais, sauf les adaptations des mots d'emprunt au système de la langue (p. ex. *rahā* < pers. *rāh*; *ṭikīṭ* à côté de *ṭikaṭ* < angl. *ticket*, v. Navalkar, p. 59), on ne constate en marathe moderne aucune altération phonétique propre à la finale; de même la perte de l'aspiration qui y est particulièrement fréquente ne dépend pas uniquement de cette place.

§ 174. L'initiale consonantique est restée indemne d'altération à toute époque (sur l'histoire générale de *n* et *l* en position initiale, v. § 132, 144).

L'initiale vocalique a au contraire subi un certain nombre d'altérations :

1° *e-* et *o-* initiaux se diphtonguent : *yeṇem* (*eti*), *yer* (*itara-*) sont généralement écrits ainsi par un caprice orthographique; mais d'ordinaire l'écriture ne trahit pas la diphtongaison, pourtant reconnue comme générale (v. Molesworth, s. v. *yeḷ* et *vo-*; cf. *L. S. I., Mar.*, p. 21, 168). Selon une remarque souvent faite, le trait est l'un de ceux par lesquels le marathe rappelle les langues dravidiennes (v. Caldwell, *Comp. gramm. of the dravidian lang^s*, p. 4).

2° A différentes époques une voyelle brève initiale s'apocope (cf. Beames, I, 176-180). En sanskrit *pi-* à côté de *api-* est un doublet indo-européen, sur lequel se modèle *va-* pour *ava-* (v. Wackernagel, II, § 29, γ, δ) : il est possible qu'en marathe l'équivalence *o-* : *va-* à l'initiale ait quelque chose à faire avec le phénomène sanskrit; par ailleurs l'initiale vocalique est tombée en sanskrit dans très peu de mots (Wackernagel, I, § 53 c, d); le mot *apāpa-* : *pāpa-* est d'origine inconnue; il est simplement à noter que le marathe *puvā* et les mots correspondants des autres langues dérivent de la forme la plus courte. Mais l'existence du *saṃdhi* en sanskrit et les altérations des voyelles initiales qui en résultent montrent que l'attaque vocalique des mots n'est pas spécialement résistante dans l'Inde. On s'explique donc la fré-

quence de l'apocope en prākṛit sans qu'il soit besoin de recourir avec M. Wackernagel (*l. l.* et § 254) à l'accent d'intensité. La même fréquence se retrouve dans les langues modernes : ainsi 1° *a-* manque devant liquide, dans : *rahāt* (*araghaṭṭa-*), *rān-* (*aranya-*), *riṭhā* (*ariṣṭaka-*), *lavḍā* (*alābu-*) ; 2° *u* est tombé à différentes époques dans le préfixe *upa-* : *pākhar* (*upaskara-*) est commun à toutes les langues et attesté dès la *deçī* ; mais *baisṇem* (*upaviṣ-*) est un mot fixé antérieurement à *vaṭhān* (*upasthāna-* ou *avasthāna-* ?), en tout cas à *vahān* (*upānah-*), *var* (*upari*) ; ces mots ont d'ailleurs des aspects différents suivant les langues ; 3° plus récents sont *bhitar* (*abhyantara-*), *hilagneṃ* (*abhi-lag-*) ; mais ces mots se retrouvent en hindi, et le *l* dental du second est irrégulier ; on a donc peut-être affaire à des emprunts ; *ṭhī* attesté dans la Jñāneçvarī provient-il directement de *stṛī* (cf. pkr. *thī*) ou de pkr. *iṭṭhī* ? En tout cas une forme vulgaire comme *mop* pour *amop* « beaucoup » (*māp-*) est certainement récente ; récents aussi les tatsamas *nantar* « après » pour *anantar*, *pekṣām* « en comparaison de » pour *apekṣām* : mais il ne s'agit probablement pas d'une vraie apocope ; ces mots sont en réalité des postpositions et *tyānantar tyāpekṣām*, prononciation inévitable de *tyāanantar*, *tyā-apekṣām* se coupent naturellement en *tyā + pekṣām*, *tyā + nantar*.

3° Restent quelques altérations tout à fait isolées, comme la chute de *y-* de skr. *yakā*, m. *u*, qui est propre au marathe aujourd'hui, mais est attestée jusqu'en pali (v. Pischel, § 335) ; l'abrègement et la décoloration insolites de *ek* « un » dans le composé *akrā* « onze », qui se retrouve sous des formes variables dans les autres langues de la famille.

§ 175. Sous réserve de ces quelques irrégularités, dont le marathe ne semble qu'exceptionnellement responsable, le mot marathe reste intact, à ses deux extrémités. Il est donc dans l'ensemble indépendant dans la phrase ; par là sans doute s'explique en partie l'archaïsme relatif de sa morphologie et de la constitution même de cette phrase.

MORPHOLOGIE

GÉNÉRALITÉS

§ 176. L'Inde a été un terrain particulièrement favorable aux tendances générales qui ont abouti dans la plupart des langues indo-européennes à la réduction et à la normalisation des formes grammaticales (cf. Meillet, *Introduction*, p. 410 et suiv.).

Le système préhistorique des sonantes, très altéré déjà à l'époque védique, est ruiné complètement du jour où *r* se perd ; plus tard, la quantité et même le timbre des voyelles dépendent de leur place dans le mot et perdent toute valeur grammaticale : dès lors le jeu des anciennes alternances vocaliques est rendu impossible. Rien ne vient le remplacer : car s'il a existé à une période quelconque un accent d'intensité, en tout cas il n'a pas provoqué dans les thèmes d'alternances nouvelles du type français *sire* : *sieur*, *seigneur* ou *meurs* : *mourons*. En ce qui concerne la flexion, la chute des consonnes finales, puis l'effacement des voyelles finales et la disparition des consonnes intervocaliques ruinent l'opposition entre le thème et la désinence, et nécessitent l'établissement d'un système flexionnel nouveau, à thèmes uniques et à désinences de types peu nombreux (cf. Meillet, *ibid.*, p. 413-419).

§ 177. La catégorie grammaticale commune au nom et au verbe, celle du nombre, a subi une atteinte d'ailleurs conforme à la marche générale des dialectes indo-européens (Meillet, *ibid.*, p. 412) : le duel a disparu très tôt. Sans doute le sanskrit classique conserve ce nombre tel qu'il l'a reçu du védique et semble même en développer l'emploi (v. Cuny, *Le nombre duel en grec*, p. 68) ; mais tous les textes écrits dans des dialectes proches des parlers réels l'ignorent. Dès l'époque d'Açoka, le nom de nombre « deux » a une forme de duel figée au nominatif, mais il a aux cas obliques des désinences de pluriel (p. ex. instr. *duvehi*) et le nom auquel il se rapporte est au pluriel (p. ex. *duve morā* « deux paons », Girnar, I, 4). Il en est exactement de même en pali (v.

Müller, *Pali gram.*, 61-62) et en prākṛit (Pischel, § 360). Il est donc certain que dès le III^e siècle avant J.-C. l'indo-aryen avait perdu le nombre duel dans l'usage vivant.

Au contraire les deux nombres subsistants, singulier et pluriel, sont encore nettement distingués en marathe. En un seul cas, celui des nominatifs masculins du type *dev*, le singulier est semblable au pluriel : m. *dev* représente à la fois skr. *devaḥ* et *devāḥ*. Toutes les autres formes nominales ou verbales sont restées distinctes au singulier et au pluriel.

DÉCLINAISON

§ 178. Le marathe a conservé, mais en le réduisant et en le simplifiant à l'extrême, le système flexionnel du prākrit. Au reste, qu'il s'agît de la formation des thèmes ou des catégories grammaticales, le système ancien était déjà fortement réduit en moyen-indien.

Thèmes.

§ 179. Le sanskrit avait conservé les alternances des anciennes sonantes y, v, r : i, u, r ; mais du jour où r s'est confondu avec a, i ou u , la déclinaison des anciens thèmes en $-r$ a dû être ramenée à celle des thèmes vocaliques subsistants ; c'est l'état que présentent déjà toutes les inscriptions d'Açoka, sauf celles de Girnar (Senart, *Inscr. de Piyadasi*, II, p. 338, 358, 389) et que note à quelques archaïsmes près la littérature prākrite (Pischel, § 389 et suiv.). Quant à la déclinaison des thèmes en $-i$ et $-u$, qui a duré plus longtemps (Pischel, § 377 et suiv.), elle a été, comme on verra, ramenée à celle des thèmes en $-i$ et $-u$ et rapprochée de celle des féminins en $-ā$.

D'autre part la chute des consonnes finales, combinée avec l'ouverture des intervocaliques, a provoqué en prākrit la disparition presque totale des thèmes consonantiques ; sans doute dans la déclinaison des noms en $-t$, $-n$ et $-s$, les textes prākrits conservent encore, probablement sous l'influence de traditions littéraires, un grand nombre de formes anciennes, mais l'adaptation à la déclinaison vocalique est dès Açoka le cas de beaucoup le plus fréquent (Senart, *l. c.* ; Müller, *Pali gr.*, p. 64-65, Pischel, §§ 355, 395, 397, 404-406, 409).

C'est donc la déclinaison vocalique du prākrit qu'on trouve à l'origine de la déclinaison marathe de tous les noms et adjectifs et de tous les pronoms autres que les pronoms personnels. Le marathe ne connaît en effet que deux types de flexion : 1^o celui

des noms terminés par une consonne, qui remontent aux anciens thèmes en *-a-* (fém. *-ā*), *-i-* et *-ī-*, *-ũ-* ; 2° celui des noms terminés par une voyelle longue résultant d'une contraction, notamment dans les thèmes élargis où les voyelles *-a-*, *-i-*, *-u-* étaient suivies du suffixe *-ka-* (sur ce suffixe, voir Pischel, § 598 ; Beames, II, p. 29 et suiv. ; Grierson, *Phon.*, §§ 13, 30, 37 ; Joshi, p. 17 et suiv.).

Dans tous les cas le radical est fixe et n'admet d'autres alternances que des variations quantitatives dépendant de la place des voyelles dans le mot, et dépourvues de valeur grammaticale ; ce sont les désinences seules qui expriment les catégories caractéristiques de la déclinaison.

Genre.

§ 180. Le prākṛit a conservé, et le marathe a conservé à sa suite, la distinction des trois genres, qui s'est oblitérée dans la plupart des langues modernes. Le marathe n'est d'ailleurs pas seul à posséder encore les trois genres : il en est de même du guzarati (et des dialectes s'y rattachant, v. *L. S. I.*, *Bhil lang.*, p. 12 ; *Raj.*, p. 5, 331) et du singhalais. Sauf dans ces trois langues, qui forment un groupe continu au sud-ouest, le genre neutre a disparu partout de l'Inde aryenne, même dans un parler aussi archaïque d'aspect que le sindhi ; ailleurs il ne reste du neutre que des traces isolées : telle, en hindi, et sans doute en penjabi, la désinence de nom.-acc. plur., qui a été utilisée dans la déclinaison des noms féminins (Beames, II, p. 206 et plus bas, § 187). Même à l'extrémité orientale du domaine, tout un groupe de dialectes ignore totalement le genre grammatical : il a disparu du bengali et de l'oriya dès les plus anciens textes (Beames, II, p. 178, cf. p. 147), il est inconnu à l'assamais ; l'usage en est restreint en népalais et dans la plus grande partie du Behar (*L. S. I.*, *Bihari*, p. 38, 50) où l'adjectif est invariable. Il faut sans doute voir là un héritage de langues parlées par les populations de ces régions avant leur apprentissage de l'indo-européen : on sait en effet que le tibéto-birman ignore le genre grammatical (*L. S. I.*, *Tibeto-burman*, t. I, p. 6 ; cf. les observations de M. Meillet au sujet de l'arménien et de l'iranien, *Gr. comp. de l'arm. class.*, § 60). En tout cas la tendance à réduire le nombre des genres a dû se faire sentir très tôt dans les parlers orientaux : Pischel note que le passage des noms neutres en *-a-* à la déclinaison

naison masculine est très fréquent en mĀgadhi et tout à fait rare dans les autres dialectes (§ 357) : c'est ce passage à la déclinaison masculine dont témoignent les nominatifs singuliers neutres en *-e* des inscriptions d'Açoka (Senart, *Inscr. de Piyadasi*, II, p. 339).

D'ailleurs si le marathe conserve telle quelle dans ses désinences la distinction indo-européenne des genres, l'emploi des formes y décèle aussi une autre influence. La distinction des êtres en animés et inanimés, fondamentale dans la morphologie des langues dravidiennes (v. *L. S. I.*, *Munda & Drav. lang.*, p. 280, 289), apparaît sur deux points de la syntaxe du marathe. En premier lieu, le nom complément direct d'un verbe est au cas direct s'il désigne une chose, au cas oblique suivi de *s* ou de *lā* s'il désigne une personne ; les êtres animés autres que les hommes rentrent dans l'une ou l'autre des catégories (v. Joshi, § 458 ; Navalkar, § 490, 491). En second lieu l'accord du verbe ou de l'adjectif prédicat varie, comme on verra, suivant la nature des êtres désignés par les substantifs. Quelle que soit d'ailleurs l'origine de cette distinction, le marathe n'est pas seul à l'appliquer ; on verra qu'en sindhi l'accord du prédicat se fait à peu près comme en marathe ; la règle relative aux postpositions se retrouve dans d'autres langues encore : en guzratī (v. Tisdall, p. 33), en sindhi (v. Trumpp, p. 455 et suiv.), en hindi (v. Kellogg, § 678), etc.

Cas.

§ 181. Les mêmes langues qui ont perdu la catégorie du genre ont également perdu à peu près toute désinence casuelle (Beames, II, p. 227 et suiv.). Le marathe au contraire, comme la plupart des langues de la famille, a conservé une partie de la flexion ancienne et s'en est servi pour construire un système nouveau.

Du moment où les voyelles finales perdaient leur quantité, puis leur timbre caractéristique, il devait s'en suivre une confusion progressive des finales monosyllabiques. Le fait est surtout apparent dans la déclinaison des noms masc.-neut. en *-a-*, fém. en *-ā*, c'est-à-dire précisément dans le type de déclinaison qui a supplanté peu à peu tous les autres. De là le besoin ressenti par le prākṛit de nouvelles différenciations : l'abl. singulier *-āt*, très

tôt disparu, est élargi en *-ādo*, *-āo* par utilisation de la vieille désinence adverbiale skr. *-taḥ* ; l'accusatif pluriel en *-ān* est remplacé par l'accusatif pronominal en *-e* ; le nominatif-accusatif pluriel des noms féminins en *-āḥ*, devenu semblable au nominatif singulier du jour où l'aspiration finale tombait, est élargi en *-āo* par cumul ou assimilation de désinences ; à son imitation, le nominatif masc. plur. subit le même changement, etc. De toutes ces adaptations essayées par le prakrit littéraire, il en est très peu qui aient subsisté : mais elles témoignent d'un état mouvant de la langue où les désinences anciennes s'effritant, il fallait en réduire le nombre ou leur donner plus de consistance : cette seconde tendance est celle de la littérature, naturellement conservatrice ; c'est la première qui l'a emporté dans les parlers réels qui ont abouti aux langues modernes.

§ 182. Tout d'abord, le nominatif, le vocatif et l'accusatif se sont confondus en un seul cas, le cas direct. Le vocatif singulier ne subsiste dans les noms en *-a-* qu'avec un allongement factice de la voyelle finale, ou se confond avec le nominatif (Pischel, § 366 b) ; dans les féminins en *-a*, le vocatif en *-e*, seul connu de Vararuci, ne tarde pas à céder aussi la place au nominatif (Pischel, § 375). Quant au groupe nominatif-accusatif, il n'y subsiste presque aucune distinction dès que les voyelles sont assez abrégées pour que la nasalité ne s'y marque plus ; au masculin singulier seulement *devu* a peut-être été plus longtemps distinct de *deva(m)* : mais, soit que la nasalité ait entraîné une fermeture légère de la voyelle (le fait n'est sûr que pour les langues du type apabhraṃṣa, v. § 39), soit que le groupe ait subi l'analogie des autres, le résultat général est une forme unique de nom.-acc.-voc. pour chaque nombre :

	sing.	plur.
masc.	<i>devo-devaṇi</i>	<i>devāḥ-devān</i>
neut.	<i>sūtraṇi</i>	<i>sūtrāṇi</i>
fém.	<i>mālā-mālāṇi</i>	<i>mālāḥ (mālāo)</i>

Ces considérations, qui trouveraient leurs analogues si l'on examinait les thèmes en *-i* et en *-u*, expliquent la formation en marathe, et d'une façon générale dans les langues modernes, d'un cas direct, qui au moins dans les noms terminés par une consonne, est finalement senti comme la forme même du mot (cf. Meillet, *Introduction*, p. 413).

Ce cas désigne le sujet et l'objet du verbe, quelle que soit la nature de cet objet (v. Laddu, *J. R. A. S.*, 1910, p. 871).

§ 183. Parmi les autres cas, ceux qui exprimaient des rapports concrets ont, conformément à une tendance générale commune aux langues indo-européennes, disparu progressivement de l'usage (Meillet, *ibid.*, p. 425). Dès le sanskrit s'établissent des équivalences dans l'emploi de cas différents (voir Speyer, *Ved. u. Sanskr. Syntax*, §§ 53-55, 73-74, 82, 84) : c'est le premier stade dans l'histoire de la confusion des cas indirects dont un texte comme le *Mahāvastu* par exemple offre des exemples si fréquents (voir les notes de l'éd. Senart, *passim*). En marathe, il ne reste plus que des traces de l'instrumental, du locatif et de l'ablatif anciens. Les rapports réels sont exprimés à l'époque moderne par des postpositions s'affixant à un cas oblique unique, substitut des anciens génitif et datif.

Ces deux cas s'employaient fréquemment avec la même valeur en sanskrit (voir Speyer, *ibid.*, §§ 43, 71, 72) ; même dans la langue des brāhmaṇas la désinence de génitif-ablatif fém. sing. (skr. class. -āḥ) se confondait dans tous les cas avec la désinence de datif en -ai, v. Whitney, § 365 d. En sanskrit bouddhique, on trouve, dans un texte aussi ancien que le *Divyāvadāna*, des constructions comme celles-ci : *tasya tatrāropayiṣyāmi* « je le mettrai sur lui » (p. 510), *bahir viharasya* « hors du couvent » (p. 490) ; à plus forte raison des confusions du même genre sont-elles nombreuses dans le *Mahāvastu* (voir les notes à I, 123, 13 ; 309, 10, etc.). En pali et en prākṛit l'unification est presque complète et le génitif remplace généralement le datif (Müller, *Pali gram.*, p. 67, Pischel, § 361). C'est donc le génitif, seul ou lié à un mot déterminant la nuance spéciale de sens à exprimer, qu'on s'attend à trouver à la base du cas oblique moderne.

Il en est bien ainsi, du moins au pluriel : toutes les langues indo-aryennes, non seulement celles de l'Inde gangétique ou de l'Indus (Beames, II, p. 218 et suiv.), mais les parlers montagnards du nord-ouest (Grierson, *Piç. lang.*, p. 33), et le tsigane (l'hypothèse de Miklosich, XI, p. 4, ne rend pas compte du parallélisme avec le singulier, ni de l'uniformité de la désinence à travers les différents types de flexion), aussi bien que le singhalais (Geiger, § 34, IV, § 36, IV), présentent un oblique pluriel qui remonte à l'ancien génitif,

Au singulier, l'accord est loin d'être le même. Sans doute c'est encore le génitif qu'on retrouve dans l'oblique de certains parlers de l'extrême nord-ouest, notamment le kaçmiri (v. Grierson, *l. l.*) et probablement le tsigane, à en juger par l'opposition de masc. *rakles* : fém. *rakl'a*, qui rappelle de très près celle de skr. *-asya* : *-yāḥ* (Miklosich n'avance cette interprétation que timidement en ce qui concerne le masculin, et laisse la désinence de féminin complètement inexpliquée, *ibid.*, p. 3, 12). Il n'est pas impossible qu'il en soit de même en singhalais, encore que Geiger ne rende compte ainsi que du masculin (§ 34, II) et fasse appel pour le féminin à la désinence d'accusatif (§ 36, II ; pourtant il est à la rigueur possible que *-a* remonte à skr. *-āyāḥ* ; cf. *kā* < *kāya-*, § 3, 1). Mais dans les langues centrales l'explication se heurte à de graves difficultés. Le passage de *-s* à *-h* qu'on doit invoquer pour expliquer la désinence d'oblique masculin, est inadmissible dans la plupart des cas : parmi les langues modernes le singhalais — où d'ailleurs la forme *-asa* est conservée dans les anciennes inscriptions — et, sur le continent, le sindhi et le penjabi admettent seuls cette altération. Le prakrit non plus ne l'autorise pas : l'apabhraṃṣa *-aha*, *-āho* pourrait bien n'être qu'une transcription d'une forme moderne, peut-être occidentale ; à l'époque ancienne la désinence *-aha* est exclusivement māgadhi, et d'ailleurs obscure (Pischel, § 366, cf. § 264). Du reste la survivance de l'*s* ancien dans les obliques pronominaux de l'hindi *kis*, *tis*, cf. pkr. *kissa*, interdit d'en admettre la disparition en d'autres cas. — On serait de même amené à supposer des développements phonétiques anormaux dans les désinences de féminin.

Seules les désinences anciennes du datif permettent de rendre compte des formes d'oblique singulier en marathe et dans le groupe gangétique sans faire appel à des hypothèses accessoires. Malgré la tendance générale du prakrit à faire triompher le génitif du datif, la survivance de ce cas au singulier n'est pas impossible à admettre. Tout d'abord le prakrit normal offre lui-même un exemple frappant de l'opposition de *datif sing.* : *génitif plur.* dans la déclinaison pronominale : en regard de plur. *ambāṇaṃ*, il conserve au singulier, à côté de *mama*, la forme *majjhaṃ*, issue de l'ancien datif *mahyam* ; or c'est cette dernière forme qui a fait preuve de la plus grande vitalité, puisqu'elle fournit l'oblique des pronoms personnels dans un grand nombre des langues centrales

modernes (m. *majh-*, h. *mujh* etc., v. Beames, II, 304 et suiv. ; dans le groupe du nord-ouest — v. Grierson, *ibid.*, p. 95, Miklosich, *ibid.*, p. 22 — et en singhalais — v. Geiger, § 47, 1 — la déclinaison pronominale est formée suivant d'autres principes) : D'autre part le fait que Vararuci, d'accord en cela avec les textes prākritis les plus anciens, interdit complètement l'usage du datif, tandis que Hemacandra l'admet précisément au singulier (III, 132), comme faisait le pali, pour exprimer l'intention, semble prouver qu'il existait dans l'usage réel une tradition à laquelle la littérature avait d'abord résisté et devait finalement s'adapter. Dès lors le remplacement rappelé plus haut de la désinence de gén.-abl. féminin par celle du datif dans la langue des brāhmanas semble la première manifestation d'une évolution plus générale, dissimulée par la tradition littéraire médiévale.

Cette origine du cas oblique explique son emploi : dans les plus anciens textes, il sert à la fois de génitif (exemples dans la préface de Māḍgāṃvkar à l'éd. de la *Jñāneçvari*, p. 14-15) et de datif (*ibid.*, p. 11 ; cf. *Jñān.*, III, 67, X, 91, 106, XIII, 453, 505, XIV, 44, XV, 193, XVI, 471-472-473, XVIII, 1289, 1327, 1331, etc., etc. ; inscription de Patan : *maḍhā dinhalā* « donné au temple »). L'oblique n'a pris la valeur de cas indirect universel que plus tard, quand l'usage des postpositions s'est étendu et que les anciens cas indirects ont totalement disparu ; à l'époque ancienne c'est le cas direct, véritable accusatif, qui accompagne *vāṃcūnī* « excepté » (*hem- içvaru-*, etc. ; *Jñān.*, éd. Māḍgāṃvkar, p. 15-16), c'est l'instrumental qui se construit avec *sim* « avec » (*ibid.*, p. 14) *viṇa* « sans » (*ibid.*, p. 16).

§ 184. Le groupe des deux cas, direct et oblique, constitue donc l'essentiel de la flexion marathe ; il reste à en étudier les différents types.

1. — LE GROUPE : CAS DIRECT, CAS OBLIQUE.

I

§ 185. La déclinaison des noms marathes terminés par une consonne remonte à celle des noms masculins et neutres en *-a-*, et à celle des féminins en *-ā* et *-ī* du sanskrit.

§ 186. Le prototype de la déclinaison des masculins en *-a-* est ainsi constitué en sanskrit :

	Sing.		Plur.
nom.	<i>devaḥ</i> (<i>devo</i>).	nom.	<i>devāḥ</i>
dat.	<i>devāya</i>	gén.	<i>devānām</i>

De là, en prākṛit :

<i>devo</i>	<i>devā</i>
<i>devāa</i>	<i>devāṇaṃ</i>

L'aboutissement en marathe est :

Cas direct :	<i>dev</i>	<i>dev</i>
Cas oblique :	<i>devā</i>	<i>devāṇ.</i>

Le vieux nominatif singulier en *-o* est conservé dans les adjectifs pronominaux *jo*, *to* : ce sont là des archaïsmes communs à toutes les langues congénères (Beames, II, p. 315) et dus au caractère monosyllabique de ces mots ; le même nominatif se retrouve, sans doute sous l'influence des pronoms, dans les participes présents adaptés à la conjugaison ; enfin dans les mots où la dernière consonne est *h*, cet *-o* final a été conservé pour protéger l'aspiration (*loho*, *laho*, etc.). L'étape intermédiaire, de type *devu*, est notée en apabhraṃṣa et sert couramment en vieux marathe, comme dans la plupart des langues parentes à l'époque ancienne ; c'est cette forme qu'Albiruni a notée vers l'an 1000 (cf. Albiruni, *India*, trad. Sachau, II, p. 258-259). Aujourd'hui elle n'est plus conservée qu'en sindhi : dans cette langue, où les voyelles finales résistent encore, la distinction du nominatif sing. et plur. est encore nette (*devu* : *deva*) ; de même le tsigane a perdu la finale au singulier mais l'a conservée au pluriel (*cor* : *cora*) ; le penjabi occidental a conservé trace de la vieille opposition dans l'alternance du type *kukkuṛ* : *kukkaṛ* (pkr. *kukkudō* : *kukkudā*). Sauf dans ces langues, la différenciation entre le singulier et le pluriel s'est partout effacée comme en marathe.

La contraction du groupe *-āya* de l'oblique singulier s'est faite en *-ā*, comme en marathe, en sindhi, en penjabi occidental (où l'on retrouve la forme *kukkaṛ* < **kukkura*), en népalais et en maithili. A Goa au contraire la contraction s'est faite en *-e* (cf. Joshi, *Comp. Gram.*, p. 95 ; faut-il rappeler ici pkr. *-āye* ? v. Pischel, § 364). Sauf dans ces dialectes, l'oblique est semblable au cas direct dans toutes les langues qui n'ont pas conservé l'ancien génitif.

§ 187. La déclinaison des noms neutres en *-a-* est identique en sanskrit à celle des masculins, sauf aux nominatifs-accusatifs, qui ont la forme suivante :

sing.	skr. <i>sūtram</i>	>	pk. <i>suttam</i>
plur.	skr. <i>sūtrāṇi</i>	>	pk. <i>suttāṇi</i> .

De là, en marathe :

sing.	<i>sūt</i>
plur.	<i>suteṇ</i>

En guzrati comme en marathe la forme des noms neutres est semblable à celle des masculins (ceci explique la confusion de *devo* et *devam*, cf. § 182). Le singhalais au contraire oppose masc. *-ā* à neut. *-a* (la désinence du masc. est obscure ; v. Geiger, § 33, I, § 36).

Au pluriel, la contraction ici encore s'est faite différemment à Goa, où la désinence de neut. plur. est *-ām*. La désinence du marathe commun se retrouve dans la désinence de fém. plur. de hindi *-eṇ* ; celle du goanais, dans la même désinence de fém. plur. de penjabi *-ām*. Le guzrati n'a plus trace de l'ancienne désinence de pluriel neutre ; il la remplace par la désinence *-o* qu'on retrouve dans cette langue facultativement à tous les genres : il faut entendre que le guzrati a élargi une désinence zéro attestée par exemple dans le *Mugdhāvabodhamauktika* (écrit en 1394 ; v. *L. S. I., Gujarati*, p. 354) ; comme le guzrati, le singhalais a éliminé la désinence ancienne du pluriel et a dû faire appel à de nouveaux procédés (Geiger, § 38, II).

§ 188. La plupart des noms masculins et neutres en *-i* et *-u* ont été élargis en *-ika-*, *-uka-* ; parmi ceux qui ont subsisté, ceux en *-u-* se déclinent comme ceux en *-a-* : *us* (*ikṣu-*) et *bund* (*bindu-*), *moh* (*madhu-*) se déclinent comme *dev*, *cor* ou *sūt* ; ceux en *-i* ont subi un sort différent (on ne saurait identifier m. *hāḍ*, neut. et skr. *asthi-*, ni m. *laṭh* masc. et skr. *yaṣṭi-*) : ils se sont assimilés aux féminins en *-ī* ; ainsi m. *āg* fém. < skr. *agni-* masc.

§ 189. Le prototype de la déclinaison des noms féminins en *-ā* est constitué par les formes suivantes du sanskrit :

	Sing.		Plur.
nom.	<i>iṣṭā</i>	nom.	<i>iṣṭāḥ</i>
dat.	<i>iṣṭāyai</i>	gén.	<i>iṣṭānam</i>

Il apparaît immédiatement à l'examen de ce tableau que lors de la chute de l'aspiration finale rien ne distinguait plus le nominatif pluriel du nominatif singulier. On aboutissait ainsi en prākṛit à une déclinaison où l'ensemble des nominatifs des trois genres présentait l'aspect suivant :

	Sing.	Plur.
masc.	<i>devo</i>	<i>devā</i>
fém.	<i>iṭṭā</i>	<i>iṭṭā</i>
neut.	<i>suttam</i>	<i>suttāṃ</i>

Ainsi le nominatif pluriel féminin ne se distinguait plus, ni du nominatif singulier du même genre, ni du nominatif pluriel masculin. C'était là un état paradoxal qui ne pouvait durer. De là, lors de la réduction des genres dans les dialectes se rattachant au type māgadhī, l'adaptation de la désinence de nominatif pluriel neutre au paradigme des noms féminins, dont témoignent encore aujourd'hui l'hindi et le penjabi ¹. De là aussi, les élargissements en *-āyo* ou *-āo* ; le premier, usuel chez Aṣoka et en pali, semble formé à l'imitation des nominatifs féminins en *-īyo* (c'était la seule forme qui n'était pas parallèle dans les deux flexions ; cf. Johansson, *Der dial. der Shābbāzgarhi-redaktion*, II, p. 55, V. Henry, *Gram. palie*, § 160) ; le second, commun en prākṛit, est l'aboutissant du premier, plutôt que le résultat d'un cumul de désinences comme le veut Pischel (§ 367, 376 ; cf. *-āyai* > *-āe*). Nous devons donc poser à l'origine de la flexion marathe les formes prākṛites suivantes :

	Sing.	Plur.
	<i>iṭṭā</i>	<i>iṭṭāo</i>
	<i>iṭṭāe</i>	<i>iṭṭāṇam</i>

De là en marathe :

Cas dir.	<i>iṭ</i>	<i>iṭā</i>
Cas obl.	<i>iṭe</i>	<i>iṭām</i>

Le pluriel du kaçmīrī *māla* (sg. *māl*) et celui du tsigane (*-ya* c'est-à-dire *-i-a*) s'accordent avec la forme marathe.

1. Dans ces langues, la substitution a pu être favorisée par l'emploi honorifique du neutre à la place du féminin, tel qu'on le constate en marathe et guzrati ; cf. plus bas.

Ici encore on trouve en goanais et en guzrati un autre aboutissant de la contraction : le nom. plur. *y* est en *-o* ; en sindhi les deux formes se rencontrent : *ā* et *ū* suivant les dialectes (Trumpp, p. 109). Nulle part ailleurs qu'en marathe il ne s'est conservé de forme d'oblique sing. distincte du cas direct dans les langues centrales. Kaçm. *māli* (pkr. *mālāe* ?) semble s'apparenter à la forme marathe ; cf. tsig. *-ya*.

§ 190. Le prototype de la déclinaison des noms féminins en *-ī* est constitué par les formes suivantes du sanskrit :

	Sing.		Plur.
nom.	<i>rātrī</i>	nom.	<i>rātryo</i>
dat.	<i>rātryai</i>	gén.	<i>rātrīṇām</i>

Lorsque *y* en groupe avec une occlusive perdait son articulation, on a rétabli partout *ī* à la place de *y* ancien. De là les formes prākrites :

<i>rattī</i>	<i>rattīo</i>
<i>rattīe</i>	<i>rattīṇam</i>

Ces formes aboutissent en marathe au paradigme suivant :

<i>rāt</i>	<i>rātī</i>
<i>rātī</i>	<i>rātīṇ</i>

Le sindhi présente une déclinaison comparable : nom. sg. *bhitē*, plur. *bhitēū* ; obl. sg. *bhitē*, plur. *bhit(i)ē* (Trumpp, *ibid.*, p. 110, 128). Cf. le plur. penjabi occidental en *-īṁ* (*akkhī*, etc.). Le kaçmiri offre avec le marathe un parallélisme frappant : nom. sg. *rāth*, datif sing. et nom. plur. *rōi^sū*, dat. plur. *rot^sūn* (Grier-son, *Manual of the kashm. lang.*, p. 32).

Les noms féminins en *-ū* ont été assimilés à la déclinaison des noms en *-ā*. Ainsi : *khāj* (*kharju-*), *madh* (*madhu-*), *vīj* (*vidyut-*) font à l'oblique sing. *khāje*, *madhe*, *vije*.

II

§ 191. La déclinaison des noms marathes en *-ā*, *-em*, *-ī*, *-ū*, *-o* repose sur les mêmes principes que la déclinaison consonantique. Ces noms proviennent de noms sanskrits où la voyelle pénultième étant *a*, *i*, *u*, la dernière consonne du thème est tombée ; les voyelles finales se sont alors contractées suivant les règles exposées au § 60. A cette déclinaison appartiennent en particu-

lier les noms et adjectifs à élargissement des types *-a-ka-*, *-i-ka-*, *-u-ka-*, qui sont extrêmement fréquents et de formation toujours vivante.

Les désinences prennent dans ces noms l'aspect suivant :

1° Noms en *-a*.

Masculins en prākrit :	<i>-aṣo</i>	<i>-aṣā</i>
	<i>-āṣāya</i>	<i>-aṣāṇaṇ</i>

De là, en marathe, les désinences :

<i>-ā</i>	<i>-e</i>
<i>-eā, yā</i>	<i>-eāṇ, yāṇ</i>

Neutres : les nominatifs seuls diffèrent. Ils sont en prākrit :

<i>-aṣaṇ</i>	<i>-aṣaiṇ</i>
--------------	---------------

d'où en marathe :

<i>-eṇ</i>	<i>-īṇ</i>
------------	------------

Les noms féminins en *-ā* sont tous des emprunts ; ils se déclinent comme les noms en consonne provenant d'anciens noms en *-ā*.

2° Noms en *-i-*. Masculins :

En prākrit :	<i>-iṣo</i>	<i>-iṣā</i>
	<i>-iṣāyā</i>	<i>-iṣāṇaṇ</i>

d'où, en marathe :

<i>-ī</i>	<i>-i</i>
<i>-yā</i>	<i>-yāṇ</i>

Le nominatifs neutres sont :

pk. <i>-iṣaṇ</i>	> mar. <i>-īṇ</i>
pk. <i>-iṣaiṇ</i>	> mar. <i>-yeṇ</i>

Féminins. — La finale féminine skr. *-ikā*, rare en védique (v. F. Edgerton, *The k- suffixes of indo-iranian*, I, p. 58 ; cité par Meillet, *Bull. Soc. Ling.*, n° 59, p. LIV), a pris en sanskrit (plus particulièrement en sanskrit occidental, v. S. Lévi, *Vartakā* « la caille », *J. A.*, 1912, II, p. 513) comme en iranien un développement plus grand au cours du temps et sert de désinence normale du féminin dans les noms et adjectifs élargis de l'indo-aryen moderne. Les formes qu'elle prend sont en prakrit :

-iṃā	-iṃāo
-iṃāe	-iṃāṇam

d'où en marathe :

-ī	-yā
-īe, -ī	-yāṇ

Le nom. sing. en *-e* s'est conservé dans les pronoms de la langue poétique : *te* ou *tī* « elle ».

L'obl. sing. *-īe*, commun aussi dans la langue poétique, ne subsiste plus que pour les mots *stri* (tats.) et *bī* (*bīja-*).

3° Les paradigmes étymologiquement réguliers des noms en *-u-*, obtenus suivant les mêmes principes que ceux des noms en *-i-*, sont les suivants :

Sing.	Plur.
m. <i>-ū</i> , n. <i>-ūṇ</i> , f. <i>-ū</i>	m. <i>-ū</i> , n. <i>-veṇ</i> , f. <i>-vā</i>
m.-n. <i>-vā</i> , f. <i>-ve</i>	m.-f.-n. <i>-vāṇ</i>

Ces formes sont toutes partiellement conservées, mais des analogies ont troublé la régularité du système. D'abord l'oblique sing. fém. est, comme l'oblique sing. des féminins en *-ī*, devenu semblable au cas direct. D'autre part le cas direct pluriel des féminins s'est réduit à *-ū*, sans doute par imitation des masculins, tandis que le cas oblique sing. masc. devenait à son tour semblable au cas direct comme celui des féminins. De là une flexion de masc.-fém. ainsi constituée : cas direct sing. et plur. *-ū* ; cas oblique, sing. *-ū*, plur. *-vāṇ* : on s'explique aisément que le dernier stade du nivellement, marqué par obl. plur. *-ūṇ* (obtenu d'après les types masc.-neut. sing. *-ā*, pl. *-āṇ*, fém. sing. *-ī*, pl. *-īṇ* ou sing. *-yā*, plur. *-yāṇ*) soit atteint dans un grand nombre de cas.

La déclinaison ancienne n'est plus conservée au masculin que dans un petit nombre de mots (dont la liste diffère d'ailleurs suivant les grammairiens ; voir p. ex. Joshi, p. 98-77 ; Naval-kar, p. 65). Dans les féminins, la flexion ancienne n'est plus licite qu'au Concan. Enfin dans les neutres on constate une ingérence croissante de désinences provenant de la déclinaison en *-a-* : le résultat le plus commun est le suivant :

<i>-ūṇ</i>	<i>-eṇ</i>
<i>-ū</i> ou <i>-ā</i>	<i>-yāṇ</i>

En l'état actuel des recherches il est impossible de suivre dans le détail l'histoire de ces altérations.

2. — TRACES D'AUTRES DÉSINENCES ANCIENNES

§ 192. Outre les désinences conservées dans la flexion vivante examinée jusqu'ici, le marathe a conservé quelques traces des anciens cas indirects autres que le génitif et le datif.

Instrumental.

§ 193. Dans diverses langues il semble exister des formes d'instrumental, dont l'origine est douteuse (v. Beames, II, p. 224, Grierson, *Intr. to the Maith. lang.*, p. 44-45). Ce n'est que dans le groupe du sud-ouest qu'il reste des traces sûrement anciennes de ce cas. En singhalais il n'a subsisté que la désinence *-ena*, qui sous la forme *-en -in* se rencontre au sing. neut. des noms et dans le mot *visin* (*vaçena*) qui sert de postposition. C'est cette même désinence qu'on est tenté de reconnaître dans le vieux guzrati sing. *-in*, *-iin*, et les formes modernes comme *çen* « par qui ? ». Enfin en marathe, l'instrumental a été un cas vivant dans la période ancienne de la langue, et il en reste un certain nombre de formes fixées à l'époque moderne. Les désinences du vieux marathe appartiennent elles aussi à la déclinaison des noms en *-a* ; mais elles comprennent les désinences de singulier et de pluriel masc.-neut. et de singulier féminin.

1° La désinence d'instr. sing. masc.-neut. est *-en* < skr. *-ena*. Dans la Jñāneçvārī les exemples sont innombrables ; on trouve dans les anciennes inscriptions : *Cāvuṇḍarājeṇ* « par le roi Cāvuṇḍa » (Çravana Belgola) ; *gādhaveṇ* « par un âne » (Parel) ; *bāyakeṇ* « par une femme », *senavaiṇ* « par le général », *deveṇ* « par le dieu », *rāeṇ* « par le roi », etc. (Pandharpur) ; *māpeṇ* « selon (avec ?) la mesure » (Patan).

Cette désinence est, en marathe comme partout, presque la seule dont des traces notables aient survécu à l'époque moderne. On la trouve dans des mots servant de postpositions comme *pramāṇeṇ* « à la manière de », *māleṇ* « à cause de », *saṅgeṇ* « en compagnie de, avec », probablement *neṇ* « par le moyen de » (*naya-* ?), *saveṇ* et *çīṇ* « avec » (skr. *samam*, *sahitam* avec la désinence d'instr. par influence du sens) et dans les formes jointes à

la postposition *karūn* « grâce à », p. ex. *teṇeṃ karūn* « grâce à cela » (la désinence *-eṃ* a été étendue aux autres types de flexion ; *aplyā kṛpeṃ karūn* « par votre faveur », v. Navalkar, § 353 note).

2° Au pluriel la désinence est *-iṃ* (pkr. *-ehiṃ*, skr. *-ebhiḥ*). Les exemples sont rares dès les plus anciens textes ; Jñāneçvārī : *don-bhiṃ* « par les deux » (XVIII, 245 ; cité par Māḍgāṃvkar), *cinbhiṃ* « par les signes (XVI, 14) ; inscr. de Pandharpur : *bhaṭiṃ*, *paṇ-ḍitiṃ*. Dans la langue moderne *niṃ*, postposition de l'instrumental pluriel, est la forme plurielle de *neṃ*.

3° Au féminin singulier, la désinence est *-ā* ; M. Māḍgāṃvkar en a donné de nombreux exemples dans son édition de la Jñāneçvārī, p. 12-13 ; il suffit de citer ici *vojā* « par honneur », *atmasukhāciyā goḍiyā* « par le goût du plaisir égoïste » ; de même, dans l'inscr. de Pandharpur, *deviā* « par la déesse ». Peut-être est-ce cette désinence qu'on retrouve dans l'adverbe *helā* (skr. *helayā*) « facilement ».

L'origine de cette forme est moins claire que celle des désinences masculines. Il existe en prākṛit, à côté de l'oblique en *-ae*, une désinence d'instr.-gén.-loc. en *-āa* que Vararuci n'admet pas, mais que les textes conservent et que Hemacandra est finalement amené à consacrer de son autorité (v. Pischel, § 375). Il s'agit probablement ici de la même désinence que pali *-āya* qui a les valeurs d'instrumental, de génitif-ablatif et de datif. Cette désinence a très vraisemblablement son origine dans la contamination de gén.-abl. *-āyāḥ*, loc. *-āyām* et instr. *-āyā* où la première voyelle s'est allongée par analogie des autres cas, comme s'était allongé, ainsi qu'on a vu, le *-i* de la désinence fém. plur. pkr. *-īo*. C'est cette désinence pali *-āya*, pkr. *-āa* qu'il faut sans doute reconnaître dans l'instr. fém. en *-ā*.

Dès la période ancienne, l'instrumental pluriel manque pour le féminin : c'est l'oblique qui en tient lieu (*vividhaṃ pujaṃ* « par divers hommages »). C'est également l'oblique qui sert au pluriel dans les noms et adjectifs masculins et neutres élargis en *-ā* : *-eṃ* (*çrotāṃ* « par les auditeurs » ; *aisāṃ cinbhiṃ* « par de tels signes »).

Dans les noms et adjectifs masc.-neut. en *-ā* : *-eṃ*, l'instrumental singulier prend en vieux marathe une forme particulière, qui semble à première vue un tatsama. Ainsi, dans l'inscription de Paṭaṇ : *māḍhicena māpeṃ* « selon la mesure employée au

temple », dans la Jñāneṣvarī *vārena* (= *vāryā neṃ* « par le vent », XIII, 24). Mais la désinence est en réalité *-ni* ; la forme *-na* n'en est qu'une variante assez rare ; d'ailleurs la constance de groupes du type de *mohem mājireni* (« par l'égarement et la folie », XIV, 253), *taiseni jñāneṃ* (« par cette connaissance », XVIII, 1100) rend peu probable a priori la restitution de la désinence sanskrite dans des cas si nettement définis. Il faut reconnaître ici l'oblique en *-e*, constant dans les vieux textes, suivi d'une postposition à *n* initial, sans doute précisément celle qui a pris l'extension que l'on sait dans la langue moderne sous la forme *neṃ* : *nīṃ* ; de là vient que dans certaines éditions la confusion a été faite : ainsi au lieu de *jānateni* « par celui qui sait », I, 25, les éditions populaires ont *jānate neṃ*. C'est la même postposition qui s'applique dès les plus anciens textes aux noms en *-u*, c'est-à-dire aux noms élargis en *-ū* ; ex. *vāyūni*.

Locatif.

§ 194. Il existe en vieux-marathe deux désinences de locatif, toutes deux du singulier : l'une, *-iṃ*, est celle des noms en consonne, ex. : *pāsīṃ* m. « sur le côté, près de », *velīṃ* f. « au moment, à temps », *gharīṃ* n. « à la maison » ; l'autre est celle des masc.-neut. en *-ā*, *-eṃ* : ex. *galāṃ* m. « dans la gorge », *cāndināṃ* « au clair de lune » et des adjectifs du même type ; ex. *āṅgīṃ mājhyāṃ* « dans mon corps » (Jnān., VI, 139), *prathamīṃ*, *dujāṃ*, *cauṭhīṃ* (ib., X, 24 ; cf. les ex. cités par Mādgaṃvkar, p. 15), *īyāṃ pāṭaṇiṃ* « dans cette ville de Patan » (inscr. 1128 ṣaka). Il suffit de se rappeler les principes de la déclinaison des noms en consonne et des noms en voyelle longue pour écarter l'hypothèse de l'identité des deux désinences : ce sont deux formes d'origine différente qui ont été adaptées à deux types de flexion.

Le singhalais lui aussi a deux désinences de locatif, toutes deux applicables aux noms neutres, et arbitrairement réparties : l'une remonte selon Geiger à skr. *-e*, l'autre à p. *-ambi* (Geiger, § 38, I, 3). Et en effet dans l'usage prākṛit les deux désinences en *-e* et *-mmi* coexistent dans les textes sans qu'on puisse y reconnaître aucun principe de répartition (Pischel, § 366 a). Si ce sont ces désinences qu'on retrouve en marathe, il faut admettre, en ce qui concerne la première, qu'à l'époque où *-e* final a passé à *-i* (cf. pkr. *ahme*, m. *āhmī*), cet *i* s'est nasalisé probablement

sous l'influence d'autres désinences, comme celle de l'instrumental en *-em* ou du locatif voisin en *-ām*, ce qui lui a permis de subsister.

D'autre part l'identification de la désinence *-ām* avec pkr. *-ammi* pose des difficultés d'ordre phonétique : la réduction de *-mm-* à *-m-*, lui-même caduc, est tout-à-fait anormale ; faut-il y voir un traitement spécial à la fin du mot ? Même dans ce cas on s'explique mal que *-i* final n'ait pas coloré la voyelle précédente comme dans *-em* désin. de neut. plur. (skr. *-āmi*) ou de 1^{re} pers. sing. (skr. *-āmi*).

Les autres langues n'apportent guère d'éléments de solution. On trouve en penjabi une désinence sing. *-om*, plur. *-īm* ; Beames voit dans la forme du singulier un ablatif ; dans ce cas la nasalité y viendrait de la désinence plurielle qui serait alors, non l'équivalent du locatif singulier marathe, mais un instrumental (pkr. *-ehim*, mar. *-īm* ; dans le texte de Beames, II, p. 223, ligne 6 du bas, corriger *is not restricted* en *is now...*).

Le locatif singulier en *-i* au contraire se retrouve en plusieurs endroits, le sindhi l'a conservé dans les noms masculins en *-u* (Trumpp, p. 120) ; de même le vieux guzrati (*L. S. I., Guj.*, p. 354). Cet *-i* était normalement destiné à tomber partout : c'est ainsi que les poèmes de Tulsī Dās abondent en locatifs sans désinence. Dans les noms à élargissement en *-au* (pkr. *-ao*, m. *-ā*), le loc. prend régulièrement en vieux guzrati la forme *-ai* (*L. S. I., Guj.*, p. 356) ; la forme en *-e* qui en guzrati moderne a la valeur d'instrumental et de locatif (*ghode* à côté de *ghodā-e*) représente sans doute cette désinence contaminée avec celle de l'ablatif pkr. en *-āhi* ; il est permis de supposer que c'est la même confusion qui explique la désinence apabhraṃṣa en *-ahim* comme les désinences du vieux maithili en *-ahi*, *-ahim* (> *e*, *em* ; Grierson, *Introd. to the mailh. dial.*, § 78) ; c'est sans doute à cette désinence, et non à skr. *-e* que remontent encore or. et beng. *-e* (Beames, II, p. 223). La forme marathe en *-īm* est indépendante de celle-ci.

Les désinences de locatif sont mortes comme telles en marathe moderne. Il reste de celle en *-īm* des formes figées comme *gharīm* « à la maison », *paçim* « auprès », *velim* « à temps » ; celle en *-ām* fournit les formes dérivées de participes présents du type *pāhtam* « en voyant », *karitam* « pour ». La distinction des thèmes n'est plus sentie d'une manière nette au Concan, où l'on dit *çetām*

(de *çet*, skr. *kṣetra-*), *garāṃ* (m. *gharīṃ*), v. *L. S. I., Marathi*, p. 174.

Ablatif.

§ 195. L'abl. masc.-neut. sing. en *-āt* a disparu de l'Inde et de Ceylan ; il ne semble plus subsister que dans *tsig. -al* (Miklosich, XI, p. 5). Le *prākrit -āo* qui l'a remplacé est à la base de v. *sindhi -āu* (Trumpp, p. 118 ; selon Beames, II, p. 225, la désinence moderne *-ām* est identique à celle-ci : dans ce cas elle aurait été sentie comme postposition puisqu'elle s'ajoute à l'oblique pluriel), probablement aussi de *penj. loc. sing. -om* cité plus haut et des postpositions du type *hindi ko*, *sindhi khaum kham*, etc. (v. Grierson, *K. Z.*, XXXVIII, p. 476).

Il semble bien que l'on trouve la même désinence *prk. -āo*, combinée avec le mot affixe *-ni -n*, dans l'ablatif sing. du vieux maratthe en *-auni*, *-oni*, *-ūni* (*meghauni* « du nuage », *divūni* « depuis le jour », etc.), qui subsiste uniquement dans des mots à fonction grammaticale comme *kaḍūn*, *pāsūn* (v. m. *pāsauni*) « d'à côté [de] », *āṃtūn* « de dedans » (cf. *beng. du S.-E. abl. en -tun?*) ou des adverbes comme *māgūn* « après ». La poésie et les textes de la secte *Mānbhāv* ont conservé pour marquer l'ablatif avec la valeur de *pāsūn* une forme *pāsāv* qui semble bien être l'ablatif du mot *pās* à l'état pur. L'absence de toute aspiration dans ces formes anciennes et la rareté dans les vieux textes du juxtaposé : oblique + gérondif du verbe « être » *houṇ* (mod. *hūn*) rend invraisemblable l'explication courante suivant laquelle v. m. *-ūn* serait une forme dérivée de la forme moderne en *-hūn* (cf. Beames, II, p. 234) : comme on le verra au contraire, l'inverse est le plus probable. V. mar. *-āo* aboutit normalement à m. mod. *-ā* : ceci rend possible l'explication de la postposition *lā* « pour » par un mot à l'ablatif ; v. plus bas § 200.

§ 196. Ainsi, sauf le génitif-datif, le vieux maratthe ne conservait que quelques désinences anciennes de cas indirects ; ce peu s'est réduit à presque rien dans la période moderne. Les rapports concrets et certains des rapports grammaticaux ont dû alors être exprimés par l'oblique accompagné de mots affixes qu'il reste à examiner.

3. — POSTPOSITIONS.

§ 197. La réduction du nombre des cas, conformément à une loi plus d'une fois observée (cf. Bréal, *Sémantique*³, p. 14, cité dans Meillet, *De quelques innovations...*, p. 28), a coïncidé avec un usage de plus en plus constant de mots accessoires destinés à préciser les nuances de sens laissées dans l'ombre par l'emploi d'un cas indirect unique. En sanskrit classique, le nombre des prépositions indéclinables anciennes se restreint, mais par contre un nombre toujours croissant de noms fixés à l'un de leurs cas et de gérondifs se dépouillent peu à peu de leur signification primitive et servent à exprimer d'une façon périphrastique les rapports usuels (v. Speyer, *Ved. u. Sanskr. Syntax*, §§ 89, 91, 93). C'est là l'origine des mots ou particules affixés aux noms marathes et qui fournissent à la déclinaison moderne ce qu'on appelle improprement ses désinences.

Certains de ces affixes sont clairs ; tel le mot *var* « sur », skr. *upari* : c'est le seul indéclinable ancien conservé par la langue populaire ; telles encore les formes diverses des mots *ānt* « dedans » (loc. *ānt*, abl. *āntūn*, skr. *antah*), *kaḍ* « côté » (obl. *kaḍe*, abl. *kaḍuṇi*, skr. *kaṭi-*), *ghar* « maison » (loc. *ger* « avec » en concani, *L. S. I., Mar.*, p. 174), *pās* « côté » (loc. *pācīm*, abl. *pāsūn* ; skr. *pārçva-*), *māg* « chemin » (instr. *māgeṇi*, abl. *māgūn* ; skr. *mārga-*) ou des gérondifs comme *vāñcūn* « excepté », *hoān*, *hūn* « de (abl.) ». D'autres comme *-si*, *-teṇ*, *-lā* « à, vers », *neṇ* plur. *nīṇ* « par » sont obscurs ; c'est pourquoi les grammairiens ont coutume de les classer différemment : « Ce qui distingue une désinence d'une postposition, dit Joshi, est que la première n'est pas un mot, parce qu'elle n'a pas de sens par elle-même ; elle n'acquiert de sens qu'en conjonction avec le mot avec lequel elle est affixée (*Compreh. gram.*, § 209). » Il reconnaît d'ailleurs que certaines des postpositions, comme *lāgīm*, *sābhīm*, n'ont plus d'existence indépendante à l'époque moderne et jouent le rôle de vraies désinences.

Tel est le cas par exemple de *-nt* « désinence » du « locatif » moderne. En réalité il s'agit d'un mot *ānt* « l'intérieur » qui provient, soit de skr. *antram* qui n'est connu en sanskrit qu'avec le sens d' « entrailles », cf. *antara-* « intérieur », soit de skr. *antah*

(pali et pkr. *anto*) « dedans ». Ce mot est encore indépendant en vieux marathe : on trouve dans la *Jñāneçvarī gāṇvā āṇtu*, VI, 311, *sarpakulā āṇt*, X, 242, *akṣarāṇ āṇt*, X, 269, *guḍhāṇ āṇt*, X, 298 (les mots sont ici séparés par le rythme : *guḍhāṇ* rime avec *puḍhāṇ*), et même, avec intercalation d'une particule *tayā āghaveyāṇ ci āṇt*, XI, 586 (dans *varṣāṇtīm*, XV, 285, il s'agit du locatif de *-anta-* : « à la fin de la pluie »). On trouve encore dans *Tukārām* et *Eknāth sabhe āṇt* et même dans *Moropant tumbhāṇ āṇt* (ex. cités par Godbole, *A new gram.*³, p. 131) ; mais dès *Nāmdev* l'affixation se produit dans les cas favorables : *kṣīrasāgarāṇt* (*Navanīt*, p. 16), de même dans *Tukārām* : *lokāṇt* (ibid., p. 48) ou *Vāmaṇ* : *toṇḍāṇt*, *divasāṇt* (ibid., p. 129). Elle est généralisée dans la langue moderne : de là par exemple les formes *nadīṇt*, *kathēṇt*.

Il n'est pas interdit de supposer à l'origine des autres postpositions une évolution semblable ; mais celles notamment qui expriment les rapports grammaticaux se présentent souvent à un degré d'altération tel que l'histoire en devient presque impossible à reconstituer.

En effet l'interprétation fait deux ordres de difficultés :

1° Les mots qui se sont affixés ainsi ont pu, en devenant outils grammaticaux, subir des modifications de sens considérables qui échappent à la conjecture : tel le mot *mārga*-« chemin » qui a pris le sens de « derrière, après » dans mar. *māgeṇ māgūn* ; même évolution de sens sans doute dans kaçm. *path*, *pata* si ce mot remonte à skr. *panthan*- (le mot qui désigne le « chemin » dans la langue est *wath*, c'est-à-dire skr. *vartman*-, m. *vāṭ*) ; de même en pali, *piṭṭhe* dont le sens primitif est « sur le dos », en vient à signifier non seulement « sur » (*sayanapiṭṭhe* « sur le lit », *vālukapiṭṭhe* « sur le sable ») mais « dans » (*saṇuggapiṭṭhesu*, litt. « sur le dos de coffrets », « dans des coffrets » ; exemples empruntés à la note du *Mahāvastu*, éd. Senart, I, p. 624) : ce même mot sous la forme *peṭh peṭhi* en kaçmiri veut dire « sur » et « dans », et à un autre cas, sans doute l'ablatif, *peṭha* signifie « de dessus, depuis, pendant » (Grierson, *Man. Kaçm.*, II, p. 123-124 ; M. Grierson ne donne cette étymologie que comme possible dans *Piç. lang.*, p. 35).

2° En raison de leur position accessoire et de leur faiblesse sémantique ces mots subissent souvent une évolution phoné-

tique irrégulière ; on a vu la perte de la voyelle dans *āṇṭ* ; un des exemples les mieux connus du même fait est celui de skr. *madhya-* ; ce mot est conservé correctement en marathe sous la forme *māj* « ceinture », et c'est le tatsama *madhyem* (avec nasalisation spontanée ou analogique des postpositions à l'instrumental *māgeṇ mūleṇ kāraṇeṇ neṇ*, etc.) qui sert à former le locatif périphrastique ; mais dans d'autres langues, où d'ailleurs la forme phonétiquement correcte existe souvent dans le sens de « milieu, ceinture, etc. », le mot a subi des altérations qui ne sont pas explicables par les règles phonétiques ordinaires : en sindhi, à côté de *maṇjhām* « hors de », on trouve *me* « dans » *mām moṃ* « hors de » ; de même en hindi, à côté de *maṇjh*, les équivalents *mahām mām* et surtout *meṃ* « dans ». Cet exemple suffit à témoigner des accidents imprévisibles que subissent ces mots accessoires et qui déroutent l'historien. On est donc réduit, pour les postpositions dont le sens n'est pas immédiatement apparent, à des hypothèses principalement destinées à rendre compte autant que possible des formes prises par un même mot dans les diverses langues ; car il est peut-être plus urgent encore de classer les formes que de les expliquer. C'est en tenant compte de ces réserves qu'il faut lire les remarques qui suivent.

Les postpositions sont de deux sortes : les unes, indéclinables, sont des noms fixés à certains cas ou des mots originellement indéclinables ; les plus importantes, qui sont en même temps les plus obscures, sont celles qui expriment à diverses époques de la langue les relations de « datif » et d' « instrumental ». Une seule est déclinable : c'est un adjectif d'appartenance, généralement désigné sous le nom de « génitif ».

4. — Postpositions du datif.

-*sī*, -*s*

§ 198. Cette postposition est la seule parmi celles du datif qui soit vivante à toutes les périodes de la langue. Si elle manque à l'inscription de Patan (c'est l'oblique seul qui a le sens du datif : *madhā dīnhālā* « donné au temple »), on la rencontre dans celle de Pandharpur (*viṭṭhala-deva-rāyāsi*, *teyāsi* « à lui ») ; chez Jñā-

neçvar et les poètes postérieurs, malgré la concurrence du cas oblique indépendant et des autres postpositions, elle est fréquente ; sous la forme *-s* elle est courante dans les Bakhars et encore aujourd'hui l'usage en est fréquent dans le Deç, constant au Concan.

On rapporte généralement cette postposition en *-s* au génitif skr. en *-sya* (cf. Grierson, *K. Z.*, XXXVIII, p. 984 ; en dernier lieu Lesný, *J. R. A. S.*, 1911, p. 179) : si l'on admet que l'oblique sing. en *-ā* est un ancien datif on n'est plus obligé de supposer deux aboutissants à la même désinence dans la même langue — invraisemblance qui d'ailleurs n'a arrêté aucun des savants jusqu'ici — et l'hypothèse courante devient plausible a priori ; mais elle se heurte à d'autres difficultés. Sans parler du sens, qui est toujours celui de l'objet direct ou indirect, et jamais le sens possessif ou partitif, la forme elle-même rend l'explication inadmissible. D'une part, ainsi que l'a remarqué M. Rājvāde (*Çriṅṇāneçvarimūṭil marāṭhī bhāṣeçem vyākaraṇ*, p. 11), cette explication ne rend précisément pas compte de la forme ancienne *-si*, dont *-s* n'est qu'une altération normale ; car skr. *-sya* > pkr. *-ssa* ; et d'autre part elle ne s'appliquerait, en l'admettant à la rigueur, qu'au gén. sing. des masc.-neut. consonantiques ; non seulement le pluriel des mêmes noms (*meghāṃsi*, II, 14), mais les formes des autres types de flexion (*dṛṣṭīsi*, *rucīsi*, I, 23, 35 ; *tumhāṃsi*, IV, 42) resteraient inexpliquées, sauf par une extension analogique invraisemblable. En réalité tout se passe comme si *-si*, *-s* était ajouté aux diverses formes d'oblique¹ des substantifs et des pronoms. C'est ce qui a conduit M. Rājvāde à l'idée ingénieuse de rapprocher l'adverbe *āspās* « autour », composé de deux mots au locatif (cf. s. *āsipāsi*, penj. occ. *āsepāse*) ; le second est *pās* = skr. *parçve* ; le premier, pour lequel M. Rājvāde construit une étymologie inacceptable, est probablement le locatif du mot pkr. *assa-*, skr. *açra-* « bord », encore attesté sous forme indépendante en deçī (*asayaṇi nikāṭam*) et en singhalais (*as* « côté, coin », n° 993 dans Geiger, *Etym. wört.*). Si l'étymologie propo-

1. M. Rājvāde (*ibid.*, p. 10) a reconnu dans *-ā* du type *putās* l'ancienne désinence de datif *-āya* ; il est curieux que cela ne l'ait pas conduit à expliquer de la même façon le génitif en *-ā*, c'est-à-dire l'oblique lui-même (cf. *ibid.*, p. 13).

sée est exacte, il faut admettre que le *ā-* initial s'est réduit de la même façon que plus tard celui de *ānt* (cf. § 197).

Quelle que soit l'interprétation étymologique de cet affixe, il faut en tout cas le distinguer nettement d'un autre affixe à *s-*, à savoir *çim* « avec » ; ce mot-ci s'apparente sans aucun doute avec *sabita-*, dont il est un locatif ou un instrumental. Tandis que *-si* « à » n'est connu qu'en marathe (cf. peut-être aussi en bhili l'obl. plur. en *-es*, *L. S. I., Bhil. lang.*, p. 3), son rôle étant tenu ailleurs surtout par des mots en *k-* (exceptionnel sur le territoire marathe ; traces dans les dialectes de la côte, v. Joshi, *Comp. Gram.*, p. 142), ou en *-r*, le mot *çim* « avec » se retrouve dans presque tous les suffixes en *-s* des autres dialectes : singh. *hā ihi* « avec », tsig. *sa* « avec », kaçm. *sūtin* « par », sindhi *sā, sāu, sē, senu* « avec », guz. *sum* « avec », concani *sā* « de (abl.) », *sī* « parmi », braj. *sō*, rajasth. *sāi sū* « de », hind. *se* « avec » (cf. l'emploi avec les verbes *milnā* « se rencontrer », *bolnā* « parler » ou des expressions comme *bahut sāmān se ānā* « avec beaucoup de bagages », « de, par », nép. *sita* « de », bhojp. et mag. *se*, maith. *sā sāu* « par » ; la concordance des sens et des formes montre qu'il s'agit bien ici d'un autre mot, commun au marathe et à presque toutes les langues apparentées (le penjabi à l'ouest, et le groupe extrême oriental : oriya, bengali, assamais semblent ignorer ce mot ; penj. *sī* « jusqu'à », comme sindhi *sāa*, de sens identique, sont rapprochés avec vraisemblance de skr. *simā* par Trumpp, *Sindhi gram.*, p. 401). Ce mot se retrouve, semble-t-il, à un autre cas (l'instrumental) et avec un emploi spécial dans les dialectes du Berar, du Concan et à Bijapur sous les formes *-çeni -çyāni -sanyā*, à la désinence du gérondif (v. *L. S. I., Mar.*, 50, 67, 92, 222).

Au suffixe *s* indiquant la direction, faut-il rattacher *sāṭhīm* (*sāṭīm*) ? Selon une hypothèse de M. Hœrnle (*Comp. gram.*, § 365), ce mot serait composé de *-s* + un cas du mot dérivé de skr. *artha-* ; cette explication, acceptable si *-s* était la désinence du génitif, devient plus difficile avec l'interprétation proposée plus haut ou une interprétation analogue ; *sāṭhīm* est probablement un mot indépendant, apparenté à guz. *saṭ* « échange » ; cf. § 89 et 114.

Mot indépendant peut-être aussi la postposition *stav* « pour » ; on a proposé avec vraisemblance d'y reconnaître le tatsama *pra-*

stava « occasion, circonstance », écourté en raison de son rôle de mot accessoire. Une difficulté, provisoirement insoluble, vient de ce que les textes de la secte *mānbhāv* présentent un suffixe d'ablatif *-tav* à côté de *-stav* : *stav* serait-il un composé de *s-* + *tav* ? Ce mot *tav* serait alors, soit le mot skr. *tāvat*, d'ailleurs conservé en marathe (cf. *ājtaṇv* vulg. « jusqu'à aujourd'hui »), soit l'ablatif du mot dont la postposition *teṃ* que nous allons examiner serait l'instrumental.

teṃ

§ 199. Cette postposition, employée très librement dans les plus anciens textes littéraires, disparaît bientôt de l'usage, même en poésie, sauf avec les pronoms de première et seconde personnes du singulier où l'on évitait les formes monosyllabiques (cf. plus bas, § 200). M. Rājvāde (*ibid.*, p. 12) fait remarquer que le *Christian purāṇ* écrit *them* ; de même son manuscrit de la *Jñāneçvarī* ; il ramène, d'une manière phonétiquement correcte et vraisemblable du point de vue sémantique, ce *them* à skr. *arthena* ; l'inscription de Pandharpur écrit en effet avec le tatsama *çrīvīṭṭhalarāyā arthe*. C'est de ce *them* que serait issu *-teṃ* selon M. Rājvāde. Mais la forme sans aspirée est attestée plus anciennement que l'autre ; et l'on sait que le *Christian purāṇ* est écrit en dialecte concani. Il semble qu'il y ait ici à distinguer deux séries ;

1° *them* probablement dialectal, et apparenté aux formes d'ablatif bhili *tho*, *ho-*, penj. *thō*, guz. *thī* « de, avec » ; en guzrati dialectal il existe même un adjectif déclinable *tho* « provenant de » (Grier-son, *K. Z.*, XXXVIII, p. 476) ; malgré la déviation du sens, on peut admettre qu'il s'agit de skr. *artha-* : cf. avec la cérébrale, oriya *ṭhā* « de (abl.) » en regard de singh. *aṭ* « pour ». — Beames (II, p. 218) proposerait pour h. *taiṃ* l'étymologie par skr. *sthane* ; il y a en effet une famille de postpositions se rattachant sûrement à la racine *sthā-* : beng. *thākeyā* gérondif servant de désinence d'oblique, *thāne* d'ablatif ou *ṭhāre* « dans », *ṭhārā* « de » ; ces mots semblent particuliers au groupe oriental.

2° *teṃ*, appartenant à une série attestée partout sauf en singhalais, en guzrati et dans la partie occidentale du Rajasthan : tsig. *te* « vers, dans » (prépos. et postpos.), penj. *te* « de (abl.) », penj. occid. *to tō tū* « de », *te* « à, dans », sind. *te* « sur », *ta tō* « de dessus », *te tāī toī* « jusqu'à », rajasth. du n.-e. *taī* « de », braj.

tē « de », hind. *tāi* « jusqu'à, à », bih. *te* « par », beng. *te* « par » (rare ; cf. *hoite*), or. *te* « dans, de » (cf. Beames, II, 222, 273). Comment rendre compte de cette particule ? Aucune des explications proposées ne s'impose. M. Bhandarkar y voit la forme pronominale *tehiṃ* que Hemacandra donne comme équivalant en apabhraṃṣa à skr. *arthe* (IV, 425) : reste à savoir si les formes apabhraṃṣa *tehiṃ* et *kehiṃ* ne sont pas elles-mêmes des transcriptions de **ke(ṃ)* et *te(ṃ)* ; du reste *-ehiṃ* doit donner en marathe *-iṃ* (cf. § 63), et ni les formes des autres langues ni l'évolution du sens ne sont expliquées par là. Reste l'hypothèse d'un substantif, rendue d'ailleurs probable par des constructions comme hindi *is ke taiṃ* « à lui », *śāhr ke taiṃ gayā* « allé à la ville » ; mais rien ne permet de décider quel peut être ce substantif. Est-ce skr. *nimitta-* « motif, raison », ou un mot de la famille de *tan-* (cf. lat. *tenuis* « jusqu'à » ; avadhi *tan tanā* « vers, à, comme », Grierson, *K. Z.*, XXXVIII, p. 484) ? En tout cas il ne s'agit probablement pas de *ante*, *antike* : car si la forme marathe s'accorderait fort bien de cette explication, les langues du nord-ouest la contredisent : la consonne *y* est sourde et l'on sait que *nt y* devient normalement *nd* (cf. § 82).

lā

§ 200. Cet affixe manque dans les plus anciens textes, et n'apparaît que dans Nāmdēv, où il s'applique uniquement aux pronoms personnels monosyllabes, c'est-à-dire à ceux du singulier : à côté de *tuja maja* et de *tuteṃ*, etc., on trouve donc *majlā tujlā* et *malā tulā* en regard de *ambhāṃsī tyāsi koṇāsi*, *sarvaṅgāsi* ; chez Tukārām l'usage s'en étend, mais c'est encore aux pronoms qu'il s'applique le plus : dans les cent quatre-vingt-quatorze abhangs donnés dans le *Navanīt*, on trouve *tulā* deux fois, *malā* une fois, *tyālā* cinq fois, *kaṣālā* et *jyālā* une fois, mais une forme comme *vāthayālā* « au ventre » est unique.

Dans les textes historiques du XVIII^e siècle l'usage en semble plus restreint, et les formes à *-s* sont les seules usuelles ; les Bakhars présentent à peu près le même aspect que les poésies de Tukārām ; enfin dans les ballades et les textes récents *-lā* est constant et presque unique. C'est en s'appuyant sur le caractère récent de l'usage de cet affixe que M. Rājvāde (*l. l.* p. 12 ; cf. *Marāṭhyāṃcyā itihāśācīṃ sādhanēṃ*, VIII, *upaprastavānā*, p. 57 et

suiv.) a eu l'idée d'y voir un emprunt, et nommément le persan *rā*. Outre l'absurdité phonétique de ce rapprochement, il convient de noter que pour M. Rājvāde, ce *lā* n'apparaît qu'au temps de Ćivaji et de Tukārām : en réalité il est plus ancien, puisqu'il est attesté dans Nāmdev (M. Rājvāde le reconnaît, *l. l.* p. 57). Rien d'ailleurs n'empêche de supposer qu'il était encore plus ancien : car si *lā* n'apparaît que chez ce poète, il en est de même de *āmt* et *nem*, mots l'un sûrement, l'autre presque sûrement anciens ; leur apparition chez Nāmdev et Tukārām tient au caractère populaire de ces poètes, et il est probable que ces postpositions manquent à Jñāndev, exactement comme elles manquent trois siècles plus tard à Eknāth ou plus tard à Mahipati, parce que ce sont des poètes savants. Pour la même raison sans doute les textes officiels du xviii^e siècle sont plus réservés dans l'emploi de *lā* que les ballades populaires. Rien n'empêche donc a priori de chercher à ce mot une étymologie en marathe même.

Le mot *lā* prend dialectalement les formes *lī*, *le* (*L. S. I.*, *Marathi*, p. 81, 220 et s.) ; de même dans les dialectes bhils (*L. S. I.*, *Bhil lang.*, p. 95, 158, 205) ; on le retrouve sans doute dans *sindhi lāē* « à cause de, pour », *penj. occ. lā* « de (abl.) », *pj. et h. lō* « jusqu'à », *h. le* « avec », *nép. lāi* « à », *le* « par », *bih. lā* « pour ».

Dans le même emploi il existe un mot qui semble parent de celui-ci, et qu'on trouve dans les groupes guzrati-rajasthani d'une part, bengali de l'autre, où *lā* ne paraît pas avoir de correspondant : c'est *mar. lāgīm* « près de, vers », *singh. lānga* « près de », *g. lāgu* « près de », *s. lāge* « en vue de », *h., bih., v. beng. lāgi* « pour ». Ce mot est sûrement le locatif du part. passé *pk. lagga-* de la racine *lag-* « tomber », cf. *mar. lāg-nem* et les mots apparentés ; *lāgīm* signifie donc « touchant » (*Beames*, II, 26, *Hœrnle*, p. 222).

Il est tentant de rapprocher les deux mots ; aussi Bhandarkar propose-t-il de voir dans *m. lā* le gérondif de *lāgayati*, *pk. lāvi* ; le rapport entre *lā* et *lāgīm* serait dès lors à peu près celui de *lāv-nem* à *lāgnem*, du moins pour la formation. A vrai dire cette hypothèse peut bien rendre compte de formes comme *nép. lāi*, *h. le* ; et par un détour (en faisant appel à l'infinitif *lāium*) de *pj. lō* par exemple ; mais précisément en marathe le gérondif en *-i* n'a jamais existé, et d'ailleurs *-ai* devrait se contracter en *-e* ; et s'il

s'agissait de **lāiṃ* le résultat aurait été sans doute semblable à la forme du penjabi. Les mêmes objections s'appliqueraient à une interprétation par la racine *lā-* « prendre » (gér. pkr. *lāi*, Pischel, § 594), que suggérerait la forme de singh. *lāva* « par, avec », sér. de *lanu* « prendre » ; du reste la racine *lā-* a fait place en prākṛit et dans les langues modernes à *le-* : m. *leṇṇ*, h. *lenā* dont le participe à l'oblique *liye* a en effet pris le sens de « en vue de, pour », etc.

Une interprétation plus satisfaisante a été proposée par M. Hœrnle (*Comp. gram.*, p. 225), qui voit dans m. *lā*, s. *lāi*, nép. *lāi* le locatif skr. *labhe* « au profit de » ; pour rendre cette étymologie phonétiquement correcte il n'y aurait qu'à voir dans les formes en *-ā* et *-ō* d'autres cas du même mot ; mar. *lā* s'expliquerait assez bien par l'ablatif, pkr. **lāhā* ou **lāhāo*.

Dans ce cas il faudrait séparer de l'indéclinable *lā* l'adjectif dit « génitif » du Concani *lo*, *li*, *leṇ* (Beames, II, p. 276), qui semble n'être qu'une abréviation de la forme plus courante *gelo* : ce *gelo* est le part. passé du verbe « aller » (m. *gelā*) qui a pris le sens de « appartenant à ». Et en effet les postpositions de datif en marathe semblent toutes des formes figées de substantifs, et à aucune d'elles ne semble correspondre l'adjectif d'appartenance : on sait que beaucoup d'autres langues présentent un aspect tout différent (v. Grierson, *K. Z.*, XXXVIII, p. 476).

2. — Postposition de l'instrumental.

sing. *neṇ*, plur. *nīṇ*

§ 201. Cet affixe, absent des plus anciens textes littéraires, se rencontre dans une inscription de 1397 (*daḷavaiyā neṇ* ; v. Rāj-vāde, *Marāṭhyāṃcyā itihāsācīṃ sādhanṇeṇ*, VIII^e partie, préface, p. 33) et apparaît dans la littérature chez les poètes populaires, (p. ex. Nāmdev : *tayā neṇ*, *Navanīt*, p. 18, 21, *vālmikā neṇ eva-dhyāneṇ*, ibid., p. 19, *Harī neṇ*, *avaḍī neṇ*, p. 22, *pakṣiḥvāpadām nīṇ*, p. 23, *viyogā neṇ*, *cinte neṇ*, p. 24).

Il prend au Concan les formes *n*, *na*, *nī* (*L. S. I.*, *Marathi*, p. 66 ; se trouve dialectalement avec le sens de « à » : *manā* « à moi », ibid., p. 161). En vieux marathe on en trouve les formes *-nī* formant la désinence d'instrumental dans les noms

et adjectifs à élargissement (cf. § 193), et *-ni* ou *-niyām* s'ajoutant à l'ablatif des noms (cf. § 195) et peut-être au gérondif des verbes (cf. plus bas). En *mavchī ne* exprime le rapport d'ablatif, en *dehvalī* celui de datif (v. *L. S. I., Bhil lang.*, p. 95, 158). Ces deux valeurs du mot se retrouvent dans les autres langues centrales, du moins à date moderne : *guz. ne* « pour », *rajasth. ne nai* « pour » et « par » (v. *L. S. I., Raj.*, p. 7), *penj. nai* « par », *nū* « à », *braj n*, *hindi ne* « par ». Le même mot apparaît sous forme déclinée, dans l'emploi d'adjectif d'appartenance dans certains dialectes du Concan (*L. S. I., Marathi*, p. 132), en *guzrati (no, nī, nūm)*, et dialectalement en *penjabi occidental (nām, nīm* ; voir *Wilson, Gram... of Western Penj.*, p. 30). — Il manque aux points extrêmes du domaine indo-aryen : on ne le trouve ni dans le groupe oriental, ni en singhalais, ni dans le groupe du nord ouest (pourtant *kaçm. nu* est rapporté par M. Grierson à la même série, *ibid.*, p. 477 ; mais la forme qu'il donne dans son *Manual of the kashm. lang.*, I, p. 34, à savoir *un^u*, s'accorde mal avec cette interprétation).

Plusieurs hypothèses dont aucune n'est définitive ont été ou peuvent être proposées pour rendre compte de cet affixe. — 1° L'identification des suffixes à *l-* et à *n-*, le phonème *l* étant considéré comme primitif, est admise par M. Hœrnle (*Comp. gram.*, § 375, 2) : mais le passage de *l* à *n*, normal dans les dialectes orientaux qu'il cite, est inadmissible ailleurs ; 2° le suffixe skr. *-tana-*, auquel Beames (II, p. 287 et suiv.) et M. Grierson (*K. Z.*, XXXVIII, p. 473, 477, 489) ont recours, doit être probablement écarté aussi : en effet *n* intervocalique se cérébralise partout en *prākṛit*, et c'est bien la forme *taṇa-* que donnent les textes en *apabhraṃṣa* ; pour expliquer la dentale du marathe et probablement même du *guzrati*, quoiqu'en pense Beames (II, p. 288), il faudrait supposer que le suffixe est emprunté à un dialecte oriental : hypothèse supplémentaire et invérifiable, d'autant que le mot apparaît tard dans les autres dialectes comme en marathe (Beames, II, p. 267 et suiv.) ; 3° un mot se rapportant à la racine *tan-* (d'où dérive d'ailleurs le suffixe skr. *-tana-*, de sens purement temporel à l'origine, v. Brugmann, *Grundriss*², II, 1, § 197), est attesté dans certains parlers modernes (Beames, II, p. 289, Grierson, *ibid.*, p. 484) ; peut-être est-ce précisément ce mot, et non l'ancien suffixe *sanskrit*, qui est transcrit par *apabh.*

taṇa- « relatif à » : mais il y conserve son *t-* initial, et s'il a un correspondant en marathe, il est peu probable que ce soit *neṃ* : *nīm* ; 4° l'alternance sg. *neṃ*, pl. *nīm* conduit à chercher à l'origine de l'affixe un substantif, cf. pali *piṭṭhe* : *piṭṭhesu* : est-ce skr. *naya-* « raison, méthode, moyen » (cf. *mahīm dharmanayena pālaya*, *Jatakamālā*, ed. Kern, p. 17, l. 2) ou *nyāya-* « règle, manière » (cf. h. *nāīm* « à la façon de... ») ? La difficulté ici vient de l'emploi du mot comme adjectif ; il est du reste possible que cet emploi provienne d'une extension analogique ; 5° on pourrait songer pour rendre compte de cet emploi à un participe tel que celui de skr. *nī-*, pkr. *ne-* ; le mot voudrait alors dire proprement « amené par, résultant de » ; dans cette hypothèse, c'est l'emploi des cas indirects du mot : locatif, instrumental singulier et pluriel, qui fait difficulté. Il faut provisoirement s'abstenir de conclure : peut-être la vérité est-elle dans une combinaison des deux dernières hypothèses ici exposées.

3. — Adjectif d'appartenance, dit « génitif ».

cā, *cī*, *ceṃ*, etc.

§ 202. Cet adjectif se construit normalement avec l'oblique des noms et pronoms ; il s'affixe aussi à certains cas indirects (*gharīm-cā* « de dedans la maison » ; cf. *gharīmhan*, *gharāṇṭhan* « hors de la maison ») et au cas direct des noms en consonne (*gharcā* « de la maison, familial », *sakālā* « de hier », *Gujrāth cā* « du Guzrate »). — L'emploi en est aussi ancien que la langue marathe elle-même ; il semble annoncé déjà dans les formes d'adjectifs possessifs *amheccaya-* *tumheccaya-* « notre, votre » relevées par Hemacandra dans sa grammaire (II, 149 ; cités par Hœrnle, p. 238).

On trouve un ou plusieurs adjectifs affixés de même et jouant le même rôle dans toutes les langues du continent ; le singhalais est la seule qui s'écarte des autres à ce point de vue : la relation de génitif y est exprimée par un mot indéclinable *ge* (skr. *grhe*) qui signifie primitivement « chez » ; le groupe oriental semble faire exception aussi ; mais cette exception est toute apparente, car les affixes en *-r* sont en réalité des adjectifs normalement invariables dans des langues d'où la flexion a disparu (cf. Grierson, *K. Z.*, XXXVIII, p. 487).

Mais si des adjectifs employés comme *cā* sont communs, le mot marathe lui-même reste remarquablement isolé, et cela de deux façons. En premier lieu, il suffit de se reporter aux tables données par M. Grierson dans son article sur les suffixes casuels (*ibid.*, p. 474 et 475) pour constater qu'aucune autre langue ne présente d'affixe déclinable à palatale sourde initiale jouant le rôle d'adjectif d'appartenance. De plus il n'existe nulle part, même en marathe, de forme casuelle fixée du même mot servant de postposition : or ces formes coexistent avec tous les autres adjectifs, soit dans la même langue, soit dans une autre ; M. Grierson en a donné de nombreux exemples dans l'article cité, p. 476 et suiv. ; aux exemples de mots à *k-* initial qu'il donne, on peut encore ajouter *kā* suffixe de datif en concani (*L. S. I., Marathi*, p. 172) et *kerehi* qui sert à former le locatif en singhalais (Geiger, § 30 A b 7) ; de même en regard de penj. *dā* : *dī* on trouve *de*, *do* servant en même temps que *te* et *lā* à exprimer les relations d'instrumental et de datif en sām-vedi (*L. S. I., Marathi*, p. 148) ; comparer encore l'instr. en *he*, *e* du même dialecte et le suffixe déclinable en *tho*, *ho* du guzrati et des dialectes voisins (*L. S. I., Bhil lang.*, p. 3) dont une forme casuelle, *thi*, sert de désinence d'ablatif en guzrati. Le sindhi *jo* seul semble isolé comme le marathe ; encore existe-t-il dans la même langue une désinence de gérondif *-ije* que M. Grierson en rapproche (*ibid.*, p. 483) ; en tout cas il faut en séparer concani *jūn*, désin. d'ablatif (*L. S. I., Marathi*, p. 66) qui est en réalité le gérondif de *jā-* « être » (part. passé v. m. *jālā*, m. mod. *jhālā*) et correspond donc exactement à la désinence du marathe *hūn*, *ān*, qui est le gérondif de *ho-* « devenir, être ». L'absence de forme casuelle fixée de *cā* en marathe semble corrélatrice de l'isolement des suffixes du datif, qui en marathe n'ont pas non plus de correspondant déclinable (sur le rapport possible, mais peu probable de *lā* avec conc. *lo* (*gelo*), v. § 200).

Cet isolement du mot marathe en rend l'origine difficile à éclaircir. L'explication la plus satisfaisante a été proposée par M. Grierson, d'après une suggestion de M. Sten Konow (*ibid.*, p. 490). Un grand nombre de suffixes analogues peuvent s'expliquer comme étant des participes, tirés notamment des verbes « faire », « être », « donner » (l'étymologie de pj. *dā* : *dī* donnée par M. Hœrnle, combattue par M. Grierson, est plus

acceptable que l'archaïsme tout à fait anormal proposé par celui-ci ; on pourrait aussi songer au part. présent du verbe « être », vu la proximité géographique de kaçm. *sandu* d'une part, de sindhi et marvari *hando* de l'autre) ; cf. les interprétations signalées plus haut de mar. *neṃ* et *lā*. Ce serait du participe d'obligation *kr̥tya-*, attesté dans le Mahāvastu dans un rôle déjà proche de celui des adjectifs affixés modernes (v. les exemples cités, *ibid.*, p. 486) que dériverait le marathe *cā*. Dans ce cas le mot ne serait pas complètement isolé : le kaçmiri possède un adjecti *kyut^u* (fém. *kitsü*) qui se construit avec le datif des noms et prend le sens de « pour » : or *kyut-* provient de skr. *kr̥tya-* comme le suffixe de gérondif *-ith* provient de *-tya* (Grierson, *ibid.*, p. 480).

A cette explication, M. Grierson semble personnellement en préférer une autre, empruntée à Beames, et d'ailleurs soutenue aussi par M. Bhandarkar (v. Joshi, p. 144). Selon ces auteurs, m. *cā* remonterait au suffixe d'adjectif skr. *-tya-* ; M. Grierson croit même pouvoir reconnaître la répartition des emplois de *-tya-* d'une part avec un indéclinable du type *ihatya tatradya* et de l'autre avec un mot fixé à un cas oblique du type *dakṣiṇātya paścātya dūretya* dans les deux emplois de m. *cā* d'une part avec le thème (*gharcā*), de l'autre avec l'oblique (*gharācā*). Il est inutile d'insister pour montrer combien cette interprétation est forcée. Mais le suffixe skr. *-tya-* peut être utilement invoqué pour expliquer le type *gharcā* : sur le modèle de *dūretya*, etc. on a pu former une série du type **gr̥hetya *aranyetya* dont m. *gharcā rāncā* serait l'aboutissant normal, non seulement au point de vue phonétique, mais au point de vue du sens également ; car cette dérivation rend bien compte de la différence qu'il y a entre *gharā cā* « de la maison, » cf. angl. *of the house*, et *gharcā* « relatif à la maison, familial », angl. *household* (cf. Navalkar, § 104 note).

§ 203. Le pronom relatif *jo* (skr. *ya-*) n'a qu'un thème, et se décline comme un adjectif à élargissement normal.

	Masc.	Fém.	Neut.
Sing. dir.	<i>jo</i>	<i>jī</i> (v. m. <i>jē</i>)	<i>jēṇi</i>
obl.	<i>jyā-</i>	<i>jī-</i> (v. m. <i>jīye-</i>)	<i>jyā-</i>
Plur. dir.	<i>jē</i>	<i>jyā</i>	<i>jīṇi</i>
obl.	<i>jyāṇ</i>	<i>jyāṇ</i>	<i>jyāṇ</i>

Son corrélatif *to*, *tī* (*te*), *teṇ*, qui sert aussi de démonstratif de l'objet éloigné, se décline de même.

Le démonstratif d'objets rapprochés est *hā*, *hī*, *heṇ*, obl. sg. *hyā* (*yā*), *hī* (*ī*), obl. plur. *hyāṇ* (*yāṇ*), etc.

Dans les démonstratifs, *j* s'insère fréquemment à la suite de l'oblique : ex. *tyājīlā* ; ce morphème est sans valeur étymologique et provient des pronoms personnels comme *maj-lā*, *tuj-lā*, « à moi, à toi. »

La principale caractéristique de ces formes est d'avoir poussé le plus loin possible la tendance, déjà constatable en prakrit (v. Pischel, § 524), à l'identification avec la flexion nominale. Sans parler du démonstratif *hā*, qui se dénonce comme récent et par son absence d'étymologie sûre et par sa forme absolument identique à celle d'un adjectif quelconque (cf. § 160), le démonstratif *to* porte la trace d'une extension du thème oblique dont le guzrati *te* seul fournit un autre exemple : le tsigane, le kaçmiri, le sindhi, les langues centrales et orientales ont conservé l'alternance du type *sa* : *sā*, *tad* : *tasya*, etc. (v. Beames, II, p. 315 ; Miklosich, XI, p. 16 ; Grierson, *Man. kaçm.*, § 32, p. 40 ; le singhalais a perdu ce pronom, v. Geiger, § 47, II, § 48).

Comme les thèmes, les désinences ont été assimilées à celles de la déclinaison nominale. Le marathe, comme le jaipuri et le marvari ont conservé dans les corrélatifs la distinction du mas-

culin et du féminin, perdue ailleurs (v. Grierson, *Ind. Ant.*, XXX, p. 554). Parmi ces désinences, il ne subsiste plus de propre aux pronoms que celle de masc. sing. en -o qui est archaïque.

Si la forme de ces pronoms a été modifiée, l'usage en est resté le même. D'une part le thème de skr. *ya-* a encore en marathe et dans toutes les langues de l'Inde sa valeur de relatif : on sait que cette conservation est unique dans tout l'indo-européen (v. Meillet, *M. S. L.*, XVIII, p. 242). D'autre part les démonstratifs ont gardé leur sens plein, et le marathe ne possède pas d'article défini ; ici encore il est d'accord avec les langues congénères. Le tsigane seul fait exception, et sur les deux points à la fois ; il a donné à un démonstratif la valeur d'article, fait que Miklosich considère comme un emprunt au grec ; d'autre part c'est le pronom interrogatif qui a remplacé l'ancien relatif : il est probable que les migrations des Tsiganes sont pour quelque chose aussi dans cette innovation (v. Miklosich, XII, p. 40, 41).

§ 204. A la différence des démonstratifs, le pronom interrogatif a encore un thème de neutre différent du thème de masculin-féminin. Les formes de masc.-fém. sont communes :

	Sing.	Plur.
Dir.	<i>koṇ</i>	<i>koṇ</i>
Obl.	<i>koṇā</i>	<i>koṇāṇ</i>

L'origine de ces formes est douteuse ; selon Beames, elles proviennent toutes du nom. masc. pkr. *ko uṇa*, skr. *kaḥ puṇaḥ* ; cf. apabh. *kavaṇa-* ; v. h. *kaun* (et le corrélatif v. h. *taun*), pj. *kaun*, guz. *koṇ* (à côté de *kao*, fém. *kaī*, n. *kaun*) sont en effet des formes propres au nominatif (v. Beames, II, p. 323 ; cf. 314, 326).

Au neutre le nominatif est *kāy* (*kāḍṛk*), l'oblique sing. *kasā* ou mieux *kaçā*, v. mar. *kāsaya* (type étymologique **kāḍṛkṣakāya* ou **kāḍṛçakāya* ou *kasya-* + la désinence d'oblique des noms à élargissement ?). L'ancien nom.-acc. skr. *kim* semble s'être conservé avec valeur de conjonction : *kīm* « que » (mais peut-être est-ce un locatif ; cf. le locatif à élargissement *kaṇ* « pourquoi ? ») ; *kīm* ne se retrouve d'une manière claire qu'en singhalais (*kimda*, cf. *kisi* = skr. *kimcit* ; Geiger, § 49, 51) ; c'est sans doute aussi bg. or. *ki*, pj. *kī*, peut-être h. *kyā*, obl. *kis* (pkr. *kissa*) ; le guzrati et le sindhi sont aberrants (v. Beames, III, p. 324).

§ 205. Le réfléchi (cf. Beames, II, p. 328 et suiv.) est *āpaṇ*, qui remonte au thème d'oblique skr. *ātman-* ; il en est de même en bengali (*āpni*) et en oriya (*āpaṇ* à côté de *āpe*) d'une part, et de l'autre dans tout le nord-ouest : s. *pānu*, kaçm. *pāna*, etc. (v. Grierson, *Piç. lang.*, p. 76, s. v. *self*). Ailleurs la forme est celle du nominatif *ātmā* : h. pj. g. *āp*, nép. *āphu*, etc. ; le thème des autres cas a servi à former l'adjectif possessif : h. *āpnā*, pj. *āpnā*, g. *āpuo*, nép. *āphnu*. La répartition a été troublée en rajasthani parce que *āp* y a souvent pris la valeur de « nous » inclusif (cf. *L. S. I.*, *Raj.*, p. 9, 23, 38, 46, 56) ; de même en singhalais *api* sert de pronom personnel de 1^{re} pers. pluriel, *tamā* de réfléchi (v. Geiger, § 37, 51). En marathe et en sindhi, la répartition se fait à l'inverse des langues centrales : c'est *āp-* qui a fourni le possessif : s. *pāham jo, jī*, etc., m. *āplā* (pkr. tardif *appulla-*).

§ 206. Le marathe possède un assez grand nombre d'adjectifs et d'adverbes tirés des thèmes de pronoms ; certains sont anciens, comme *jaisā* « tel que », (*yādṛça-*), *jai, jaiṃ* « si, quand » (*yadi*), *jaum* « jusqu'à ce que » (*yāvat*) ; la plupart remontent tout au plus au prākṛit, comme v. m. *jetī* « autant que », *itkā*, *itkā* « autant » (pkr. *etia-*, *tettia-*, v. Pischel, § 153), *etbem*, v. m. *eth* (pkr. *ettha*, issu selon Pischel, § 107, de véd. *itthā*), *edbvām* « alors » (pkr. *eddaha-*) et n'en sont pas moins obscurs ; certains adverbes ou conjonctions enfin sont des formes pronominales fixées comme *kāṇi* (loc.) « pourquoi », *jeṃ* (nom.-acc. neut., comme skr. *yat*) « que ». Il va sans dire que l'analogie a ici multiplié et normalisé les formes, et cela depuis une époque très ancienne : de là sans doute leur obscurité au point de vue étymologique.

PRONOMS PERSONNELS.

§ 207. Les pronoms de première et deuxième personnes présentent une grande variété d'aspects dans les textes prākṛits, et chez les grammairiens une variété plus grande encore (Pischel, § 416). Pourtant les formes modernes, malgré l'obscurité de certaines d'entre elles, se laissent ramener à des types facilement analysables, et voisins de la déclinaison nominale. Il est difficile de décider si la complication du prākṛit tient à un état de déséquilibre réel et prolongé dans l'usage, ou si au contraire

les formes nouvelles s'étant établies assez tôt, et paraissant dès lors peu en harmonie avec la tradition littéraire, les reconstructions savantes pouvaient se faire de façons diverses et arbitraires.

1. Cas direct et oblique.

§ 208. Les formes les plus claires sont celles du pluriel. Celles du nominatif *āhmī*, *tuhmī* remontent à pkr. *ambe*, *tumbe*, qui sont de par leur origine des formes de cas indirect (véd. *asmé yuśmé*, cf. skr. véd. et class. *asmān asmābbhiḥ* etc.) ; le thème des nominatifs a donc disparu, ici comme dans les adjectifs pronominaux, devant celui des autres cas. — Les formes de l'oblique *āhmāṇ*, *tuhmāṇ* représentent pkr. *ambāṇam*, *tumbāṇam*, dont la désinence est empruntée à la déclinaison nominale. Du reste toutes les langues s'accordent ici avec le marathe, à de légères variations près (v. Beames, II, p. 307-308, 310-311).

Au singulier, l'oblique seul est tout à fait clair. De skr. dat. véd. *māhya*, class. *mahyaṇ*, devenu en prākrit gén. *majjhaṇ*, provient le thème de première personne *majh-* *maj-*, que le marathe est seul à posséder avec le guzrati et l'hindi (en hindi et en mervati, — dialecte du Rajputana contigu à l'hindi — la voyelle est devenue *u* sous l'influence de *tujh-*). De même skr. *tubhyam* adapté à la forme de la première personne, devient pkr. *tujjhaṇ*, d'où provient la forme marathe, guzrati et hindi *tujh tuj*. On trouve encore des formes d'oblique *mā-* *tu-* (p. ex. *mā teṇ*, *Jñāneṣv*. XII, 233 = mod. *malā* « à moi ») dont la première au moins est plus difficile à expliquer ; on ne saurait admettre avec Pischel que pkr. *maha* remonte à *māhya* ou *māhyam* tout comme pkr. *majjha* (v. § 418) ; peut-être *maha* provient-il d'une contamination du thème des cas indirects *ma-* avec le nominatif *aham*.

Au nominatif, le pronom de la 2^e personne, *tum*, remonte à pkr. *tumaṇ* ; la forme prākrite est d'ailleurs fort obscure, et semble ne pouvoir s'expliquer que comme une transcription de la forme moderne, qui serait alors véd. *t(u)vām* dont la nasalité aurait gagné la première voyelle : on sait en effet que *m* pénultième devant voyelle nasale a perdu son articulation propre dans des désinences comme *-āmi* (v. § 67) ; à plus forte raison ne devait-il représenter aucune articulation définie entre une voyelle labiale et une voyelle nasalisée. La nasalisation manque dans ce pronom

en tsigane et dans un groupe comprenant l'hindi, le népalais et les langues situées à l'est de celles-ci.

La forme de 1^{re} personne, *mī* est beaucoup plus obscure. Elle a un doublet récent *mīṃ* qui sert à la fois de sujet et d'instrumental ; la nasalisation y est peut-être analogique de *tūṃ* ; peut-être provient-elle aussi de la forme d'instrumental. A m. *mī* correspond sans doute la forme *mmi*, *mī* attestée seulement chez Hemacandra ; mais c'est là une forme, qui étant donné son apparition tardive en prākṛit, demande elle-même à être spécialement expliquée. Pour Pischel c'est la 1^{re} pers. sing. du verbe « être », *asmi* (§ 417). Il est plus vraisemblable qu'il faut voir ici encore une forme pronominale. Nous avons vu que skr. *asme*, *mama* avaient pu prendre la valeur du cas sujet : ceci nous autorise sans doute à voir dans *mī* (dialectalement *me*, v. L. S. I., *Marathi*, p. 211) soit skr. pkr. *me* soit pkr. *mai* (attesté seulement en çauraseni) provenant de skr. *mayi*. Le témoignage des autres langues n'est ici d'aucun secours : un groupe important composé des principales langues occidentales (kaçmiri, sindhi, guzrati, concani de Goa, marvari, braj) a conservé des représentants de *aham* jusqu'à aujourd'hui ; en penjabi, rajasthani, hindi, l'instrumental *maiṃ* a pris la place du nominatif ; le tsigane *me*, le népalais *ma* sont obscurs, le singhalais aberrant.

Dans le groupe oriental, bg. *mui tui*, or. *mu tu* semblent bien remonter à des locatifs du type *mayi*, *tvayi* (véd. *tve*), et donner les singuliers correspondant à skr. *asme*, *yusme*, et dont mar. *mī* pourrait être un représentant isolé.

2. Instrumental.

§ 209. Ce cas comporte des formes encore vivantes aujourd'hui, et la postposition *neṃ* : *nīṃ* ne s'applique pas aux pronoms personnels.

Ici encore le pluriel est seul clair : de pkr. *amhehiṃ*, *tumhehiṃ* où l'ancien oblique issu de véd. *asmé yusmé* a servi de thème et s'est coagulé avec la désinence traditionnelle, proviennent régulièrement mar. *ahmīṃ tumhīṃ*.

Au singulier, les formes anciennes et toujours vivantes sont *miyāṃ*, *myāṃ* ; *tāṃ*, *tuvaṃ*, *tvāṃ*. Skr. *mayā*, *tvayā* ont fourni les formes de cas oblique en singhalais (v. Geiger, § 47, I, 1) ; mais *mae tae*, qui représentent en prākṛit classique skr. *mayā*

tvayā, ne sauraient être à l'origine des formes marathes. Il faut supposer que les pronoms sanskrits ont été élargis très anciennement avec la désinence d'instrumental des noms : **mayāṇa* ou **māyāṇam*, **tvayāṇa* ou **tvayāṇam* (v. § 66) sont les prototypes probables de m. *myāṇ*, *tāṇ* ou *tvāṇ* en moyen-indien.

3. Adjectif possessif.

§ 210. Au pluriel des pronoms, la relation de génitif est marquée comme dans les noms par *cā*, qui s'ajoute, non à l'oblique, mais au thème de l'oblique : *ām- tum-*, c'est-à-dire pkr. *amha- tumha-*. Les adjectifs *āmā* ('*āmuā*'), *tumā* sont attestés depuis les plus anciens textes jusqu'à nos jours.

Au singulier le marathe a formé un adjectif sur l'oblique ; *mājhā tujhā*, sont donc faits comme l'étaient skr. *māmaka-*, *tāvaka-*. Cette création isole le marathe de toutes les langues parentes : le singhalais n'a pas de possessif ; le sindhi forme le sien comme celui des noms au singulier aussi bien qu'au pluriel ; le groupe du nord-ouest semble faire de même dans les cas où il présente un adjectif (v. Grierson, *Piç. lang.*, p. 45, 47 ; *Manual of the Kāshm. lang.*, § 30) ; partout ailleurs il existe au singulier comme au pluriel un adjectif du type apabhraṃṣa *mahāra tūhara*, *amhāra tumhāra* (Pischel, § 434 ; aux exemples donnés par Beames, II, p. 312, ajouter les formes du Rajputana données, *L. S. I., Rajas-thani*, p. 8, et tsigane d'Arménie *merav terav*, tsig. d'Europe *minro tinro*, plur. *amaro, tumaro*).

APPENDICE : LES NOMS DE NOMBRE.

§ 211. La série des noms de nombre met particulièrement en évidence l'origine disparate des éléments du vocabulaire marathe; elle permet en outre d'observer comment un bon nombre de ses éléments étaient déjà juxtaposés dans le vocabulaire du prākrit commun. On remarquera en effet que la plupart des noms de nombre ont subi une évolution semblable dans les divers dialectes; là où le mot marathe semble remonter directement au sanskrit, la forme régulière est aussi donnée par le prākrit et par presque toutes les autres langues indo-aryennes modernes; là au contraire où la forme du marathe est irrégulière, le trouble explicable d'ailleurs par le caractère de mots accessoires des noms de nombre est attesté dès le moyen-indien et se vérifie dans les autres langues parentes. Cette concordance d'aspect est si fréquente qu'on en vient à se demander si le rapprochement direct entre une forme marathe et une forme sanskrite n'est pas un leurre, et si le marathe n'a pas pris toute sa numération à un prākrit indéterminé où voisinaient déjà les formes correctes et incorrectes. Ce qui rend la vérification de cette hypothèse difficile, c'est que la numération n'est pour ainsi dire pas attestée en moyen-indien depuis le pali jusqu'aux textes les plus récents du jainisme (v. les exemples chez Pischel, § 435 et suiv.; Beames a étudié les formes modernes, II, p. 130 et suiv.).

§ 212. Les noms de « un » à « quatre » inclus sont des adjectifs; ceux de « cinq » et au-dessus sont construits soit comme des adjectifs indéclinables, soit comme des substantifs masc.-neut. dont l'oblique est en *-ā*; v. Navalkar, § 128. Sauf la transformation possible d'anciens indéclinables en substantifs, cette distinction reproduit fidèlement une différence d'origine indo-européenne (v. Meillet, *Introd.*, p. 399 et suiv.).

§ 213. *Ek* « un » est un tatsama conservé en prākrit (skr. *eka-*, pkr. *ekka-*) et dans toutes les langues indo-aryennes. Ce tatsama

a subi une légère altération due à la brièveté de la voyelle initiale (v. § 174) dans *akrā* « onze » ; mais dans ce mot comme dans *ekunīs* « dix-neuf » la consonne sourde est maintenue ; cependant ce sont peut-être là des formes reconstituées à date récente ; car sauf en singhalais (*ekolasa*, *ekunvisi*) et en kaçmiri (*kab*, *kunanwah* ; les formes des autres dialectes himalayens manquent dans le tableau donné par M. Grierson, *Piç. lang.*, p. 37), *k* ancien a dans ces mots partout évolué jusqu'au *g*, stade où il s'est fixé (p. ex. h. *igārah*, *agunīs*).

§ 214. *Don* « deux » est une forme propre au marathe, tandis que pkr. plur. neut. *donṇi*, d'où elle dérive, est commun à la māhārāṣṭrī et à la çaurasenī. Mais le mot dont *don* a subi l'analogie, à savoir pkr. *tiṇṇi*, m. *tīn* a subsisté dans tout l'indou-aryen.

Les prākritis occidentaux emploient également pour « deux » (à tous les genres, comme les formes dont il sera question plus bas) la forme *do* dérivée de skr. *dvau*. Conservée telle quelle en hindi et en penjabi, elle subsiste en outre en marathe d'une part dans l'oblique *dohiṃ* ou *dohom* (obtenu par assimilation des voyelles, comme *cohom*, sur le modèle de *tihim*), d'autre part dans l'adjectif composé m. *doghe*, f. *doghi*, n. *doghem* « les deux (ensemble) », dont le second élément est d'ailleurs obscur.

Les prākritis orientaux ont généralisé *duve*, auquel se rattache apabh. *duvi* ; cette forme est représentée aujourd'hui d'une part dans le groupe oriental (maith. or. b. *dui*, awadhi *dvi dui*) et au nord-ouest (tsig. *dui*, *lui* ; dans l'Himalaya *u* s'est palatalisé par suite du contact de *i*, et à son tour la consonne initiale s'est altérée de diverses façons, v. Grierson, *Piç. lang.*, p. 30-39).

Skr. *dve* subsiste aussi dans la forme singhalaise *de*, et dans la forme prākrite encore vivante en guzrati *be*. Quant à s. *bā*, remonte-t-il à véd. masc. *d(u)vā*, ou provient-il des formes composées du type m. *bārā* « douze », *bāvīs* « vingt-deux » ? On n'en saurait rien dire.

L'initiale labiale, normale en guzrati et en sindhi, se retrouve en marathe à côté de la dentale attestée par le singhalais et sans doute phonétique en marathe (v. § 130).

C'est ainsi qu'on a d'une part *diḍh* « un-et-demi » (*dvi* + *ardha-*), *dujā* « second, autre » (*dvitīya-*), *duṇā* « double » (*dviguṇa-*), d'autre part *be* « deux » dans les formules de multiplication et

dans les composés (*dve* et *dvaya-* s'y sont sans doute confondus), *bij* « deuxième jour de la lune » (*dvitīyā*), *barā* « douze », *bāvīs* « vingt-deux ».

§ 215. *tīn* « trois ». Sauf dans le nord-ouest himalayen (v. Grierson, *ibid.*), toutes les formes modernes remontent à pkr. *tīṇi* (*tīṇaṃ* pour le singhalais selon Geiger, § 45). Quel est le rapport de pkr. *tīṇi* à skr. *trīṇi*? Pischel ne donne sur ce point qu'une explication manifestement insuffisante (v. § 438). Peut-être *tīṇi* est-il simplement la graphie d'un quasi-tatsama, restitué à une époque où *ṇ* intervocalique pénultième tendait à disparaître, où par conséquent pkr. **tīṇi* (**tīṇiṇ* ? v. § 66) devenait **tīm*, c'est-à-dire que le nom de nombre « trois » ne comprenait plus de consonne que l'initiale : c'est sans doute pour éviter ce manque de consistance que *ṇṇ* a été maintenu dans *tīṇi* et ajouté dans *doṇṇi*.

L'oblique est *tihim* qui a servi de modèle à *dohom* et *cohom* ; cette forme est sans doute une adaptation de pkr. instr. *tihim* (skr. masc. neut. *tribhiḥ*) qui a pris la valeur de génitif à cause de la nasalisation qui la rapprochait du génitif pluriel devenu oblique dans les noms.

À côté du thème *ti-*, skr. *tri-*, on rencontre en marathe *ti-* issu de *ṭṭi-* dans *tij* « 3^e jour de la lune » (*ṭṭīyā*), et *te-* issu de *traya-* dans *terā* « treize » (pkr. *teraha*), *tevīs* « 23 », *telīs* ou *tehlīs* « 33 » ; mais le groupe *tr-* est restitué à partir de *trecālīs* « 43 » *trepānn* « 53 » etc.

§ 216. *cār* « quatre » est irrégulier de deux façons. En premier lieu, la prononciation palatale de *c* devant *a* est contraire à la phonétique marathe ; or on prononce souvent et même on écrit *cyār*, et dans les composés *cyauvīs* « 24 », *cyopānn* « 54 » (*catur-*). Donc même si le mot est ancien en marathe, il a subi des influences phonétiques étrangères.

En second lieu, le mot *cār* remonte à *cāri* qui est conservé aujourd'hui encore en sindhi et dans le groupe oriental après avoir été noté en apabhraṃṣa ; mais *cāri* ne répond à aucune forme du sanskrit. C'est évidemment une abréviation de *cattāri* (*catvāri*). On trouve bien en prākṛit un certain nombre de mots où un *tt* géminé issu d'un ancien groupe semble s'être simplifié et être devenu *y* comme un ancien *t* intervocalique ; ainsi *āyā* (et *ādā*) pour skr. *ātmā* se rencontre dans certains des plus anciens textes

jainas tandis que d'autres ont *appā* comme la *māhārāṣṭrī* (v. Pischel, § 401) ; on trouve dans les mêmes ouvrages *goya* (*gotra-*), *pāya* (*pātra-*) ; une forme de ce genre, *rāī* (*rātrī*), apparaît en outre dans la *māhārāṣṭrī* dès l'anthologie de Hāla, et le correspondant *rādī* est également attesté en çaurasenī (v. Pischel, § 87 ; *dhāī* que Pischel tire de skr. *dhātrī* est en réalité un emprunt persan). Il semble donc qu'il y ait eu quelque part dans l'Hindoustan un dialecte où *tt* géminé a rejoint *t* intervocalique très tôt et a passé comme lui à *d*, puis *y*. Le nom de nombre *cār*, qui est pan-indien, provient-il de ce dialecte ? On peut aussi expliquer l'irrégularité de cette forme par une des altérations analogiques si fréquentes dans les noms de nombre.

Dans cette hypothèse — d'ailleurs combinable avec celle d'un emprunt —, *cattāri* se serait abrégé sous l'influence de *cauro* et des autres formes du thème skr. *catu-*, pkr. *cau-*, m. *cau-*, co (*caughe* « les quatre », *cauth* « 4^e jour lunaire », *cauthā* « quatrième », *caudā* « quatorze », *cavvis* « vingt-quatre » etc.; *cohom* oblique de *cār*) ; le *t* intervocalique issu de *t* géminé dans *cattāri* aurait disparu comme celui de *catur-*, parce qu'il fallait rendre tous les premiers noms de nombre également dissyllabiques en *prākṛit*, c'est-à-dire monosyllabiques dans les langues modernes. Peut-être cette évolution a-t-elle été aidée par l'existence d'une forme *cauri* attestée dans le dialecte des manuscrits Dutreuil de Rhins, et confirmée par les formes actuelles du nord-ouest himalayen (kaçm. *čōr*, g. *čūr* etc.). Le caractère relativement artificiel de la chute de *t* dans *cār* est rendu probable par la coexistence de *cālīs* et *tālīs* (en composition) pour « quarante ».

§ 217. *pāñc* « cinq » dérive régulièrement de skr. *pañca*. C'est du reste la forme universelle dans l'Inde, sauf les altérations phonétiques normales mentionnées au § 82. — Dans le nom de nombre « quinze » *pandhrā* pour **panrāh*, *pañc-* a subi une altération anormale, qu'on retrouve dans *pañnās* « cinquante ». Selon une explication de E. Kuhn citée par Pischel au § 274 de sa grammaire, ces formes proviennent de la dissimilation de la palatale appuyée de *pañca* par la sifflante palatale intervocalique dans *pañcadaça* et *pañcācat*. Cette dissimilation, conforme à la loi XVII de M. Grammont, suppose un stade où la voyelle *a* de la première syllabe de *pañca-* était déjà devenue nasale et longue, mais où *ç* n'était pas encore identifié à *s*.

§ 218. *sahā* « six » ne répond pas exactement à skr. *ṣaṭ*, pkr. *cha*. Cette forme, propre au marathe, semble résulter du même besoin de donner de la consistance à la fin du mot dont *don* et *tin* ont déjà témoigné. Ici il n'y avait pas d'occlusive disponible; il a fallu réserver une part de l'aspiration contenue dans l'initiale et prolonger l'émission vocalique; l'existence de *dahā* « dix », pkr. *daha*, a d'ailleurs pu favoriser cette altération. On la retrouve dans s. *chāh* (cf. apabhr. *chaba*, que Pischel essaye d'expliquer par l'adaptation à skr. *ṣaṭ* du morphème *-a-* de la déclinaison nominale, v. § 441) qui coexiste en sindhi avec *cha*, forme normale en hindi et guzrati. Mar. *sahā* en composition redevient *sā* -(*sāsaṣṭ* « 66 » etc.).

Ailleurs pkr. *cha* semble avoir été élargi d'autre façon, soit avec *i* (h. pj. *che*, b. *chay*, sgh. *saya* à côté de *sa*, kçm. *çih*, et même peut-être m. *çe-* dans *çetālīs* « 46 », *çebattar* « 76 »), soit avec *u* (maith. *chau*, tsig. *çov*). Toutes ces formes, également obscures, procèdent d'un même principe.

Dans m. *sahā*, *s* initial peut représenter également bien skr. *s* et pkr. *ch*. Dans *sak* (*ṣaṭka-*), *solā* (*ṣoḍaça*), *saṭh* (*ṣaṣṭhi-*) le même doute peut subsister. Mais les emprunts du marathe à d'autres langues sont rendus évidents par le fait qu'à côté de *sarvīs* « 26 », *sāsaṣṭ* « 66 » d'une part, et de *çetālīs* « 46 », *çebattar* et *çābattar* « 76 », *çāmyaçi* « 86 », *çañnav* « 96 » de l'autre, on trouve *ch* dans *chattīs* « 36 » et *chappann* « 56 » dont les consonnes géminées attestent par ailleurs le caractère étranger.

§ 219. *sāt* « sept », *āṭh* « huit » (sur *aḍ-* dans les composés, v. § 170), *nav* et *nau* « neuf » dérivent, ou semblent dériver directement de skr. *sapta*, *aṣṭau*, *nava*. Il en est de même dans les autres langues indo-aryennes.

§ 220. *Dahā* « dix », en regard de pkr. *daha*, présente un allongement irrégulier de la voyelle finale, qui s'explique par la tendance décrite à propos de *don*, *tin* et *sahā*, et qui a pu être favorisé par le fait que de deux *a* entourant l'aspiration, le second est généralement long (v. § 52).

Mais l'aspiration elle-même de m. *dahā* est tout à fait déconcertante; on sait que la sifflante se conserve normalement en marathe, et avant le marathe (v. § 160), en prākrit; or *daha* est attesté très anciennement en prākrit. Selon Vararuci *dasa* subsiste dans la numération, et devient *dāha-* dans

les noms propres, dont les textes littéraires doivent respecter la forme courante, tandis que le mot isolé subit l'influence de skr. *daça*. La forme *daha* ne tarde pas à s'imposer même dans la numération : les textes l'admettent et Hemacandra doit l'autoriser, du moins en mähārāṣṭrī, car les prakrits orientaux conservent la sifflante (v. Pischel, § 262).

Dans l'indo-aryen moderne les formes se répartissent comme en prakrit : avec le tsigane et la plupart des parlers de l'ouest himalayen, les dialectes de l'Hindoustan central et oriental conservent la sifflante exclusivement ; en singhalais, en penjabi les deux types coexistent ; en marathe aussi, mais *das* est rare et ne se présente guère que dans certains mots appartenant à la langue religieuse et où c'est un vrai tatsama (*dasvandan*, *dasnbhāṇem*, *dasrā*). L'aspirée n'existe seule qu'en kaçmiri, en sindhi et dans certains dialectes guzrati : là elle est phonétique ; on sait qu'en sindhi le passage de *s* à *h* est normal, et les dialectes du guzrati qui ont *dah* pour « dix » ont aussi *hāt* pour « sept ».

Il semble donc que *dahā* remonte à une forme occidentale ou centrale ; mais cette forme a été empruntée très anciennement, puisqu'elle s'est déjà imposée à la littérature du prakrit classique.

§ 221. On a vu les formes que prennent les noms d'unités de « onze » à « dix-huit ». Le nom « dix » y a été altéré partout où *d* était primitivement intervocalique. Seuls sont traités phonétiquement en marathe et dans les autres langues *caudā* « quatorze » (*caturdaça*) et *soḷā* « seize » (*ṣoḍaça*) : dans le premier *d* était géminé, dans le second il était remplacé dès l'origine par une cérébrale.

L'accord est aussi constant entre le marathe et le reste de l'indo-aryen (sauf l'extrême nord-ouest : dans kaçm. *kah* « onze » *bah* « douze » etc. *d* intervocalique est régulièrement tombé) dans l'irrégularité phonétique présentée par les noms *akrā* « 11 », *bārā* « 12 », *terā* « 13 », *pandhrā* « 15 », *satrā* « 17 », *aṭhrā* « 18 ». Dans tous ces mots, *d* intervocalique est remplacé par *r*. Le fait est attesté déjà dans les plus anciens textes jainas et chez Vāruci (v. Pischel, § 443). On s'explique que le besoin se soit fait sentir très tôt de protéger l'initiale du nom « dix » dans ces mots ; mais le passage de *d* à *r* est anormal (cf. § 143). Selon Pischel *r* provient ici de *ḍ*, attesté en effet dans les inscriptions orientales d'Açoka (v. Michelson, *I. F.*, XXIII, p. 247, n. 3) ;

dans ce cas on songerait immédiatement à l'analogie de *ṣoḍaḥa* : mais *ḍ* aboutit normalement à *ḷ*, c'est pourquoi l'on a m. *soḷā* ; l'explication vaut sans doute pour le singhalais qui a en effet généralisé *ḷ* (*koḷaha*, *doḷasa* comme *soḷosa*), mais non pour les formes à *r* du moyen-indien et des autres langues modernes. Il faut probablement admettre ici une dissimilation très ancienne de *d* intervocalique par *d* initial de *dvādaḥa*, voire *t* initial de *trayodaḥa* (loi XIV de M. Grammont) et *t* appuyé de *saptadaḥa* (loi VIII de M. Grammont) ; ces noms auraient servi de modèle aux autres (explication suggérée par M. Meillet).

§ 222. *Ekunīs* « 19 » est constitué suivant la formule du prākṛit, qui laisse intactes les voyelles initiales des seconds termes des composés ; même les langues où *ek-* a généralement passé à *eg-* ou *g-* ont conservé le *u* de skr. *ūna-* changé en *o* dans *ekonaviṃṣati-*. Le prototype du marathe est donc **ek-ūṇa-vīs*, où *ū* médian s'est naturellement abrégé, et où *v* intervocalique a disparu, n'étant point protégé par le sentiment de la série comme dans les noms de nombre supérieurs à « vingt », tels que *bāvīs* « 22 », *tevīs* « 23 », *cauvīs* « 24 », etc.

Les dizaines.

§ 223. Les noms des dizaines présentent des formes encore plus obscures que les noms des unités.

vīs « vingt », *tīs* « trente ». Il n'y a plus trace nulle part en prākṛit de la nasale de skr. *viṃṣati-* ; *triṃṣat* d'ailleurs tout à fait anormale et obscure au point de vue indo-européen (v. Brugmann, *Grundriss* ², II, 2, p. 31). En prākṛit *visai* et même *visai*, forme de substantif répondant normalement à skr. *viṃṣati-*, ont été notés ; mais les formes les plus usuelles sont *visaṇi* (neut.) et *visā* (fém.) qui sont l'un et l'autre des adaptations de skr. *viṃṣat* formé sur le type de *triṃṣat*. En marathe *vīs* et *tīs* sont comme tous les noms de nombre au-dessus de « quatre » déclinés sur le type masc.-neut. *dev* ou *ghar*. Les autres langues possèdent les mêmes mots, avec les variantes phonétiques normales ; p. ex. guz. *vīs*, h. *bīs*, s. pj. *vīh*, kēm. *vuh* ; g. h. b. *tīs*, pj. *tīh*, s. *ṭīh*, kēm. *trah*.

Cālīs « quarante », en regard de *catvāriṃṣat*, apparaît comme un māghadisme : en pali, *cattārisaṇi* et *cattālisaṇi* coexistent ; mais le prākṛit ne connaît que les formes à *l*. La première partie du

mot a subi le même sort que *cār* pour *cattāri* ; mais ici le *t* a été conservé facultativement en composition : ainsi l'on dit *ekcālīs*, *ekēcālīs* et *ektālīs*, *eketālīs* « 41 », *cavvecālīs* et *cavvetālīs* « 44 » etc. La forme à *t* ne semble pas usuelle en marathe (Molesworth la donne régulièrement, mais Beames en nie l'existence), mais elle est courante dans les autres langues occidentales et centrales (v. Beames, I, 215).

Pannās « cinquante », skr. *pañcāṣat* est une forme très ancienne, si l'explication présentée au § 217 est juste. Mais elle n'est plus représentée à l'état isolé qu'en marathe et en singhalais (*pañas*). Partout ailleurs le nom de « cinq » a été réintroduit dans celui de « cinquante ».

D'ailleurs que la forme *pannās* ne soit pas indigène en marathe, cela ressort de la gémiation de la nasale.

En composition avec les unités, pkr. *pañnāsaṃ* a été écourté à son tour : de là *ekkā-vañṇaṃ*, *bā-vañṇaṃ* etc., en marathe *ekāvann* *bāvann* etc., formes qui se retrouvent dans toute l'Inde centrale et orientale.

sāṭh « soixante » dérive normalement de skr. *ṣaṣṭi-*, pkr. *saṭṭhi-*. Ici encore les formes des autres langues s'accordent avec le marathe et semblent répondre au même prototype sanskrit : kçm. *ṣaiṭh*, pj. *saṭṭh*, s. *saṭhi*, h. g. *sāṭh* etc.

sattar « soixante-dix » répond à skr. *saptati-*. Ici *r* intervocalique, attesté en moyen-indien et conservé partout sauf en kaçmiri et en singhalais, doit remonter très haut ; il s'explique sans doute par une dissimilation de *t* intervocalique par *t* appuyé (loi VIII de M. Grammont) comme *satrā* « dix-sept » (*saptadaṣa*), v. § 221. — Dans les composés *s* se change en *h* : *ekāhattar* « 71 » etc. ; on a vu au § 160 que cette altération est étrangère au marathe : cette série de noms est donc probablement tout entière empruntée à un dialecte occidental ou central.

Enṇiṃ, *aiṇiṃ* « quatre-vingts » coïncide avec g. *eñṇi*, *beñṇi*, mais non avec h. pj. *assi* etc. qui représentent normalement skr. *aṣṭi-*, pkr. *aṣiṃ* *aṣi* ; sur cette infection vocalique, rare en marathe, v. § 166.

Navvad « quatre-vingt-dix » a comme les langues de l'Hindoustan une gémidée, cf. pj. *navve*, bg. *nabbai* ; mais la fin du mot est particulière au marathe ; celle de skr. *navati-* se retrouve correctement dans pj. h. *navve*, s. *nave*, bg. *nabbai*, o. *nabe* et même

kçm. *namāth* ; le marathe semble avoir fixé ce mot en cours d'évolution, et représenter un moyen-indien **nāvadi* ; il l'a de plus écourté en -*ṇav* dans les composés *ekyāṇṇav*, *byāṇṇav* etc. ; le guzrati a fait subir au même mot des transformations encore plus obscures (*nevum*). Aucune de ces formes ne correspond à pkr. *naviṇ* *navī* lui-même irrégulier. Ce mot est donc totalement déconcertant.

Cent et au-dessus.

§ 224. *Çambhar* « cent » est obscur ; on y reconnaît skr. *çatam* auquel semble s'être joint un mot signifiant « charge, poids » ou « contenance » (*bhar-* ou *bhār-*). Le mot *çambhar* s'emploie absolument. Il a pour équivalent le substantif neutre indéclinable *çem*, toujours précédé de *ek*, et qui sert à former les noms de nombre au-dessus de cent : *ek çem* « cent », *ek çem ek* « cent un », *don çem* « deux cents » etc. ; *çem* répond phonétiquement à skr. *çatam*, comme d'ailleurs toutes les formes correspondantes de l'indo-aryen (sauf dans quelques parlers himalayens où « cent » se dit « cinq-vingts », v. Grierson, *Piç. lang.*, p. 37 et 39). La fin du nom de caste marathe *savāçā* donne une autre forme du même mot, déclinée sur le modèle des adjectifs masculins : il s'agit d'une caste des « cent vingt-cinq », skr. *sāpāda-çataka-*.

Hajār « 1000 » est emprunté au persan en marathe comme presque partout dans l'Inde ; skr. *sahasram* ne semble conservé que dans kçm. *sās* et dans sgh. *dahasa* (si du moins il s'agit ici de *sahasram* ayant emprunté l'initiale de *daha* « dix », comme le veut Geiger, § 45, 7 ; on pourrait peut-être aussi voir simplement dans ce mot un composé de *daha* et *siya*, soit « dix centaines »).

Lākḥ « 100.000 » répond à skr. *lakṣa-* comme toutes les formes correspondantes du même nombre en indo-aryen ; *koṭ* « 10 millions » est un tatsama, skr. *koṭi-* ; la forme h. *karoḍ* qui est générale dans l'Inde (cf. anglo-indien *crore*) est inexplicable.

Fractions de l'unité.

§ 225. Les formes désignant les fractions d'unités : *adhā*, *adh-*, *aḍ-* (*diḍ* « un et demi » ; *aḍic* « deux et demi » ; *sāḍe-* « et demi », à partir de trois), skr. *ardha-* ; *pāv* « un quart », skr. *pāda-*, et ses composés *pāṇ* « trois quarts », proprement « moins un

quart », skr. *pāḍona-* (*pāuṇedon* « 1 3/4 », *pāuṇetīn* « 2 3/4 » etc.), *savā* ou *savvā* « un et quart » skr. *sāpāda-* (cf. *savvādon* « 2 1/4 etc. ») ont déjà été expliquées.

Ordinaux.

§ 226. A partir de « cinquième », les adjectifs ordinaux sont tous formés avec le suffixe *-vā* (*-āvā* à partir de « dix-neuvième »): *pāṃcivā* « cinquième », *sātvā* « septième », *dahāvā* « dixième », *ṣambharāvā* « centième », etc.; ce suffixe correspond à skr. *-ma-* étendu analogiquement à tous ces nombres dès une date ancienne, sauf dans le cas de *sahāvā* « sixième » (skr. *ṣaṣṭha-*, pkr. *chaṭṭha-*), où l'analogie date du marathe : l'hindi (*chaṭṭhā*) et le guzrati (*chaṭo*) conservent encore la forme traditionnelle qui a disparu partout ailleurs comme en marathe (v. Beames, II, p. 143).

Pahilā « premier » résulte de l'adaptation à skr. *prathama-* du suffixe pkr. *-illa-*; partout où le tatsama n'est pas employé on trouve dans l'Inde propre des formes du même mot (en singhalais et au nord-ouest les systèmes sont différents ; v. Geiger, § 44, 3 ; Grierson, *Man. kaṣm.*, § 28). L'extension en semble cependant récente ; il manque au prākṛit (la forme usuelle est *paḍha-ma-*) ; et il est à noter que la forme marathe est identiquement celle de l'hindi et du penjabi, qui se propage d'autre part dans les langues du groupe oriental (v. Beames, II, p. 142).

Dusrā « second », *tisrā* « troisième » sont également communs au marathe et aux langues centrales ; le marathe possède en outre *dujā* « autre », *bij* et *tij* f. « second » et « troisième jour de la lune » qui remontent correctement à skr. *dvitīya-*, *tṛtīya-* et se retrouvent en penjabi, sindhi, guzrati. Les mots *dusrā* et *tisrā* sont inexpliqués.

Cauthā « quatrième » sort normalement de skr. *caturtha-* comme d'ailleurs dans toutes les langues de l'Inde proprement dite ; v. Beames, I, 144.

CONJUGAISON

§ 227. Le système verbal du marathe repose sur une simplification analogue à celle qui est à la base de la déclinaison. Mais cette simplification semble avoir commencé plus tôt dans les verbes que dans les noms. En effet, si la disparition du duel n'est un fait acquis qu'au début de l'époque prākrite, si l'absorption de la conjugaison moyenne dans la conjugaison active est même plus récente encore, puisque le moyen est partiellement conservé dans les inscriptions d'Açoka et en pali (pour le prākrit, cf. Pischel, § 452, 457), il est possible de suivre dans la littérature sanskrite elle-même, et cela dès sa période ancienne, l'appauvrissement progressif de la vieille flexion. Dans l'intervalle qui sépare la rédaction du R̥gveda de celle des Brāhmaṇas, les modes autres que l'indicatif ont subi des pertes sensibles : le subjonctif n'existe plus qu'au présent et à l'aoriste, et là même son emploi est devenu moins fréquent ; l'optatif et l'impératif sont également limités au présent (J. Bloch, *La phrase nominale en sanskrit*, M. S. L., XIV, p. 31). Dans le Mahābhārata tout le verbe tend à se réduire à l'indicatif et à l'impératif ; du subjonctif et de l'injonctif il ne reste plus que des épaves, et l'optatif est en décadence (*ibid.*, p. 37-39) ; à l'indicatif même, les temps du passé perdent la plupart de leurs formes et leurs sens caractéristiques (*ibid.*, p. 46) ; sur le conditionnel, à peu près inexistant, v. Whitney, § 941 ; par contre le futur, qui est d'extension récente, continue de se développer, et le présent, conservé intact dans sa forme, voit son emploi s'élargir (*ibid.*, p. 64).

Les résultats de cette évolution se constatent en prākrit, où les seules formes usuelles sont celles de l'indicatif présent et futur et celles de l'impératif. Seuls, ou presque seuls, les dialectes jainas ont conservé d'autres formes anciennes : exceptionnellement l'imparfait (Pischel, § 515) et le parfait (*ibid.*, § 518 ; cf. Bloch, *l. l.*, p. 73 et note 2), normalement l'aoriste et l'optatif

(Pischel, §§ 516-517, 459). Il est remarquable que l'optatif et surtout l'aoriste soient aussi très fréquents en pali ; cette coïncidence témoigne du caractère archaïque ou archaïsant des dialectes jainas, notamment de l'*ardhamāgadhī* (cf. Pischel, § 18).

Le sanskrit de basse époque confirme les données fournies par la littérature prākrite : dans la *Vetalapañcaviṃṣatikā* les seules formes verbales vivaces sont celles d'indicatif présent (à sens variés, v. Bloch, *l. l.*, p. 67 et suiv.) et futur et d'impératif présent ; c'est la phrase nominale qui supplée aux lacunes résultant de la réduction des formes conjugables (*ibid.*, p. 94).

Thèmes.

§ 228. Dans la phrase nominale peuvent s'introduire divers participes, c'est-à-dire des mots déclinables, mais rattachés par leurs thèmes à la conjugaison. Or, parmi ces participes, l'adjectif en *-ta-* seul (avec ses dérivés en *-tavant-* et *-tavya-*) conserve un thème verbal autre que celui du présent, auquel se rattachent toutes les formes conjugables. Le système verbal médiéval repose donc sur deux thèmes : 1° celui du présent, sur lequel sont formés d'une part l'indicatif présent et futur, l'impératif et d'autre part le participe présent et l'infinitif ; 2° celui du passé, conservé dans le participe en *-ta-*. Ainsi le verbe sanskrit a évolué parallèlement à celui des autres langues indo-européennes, qui se sont constitué au cours du temps des conjugaisons à deux thèmes (voir Meillet, *Introduction*, p. 418 ; cf. *M. S. L.*, XIII, p. 350 et suiv.) ; dans le détail, son histoire rappelle plus particulièrement celle de la plupart des dialectes iraniens, où le verbe s'est aussi reconstitué autour de l'ancien présent et du verbal en *-tā-* (sur le persan, v. Salemann, *Grundr. der iran. phil.*, I, 1, p. 295, Horn, *ibid.*, I, 2, p. 148 ; sur l'afghan et le beloutchi, Geiger, *ibid.*, I, 2, p. 218 et 242 ; sur le kurde, Socin, *ibid.*, I, 2, p. 280-281, sur les dialectes du Pamir, de la Caspienne, du centre, Geiger, *ibid.*, p. 321, 362, 394 ; cf. p. 416).

Mais les deux thèmes n'ont pas tardé dans l'Inde à réagir l'un sur l'autre, et la plupart des langues modernes ne conservent plus l'opposition ancienne que dans un nombre restreint de cas (v. Beames, III, p. 136 à 147). C'est en sindhi que les participes anciens ont conservé le plus d'indépendance à l'égard du thème du présent ; en penjabi, en hindi, la liste de ces parti-

cipes est devenue très courte. Le marathe est avec les langues de l'Est celle où le nivellement est le plus complet.

§ 229. Deux verbes seulement y ont conservé trace de la vieille alternance des thèmes fort et faible : inf. *marṇeṃ* (*māraṇaṃ*), *karnṇeṃ* (*karaṇaṃ*) : pcp. *me-lā* (*mṛtā-*), *ke-lā* (*kṛtā-*). Ce sont là deux verbes très usuels, dont le radical se termine en *r* et qui forment groupe ; en oriya les seuls participes forts sont également *malā*, *kalā*.

Ailleurs l'opposition des deux thèmes s'est maintenue quand il s'est produit des faits de supplétisme :

infin. <i>jāṇeṃ</i> (<i>yāti</i>) « aller » :	pcp. <i>ge-lā</i> (<i>gata-</i>)
<i>yeṇeṃ</i> (<i>eti</i>) « venir »	<i>ā-lā</i> (<i>āgata-</i>)
<i>hoṇeṃ</i> (<i>bhavati</i>) « être »	<i>jā-lā</i> , <i>jhālā</i> (<i>jāta-</i>)

La langue archaïque a conservé encore un certain nombre de formes anciennes : telles *pātālā* (*prāpta-*), de *paṇṇeṃ* « atteindre », remplacé depuis par *pāvlā* ; *bhinṇalā*, pur tatsama, remplacé par *bhinlā*, cf. *bhinṇeṃ* *bhinṇeṃ* « pénétrer » ; *dinnalā* (*dinhalā*), qui conserve la forme pkr. *diṇṇa-*, a cédé la place à *dila*, plus proche de *deṇeṃ* « donner » ; *minlā*, fait sur un type **mil-na-* (cf. pkr. *ummilla-*) est moins autorisé que *miḷlā*, de *miḷṇeṃ* « joindre ».

Il est resté dans l'usage un certain nombre de participes passés irréguliers, d'origine plus récente et de forme obscure :

1° Ceux caractérisés par *-t* : *ghātālā* « posé », de *ghālṇeṃ*, s'explique aisément comme l'a bien vu M. Sten Konow, *J. R. A. S.*, 1902, p. 421, par l'opposition d'un verbal **ghal-ta-* et d'un présent **ghal-ya-ti*, pkr. *gallai*. Des mots comme celui-ci, et comme *pātālā* cité plus haut, et d'autre part la tradition du verbal skr. en *-ta-*, *-ita-* ont dû servir de point de départ aux analogies qui ont déterminé la formation de *ghetālā* « pris » (*gheṇeṃ*), *dhutālā* « lavé » (*dhunṇeṃ*), *baghitālā* « vu » (*baghṇeṃ*), *māgitālā* « demandé » (*māḡṇeṃ*), *mhaṇitālā* *sāṃgitālā* « dit » (*mhaṇṇeṃ*, *sāṃḡṇeṃ*) etc.

2° Les verbes à radical en *ṇ* changent facultativement cet *ṇ* en *ṭ* au passé : *khaṭālā* de *khaṇṇeṃ* « creuser », *mhaṭālā* de *mhaṇṇeṃ* « dire », *haṭālā* de *haṇṇeṃ* « frapper ». On ne voit pas l'origine de cette alternance (cf. Sten Konow *l. l.*).

3° Les monosyllabes en *ī* forment le thème du passé en ajoutant *-ā* : *pyālā* (*piṇeṃ*) « bu », *bhyaālā* (*bhiṇeṃ*) « craint », *vyālā* (*viṇeṃ*) « engendré », etc. Il semble qu'ici le thème ancien *bhīta-* etc. soit conservé, mais élargi par le suffixe d'adjectif pkr. *-alla-* ;

un assez grand nombre de verbes d'ailleurs forment le participe passé en *-ālā* plutôt qu'en *-lā* (cf. Navalkar, p. 130).

4° Les monosyllabes en *ā* peuvent ajouter *i* au passé : *gāilā* « chanté » (*gāṇem*), *dhyāilā* « réfléchi » (*dhyāṇem*) ; ceci peut remonter au prākṛit : cf. māg. *gāida-* dans la *Myccchakaṭika* (Pischel, § 565).

Mais *khāṇem* « manger » (*khād-*) possède au passé, à côté de *khādilā*, qui est un tatsama, la forme *khallā* qui est tout à fait obscure : cf. cependant pkr. *solla-* pour skr. *sūnita-* « cuit » (v. Pischel, § 566).

5° Les verbes en *-e* divergent : *neṇem* « conduire » (*nī-*) garde *e* dans *nelā* ; mais *leṇem* « prendre » (skr. *lā-*, pkr. *le-*) est traité comme un thème en *i* : pcp. *lyālā* ; et d'autre part *deṇem* (*dā*, pkr. *de-*) a remplacé ses anciens participes, d'ailleurs irréguliers, *dinnalā* et *didhlā* (cf. guz. *didhlo*) par *dilā*.

Un grand nombre de ces formes sont facultatives : autant dire que le système des formes fortes du marathe ne paraît pas d'une solidité définitive. Au reste la plus grande partie de ces formes sont en réalité relativement récentes ; et en effet elles sont propres au marathe.

On soupçonne qu'elles doivent dater d'une époque où la langue tendait à maintenir l'opposition de deux thèmes malgré les confusions provoquées par l'évolution phonétique (cf. pkr. *khai*, *khāa-* ; *bibai*, **bhia-*, etc.). Mais il est difficile de découvrir les types primitifs qui ont servi de point de départ aux formes analogiques.

Sauf les cas qui viennent d'être énumérés, le verbe marathe, comme d'ailleurs le verbe des langues parentes, n'a normalement qu'un seul thème (v. Beames, III, p. 28).

§ 230. Lorsque la conjugaison moderne repose sur un thème verbal ancien, ce thème est le plus souvent celui du présent. On retrouve ainsi dans le vocabulaire marathe la trace de différentes formations qui ont perdu leur signification morphologique ancienne. Le type athématique n'a pu s'étendre aux temps du passé en aucun cas : il n'en subsiste plus que les thèmes de *yeṇem* (*eti*) et *jāṇem* (*yāti*), qui appartiennent, ainsi qu'on l'a vu, à des verbes défectifs, et la 3^e personne archaïque *āthi* (*asti*) qui déjà en vieux marathe est tout à fait isolée (sauf le participe *āthilā* « été »). Mais on trouve à tous les temps :

des thèmes à suffixe *-a-*, comme ceux de *utavṇem* (*uttapati*), *khā-*

neṃ (*khādati*), *neṃeṃ* (*nayati*), *paḍhneṃ* (*paṭhati*), *pekbneṃ* (*prekṣate*), *baisneṃ* (*upaviṣati*), *hoṃeṃ* (*bhavati*) ; on trouve exceptionnellement le redoublement conservé dans *bihineṃ* (*bibheti*), *piṇeṃ* (*pibati*) ; la trace s'en fait encore sentir dans la cérébrale de *ṭheṇeṃ* et les autres mots dérivés de la racine *sthā-* ;

des thèmes à suffixe *-aya-*, comme *uḍneṃ* (*uḍḍayati*), *kāpneṃ* (*kalpayati*), *cāvneṃ* (*carvayati*), *mākḥneṃ* (*mṛakṣayati*), *māgneṃ* (*mārgayati*), *sāṃḍneṃ* (*chardayati*) et d'une façon générale tous les causatifs du type *tāvneṃ* (*tāpayati*), *toḍneṃ* (*troṭayati*), etc. ;

des thèmes à vocalisme faible et à suffixe *-ya-*, comme *upajneṃ* *nipajneṃ* (*utpadyate*, *niṣpadyate*), *junijhneṃ* (*yudhyate*), *nācneṃ* (*nṛtyati*), *bujhneṃ* (*budhyate*), *māṇneṃ* (*manyate*) et particulièrement des thèmes de passif comme *tapneṃ* (*tapyate*), *tuṭneṃ* (*truṭyate*) s'opposant aux causatifs cités plus haut (cf. Beames, III, 47 et suiv.), *dājneṃ* (*dahyate*), *disneṃ* (*dṛcyate*), *peḥneṃ* (*preryate* ; à sens transitif), *lābhneṃ* (*labhyate* ; cf. m. *lābhneṃ*) ; cf. *rujhneṃ* (**ruhyate*), *dubhneṃ* fait sur le type de *labhneṃ* (*dub-*), *sakneṃ* (*çakyate*), où le verbal *çakya-* et même le présent *çaknoti* ont pu collaborer avec le thème du présent passif ;

de rares thèmes à nasales : l'un très ancien, et seul de son type, *jāṇneṃ* (*jānāti*) ; les autres à nasale insérée dans le thème et remplaçant les thèmes de type plus archaïque, soit dès le sanskrit (cf. Meillet, *M. S. L.*, XVII, p. 194) comme dans *bandhneṃ* (*bandhati-*), *bhañjneṃ* (*bhañjayati*), *rundhneṃ* (*rundhati*), soit en prakrit, comme dans *viṃdhneṃ* (pkr. *vindhai*, rac. *vyadh-*), *sundneṃ* (pkr. *chundai* ; rac. *kṣud-*), *seṇḍneṃ* (pkr. *chindai* ; rac. *chid-*) ; le prakrit a éliminé la plupart des thèmes à nasale de façon ou d'autre : cf. *jodneṃ*, *thāṃbneṃ*, *dhuneṃ*, *pāvneṃ*, *phetneṃ*, *saṃcneṃ*, *sakneṃ* ;

deux thèmes en *-ccha-*, l'un ancien, *pusneṃ* (*prcchati*), l'autre attesté seulement en moyen indien, *asneṃ* (pali *acchati*, pkr. *acchai*).

Aux thèmes du présent se rattachent quelques formations beaucoup plus rares, reposant sur l'infinitif comme *bhetneṃ* (*bhet-tuṃ*), ou sur le participe présent, comme *jagneṃ* (*jagrat-* ; le prakrit a déjà le présent *jaggai*).

§ 231. On rencontre en outre un certain nombre de verbes formés sur le thème de l'ancien participe passé : ce sont là les seuls vestiges de l'ancien second thème du verbe médiéval. Comment le participe a-t-il pu perdre sa valeur de passé, c'est ce que l'expli-

cation proposée par Beames (III, p. 38) n'éclaircit pas : du reste s'il s'agissait seulement de ce participe, on ne comprendrait pas non plus pourquoi tous les verbes qui en dérivent ne sont pas intransitifs. Or c'est sans doute le cas du plus grand nombre : ainsi *umagneṃ* (*unmagna-*), *uphalṃ* (*uphulla-*, cf. Whitney, § 958), *umalṃ* (pkr. *ummilla*, skr. *unmilita-*), *bhagneṃ* (*bhagna-*; cf. *bhāṃgneṃ* construit sur skr. *bhaṅga-*), *mukṇeṃ* (pkr. *mukka-*), *lādḥneṃ* (*labdha-*; cf. *lābhneṃ* < *labhyate* et *lāḥneṃ* tiré de *lābha-*), *rudḥneṃ* (*ruddha-*; cf. *rujḥneṃ* < *ruhyate*), *lagneṃ* (*lagna-*), *sukṇeṃ* (*ṣuṣka-*; cf. Whitney, § 958), *śudāvaṇeṃ* (pkr. *chudḥa-*, skr. *kṣubdha-*). Mais on trouve dès l'époque prākrite la racine de *kāḍhneṃ* « tirer » (*kṛṣṭa-*) avec le sens transitif; ont le même emploi : *ghātṇeṃ* « écraser » (*ghṛṣṭa-*; cf. *ghaṭṇeṃ* « être écrasé »), en regard de *ghāsṇeṃ* « frotter », *ghuṣṇeṃ* « pénétrer de force », *gheṇeṃ* « prendre, recevoir » (*grhīta-*, pkr. *gabha-*), *dinḥneṃ* « donner » (pkr. *dinna-*), *māṭhneṃ* « polir », *maḍḥneṃ* « couvrir », *miṭṇeṃ* « effacer », tirés de *mṛṣṭa-* (cf. *māṃjṇeṃ* « oindre, essuyer », provenant du présent skr. *mārjati*); *piṭṇeṃ* « battre », tiré du participe (non attesté) de la racine *pṛṣ-* « faire du mal ». Il faut sans doute, pour rendre compte de la transformation du sens, rappeler qu'en sanskrit le participe en *-ta-* est normalement accompagné d'un substantif féminin en *-ti* : c'est ainsi précisément qu'à côté de *kṛṣṭa-*, *ghṛṣṭa-*, *mṛṣṭa-*, on a *kṛṣṭi-* (attesté avec d'autres sens seulement), *ghṛṣṭi-*, *mṛṣṭi-*. Les verbes formés sur le thème du participe passé ont donc pu passer pour des dénommatifs.

Du reste on ne voit pas toujours clairement auquel des deux thèmes le verbe moderne se rattache : ainsi *umalṃ*, *pelṃ*, peuvent remonter aux passifs **unmilyate*, *preryate* (dans ce dernier cas il faudrait admettre la formation analogique d'un actif **preryati*) aussi bien qu'aux pop. pkr. *ummilla-* *pellia-*, d'autant que les participes prākrits remontent aux thèmes du passif (sur *ummilla-*, v. cependant Pischel, § 566); de même *lagneṃ* peut provenir indifféremment de *lagna-* ou *lagya-*; *khāṇeṃ*, *piṇeṃ* s'expliquent aussi aisément par le présent que par le participe (cf. § 229). Des verbes comme *umagneṃ*, *bhagneṃ*, *mukṇeṃ* peuvent reposer, aussi bien que sur les participes, sur des présents tels que **magnāti*, **bhagnāti*, **muknāti*, etc.

§ 232. Au point de vue marathe, tous les thèmes dont il vient

d'être question constituent une seule catégorie, où rentrent aussi des verbes formés à l'époque moderne, par exemple les dénominatifs comme *utañeṃ* (**ut-tya-*), *uphañeṃ* (*utphulla-*) ou *vācñeṃ* (*vācya-*), *vājñeṃ* (*vādya-*); cf. Joshi, § 334 et suiv. Sur les thèmes de cette catégorie, qu'on peut appeler thèmes primaires, se forment par dérivation des thèmes secondaires, qui sont ceux du causatif, du potentiel et du passif.

I. — Le causatif se forme de deux façons en marathe :

1° par le *guṇa* de la voyelle radicale : ex. *paḍñeṃ* « tomber », *paḍñeṃ* « faire tomber » ; dans ce cas le verbe remonte directement au causatif sanskrit (v. Navalkar, § 392, p. 230) ; cette forme a été signalée plus haut, et ne nous intéresse pas ici, puisqu'elle ne constitue une catégorie spéciale ni au point de vue des thèmes ni à celui de la flexion ;

2° par l'adjonction d'un morphème *-āva-* ou *-avi-* : ex. *basñeṃ* « asseoir » : *basav(i)ñeṃ* « faire asseoir ». Ce morphème dérive de skr. *-paya-*, pkr. *-ve-*, réservé d'abord aux racines en *-ā-*, puis étendu à d'autres racines vocaliques ou consonantiques (voir Whitney, § 1042, Pischel, § 551-552) ; pkr. *-ve-* aboutit normalement à m. *-vi-* dont la voyelle étant intérieure est instable : les textes en *apabhraṃṣa* notent souvent cette décoloration de la voyelle caractéristique qui aboutit à la confusion des conjugaisons primaire et causative (Pischel, § 553). La voyelle qui précède le *v* est en principe *-a-* : la comparaison des autres langues montre qu'il s'agit originairement de *ā* long (guz. *-āva-*, pj. h. *-āu*, *-ā-*, s. b. o. *-āi-*, cf. Beames, III, p. 76) ; cette voyelle étant intérieure s'est abrégée. Le marathe, seul d'entre les dialectes congénères, présente une autre forme du même morphème où la première voyelle est *-i-* ou *-ī-* : ainsi l'on a *karīv(i)ñeṃ* à côté de *karav(i)ñeṃ* « faire faire » ; s'agit-il d'une action phonétique de la voyelle suivante ? Il est permis de penser qu'on retrouve ici une trace de l'ancien causatif : la coexistence de pkr. *kārei* d'une part, de *kāravei* et *kāravai* de l'autre a pu provoquer la formation d'un type **kārevai*, **kārevei*.

La flexion des causatifs est celle de tous les verbes transitifs du marathe.

II. — Une trompeuse analogie de forme a conduit certains grammairiens à confondre avec le morphème du causatif celui du verbe exprimant la possibilité. En réalité ce dernier est *-va-*,

jamais *-vi-* : et d'autre part la construction du verbe est intransitive, donc essentiellement différente de celle du causatif : *mājhyā-nem karavatem* « je puis faire » s'oppose de toute façon à *mī karavitom* « je fais faire ». Navalkar, tenant compte de cette particularité de syntaxe, identifie le potentiel avec le passif du sanskrit (§ 400), oubliant que cette forme s'est maintenue en se transformant en prākṛit et jusqu'en marathe. C'est Beames qui a donné la vraie explication du morphème de potentiel, en y reconnaissant le suffixe du participe d'obligation en *-tavya-* (III, p. 157) : il s'est constitué en marathe sur le participe en *-v-* une conjugaison du même type que celle constituée sur les participes présent en *-t-* et passé en *-l-* (cf. § 243 et suiv.).

III. — A la différence du causatif et du potentiel, le passif est une forme en pleine décadence. En réalité, il n'y a plus de verbe passif en marathe moderne ; le sens passif est exprimé par une périphrase semblable à celle du français, composée du participe passé joint au verbe *ho-* « être » ou *jā-* « aller ». Le passif ancien n'est plus représenté que par une forme figée devenue conjonction *mhañije* « c'est-à-dire », littéralement « est dit », et par un verbe anormal *pāñije* « est nécessaire », littéralement « est vu » (v. Navalkar, § 259 et suiv.). Mais en vieux marathe le morphème *-ij-* servait normalement à former des verbes passifs (Navalkar, § 718, Joshi, § 292 ; cf. dans les inscriptions : *jhañije* « est saillie, doit être saillie », Parel ; *māñije* « est contenu », Patan). Ce morphème qui se retrouve en sindhi, en rajasthani (Beames, III, 72 ; *L. S. I., Rājasthāni*, p. 10), dans l'un des parlers de l'extrême nord-ouest (Grierson, *Z.D.M.G.*, 1912, p. 85), et peut-être, avec une légère transformation de sens, dans le radical des « impératifs respectueux » de l'hindi et du guzṛatī (cf. Hœrnle, p. 340 ; Beames, III, 110-113, Grierson, *J. R. A. S.*, 1910, p. 162-163 donnent de ces formes une explication différente), remonte à pkr. *-ijja-* qui est le morphème normal du passif dans les dialectes occidentaux : chose curieuse, c'est le penjabi seul qui aujourd'hui conserve clairement la forme *-ia-* des prākṛits çaurasenī et māgadhī ou *-iyya-* de la paīçācī (Pischel, § 535 ; Grierson, *Z. D. M. G.*, 1912, p. 85 ; cf. sur h. *cāhiye*, etc. Grierson, *J. R. A. S.*, 1910, p. 163). Les désinences moyennes ayant, comme on a vu, disparu dès la période prākṛite, le passif est en vieux marathe comme en prā-

krit, non une voix, mais un thème secondaire, dont la flexion est identique à celle de tous les verbes intransitifs.

Ce sont là les seuls suffixes verbaux secondaires du marathe à valeur morphologique définie.

Flexion.

§ 233. Les thèmes verbaux ainsi constitués restent toujours distincts des désinences. Celles-ci se répartissent en deux groupes, selon que les verbes sont transitifs ou intransitifs ; en d'autres termes le marathe a conservé dans sa flexion la distinction entre les verbes thématiques en *-ati*, pkr. *-ai* et les causatifs en *-ayati*, pkr. *-ei*. C'est là un archaïsme qui ne se retrouve qu'en sindhi (voir Trumpp, p. 284-285, 313 et suiv., 322 et suiv. ; Beames, III, p. 115) et qui tend d'ailleurs à disparaître en marathe même : le morphème de transitif *-i-*, issu du morphème de causatif pkr. *-e-*, se trouve dans les temps participiaux entre consonnes à l'intérieur du mot ; il y devient donc instable, et en effet les grammaires le donnent comme facultatif à ces temps (Joshi, p. 204, 208). Même au présent et au futur, où la diphtongaison prête à la conjugaison transitive un aspect différent de la conjugaison intransitive, la 1^{re} et la 2^e personnes du pluriel sont normalement unifiées sur le type intransitif, et il y a flottement dans l'usage aux autres personnes aussi (Joshi, p. 198-199, 214 ; L. S. I., *Marāthi*, p. 26).

§ 234. Les formes conjugables du verbe marathe se répartissent ainsi :

- 1° l'ancien indicatif présent (devenu passé d'habitude) ;
- 2° le futur, formé sur l'ancien présent ;
- 3° l'impératif ;
- 4° les temps refaits à l'époque moderne sur les participes, et fléchis selon le type du présent.

Passé d'habitude (ancien présent).

§ 235. Les désinences du présent sanskrit ont persisté jusqu'en marathe sans presque d'autres changements que ceux dus aux altérations phonétiques normales.

Le tableau suivant suffira à faire apparaître cette régularité :

Intransitif.			Transitif.		
skr.	pk.	mar.	skr.	pk.	mar.
-āmi	-āmi	-em	-ayāmi	-emi	-īm
-asi	-asi	-asī, -as ou -es	-ayasi	-esi	-īs
-ati	-ai	-e	-ayate	-ei	-ī
-āmāḥ(-āmo)	-āmo	-om, -ām	-ayāmāḥ(-āyamo)	-emo	...
-atha	-aha	-ā (-ām)	-ayatha	-eha	...
-anti	-anti	-atī, at	-ayanti	-enti	-itī, -īt

À la première et à la troisième personne du singulier, les formes **-aim*, **-ai* qui sont à l'origine des désinences modernes (cf. § 58) n'ont pas été conservées ; mais au futur la contraction a été plus tardive, et les textes conservent *-ain*, *-ail* à côté de *-en*, *-el* ; cf. § 240. Sur *-īm*, *-ī*, v. § 36 ; sur la 1^{re} plur. *-om*, *-ām*, § 604.

La voyelle finale des désinences anciennes de 2^e sg. et 3^e plur. est de quantité commune ; cf. § 38. Les formes modernes des mêmes désinences posent un problème délicat : faut-il à la 2^e sing. considérer *-as* comme issu de *-es*, et cette forme comme phonétiquement régulière ? Ceci n'est pas impossible, v. § 58 ; mais il est également possible que *-as* soit seul phonétique, et que par conséquent *-es*, forme d'ailleurs plus usuelle, soit dû à l'analogie des autres personnes du singulier ; la même explication conviendrait à la désinence correspondante du transitif, *-īs*. Quant à la désinence de 3^e plur. *-itī*, *-īt*, la conservation de *a* dans *-ati*, *-at* montre que c'est à la même analogie qu'il faut attribuer le timbre de la voyelle.

La nasalisation de 2^e plur. *-ām* est spontanée (cf. § 70) ; elle manque à l'impératif et au futur ; d'ailleurs même au présent l'usage est loin d'en être constant (v. Joshi, § 299, 14, p. 200).

§ 236. La régularité des formes marathes est d'autant plus frappante que sauf le singhalais (v. Geiger, § 58) toutes les autres langues présentent des discordances et des obscurités plus ou moins graves et nombreuses¹. Seule la désinence de

1. On verra par le tableau donné dans Grierson, *Piç. lang.*, p. 57 et les observations qui suivent, combien les formes sont divergentes et obscures dans le groupe montagnard du nord-ouest, sauf à la 1^{re} pers. sing. ; aussi ne sera-t-il pas fait état de ces parlers ici.

3^e pers. sing. est partout identique (Beames, III, 102 ; le tsigane a *-el*, qui dérive régulièrement de skr. *-ati*).

A la 2^e pers. plur., on ne retrouve *-a* d'une manière nette qu'en népalais ; vu la parenté entre ce dialecte et les dialectes rajpoutes, on peut considérer raj. *-ām* comme identique aussi à la forme marathe. Les langues du centre ont *-o* (apabh. *-abu*) où l'on peut voir le résultat d'un assourdissement normal de *-a* final ; b. et or. *-ō* remonte soit à *-a*, soit à *-abu*.

La phonétique explique déjà plus difficilement les formes de 1^{re} personne. Au singulier, seuls les dialectes orientaux s'accordent avec le marathe (or. *-em*, b. *-i*, maith. *-ī*) ; partout ailleurs la voyelle est *-ā* ou *-o* (pj. s. *-ām*, g. h. raj. nép. *-om*, avadhi *-aum* ; cf. ap. *-aum*). Faut-il admettre ici une évolution particulière due d'une part à la chute prématurée de *-i* final qu'atteste le tsigane d'Europe *-āv* (mais le tsigane d'Asie a conservé *-mi* : v. Miklosich, XI, p. 37), d'autre part à l'assourdissement vocalique provoqué par la nasalisation dans les dialectes centraux (cf. § 39) ? Ce qui complique la question, c'est que le timbre palatal, qui manque au singulier, se retrouve dans les mêmes langues (sauf le sindhi) au pluriel : on dirait, remarque Beames (III, p. 103), qu'il s'est produit un échange entre les deux formes. Ce n'est pas ici le lieu de discuter les explications qu'il en propose ; il est plus important de noter que l'accord du marathe avec les dialectes orientaux et son désaccord avec les dialectes centraux se retrouvent ailleurs.

A la 2^e pers. du singulier. *-s* ne se retrouve qu'en bengali, en avadhi, en népalais et en tsigane (l'oriya *-u* est totalement aberrant, v. Beames, III, p. 404). Ailleurs on trouve des désinences du type apabhramça *-ahi*. S'agit-il partout comme en singhalais d'un passage phonétiquement régulier de *s* intervocalique à *h* ? Cela est improbable (cf. § 160) ; peut-être ap. *-ahi* est-il partiellement la notation de *-ai*, provenant d'une assimilation de la 2^e personne à la 3^e, dont les dialectes actuels présentent plus d'un exemple (en marathe du Berar *tu āhe* « tu es », *L. S. I., Marathi*, p. 27 ; les cas d'analogie sont d'ailleurs plus fréquents au pluriel, *ibid.* p. 43, 44, 45, 173, 195) ; peut-être encore cette forme et celle de la 1^{re} personne dans les mêmes dialectes proviennent-elles de l'impératif (v. § 239).

Enfin le *t* de 3^e plur. skr. *-nti* n'a été conservé, outre le marathe

et le singhalais, qu'en oriya. On trouve dans les autres langues d'une part des désinences à *n* (b. *-en*, *-ān*, nép. *-un*, *-an*, s. *-ani*, pj. *-ān*, *-aṇ*, pj. occ. *-in*, tsig. *-en*), d'autre part des désinences du type apabhraṃṣa *-aḥiṃ* (avadhi, maith. *-aiṃ*, mag. *-īṃ*, h. *-eṃ*, raj. *-aiṃ* *-ai*, guz. *-e*). Ni les unes ni les autres ne semblent pouvoir s'expliquer par la phonétique normale (cf. Beames, III, 103, J. Bloch, *J. As.*, 1912, I, p. 333-334).

L'opposition des formes phonétiquement régulières du marathe avec celles des langues de type apabhraṃṣa est un point de repère très important pour l'histoire générale des langues indo-aryennes.

§ 237. Ce temps sert principalement en marathe à désigner une action répétée dans le passé ; mais c'est le sens itératif qui est ici le principal, car les mêmes formes s'emploient avec le sens du présent, non seulement dans des verbes archaïques comme *hoy*, *āhe* « il est », *paḥiḥe* « il faut », mais dans les proverbes (Joshi, § 603 *c*) ; en d'autres termes elles marquent l'éventualité, ce qui se remarque d'autre part à leur emploi avec la négation (Navalkar, § 611, 2 ; Joshi, § 603 *e* ; cf. les locutions figées *nalage* « n'est pas nécessaire », *nāye* « ne va pas, ne devrait pas » ; v. Navalkar, p. 151-152), avec un pronom interrogatif (Joshi, § 603 *d*), dans les propositions de sens subordonné (Navalkar, § 611, 3-4) et d'une façon générale partout où il s'agit d'indiquer la possibilité (ex. *hem kām mī-c kārūṃ jāṇeṃ* « je sais, je saurai bien faire cet ouvrage », cité par Joshi I. l.). En vieux marathe elles ont également bien le sens présent, futur ou passé suivant le contexte ; ainsi l'on trouve dans un même passage de la *Jñāneṣvarī* (= *Bhagavadgītā*, III, 8-11) :

Pārthā, āṇika hī eka
neṇasī tū heṃ kavatīka..

« tu ne sais pas cette merveille... » (III, 79)

dekheṃ : anukramādhāreṃ
svādharmā jo ācāre
to mokṣa teṇeṃ vyāpāreṃ
niṣcita pāve.

« vois : celui qui selon l'ordre régulier pratique sa propre loi obtient certainement par cette conduite la délivrance » (III, 80)

*taim nityayāgasabitem
syjilim bhūtem sāmastem
pari neṇatī ci...*

« Alors tous les êtres furent créés avec le sacrifice éternel ; mais ils ne savaient pas... » (III, 86)

*tevelī prajim vinavilā brahmā
devā, āçrayo kâi etha āhmā
taṁv hmaṇe to kamalajanmā
bhūtāṁprati.*

« Alors les créatures demandèrent à Brahma : Dieu, quel est notre soutien ? Alors le Né-du-lotus parla aux êtres » (III, 87)

*je yenemkarūni samastām
paritoṣa hoīla devatām
maga te tumhām īpsitā
ārthā-tem deti
...yogakṣema niçcitā
kārītī tumcā.*

« Si les dieux sont satisfaits, ils vous donneront ensuite l'objet que vous désirez ; ...ils vous donneront propriété complète et sûre » (III, 95-96).

Cf. encore les exemples cités par Joshi, p. 399 et 191 ; le sens d'éventualité est particulièrement clair dans l'inscription de Parel : *jo koṇhi e çāsan lopī* ...« quiconque détruira cet édit... ».

§238. On voit que le sens proprement temporel est très secondaire en marathe : ce qui caractérise la forme, c'est précisément l'indétermination temporelle. Ce même trait se retrouve dans les autres langues : en singhalais, en tzigane (Miklosich, XII, p. 48), en oriya (*L. S. I., Or.*, p. 381) et d'ailleurs dans la plupart des dialectes non littéraires (Beames, III, p. 102), le sens du présent est normal ; mais en bengali le même temps sert de présent historique (Beames, III, p. 107) et presque partout dans l'Inde il prend l'emploi de futur éventuel, de subjonctif (v. Beames, III, p. 102, 107, Grierson. *J. A. S. Bg.*, 1895, p. 353 et suiv. ; cf. Grierson, *Maithili gram.*, § 196 et suiv., Greaves, *A gram. of mod. hindi*, § 191 et suiv., etc.).

L'origine de cette indétermination de sens remonte très haut dans le passé. Le thème du présent sanskrit marque la notion de durée ; et, comme le fait observer Speyer, l'absence d'un temps marquant la durée dans le passé a dû être pour beaucoup dans l'extension du présent au sens du passé (*Ved. u. sanskr. synt.*, § 172). Dans la prose du Mahābhārata on trouve des verbes au présent intercalés dans une série de formes du passé : les premiers s'opposent nettement aux seconds, par leur sens duratif (J. Bloch, *M. S. L.*, XIV, p. 35). Toutefois déjà pour Pāṇini le présent avec *sma* marque le passé dans sa généralité ; et cet usage est constant dans la littérature classique (Speyer, *l. l.*, J. Bloch, *ibid.*, p. 67-68). — Mais en même temps, plus lentement, semble-t-il, en raison de la concurrence des formes du futur, le présent prend aussi le sens de futur prochain ou éventuel, de préférence dans certaines conditions — à la première personne, dans des réponses, avec *nanu* ou *purā*, surtout dans les phrases interrogatives et dans les relatives, c'est-à-dire celles qui correspondent aux subordonnées du marathe (Speyer, *ibid.*, § 173 ; J. Bloch, *ibid.*, p. 36, 68-70).

Le « passé d'habitude » du marathe est donc le vrai successeur du « présent » sanskrit, non seulement dans sa forme, mais dans son emploi. Pour exprimer avec précision les moments de la durée, le marathe a dû, en combinant les éléments qu'il avait reçus du sanskrit, constituer de nouvelles formes. — Avant de les passer en revue il convient d'examiner l'impératif qui est avec le présent le seul groupe de formes conjugables d'origine ancienne en marathe.

Impératif.

§ 239. Les désinences sont les suivantes :

	Sing.	Plur.
1.	- <i>ūṃ</i>	- <i>ūṃ</i>
2.	(- <i>a</i>)	- <i>ā</i>
3.	- <i>o</i> , - <i>ū</i>	- <i>ot</i> - <i>ūt</i>

Celles de 2^e et 3^e sing. sont les seules dont la transmission soit régulière depuis le sanskrit : skr. pkr. m. -*a* ; skr. -*atu*, pkr. -*au*, m. -*o*.

A la 1^{re} et la 2^e personnes du pluriel le prākrit avait remplacé les désinences de l'impératif sanskrit par celles de l'indicatif présent (v. Pischel, § 470, 471) ; étant donné la valeur indéterminée du présent, la décision ou l'ordre sont aisément dénotés par cette forme ; d'ailleurs la perte des temps du passé en sanskrit a dû causer très tôt une faiblesse particulière des désinences secondaires. Et en effet partout la 2^e plur. de l'impératif est semblable à celle de l'indicatif (v. Beames, III, p. 108 ; sur le singhalais, v. Geiger, § 62 ; sur le tsigane Miklosich, XI, p. 43). Cependant en ce qui concerne la 1^{re} plur., l'histoire du remplacement de *-āma* par *-āmo* n'est peut-être pas aussi simple qu'il paraît : on sait que le pali avait généralisé la désinence secondaire *-ma*, et qu'on la trouve aussi au futur en prākrit archaïque (Lüders, *Bruchstücke*, p. 51) ; toujours est-il que la désinence de l'indicatif présent l'a finalement emporté à l'impératif comme partout.

Les désinences de 1^{re} sing. et 3^e plur. sont nettement analogiques. La première est construite sur le type *-ati* : *-alu*, *-āmi* : **-āmu*. Et en effet les grammairiens prākrits donnent la forme *-āmu* ; Bhāmaha (antérieur à 800 de J.-C.) donne même *-amu* (Pischel, § 467). Quant à *-ot*, il semble avoir été refait sur sg. *-o* comme la 3^e plur. indic. actif *-īt* l'a été sur celle du sing. *-ī* ; à moins que la forme *-untu* attestée en oriya à côté de *-antu* (cf. aussi b. *-un* ; v. Beames, III, p. 108-109) ne soit aussi à l'origine de la désinence marathe.

L'oriya et le bengali sont avec le marathe les seules langues qui aient des formes spéciales d'impératif à la 3^e personne (or. *-u*, *-untu* ; b. *-uk*, *-un*). Partout ailleurs c'est le présent ancien qui sert à exprimer l'ordre ou la décision à prendre à toutes les personnes sauf la 2^e du singulier : celle-ci a pour désinence *-u* en sindhi, *-a*, c'est-à-dire zéro, dans les autres langues. La forme de 2^e sing. d'impératif est donc partout, sauf en sindhi, identique au thème même du verbe.

Le vieux marathe possède encore à cette personne une désinence maintenant disparue de l'usage : *-eṃ* dans les verbes de type intransitif, *-iṃ* dans les transitifs ; ex. *sāṃgeṃ* « dis », *karīṃ* « fais » (v. Joshi, p. 215). Faut-il mettre en rapport cette forme avec la désinence correspondante en *-hi* conservée dans les vieux poètes hindis et avec le *-ya* final des dialectes du Kathiawar (Beames, III, 109 ; cf. *L. S. I., Guj.*, p. 427) ? Le

rapprochement n'est pas sûr, car on sait que *-āhi* est dans ces langues la désinence de 2^e sing. de l'indicatif : à moins qu'on n'admette que les formes de 1^{re} et 2^e sing. d'indicatif sont en réalité empruntées à l'impératif. Quoi qu'il en soit, la forme marathe semble bien remonter directement à la forme prākrite en *-hi* provenant de skr. *-dhi* et étendue à tous les thèmes ; le prākrit paraît avoir évité d'employer le thème nu : de là les formes comme *karesu*, *karehi* ; *ruasu ruehi* et celles, fréquentes notamment en ardhamāgadhī, comme *harāhi vandāhi* (Pischel, § 467-368) ; la forme en *-su* a disparu, sans doute parce qu'au moment de la chute des finales rien ne distinguait plus *-su* de *-si* ; mais *-āhi*, *-ehi* se sont partiellement maintenus, et c'est à ces formes que remontent sans doute mar. *-en*, *-īn* (avec nasalisation spontanée ? cf. § 70).

Futur.

§ 240. Le futur, temps de création moderne, mais attesté dès les plus anciens textes, est formé du présent auquel s'ajoute le suffixe indéclinable *l*. Seule fait exception la 1^{re} personne du pluriel, qui ne se distingue pas de celle du présent ancien ni de l'impératif ; cette confusion tient sans doute d'une part à l'identité fondamentale du sens dans les trois cas, d'autre part à l'existence d'une forme inconjugable en *-ān*, le gérondif. Les désinences du futur sont les suivantes :

Intransitif.	Transitif.
<i>-āin</i> , <i>-en</i>	<i>-īn</i>
<i>-açil</i>	<i>-içil</i>
<i>-ail</i> , <i>-el</i>	<i>-il</i>
(<i>-uṃ</i>)	(<i>-uṃ</i>)
<i>-āl</i>	<i>-āl</i>
<i>-atil</i>	<i>-itil</i>

Ces désinences ne soulèvent aucune difficulté d'ordre phonétique (sur *n* final résultant de *l* après voyelle nasale, v. § 72) ; mais leur formation même est obscure : seule la comparaison des autres langues permet d'entrevoir ce qu'est au juste l'affixe *l* caractéristique du futur.

§ 241. Le futur sigmatique du sanskrit semble avoir existé par-

tout ; il ne subsiste plus sans concurrence qu'en guzrati, en penjabi occidental et, avec une déviation de sens, en kaçmiri (v. Grierson *J. As. Soc. Beng.*, 1895, p. 356, 375 ; cf. Beames, III, p. 112) ; mais on le retrouve, coexistant le plus souvent avec des formes plus récentes, dans divers dialectes : le marvari qui se place entre le guzrati et le penjabi occidental (suffixe en *-h-* ; *L. S. I., Rajasth.*, p. 12), le bhili, contigu au guzrati (suff. en *-s-* et *-h-* ; *L. S. I., Bhil l.*, p. 4) ; à l'est des précédents le jaipuri (suff. en *-s-*), le braj et le bundeli (suff. en *-h-* ; v. *L. S. I., Rajasth.*, p. 12), et même dans le groupe oriental, les dialectes de l'hindi oriental et le bhojpuri, où le suffixe *-b-* ne s'est encore implanté qu'aux deux premières personnes (suff. en *-h-* ; *L. S. I., East. hindi*, p. 7). On ne trouve plus trace de ce futur à aucune période du marathe.

Presque partout il a fait place, ou fait progressivement place à d'autres formes. En sindhi et en singhalais, le futur est constitué par le participe présent auquel s'ajoutent des désinences personnelles (Beames, III, p. 126 ; Geiger, § 61) ; on trouve une variante de la même formation en concani (participe présent, fixé au masculin + *l* + suffixes personnels ; ex. *nidtolon* « je dormirai », *L. S. I., Mar.*, p. 170, 173) ; « la troisième variété » du futur en maithili est également faite sur le participe présent (Grierson, *Maith. grām.*, § 204) ; on remarquera que cette formation est celle du présent en marathe (v. plus bas, § 244). Sur un participe encore, mais cette fois sur le participe futur, se forme le futur de tous les dialectes orientaux (*-ba-* < skr. *-tavya* ; v. *L. S. I., East. hindi*, p. 6-7) ; il en est de même, avec un participe différent, dans certains dialectes montagnards du nord-ouest (Grierson, *Piç. lang.*, p. 61-62).

Il résulte des observations précédentes que toutes les langues situées sur les confins du domaine indo-aryen ont conservé l'ancien futur sigmatique, ou l'ont remplacé en utilisant un participe. Seule fait exception la langue qui nous occupe : en effet sur ce point le marathe se rattache au groupe des langues centrales, dont le futur est constitué par l'ancien présent suivi d'un suffixe (les dialectes de l'extrême nord-ouest semblent utiliser le présent seul, suivant le mode iranien, v. Grierson, *l. l.* ; le tsigane fait de même ou emploie des périphrases, p. ex. avec des verbes signifiant « vouloir », selon une formule qu'on retrouve également

dans l'Iran ; v. Miklosich, XI, p. 48 et suiv. ; cf. Horn, *Grundr. der irān. Phil.*, I², p. 155, Geiger, *ibid.*, p. 327, 370-371).

Le suffixe du futur n'est pas identique partout ; *l* figure outre le concani déjà cité, dans les suffixes *lo* ou *lā* du bhili (*L. S. I.*, *Bhil lang.*, p. 3) et du marvari (*L. S. I.*, *Rajasth.*, p. 13) ; à l'est de ce dernier dialecte, le jaipuri ajoute au présent *lo*, mais ce suffixe est ici déclinable comme un adjectif. La même alternance se retrouve entre le dialecte le plus méridional du Rajputana, le mālvi, où le futur a pour suffixe *gā* (qu'on retrouve en marvari et en bhili) et son voisin oriental le bundeli, où ce suffixe est un adjectif, masc. sg. *go* (*L. S. I.*, *Rajasth.*, l. l.). Il semble donc qu'une ligne dialectale sépare les dialectes du sud-ouest (marvari, malvi, bhil, marathe), où les suffixes de futur sont indéclinables, des dialectes proprement centraux, où ce sont des adjectifs déclinés ; et en effet si l'on continue plus à l'est et au nord on trouvera *gā* décliné en penjabi, en braj et dans tous les dialectes de l'hindi, et *lā* également décliné en népalais (en garhwal et kumaon *lo*, v. Beames, III, p. 162) et en bhojpuri (*L. S. I.*, *Bihari*, p. 48-49, 52).

§ 242. Le marathe est donc bien à sa place dans le groupe à suffixe indéclinable ; on est, de plus, autorisé à penser que le suffixe indéclinable *l* n'est qu'une forme réduite, un thème n'ayant pas subi ou conservé l'élargissement des adjectifs, de l'adjectif *lo* ou *lā* du groupe oriental. Quel est cet adjectif ? Le mot concurrent *gā* est le participe pkr. *gaā-*, skr. *gata-* ; h. *kāram-gā* signifie donc sans doute proprement « je vais faire — (je suis) parti », c'est-à-dire « je suis parti pour faire » (v. entre autres Beames, III, p. 161). Dès lors il est permis de penser que l'adjectif *lā* est aussi un participe, par exemple celui de la racine skr. *lā-* « prendre » ou de la racine qui l'a généralement supplantée en prakrit *le-* (cf. mar. *lāvṇem*, *lenem*) : c'est ainsi qu'en tsigane de Russie le verbe *la-* « prendre » est employé dans la périphrase servant de futur comme en tsigane de Grèce le verbe *kam-* « vouloir » (Miklosich, XII, p. 49). Si le marathe était seul en cause, on pourrait à la rigueur considérer *l* comme le résidu du participe **gel-* **gelā* équivalant à h. *gā*, skr. *gata-* ; en effet on a vu qu'en concani le suffixe de datif pouvait être *gelo* ou *lo* (cf. § 200) : mais l'existence de *lo* ou *lā* dans des dialectes comme ceux du Rajputana ou du Népal, où le participe passé se forme sans suffixe *l*, et où le

participe du verbe « aller » en particulier est *gāyo* (v. *L. S. I., Rajasth.*, p. 27, 29, etc. ; Grierson, *Z. D. M. G.*, LXI, p. 664), fait obstacle à cette hypothèse.

Qu'il s'agisse d'un participe, c'est en tout cas ce que rend extrêmement probable, outre le futur en *gā* des dialectes centraux, l'existence en sindhi d'un temps formé de façon identique : le présent indéfini (duratif et inchoatif) y est composé du potentiel, c'est-à-dire de l'ancien présent, plus le participe *tho* (skr. *sthita-*), ex. : *āuṃ halāṃ tho* « je vais, je vais aller » (Trumpp, p. 293).

Temps participiaux.

§ 243. La phrase nominale du sanskrit comportait l'emploi de plus en plus fréquent de participes, éléments nominaux pour la forme, mais à valeur verbale d'autant plus caractérisée qu'ils se substituaient aux formes verbales tombées en désuétude (v. J. Bloch, *M. S. L.*, XIV, p. 56 et suiv., 84 et suiv.). Ces participes étaient ceux en *-ta-*, *-tava-*, *-tavant-* ; le dernier, d'extension relativement récente, sort cependant tôt de l'usage, malgré sa commodité (*ibid.*, p. 58, 85) ; les deux autres au contraire ont subsisté au point que de nombreuses formations exprimant dans les langues modernes le passé et l'obligation (ou le futur) reposent sur les verbaux en *-ta-* et *-tava-*.

Ce n'est pas tout : le participe présent, qui en sanskrit classique ne s'employait guère que comme apposition à un complément ou au sujet d'un autre verbe, a pris à l'époque moderne un emploi semblable à celui des autres participes. On le trouve parfois, surtout dans la prose védique, juxtaposé à un verbe exprimant l'état et prenant ainsi la valeur d'un verbe duratif de temps ou de mode déterminé par la forme du verbe exprimant l'état ; mais cette construction, dont on trouvera des exemples dans Whitney, § 1075, et Speyer, *Ved. u. Skr. Synt.*, § 205, devient exceptionnelle à l'époque classique. Cependant la valeur temporelle du présent ancien s'affaiblissant, le participe a servi à former une nouvelle périphrase exprimant la durée dans le présent. Des périphrases jouant le même rôle se rencontrent dans différentes langues (v. Meillet, *Scientia*, 1912, p. 399) ; mais il n'existe de type comparable à l'indo-aryen qu'à date moderne en anglais (dans le type *I am coming, he is reading the Bible*) et en grec, d'une

part à l'époque de la *zoiví*, d'autre part dans quelques dialectes modernes isolés, notamment le tsaconien (v. Moulton, *Einleitung in die Spr. des Neutest.*, p. 357-360; les exemples analogues de l'époque classique sont contestés par Alexander, *Am. J. Phil.*, 1883, p. 291 et suiv.). Encore ne retrouve-t-on ni en anglais ni en grec l'union intime des éléments qui caractérise l'indo-aryen.

Là, en effet, sans que rien dans l'histoire du sanskrit ne le fit prévoir, des temps nouveaux se sont constitués sur le participe en *-ant-* comme sur les adjectifs verbaux en *-ta-* et *-tava-*; ces créations récentes se retrouvent dans presque toutes les langues de l'Inde continentale (v. Grierson, *J. As. S. Beng.*, 1895, p. 367 et suiv.; Beames, III, p. 426 et suiv.). Parmi les causes qui ont pu favoriser cette extension nouvelle du participe présent, on peut compter, d'une part, le vide résultant dans la conjugaison de la perte de la valeur temporelle propre de l'indicatif présent, d'autre part, la disparition du participe en *-tavant-*, à peu de chose près homonyme et synonyme du participe en *-ant-*; peut-être convient-il de rappeler aussi que le verbe dravidien est essentiellement un participe à suffixe pronominal, comme les pronoms variant en genre à la 3^e personne (*L. S. I.*, *Munda & drav. lang.*, p. 295 et *passim*; cf. Vinson, *Man. de langue tamoule*, § 46-48), et qu'au présent la caractéristique thématique de ce participe est *t* dans les langues dravidiennes les plus septentrionales sauf le brahui (*L. S. I.*, *ibid.*, p. 296).

En définitive, on peut dire que le participe présent fournit au même titre que les participes passé et futur des formations nouvelles aux langues indo-aryennes modernes. Du reste, quelle que soit l'ancienneté respective de leurs origines, toutes ces formes participiales sont modernes et se sont développées indépendamment dans les divers dialectes : en effet si le principe en est commun à tous, les procédés ne sont pas les mêmes.

La formation des temps participiaux se poursuit encore de nos jours ; ainsi l'on assiste dans les dialectes orientaux au remplacement progressif du futur sigmatique par le futur en *-b-* (skr. *-tava-*) : de parler à parler on observe dans la répartition des formes des hésitations qui témoignent d'un état instable (v. *L. S. I.*, *East. hindi*, p. 7) ; de même en marathé les diverses formes tirées du participe passé se font une concurrence où la logique et les autorités scolaires ne peuvent rien ; on y assiste aux débuts de la trans-

formation en verbe conjugué du participe en *-vā* (*-tavya-*). On conçoit dès lorsqu'en l'absence de statistiques philologiques et de descriptions dialectales minutieuses, l'histoire de toutes les formes reste souvent obscure, même lorsque l'origine et les principes en sont clairs.

Temps formés sur le participe présent en *-t* :

Présent, conditionnel.

§ 244. L'origine nominale de ces formes transparait dans les désinences du singulier, qui varient suivant les genres ; celles du pluriel, au contraire, sont presque complètement assimilées au verbe.

Les désinences du présent sont les suivantes :

Sing.	1. m. <i>-tom</i> , f. <i>-tem</i> (<i>-tyem</i>), n. <i>-tem</i>
	2. m. <i>-tos</i> , f. <i>-tes</i> (<i>-tyes</i> , <i>-tīs</i>), n. <i>-temis</i>
	3. m. <i>-to</i> , f. <i>-te</i> (<i>-tye</i> , <i>-tī</i>), n. <i>-tem</i> .
Plur.	1. <i>-tom</i>
	2. <i>-tām</i>
	3. <i>-tāt</i> (dial. fém. <i>-tyāt</i>).

Les désinences du conditionnel (irréel, v. Navalkar, § 622, 675) sont :

Sing.	1. m. <i>-tom</i> , f. <i>-tem</i> , n. <i>-tem</i>
	2. m. <i>-tās</i> , f. <i>-tīs</i> , n. <i>-temis</i>
	3. m. <i>-tā</i> , f. <i>-tī</i> , n. <i>-tem</i> .
Plur.	1. <i>tom</i>
	2. <i>tām</i>
	3. m. <i>-te</i> , f. <i>-tyā</i> , n. <i>-tīm</i> .

§ 245. La différenciation entre ces deux formes semble d'origine récente. Dans la Jhāneçvari les formes nominales du premier type manquent absolument ; les formes du second type ont le sens du présent ; du reste elles manquent à la première personne. On trouve pour le singulier :

2^e pers. : *dāvitāsi* (var. *dāvisi*) « tu montres », *pālītāsi* (var. *pālīsi*, *pālitosi*) « tu protèges » (XI, 311), *būjhatāsi* « tu comprends » (XVIII, 1340), *hotāsi* « tu as été » (XI, 274), *dekhātasi* « tu vois » (XVIII, 1545).

3^e pers. : *puravitā* « il remplit » (I, 27), *hotī* « elle est » (V, 15), *positā* « il soutient » (XVIII, 1650) ; on rencontre aussi la même forme employée dans des propositions conditionnelles, XVIII, 1702, 1704 : mais comme on trouve dans le même passage le vieux présent construit de la même façon, on n'en peut rien conclure.

A la troisième personne du pluriel, la forme moderne est fréquemment attestée : *dumdumitāti* (var. *dumdumitī*) « résonnent » (ou « résonnaient » ; tout le passage est une description de faits passés, I, 130), *hinṛvatāti* « frissonnent, frissonnaient » (I, 133), *varṣatāti* « pleuvent, pleuvaient » (I, 166), *giṃvasitāti* (? var. *giṃvasit ābāti*) « purifient, cherchent » (XI, 307), *ṣiṇatāti* « se fatiguent » (XI, 677), *dekhatāti* « voient » (XIII, 59), *mānitāti* « considèrent » (XIII, 1133), *ṇusatāti* « demandent » (XV, 1158), *nāṃdatāti* « se réjouissent » (XVIII, 1594), etc.

A côté des formes à désinence verbale, on trouve aussi, avec le même sens, la forme du « conditionnel » moderne : *je hote* « ceux qui sont » ou « étaient » (I, 164), *juṃjhate je* « ceux qui combattent » (I, 170), *he marte* « ils meurent » (II, 137).

§ 246. Les formes du « conditionnel » moderne, dans la mesure où elles ne recouvrent pas celles du « présent », sont en réalité des participes comportant l'élargissement normal des adjectifs en -ā (pkr. -ao).

Le participe en -t a seul survécu dans la langue moderne, à l'exception de *hotā* qui a pris le sens passé, et peut-être des formes adverbiales en -tām, v. § 194. Mais dans la Jñāneṣvarī le participe en -tā est aussi normal que l'autre : il se trouve dans des juxtaposés comme *boltā jālā* « disait » litt. « fut (été) disant » (XII, 20, XV, 48), *kartā hoīl* « fera » litt. « sera faisant » (IV, 21). Il s'emploie seul avec la valeur d'un verbe à la 3^e pers. du présent, par application des règles antiques de la phrase nominale. Joint à un pronom personnel, il a suivant les mêmes règles (cf. J. Bloch, *M. S. L.*, XIV, p. 54, 76, 90) la valeur d'un présent à la personne qu'exprime ce pronom : on trouve par exemple à la 1^{re} du singulier *mī mārītā he marte* « je frappe, ils meurent » (II, 137), *mī kartā* « je fais » (XVIII, 515), *tari mī na mhaṇatā, jari... na dekhatā* « je ne le dirais pas, si je ne voyais... » (VI, 122).

Enfin, comme faisait le verbal en -ta- du sanskrit (v. J. Bloch,

ibid., p. 91-92), les participes présents du marathe peuvent s'accompagner d'un verbe exprimant l'existence.

Quelquefois les éléments du groupe sont disjoints, comme dans *karit ci ase* « il fait » (XVIII, 1177) ; le plus souvent ils se juxtaposent. Ainsi l'on trouve dans la *Jñāneçvarī* :

mī arcil aseṃ « j'adore » (IX, 14), *mī... bolat āhe* « je dis » (X, 144) ;

tūṃ... karitu āhāsi « tu fais » (II, 6, 12) *tūṃ... mhaṇat āhāsi* « tu dis » (II, 137), *karavit āhāsi* « tu fais faire » (III, 5), *parisat āhāsi* « tu écoutes » (VIII, 54) ;

kāṃpat ase « il tremble » (I, 129), *mhaṇat ase* « il dit » (I, 169), *karit ase* « il fait » (II, 1), *det āhe* « il donne » (VII, 61), *vicarijat ase* « est demandé », *galatī āhe* « s'égoutte » (le sujet est au féminin ; XV, 287) ;

āhmī sāmgaṭ asoṃ « nous disons » (VI, 162), *pāhat āhoṃ* « nous regardons » (X, 182) ;

bolat asāṃ « vous dites » (IV, 184) ;

pāhat āhātī « regardent » (XIII, 642), *pāvate hoti* « acquièrent » (sujet au masc., III, 44), *kāriteṃ āhātī* « font » (suj. neutre ; XIII, 306), *vartateṃ* (var. *vartat*, *vartatīṃ* ; le sujet est au neutre) *āhātī* « se trouvent » (VII, 37).

§ 247. Il suffit de comparer ceux de ces groupes composés du participe non élargi et du verbe *āhṇeṃ* avec les formes citées au § 245 pour constater leur identité. L'aspiration, instable entre voyelles, l'est particulièrement entre deux *ā* : *dekha-tāsi* et *dekhat āhāsi*, *pāhatāsi* et *pāhat āhāsi* sont donc formes non seulement équivalentes, mais identiques. Du reste, que ces juxtaposés soient formés exclusivement avec le participe sans élargissement, c'est ce qui n'est pas sûr, ni universel : les dialectes du Concan conservent à la 3^e pers. du pluriel une désinence féminine *-tyāt* qui remonte à *-tyā āhāt* ; il est donc possible que dans la langue commune même il se soit produit à date relativement récente des unifications de formes, le masculin l'emportant comme toujours (cf. ci-dessous).

À la troisième personne du pluriel, le juxtaposé a conservé dans la langue normale le sens du présent ; les formes nominales sont réservées au conditionnel. Mais les trois formes du singulier ont pris la valeur conditionnelle : à quoi attribuer ce changement ? L'évolution n'a rien en soi d'anormal, et l'on en

rencontre des analogues en hindi, en bengali et en oriya (Beames, III, p. 129, 132) ; mais il est impossible d'en faire l'histoire en marathe. En tout cas elle est propre au *Deç* : car les dialectes ont généralement conservé le présent qu'on trouve dans la Jñāneçvarī ; ainsi le présent de *nid-* « dormir » est au Concan : sing. 1. *nidtaṃ*, 2. *nidtāy* (cf. *asāy* « tu es » ; à Goa on dirait *nid-tās*, v. Joshi, p. 188), 3. *nidtā* ; plur. 1. *nidlāv*, 2. *nidāt* (la 2^e plur. est toujours assimilée à la 3^e), 3. *nidāt* (*L. S. I., Mar.*, p. 173). On voit que la valeur nominale de ces formes a totalement cessé d'être sentie ; cela se marque notamment au fait que la forme masculine seule subsiste au singulier. Il n'est pas impossible d'ailleurs que la forme provienne dans ces dialectes d'un emprunt à la langue commune : car l'élargissement y est en *-ā*, alors que dans ces dialectes l'élargissement normal est en *-o*.

§ 248. Inversement, le *Deç* ignore normalement l'élargissement en *-o* : or le présent actuel repose sur un participe à désinence masc. *-to*, dont l'extension paraît liée avec le changement de sens des participes en *-tā*. La Jñāneçvarī ignore ces formes : dans ce texte *pālitosi* n'est qu'une variante incorrecte de *pālītāsi* (XI, 311) ; de même *stavilo* « il loue » (XVIII, 1137), *bhogito* « il jouit » (XVIII, 1134), que donnent certains textes, doivent se lire *stavī to*, *bhogī to* : ce sont des 3^e pers. du présent suivies du pronom qui leur sert de sujet, comme *anubhavī to* « il éprouve » (V, 37) pour lequel aucune variante n'a été relevée. Mais Nāmdēv connaît déjà les formes nouvelles : *yetom* « je viens », *pāhtoṣi* « tu vois », *karito* « il fait ». D'où viennent ces formes ? On ne saurait admettre un emprunt, puisque les dialectes où l'élargissement normal est en *-o* ont précisément adopté la forme en *-ā* ; le verbe *hoṇem* est également hors de cause, car *o* ne se retrouve pas à tous les genres. Le plus probable est qu'il faut reconnaître dans le présent actuel les désinences pronominales : en effet le féminin de ces formes est marqué non par *ī* mais par *e* comme dans les pronoms (cf. Navalkar, p. 99). On peut d'ailleurs concevoir la chose de deux façons différentes. Ou bien il s'agit d'une extension de la désinence pronominale, dûe à la place fréquente du pronom après le verbe ou le participe auquel il se rapporte : à côté des formes comme *anubhavī to* citées plus haut, on trouve par exemple *puravitā to* « il remplit » (I, 27) ; une haplogogie facile (*puravitā to* >

puravilo) aurait fixé la désinence pronominale au participe. Ou bien la forme est non pas plus récente, mais plus ancienne, malgré les apparences, que la forme en *-tā* : on a déjà vu que les poètes populaires présentent des formes qui, tout en manquant à la Jñāneçvari et à la poésie savante en général, étaient d'origine ancienne; il ne faut pas oublier d'ailleurs que l'on a dans la Jñāneçvari même des désinences de 1^{re} pers. sing. du passé en *-loṃ* à côté de désinences de 2^e pers. en *-lāsi*.

Il n'est donc pas impossible que le type *pāhtosi* de Nāmdev soit aussi ancien, voire plus ancien que le type *dekhatāsi* de Jñāneçvar et que les désinences participiales sur lesquelles repose le présent moderne soient contemporaines des formes pronominales et non refaites d'après elles; en d'autres termes, que toutes deux soient au même titre les débris de la déclinaison archaïque.

§ 249. Abstraction faite des variations désinentielles, le présent-conditionnel est donc un juxtaposé du participe présent et du verbe *āh-* « être », où la soudure des deux mots est plus complète que dans les périphrases composées du même participe et de *as-* ou *ho-*, par exemple. L'histoire du marathe se retrouve dans la plus grande partie des langues indo-aryennes.

Dans les langues centrales et occidentales, le participe seul équivaut à un verbe personnel (Beames, III, p. 131-132; Grierson, *J. As. S. Beng.*, 1895, p. 367-368); en sindhi cet usage est réservé à la poésie; dans la langue courante le participe est suivi de formes pronominales obliques (Grierson, *ibid.*, Trumpp, p. 289-291, 294); l'affixation de pronoms obliques se retrouve dans certains parlars du nord-ouest himalayen (Grierson, *Piç. lang.*, p. 57). Cependant presque partout le participe s'emploie aussi communément juxtaposé à un verbe signifiant « être ». Le plus souvent les deux mots restent indépendants par la forme : c'est le cas en sindhi, penjabi, braj, hindi, bundeli, bengali, dans les dialectes du centre himalayen (Beames, III, p. 179 et suiv., 192 et suiv., 203 et suiv., Grierson, *L. S. I., Rajasth.*, p. 13; cf. *Bhil lang.*, p. 4), en kaçmiri (Grierson, *Man. kaçm.*, § 60 et suiv.), Mais en penjabi occidental la soudure est fréquente avec le verbe *hā-* (Wilson, *Gram... of west. Penj.*, p. 51; *Gloss. of the Multani lang.*, p. 52); malgré certaines difficultés de détail, il est probable que le présent (à sens conditionnel en bengali, bihari, baïsvari) de toutes les langues du groupe oriental s'explique par

une soudure semblable à celle du marathe : en effet, tandis qu'à la troisième personne le participe reste sans addition, aux autres personnes il s'y ajoute des désinences semblables à celles de l'ancien présent (v. Beames, III, p. 129-130 ; et comparer les tableaux donnés par M. Grierson dans l'article cité, aux pages 368 et 354) ; enfin les parlers de l'extrême nord-ouest, malgré leur obscurité, laissent entrevoir des faits analogues, v. Grierson, *Piç. lang.*, p. 58.

Le marathe s'accorde donc ici avec la plupart des langues parentes ; en même temps, il se sépare nettement d'un groupe dialectal qui lui est contigu au nord. En guzrati le participe subsiste isolé avec la valeur de conditionnel ou de passé indéfini suivant qu'il comporte ou non l'élargissement (v. Tisdall, *Simpl. gram...*, p. 48-49) ; mais il n'entre dans aucun juxtaposé servant à marquer le présent ; le guzrati moderne (à date ancienne il ne possède que le présent archaïque, v. *L. S. I. Rajasth.*, p. 360), le bhil septentrional et les dialectes du Rajputana (*L. S. I. Rajasth.*, p. 13, *Bhil lang.*, p. 4) s'accordent à former le présent en juxtaposant deux formes conjuguées, à savoir le présent archaïque et le présent du verbe « être » ; ce type est inconnu ailleurs.

Passé.

§ 250. Les désinences du passé sont les suivantes :

	masc.	fém.	neut.
Singulier : 1.	-lom	-lyem, -lem	-lem
2.	-lās	-lis	-lems
3.	-lā	-lī	-lem
Pluriel : 1.	-lom	} aux trois genres	
2.	-lām		
3.	-le	-lyā	-līm.

Ces désinences reposent sur le participe passé en -lā comme faisait le présent à l'égard du participe présent en -tā ; mais la fixation en semble plus ancienne : dans la Jhāneçvari l'opposition provisoirement inexplicable des désinences masc.-fém. nominales à la 1^{re} personne du singulier, nominales à la 2^e personne, y est déjà normale (on trouve cependant des variantes

curieuses : *mī bolilām* ou *boliloṃ* « j'ai dit », *mī... pātālām* ou *pātaloṃ* « je suis tombé », XVIII, 1767, 1774).

A la 2^e personne du pluriel on trouve à côté de *-lām*, soit *-lāmt*, soit une désinence variable en genre m. *-let*, f. *-lyāt*, n. *-lāmt* ; ces formes, fréquentes chez les poètes, sont données aujourd'hui comme provinciales (Joshi, p. 208 ; cf. *L. S. I., Mar.*, p. 43) ; elles proviennent de l'assimilation fréquente dans les dialectes, ainsi qu'on a déjà vu, de la 2^e pers. plur. à la 3^e personne ; de plus elles supposent l'existence à la 3^e personne de juxtaposés avec *āhāti* du même type que ceux qui ont fourni la désinence du présent : la *Jhāneçvarī* offre en effet des exemples de ces juxtaposés (*ghātale āhāti* « sont pris », XVIII, 1064 ; cf. *gele asatī* « sont allés », I, 86).

§ 251. L'emploi de ces formes appelle quelques observations. Le participe marathe en *-lā*, comme le participe sanskrit en *-ta-* auquel il succède, prend suivant le sens de la racine une valeur intransitive ou passive. Le premier cas va de soi : *jhād paḍleṃ* « l'arbre est tombé », *mī paḍloṃ* « je suis tombé » sont des phrases nominales de type normal. Dans le second cas, la construction primitive a subi diverses altérations secondaires dont certaines ont réagi sur la forme elle-même.

En principe l'objet logique de l'action est au nominatif, le sujet logique à l'instrumental. Exemples :

Cāvunḍarājeṃ karaviyaḷeṃ « fait sur l'ordre de Cāvunḍa-rāja » (inscr. de Çravana Belgola) ;

myām abhivandilā ṛṅguru ci « j'ai adoré le guru » (*Jñān.*, I, 27) ; *aiṣeṃ pāhileṃ myām* « voilà ce que j'ai vu » (*ibid.*, XI, 275) ; *jeṃ tumhī vākya bolileṃ* « la parole que vous avez dite » (*ibid.*, III, 1) ; *kṛpā keli tumhīṃ* « vous avez eu pitié » (*ibid.*, XI, 255) ; *tumhīṃ mī āṅgikārīlā* « vous m'avez accepté » (*ibid.*, I, 65).

Un cas particulier de cette construction est celui où le participe au neutre singulier ne s'accompagne d'aucune apposition exprimant le complément logique : ce type de phrase, très fréquent en sanskrit et en prākṛit (*J. Bloch, M. S. L.*, XIV, p. 58 et suiv., 89 et suiv. ; *Jacobi, Ausgew. Erzähl., Gramm.*, § 82), persiste en marathe comme partout ; ex. *arjunēṃ mhaṇṭitaleṃ* « Arjuna dit : » (*Jñān.*, III, 1).

Mais là ne s'arrête pas le rôle de cette tournure dans un grand nombre de langues indo-aryennes modernes : au groupe se suffisant

originellement à lui-même, et composé du participe neutre accompagné de son sujet logique à l'instrumental, s'est ajouté un complément logique à un cas oblique. De là l'emploi des suffixes pronominaux juxtaposés au participe de façon à constituer une conjugaison nouvelle dans les groupes du nord-ouest et de l'est (v. Grierson, *J. As. Soc. Beng.*, 1895, p. 363 et suiv.). De là aussi, en hindi par exemple, l'existence de phrases comme : *tab rājā ne is bāt ko batāyā* (masc. à sens de neutre), à côté de la phrase construite logiquement : *tab rājā ne yih bāt batāi* « alors le roi expliqua cette affaire » (ex. tiré de Greaves, *Gram. of mod. hindi*, § 153 ; cf. Grierson, *ibid.*, p. 361 et suiv.). La même tournure se retrouve en marathe : ainsi l'on dit *tyā nem Rāmās mārileṃ* au lieu de *Rām mārilā* « il a frappé Rām » ; d'ailleurs elle y est d'introduction récente, et ne s'emploie que lorsque le complément logique est un nom de personne ou d'être animé ; encore n'est-elle même dans ce cas que facultative (v. Joshi, § 462, 468 d).

§ 252. Par contre il s'est produit en marathe des innovations dont le principe est la tendance à maintenir le sujet logique au nominatif.

La plus simple consiste dans la confusion des deux constructions nominales ci-dessus exposées. Au lieu de dire : *tyāṇem āplā mulgā ṣāleṃt pāṭhavilā*, ou *tyāṇem āplyā mulās ṣāleṃt pāṭhavileṃ* « il a envoyé son fils à l'école », on dira *tyāṇem āplyā mulās ṣāleṃt pāṭhavilā* (ex. de Joshi, § 466 b). Cette tournure, incorrecte au point de vue du grammairien, est pourtant fréquente et attestée chez les poètes ; selon les enquêteurs du *Linguistic Survey* elle serait propre au Concan (*L. S. I., Mar.*, p. 67, 170) ; du reste elle se retrouve en guzrati normalement et en rajasthani quelquefois (v. *L. S. I., Raj.*, p. 332).

Une autre confusion se produit dans les phrases dont le sujet logique est à la deuxième personne. Au lieu de dire *tvāṃ (tumbhī) kām keleṃ* « tu as (vous avez) fait l'ouvrage », on rétablit le pronom personnel au nominatif et l'on ajoute au participe décliné la désinence normale des verbes intransitifs ; de là : *tūṃ kām keleṃs* « tu as fait l'ouvrage », *tāṃ pothī lihilīs* « tu as écrit le livre », *tūṃ pothyā lihilyās* « tu as écrit les livres », *tumbhī kām keleṃt* « vous avez fait l'ouvrage », etc.

Malgré sa complication apparente, et malgré les autorités de l'Instruction publique, cette tournure est d'usage constant,

et les poètes modernes n'ont pas craint de l'employer. Au Concan elle s'étend même à la troisième personne ; mais ici la désinence ajoutée au participe ne pouvant être verbale, est empruntée à la déclinaison nominale : c'est la désinence de l'instrumental ; ainsi l'on dit *yā saheban* (*sahebanīm*) *malā dile-n* (*dile-nīm*) « le saheb m'a (les s. m'ont donné) un pourboire » (exemples empruntés aux notes de M. Bhandarkar ; cf. Joshi, § 466 *a* et *L. S. I., Mar.*, p. 67, 221).

La conséquence dernière de cette tendance à garder le sujet logique au nominatif et à accorder avec lui le participe passé a été la constitution d'un véritable passé à valeur active. Toute une série de verbes, classés par les grammairiens dans le *umaj-gaṇ*, ont ainsi transformé la construction traditionnelle. On dit, non pas : *myām teṃ umajleṃ*, *myām goṣṭ visarḷi*, mais *mī teṃ umajloṃ* « j'ai compris cela », *mī tujbi goṣṭ visarḷoṃ* « j'ai oublié ton histoire » ; de même *tī aseṃ mhaṇālī* « elle a dit cela », etc. (v. Joshi, § 468 *b*).

La classe des verbes dont il s'agit est constituée par les verbes suivants selon Joshi (§ 299, 4) : *umaj-* « comprendre », *āṃcav-* « se rincer la bouche », *ok-* « vomir », *utar-* « franchir », *kheḷ-* « jouer », *caḍh-* « monter », *cuk-* « manquer », *tar-* « passer », *pasav-* « mettre bas (jument, ânesse), éclater (épi) », *pāv-* « obtenir », *poḥaṃc-* « arriver à, obtenir », *poḥ-* « traverser à la nage », *prasav-* « engendrer », *baḍbaḍ-* « bavarder », *bol-* « dire », *bhaj-* « adorer », *bhul-* « oublier », *muk-* « perdre », *laḍh-* « combattre », *lābh-*, *lāh-* « obtenir, gagner », *vad-* « dire », *visar-* « oublier », *visamb-* « négliger », *çik-* « apprendre », *samaj-* « comprendre », *smar-* « se rappeler », *hag-* « excréter », *huk-* « manquer », *mhaṇ-* « dire » (*mhaṇāloṃ* etc., la forme *mhaṭleṃ* garde le sens passif). Cette liste, dont l'ordre même révèle les remaniements récents (*āṃcav-* devrait être en tête) n'est pas complète ; les verbes *gā-* « chanter », *pī-* « boire », *le-* « prendre », *kar-* « faire » (dans certaines expressions *snān karṇeṃ* « se baigner », etc.), *ghaḍ-* « toucher », *ācar-* « pratiquer, faire » et bien d'autres encore peuvent se construire de la même façon (v. Joshi, § 468, *c, e, f* ; cf. § 299, 6 ; cf. Molesworth, *Preface, gener. intim.*, § 13, p. viii).

L'innovation dont il s'agit ici n'est pas récente en marathe ; on trouve par exemple déjà dans la Jñāneçvari : *heṃ boliloṃ* « j'ai dit cela » (XVIII, 1131), *mī granthaloṃ* « j'ai composé » (XVIII,

1770), *leilāsi* « tu as pris » (XI, 294), etc. (par contre *jenem tāri-
loṃ hā saṃsārapuru* « [le guru] grâce à qui j'ai traversé les flots
débordés de la transmigration » (I, 22) semble incorrect de toute
façon étant donné que le nom est au nominatif ; la variante *tārilā*
devrait être introduite dans le texte).

Attestée depuis les origines, s'imposant aujourd'hui de plus
en plus à l'usage, il semble que la construction active du passé
des verbes transitifs ait dès à présent acquis assez de vitalité
aux deux premières personnes pour éliminer la construction pas-
sive traditionnelle ; en effet des phrases comme celles-ci, tirées
de la *Jñāneṣvarī* :

mī... kavaliloṃ mohem « j'ai été en proie à l'égarement » (III,
10) ;

hem paḍhaviṃ Jī-svāmī-Nivṛttidevīṃ « voici ce que j'ai appris de
N. » (XII, 247) ;

myām dekhilāsi « tu as été vu par moi » (XI, 306, cf. 258, 282) ;
sont, de par leur origine (cf. J. Bloch, *M. S. L.*, XIV, p. 58,
60, 86, 90) absolument correctes, et pourtant elles sont sorties
de l'usage (v. Joshi, § 302 i ; cf. § 465).

La tendance actuelle du marathe est donc d'établir au passé
une conjugaison unique constituée aux deux premières per-
sonnes par les formes à désinence verbale s'accordant avec le
sujet logique au nominatif ; à la troisième personne les deux
constructions coexistent encore, mais les troubles qui s'y cons-
tatent attestent un état de déséquilibre provisoire, qui aboutira
peut-être aussi à l'unification.

Temps formé sur le participe d'obligation.

§ 253. Le participe en *-āvā* (skr. *-tavyah*) peut se construire d'une
façon purement nominale à toutes les personnes sauf à la 2^e sin-
gulier, où le *-s* caractéristique s'est imposé à l'usage ; au pluriel,
à côté des formes nominales, on trouve aussi les mêmes dési-
nences verbales qu'au passé. Le temps en question est donc encore
en voie de formation, et c'est par un abus que les grammairres
le classent à l'égal des autres temps. Voici le tableau des formes
qu'elles donnent :

	masc.	fém.	neut.
Sing. 1.	<i>-āvā</i>	<i>-āvī</i>	<i>-āveṇi</i>
2.	<i>-āvās</i>	<i>-āvīs</i>	<i>-āveṇis</i>

	3.	-āvā	-āvī	-āveṃ
Plur.	1.	-āve	-āvya	-āvīm ou -āveṃ
				[indécl.]
	2 et 3.	-āve ou -āvet	-āvya ou -āvyaṭ	-āvīm ou -āvīmt.

L'emploi de ces formes est analogue à celui des formes du passé. Dans le cas des verbes intransitifs, le participe s'accorde avec le sujet s'il désigne un être inanimé ; il peut aussi se construire au neutre, le sujet logique étant à l'instrumental, si c'est un être animé ; ex. *ātām pāṇs paḍāvā* « maintenant la pluie devrait tomber » ; *to gharīm yāvā* ou *tyāneṃ yāveṃ* « il doit venir à la maison » (ex. de Joshi, § 468 i). Dans le cas des racines à sens transitif, la construction passive est de règle ; ex. *ahmī kāy karāveṃ* « que devons-nous faire ? » (Jñān., III, 6), *tumbī... volagaveti ahmīm* « nous devons nous attacher à vous » (*ibid.*, XII, 247). Mais toute une série de verbes, à savoir *aikneṃ*, *parisneṃ* « écouter », *dekhneṃ* « voir », *baghneṃ* « regarder », *pusneṃ* « demander », *sāṇṇeṃ*, *mhanneṃ* « dire », *bhajneṃ* « adorer », *ḍasneṃ* « mordre », *cāvneṃ* « mâcher », *çivneṃ*, *ghaḍneṃ* « toucher », *jhagaḍneṃ*, *jhombneṃ*, *lagatneṃ* « s'emparer de » se construisent au neutre, le sujet logique étant à l'instrumental (Joshi, § 468 g, h) ; de plus le participe futur se transforme en verbe actif comme le participe en -lā par l'addition de -s au singulier, -t au pluriel, à la forme régulièrement déclinée ; ex. (de M. Bhandarkar) : *tūṃ granth lihāvās*, *pothi vācavīs āṇī dusreṃ kām karāveṃs* « tu devrais écrire un ouvrage, lire un livre et faire quelque autre travail ».

§ 254. Il faut probablement faire remonter au même participe la conjugaison entière du *potentiel* que plusieurs grammairiens rapprochent abusivement du *causatif*, dont la construction et le sens sont tout différents. En effet le sujet logique du *potentiel* est toujours à un cas indirect, ordinairement l'instrumental : *majhyāneṃ* ou *malā cālavteṃ*, *cālavteṃ* « je peux marcher, j'ai pu marcher » ; *mājhyāneṃ* ou *malā dhaḍā ḥikavḷā* « j'ai pu apprendre la leçon », *mājhyāneṃ* ou *malā tyālā ḥikavḷeṃ* « j'ai pu l'enseigner », cf. *āhmīm ḥaktihīneṃ kaiseṃ karavel teṃ neṃeṃ* « privé de force, que puis-je faire, je l'ignore » (Tukārām) ; voir Navalkar, 233 et suiv. ; Joshi, § 329 et suiv., § 468 j ; exemples tirés des textes chez Godbole, § 293.

FORMES NON PERSONNELLES.

Participes.

§ 255. Le participe présent est en *-t*, et remonte donc au participe actif skr. *-ant-*, pkr. *-anta-* (Pischel, § 560). La même forme se retrouve en guzrati, rajasthani, et en hindi ; elle est attestée indirectement par l'infinitif en *-ite* du bengali ; dans les langues où une sourde devient sonore après nasale, c'est-à-dire en tsi-gane, sindhi, penjabi et népalais, le participe correspondant est en *-nd* ou *-d* (v. Beames, III, p. 123 et suiv. ; cf. *L. S. I., Raj.*, p. 14 ; Miklosich, X, p. 44). Parmi les dialectes montagnards du nord-ouest, certains ont conservé *-ānt* ou *-t* ; d'autres ont *-ān* ou *-ān* qui remontent peut-être à la même forme : c'est du moins l'explication que M. Grierson en propose dans sa phonétique (*Piç. lang., Phonol. det.*, § 182, p. 144) ; mais dans sa morphologie (*ibid.*, p. 55) il semble préférer y voir le participe moyen de l'iranien, zd *-āna-*, phl. *-ān*. A vrai dire, s'il s'agit d'une forme moyenne, il vaudrait peut-être mieux recourir au participe du sanskrit en *-āna-*, commun en pali et attesté exceptionnellement en prākṛit (Pischel, § 562) ; la vitalité de cette forme est garantie par son dérivé singhalais en *-na* (Geiger, § 55). Toujours est-il qu'à l'exception de dialectes isolés aux frontières extrêmes, — le singhalais, l'oriya (très obscur ; v. Beames, III, p. 125) et peut-être le nord-ouest himalayen — la forme universellement usitée est celle que conserve aussi le marathe.

Le participe en *-t* s'est élargi de deux façons : 1° la forme en *-to* est réservée à la conjugaison ; 2° la forme en *-tā*, dans la mesure où elle en fait partie, prend la valeur de passé (v. Joshi, § 344, 8) et par suite de conditionnel (v. § 244 et suiv.) ; mais elle sert aussi normalement d'adjectif (Joshi, § 617 c).

§ 256. Le participe passé est formé par le suffixe déclinable *-lā* s'ajoutant au thème du passé, que ce thème soit l'ancien thème du participe sanskrit en *-ta-*, ou que ce soit le thème unique du verbe, cf. plus haut § 229. De par son origine, ce suffixe n'est autre, ainsi que l'a montré M. Sten Konow (*J. R. A. S.*, 1902, p. 417, 420), que le suffixe d'adjectif prakrit en *-alla-*, variante de celui plus fréquent en *-illa-* ; le participe marathe n'est donc qu'une forme élargie du verbal sanskrit en *-ta-* : cela est appa-

rent dans les participes irréguliers comme *kelā* (*kyta-*), *gelā* (*gata-*), *pātlā* (*prāpta-*), etc. Le prakrit ignore ce développement du suffixe *-illa-*, *-alla-* : le cas de *āṇilliya-* (*āṇitā-*) y est isolé et s'explique par des raisons particulières (v. Pischel, § 595, p. 403). Pourtant plusieurs dialectes ont élargi leur participe par *-l-* : ce sont d'une part ceux du groupe oriental, bihari, oriya, bengali, assamais ; d'autre part le guzrati, voisin du marathe (où le part. en *-lo* remplace un part. en *-o* archaïque, v. *L. S. I., Raj.*, p. 342) ; enfin peut-être certains parlers du nord-ouest himalayen (v. Grierson, *Piç. lang.*, p. 55). L'isolement de ces dialectes, joint au caractère récent du suffixe, vérifiable dans plusieurs d'entre eux, prouve que la valeur morphologique du suffixe en *-l-* s'est développée indépendamment dans chacun de ces dialectes ; il en est d'autant plus remarquable qu'il faille joindre des parlers indous au groupe de langues indo-européennes où des ajectifs en **-l-* (sans doute ici **-l-ya-* > pkr. *-lla-*) ont été rattachés aux thèmes verbaux : ce groupe comprend comme on sait, le slave, l'arménien et le tokharien (v. S. Lévi et Meillet, *M. S. L.*, XVIII, p. 22).

Par ailleurs le suffixe en *-l* a gardé en marathe sa valeur adjectivale : cf. p. ex. *pañilā* « premier » (cf. *prathama-*), *āglā* « qui est en tête » (*agra-*), *aṇḍil* « mâle » (*aṇḍa-*) ; le participe en *-lā* peut donc avoir une valeur purement adjectivale : c'est pour éviter la confusion d'emploi qui en résulte que s'est constituée récemment la forme en *-lelā* d'emploi purement adjectif (v. Joshi, § 619).

§ 257. Le participe d'obligation du sanskrit en *-lavya-* a donné en marathe le participe en *-āvā*, de même sens. Le même adjectif existe en sindhi et en guzrati avec le sens de participe présent passif ; on le retrouve, fixé à l'une de ses formes avec la valeur d'infinitif, en guzrati d'abord et dans le groupe contigu du Rajasthan (v. *L. S. I., Raj.*, p. 14), d'autre part dans le groupe oriental bihari-bengali-oriya-assamais (Beames, III, p. 153-155 ; *L. S. I., Beng.*, p. 8, 403) ; dans ces dernières langues le participe a dû exister avec sa valeur primitive, puisqu'elles possèdent un futur en *-b-* qui en dérive (Beames, III, p. 158).

§ 258. Le participe en *-āvā* ayant en marathe conservé sa valeur passive (sauf quelques exceptions récentes) et en tout cas son sens d'obligation, le marathe se trouvait sans participe futur. C'est ce vide que l'adjectif en *-ṇār* est destiné à combler. Cette forme

n'est pas propre au marathe : elle se trouve avec la valeur de nom d'agent en guzrati ; mais ici la forme ancienne est pourvue d'une aspiration : *kāraṇahāra* « celui qui fait » (v. *L. S. I., Raj.*, p. 362) ; même forme et même sens en sindhi, p. ex. *sirjaṇahāru* « créateur », *likhāṇahāru* « écrivain, qui va écrire » (Trumpp, p. 75) ; de même en hindi : *dekhnehārā* « voyant ». Le sens futur qui perce en sindhi, semble récent en marathe ; dans cet exemple de Nāmdev (*Navnīt*, p. 18, abh. 18, 3) on n'a affaire qu'à un nom d'agent :

dhārma artha kāma mokṣā cārī stana |
dohōṇār dhanya Puṇḍalikā ||

« La loi, l'intérêt, le désir, la délivrance sont quatre mamelles ; celui qui les traite c'est l'heureux Puṇḍalik ».

Cet adjectif est évidemment tiré du nom d'agent en *-nā-* qui a par ailleurs fourni l'infinitif en *-nem*. Quel est le suffixe ? Est-ce le même que celui des noms comme *andhār* « obscurité » (*andhakāra-*), *kumbhār* « potier » (*kumbhakāra-*), *suār* « cuisinier » (*sūpakāra-*) ? Ou faut-il y reconnaître celui de *sūtār* « charpentier » (*sūtradhāra-*) ? L'aspirée des autres langues semblerait devoir faire pencher pour cette dernière explication ; sans compter qu'on est tenté de rapprocher par le sens *-dhārā-* « soutien » de *-pāla-* « protecteur, gardien », mot qui est à l'origine du suffixe bien connu de l'hindi en *-vālā*, d'emploi analogue. Il est vrai que *h* n'est souvent guère qu'un signe graphique de l'hiatus, notamment dans les langues du type apabhraṃṣa (cf. plus haut § 22, 66, 161, 210 et Trumpp, *l. l.*) ; et que les origines de cet emploi de *-dhāra-* sont beaucoup moins claires que celles de *-pāla-*. Beames hésite, avouant sa préférence pour la première hypothèse (v. III, p. 238) et l'on ne peut que l'imiter faute d'argument décisif.

Comme le participe en *-t*, celui-ci, prenant un élargissement en *-ā*, devient adjectif, garde l'emploi de nom d'agent et perd la valeur de participe futur. Ex. : *yeṇāre lok* « les gens qui doivent venir » ; *bolṇāre puṣkal*, *karṇāre ṭhōḍe* « beaucoup de parleurs, peu d'agissants » (Navalkar, § 641-642) ; ou encore : *pohṇārā budṭo*, *liṇṇārā cukto...* « le nageur (seul) se noie, le scribe (seul) fait des fautes... » (cité par Molesworth, s. v. *pohnem*).

Emploi des participes ; verbes auxiliaires.

§ 259: L'emploi de toutes ces formes n'est pas identique. Le participe d'obligation a gardé dans l'ensemble sa valeur primitive ; et jusque dans la conjugation potentielle la construction est restée indirecte. Les autres participes au contraire, en s'isolant des formes élargies à valeur d'adjectif, ont pris avec le temps une valeur verbale de plus en plus nette et une construction uniforme. Le trait caractéristique en est leur juxtaposition aux verbes signifiant « être ». On a déjà vu que les « temps participiaux » ne sont en réalité que des groupes ainsi constitués : c'est des mêmes éléments, mais isolés, que se forment les « temps composés ». Par réaction contre l'habitude, en effet blâmable de plus d'une façon, de modeler les grammaires descriptives du marathe sur les grammaires de l'anglais, M. Joshi condamne § 593 ; cf. au contraire Navalkar, § 313 et suiv.) la notion de temps composés et n'en donne une liste qu'à titre de concession pratique. Les temps composés ne forment pas en effet un système défini ; mais puisque certains temps simples sont en réalité déjà composés d'un participe et d'un auxiliaire, ce serait donner une image infidèle du système verbal que de séparer *mī calṭom* « je marche » de *mī calat āheṇi* « je marche », *mī calat botom* « je marchais ». Le principe de ces formations est d'ailleurs commun à la plupart des langues indo-aryennes (v. Beames, III, chap. IV, p. 170 et suiv. ; cf. Grierson, *Man. kaṣm.*, § 45, 60 et suiv. ; Geiger, § 63).

§ 260. Les auxiliaires employés en marathe sont *ās-* et *āh-* « être » (le premier à sens duratif, Joshi, § 315) ; le premier se retrouve partout sauf en penjabi et en sindhi ; le second semble propre à l'oriya et au groupe occidental : marathe, guzrati (dans le verbe négatif), sindhi, penjabi, hindi. Le verbe *ho-*, d'emploi courant dans toute l'Inde centrale, en penjabi et en guzrati, ne sert en marathe que dans les temps participiaux, et avec la valeur du passé.

§ 261. Le verbe *jāṇeṇi* « aller » (skr. *yā-*) sert à former des temps périphrastiques à sens de passif : *to mārīlā jāīl* « il sera battu », *to mārīlā gelā* « il a été battu ». Cette construction est récente en marathe, et d'ailleurs peu usitée (v. Navalkar, qui au § 305 donne les divers équivalents plus usuels ; cf. Joshi, § 593, 5, p. 391).

On la trouve aussi en guzrati où elle commence à faire concurrence au passif normal en *-ā-* (Tisdall, p. 67-69, *L. S. I., Raj.*, p. 343); le marvari, le sindhi ne connaissent comme le vieux marathe que l'ancien passif en *-ij-* (Beames, III, p. 71 et suiv.). Le passif périphrastique semble bien en marathe et en guzrati un emprunt aux langues centrales, notamment à l'hindi, où cette tournure est courante (v. Beames, III, p. 213-214). Quoi qu'il en soit, l'origine de cette construction reste obscure. Le verbe « venir », combiné avec un cas oblique de l'infinitif, équivaut à un passif en kaçmiri : *guṇana yima* « je serai caché » (Grierson, *Man. Kashm.*, § 91); cf. la construction de l'hindi *dekhne meṃ ātā* « il vient en vue »; on conçoit pour le verbe « aller » un emploi du même genre : ainsi en marathe *teṃ jaḷun jāil*, littér. « cela ira en ayant brûlé », équivaut à « cela sera brûlé ». Il est possible que l'homonymie de l'adjectif verbal skr. *jāta-*, pkr. *jāa-* « devenu », qui s'accrole volontiers à un adjectif verbal en *-ta-* exprimant l'état en sanskrit (surtout sous la forme de composé *saṃjāta-* : p. ex. *sā viharapīḍitā saṃjātā* : Vetāla, éd. Uhle 14, 5) et en prākrit (v. Jacobi, *Ausgew. Erz., Gram.*, § 113; cf. *muttāṇam ghaṇareṇuṇa vva churio jāo mhi etthantare* « me voilà [devenu] couvert comme d'une poussière de perles » *Karpūramañjarī*, I, 29 d), soit pour quelque chose dans l'emploi nouveau du verbe *jā-* « aller »; et en effet l'on trouve dans tel vers de la Jñāneçvarī (XVIII, 783), *jāti* signifiant « ils deviennent, ils se produisent », sans qu'on voie clairement s'il s'agit d'un verbe refait sur le thème du participe *jālā* « été » ou du verbe « aller ». Que le verbe « aller » puisse prendre le sens d'« être » et servir dès lors à la formation des passifs, c'est ce que prouve non pas seulement le dravidien, où la chose est rare et que Beames a donc tort de citer (III, p. 74), mais l'iranien : on sait qu'en persan *šudan* « devenir », anciennement « aller » (cf. skr. *cya-*), a succédé au pelhvi *estātan* « se tenir » (cf. skr. *sthā-*) dans la fonction qui nous occupe; et l'afghan fait de même (Geiger, *Grundriss der iran. Phil.*, I², p. 155, 222). D'ailleurs l'opinion indigène attribue la construction avec *jāneṃ* à un emprunt fait au persan (Joshi, p. 391); on ne peut que signaler cette hypothèse, qui n'est pas absurde, et qui n'est pas non plus nécessaire.

Formes absolues tirées des participes.

§ 262. Le participe présent, fixé à l'un de ses cas, fournit une forme qui se construit absolument : *to caltāṃ caltāṃ khālīṃ paḍlā* « tout en marchant il est tombé » ; *bārā bājtāṃ yā* « viens à midi (à douze sonnant) » ; *tyālā kheltāṃ myāṃ pāhileṃ* « je l'ai vu jouer (jouant) » ; *āhmī khelat astāṃ to ālā* « il est venu tandis que nous étions en train de jouer ». A côté de la forme en *-tāṃ* existe une forme en *-tāṃnā*, de même sens : *myāṃ jevitāṃnā tujhī cīṭī vācūn ṭākili-* « j'ai fini de lire ton billet en prenant mon repas » ; *myāṃ tyālā ghoḍyālā mārtaṃnā pāhileṃ* « je l'ai vu battre le cheval ».

On s'accorde généralement à voir dans cette forme le locatif du participe élargi en *-tā* ; pour le sens, ceci correspondrait bien aux formes en *-te* du guzrati et du bengali, dont l'emploi est analogue (v. Beames, III, p. 124-125). Mais cette explication ne permet pas de rendre compte de l'affixe *-nā* (Beames, *l. l.* et Joshi, p. 237 se contentent de le caractériser comme « emphatique »). De plus le guzrati possède à côté de la forme en *-te*, la forme en *-tāṃ* du marathe. S'il s'agit d'une forme déclinée du participe, une seule hypothèse rend compte de toutes ces formes : c'est qu'il s'agit de l'oblique pluriel, c'est-à-dire de l'ancien génitif, et dans le cas de la forme en *-tāṃnā*, du datif pluriel — on sait en effet que l'affixe *lā* prend derrière la voyelle nasale de l'oblique la forme *nā* (v. § 72). En guzrati la désinence *-āṃ* est celle du neutre pluriel, skr. *-āni* ; elle peut à plus forte raison représenter skr. *-ānām*. Il s'agirait ici d'un génitif *commodi* (cf. Speyer, *Ved. u. Skr. Syntax*, § 72) : l'hypothèse est d'ailleurs invérifiable, car dès les plus anciens textes la forme s'emploie déjà avec la liberté dont témoignent les exemples précédemment cités (et empruntés à Navalkar, § 640, I).

Il ne faut pas négliger cependant de rappeler l'absolutif du pali en *-tvānaṃ* et de l'ardhamāgadhī en *-ttāṇāṃ* (Pischel, § 585) ; l'origine de ces formes est obscure (Wackernagel, p. xxiv, note 3). Il n'est pas impossible que ce soit ici l'origine de l'absolutif marathe et guzrati en *-tāṃ* : (cf. Rājvāde, *Vyākaraṇ*, p. 109) ; dans ce cas, l'addition de l'affixe *nā*, c'est-à-dire *lā*, serait analogique et tiendrait à la confusion avec la forme d'oblique pluriel.

§ 263. Le participe passé et le participe d'obligation sont souvent employés comme des noms verbaux. Le premier, tout en gardant

son sujet au nominatif, se met au cas oblique et s'accompagne d'une postposition : *tujhī āi vārlyā-pāsūn* « depuis ta mère morte, depuis la mort de ta mère ». Le second se construit au cas oblique du singulier comme le nom verbal en *-uṇ* : *āmācā bāg pāhvayās calā* « allez voir mon jardin » ; *āpṇācīm malā kāmhim bolāyāceṇ āhe* « j'ai quelque chose à vous dire » (Navalkar, p. 345, 348-349 ; cf. *L. S. I., Mar.*, p. 27). Le nom neutre auquel ces formes se rattachent est l'exact correspondant de l'infinitif guzrati en *-uṇ* : la seule différence est que c'est précisément le nominatif correspondant à la forme du guzrati qui n'a pas en marathe la valeur d'infinitif.

§ 264. C'est à ce même nom verbal qu'il faut sans doute rattacher l'absolutif en *-ān*, qui pour le sens correspond à skr. *-tvā* : *māmāpudheṇ jāun mī pāyāṇ padheṇ* « j'irai trouver mon oncle, et (ayant été devant mon oncle) je me jetterai à ses pieds ». C'est cette correspondance de sens qui a conduit la plupart des savants à expliquer mar. *-ān* par la forme prākrite *-ttūna*, *-ūna* (Navalkar, p. 107 ; Joshi, p. 239, Beames, III, p. 233, etc.).

L'absolutif en *-ūna* est en effet normal en prākrit mākharāṣṭrī et dans les prākrits jainas sous la forme *-dūna*, *-ūna* (Pischel, § 586) ; mais *n* dental final fait difficulté, comme l'a bien vu M. Sten Konow (*J. R. A. S.*, 1902, p. 419) ; la nasale intervocalique, loin de subsister sous forme de dentale, devait tomber (v. § 66) ; et par suite la forme devait se confondre avec l'infinitif issu de skr. *-itum*. Dans cet embarras, l'examen des autres langues ne sert de rien : partout l'absolutif semble remonter à skr. *-ya*, conservé dans les prākrits orientaux (v. Pischel, § 589 et suiv.) et dont l'aboutissant *-i*, noté en apabhraṃṣa (Pischel, § 594), se retrouve d'une manière plus ou moins claire en singhalais (v. Geiger, § 56, 2), dans guz. s. *-ī*, p. h. *-i* (> zéro), *-e*, bg. *-iyā* (v. Beames, III, p. 230 et suiv.).

La clef de la forme marathe est précisément la nasale finale qui fait difficulté dans l'hypothèse mentionnée ci-dessus. Cette nasale apparaît dans la vieille langue sous la forme *-ni* ou *-niyām* : or c'est là une postposition bien connue, qu'il est invraisemblable de supposer affixée à une forme isolée de la déclinaison, comme l'infinitif en *-tum* ou l'absolutif en *-tvā*. Du reste la voyelle qui précède est anciennement non pas *-ā* mais *-o* ou même *-au*. Ceci, en excluant tout recours à un thème en *-u-*, nous conduit à considérer la forme comme l'ablatif d'un thème en *-a-*, du même type

que *meghauni*, *divāni*, etc.; v. § 195; soit **karavauni* dont le *v* intervocalique serait tombé comme il arrive si fréquemment, surtout en présence d'une voyelle labiale (cf. § 153): d'où *karauni*, *karoni*, etc. (cf. *karavun karavutan*, *maṇṇavun* dans l'inscr. de Cikurḍem).

Cette explication cadre bien avec l'emploi de la forme, qui sert à marquer la succession historique ou logique de deux actions (v. Joshi, § 620, Navalkar, p. 346-347).

Nom verbal et infinitif.

§ 265. L'infinitif type du marathe est le nom verbal en *-ṇem*, qui remonte au nom verbal du sanskrit en *-anam*: la forme du sanskrit subsiste dans le singhalais *-ṇu* (Geiger, § 57), le kaçm. *-un*, le sindhi *-nu*, le penjabi occidental *-un* (obl. *-an*), le bundeli *-an*; la forme élargie du marathe se retrouve dans les langues centrales: dial. du Rajasthan *-ṇo* ou *-nā*, hindi *-nā*, braj *-naum*, penj. *-ṇā* ou *-nā* après cérébrale (cf. Beames, III, p. 236 et suiv., *L. S. I., Raj.*, p. 14; on a proposé aussi de faire remonter ces formes non au nom verbal du sanskrit, mais au participe d'obligation en *-anīyam*; cf. Sten Konow, *J. R. A. S.*, 1902, p. 418 n.); on a vu que le guzrati et quelques parlers voisins d'une part, et de l'autre le groupe oriental se servent d'un futur de type *-ba-* issu du participe skr. *-tava-*.

Cet infinitif est en réalité un nom d'action déclinable et se construit comme tel: *tyā cīm karṇīm cāṅglīm āhet* « ses actions sont bonnes »; *malā bāpācī ājñā mānya karṇem prāpt āhe* « il me faut traiter avec respect l'ordre de mon père »; *mag jem karṇem asel tem kar* « alors fais ce qui est à faire » (litt. « ce qui est l'action »); au nominatif il forme des phrases nominales exprimant l'obligation: *patr libhī jāṇem* « continuez d'écrire »; au datif il marque l'intention: *karṇyās* ou *karṇyālā* « pour faire », etc. (cf. Navalkar, § 643).

Outre ce nom d'action et les participes déclinés comme tels, le marathe possède encore un infinitif indéclinable, qui marque l'intention: *to tem karūṃ* (= *karāyās*) *icchito* « il désire le faire »; *tī tem karūṃ çakel* « elle pourra le faire »; *malā yeuṃ de* « donne-moi (la permission de) venir », etc. (v. Navalkar, § 635, 216). Cette forme sort, ainsi qu'on l'a généralement reconnu, de skr. *-tum*, pkr. *-ium* (Pisohel, § 573; sur la chute de *i* en marathe, v. plus haut, § 63; sur la confusion avec l'absolutif pkr. en-*āya*, § 264).

LA PHRASE

§ 266. Les changements qu'ont subis les mots du marathe par suite des altérations phonétiques ou de l'évolution grammaticale n'ont pas été assez profonds pour transformer fondamentalement la constitution de la phrase. On verra par les quelques observations qui suivent que les règles essentielles de la phrase marathe sont à peu de chose près celles de la phrase sanskrite : ni dans la structure de la phrase, ni dans les rapports ou l'agencement de ses éléments on ne se trouve en présence d'innovations importantes.

Phrase nominale et phrase verbale.

§ 267. La phrase marathe comprend normalement un sujet et un verbe. Ex. : *udyām pāus paḍel* « demain il pleuvra » ; *malā ek pustak pāhije* « il me faut un livre », *tām āpleṃ kām kar* « fais ton ouvrage » ; *cal, mīm tulā kāhīm mauj dākhavitom* « viens, je vais te montrer quelque chose d'étrange », etc.

Le verbe « être » n'est pas indispensable à la phrase. En poésie il manque le plus souvent ; dans l'usage courant il peut manquer dans les phrases proverbiales ou à valeur affective : *jethem gāmv tethem mahārvāḍā* « où il y a un village, il y a un quartier de mahārs » ; *tām murkh kharā* « tu es un vrai fou ». Il manque généralement dans les phrases interrogatives et les réponses : *tujhem nām kāy* « quel est ton nom ? », *mājhem nāmv gopāl* « mon nom est Gopāl ». On peut y joindre les phrases contenant la négation *nāhīm*, encore que ce mot contienne précisément le verbe « être » et que *na* existe isolé ; car le sentiment du verbe s'y perd au point que l'on dit au Concan *to ālā nāhīm āhe* « il n'est pas venu » (Navalkar, p. 272).

Cependant le verbe « être » peut toujours être exprimé, et il l'est en fait le plus souvent. Ex. : *Pāris-ṣabrāṃt ekandar cālīs-var nāṭakgrheṃ āhel, āditvārīm gardī phār aste... sarvā nāṭakgrhāṃt*

sarva prakāreṃ creṣṭ aseṃ jeṃ nātakgyba tyāceṃ nāṃv Āpdrā. bī imārat phārac sundar āhe. « Dans la ville de Paris il y a en tout plus de 40 théâtres. Le dimanche la foule y est considérable. De tous les théâtres celui qui est de tous points le meilleur s'appelle (de lui le nom [est]) l'Opéra. Cet édifice est extrêmement beau » (*Vilāyatcā pravās*, I, Pouna, 1889, p. 185, 187). On a d'ailleurs vu déjà que plusieurs des formes verbales étaient composées avec le verbe « être », et cela en des cas où le sanskrit admettait la phrase nominale pure ; les formes nominales anciennes qui ont subsisté, comme par ex. les troisièmes personnes du type *karto* « il fait », sont en réalité, étant donné leur incorporation à la conjugaison, des formes à affixe verbal zéro. Toutefois il ne faut pas considérer le verbe « être » comme un pur accessoire dans la phrase marathe : il y occupe en effet la même place que tout autre verbe, à savoir généralement la dernière (cf. Meillet, *M. S. L.*, XIV, p. 22), et il se juxtapose même aux temps participiaux qui le contiennent déjà en leur donnant une nuance de sens spéciale : *mīm basloṃ* « je me suis assis » ; *mīm basloṃ āheṃ* « je suis assis » ; *to āplyā mitrāṃs patreṃ libhī baslā āhe* « il était assis à écrire des lettres à ses amis ».

§ 268. Sans donc présenter un état essentiellement différent de l'état sanskrit, la phrase marathe a sensiblement dépassé le stade où se trouve le sanskrit de basse époque. Dans cette langue l'absence de verbe était normale, non seulement dans les maximes générales, mais dans les phrases contenant un pronom, notamment un pronom interrogatif, relatif ou démonstratif, et surtout dans celles qui contenaient un participe. Le verbe « être » à sens de copule ne s'insérerait que dans le vieux type de phrase nominale, celui qui n'était accompagné d'aucune détermination (*mama duḥkhakāraṇaṃ babukāraṇaṃ asti* « la cause de mes malheurs est multiple », etc., v. J. Bloch, *M. S. L.*, XIV, p. 82) ; en s'ajoutant à l'adjectif en *-ta-*, il en modifiait le sens comme il fait en marathe (*ḡāstre kathītam asti* « il est écrit dans le livre » ; *tat tayeti kathītam* « c'est là ce qu'elle a dit » ; v. *ibid.*, p. 92).

L'état du marathe est à peu de chose près celui de la plupart des autres langues de l'Inde continentale (voir p. ex. sur le sindhi, Trumpp, p. 515 ; sur l'hindi, Kellogg, § 856 et suiv. ; sur le tsigane, Miklosich, XII, p. 27 ; le kaçmiri semble avoir subi

dans sa syntaxe comme dans sa phonétique des influences locales : on verra que l'ordre des mots y présente de graves innovations, et le verbe « être » y est aussi nécessaire). On notera qu'il diffère assez, dans le détail, de celui des autres langues indo-européennes anciennes qui avaient gardé des traces de la phrase nominale pure (v. Meillet, *M. S. L.*, XIV, p. 15-18 ; sur le latin, Marouzeau, *La phrase à verbe « être »*..., p. 150 et suiv. ; l'aspect du gotique est proche de celui du marathe, mais la place du verbe « être » y est moins uniforme, v. Meillet, *M. S. L.*, XV, p. 94, 95, 97).

Accord.

§ 269. Comme les noms, les adjectifs sont en marathe de deux sortes : 1^o ceux qui se terminent par une consonne ; ceux-ci sont invariables, du moins à l'époque moderne (v. Navalkar, § 116), et forment avec le substantif auquel ils se rapportent une sorte de composé ; ainsi l'on a au nominatif singulier : *lāl āmbā* (masc.) « mangue rouge » ; *lāl ciṃc* (fém.) « tamarin rouge » ; *lāl paḡoṭeṃ* (neut.) « turban rouge » ; au pluriel nom. *lāl pāḡoṭiṃ* « turbans rouges », au dat. sing. *lāl pāḡoṭyās*, etc. ; *ati thaṃḍ pāṇyā neṃ sārḍi hoil* « avec de l'eau très fraîche il se produira un refroidissement » ; 2^o les adjectifs à élargissement en *-ā*, *-ī*, *-eṃ*, auxquels il faut joindre les pronoms démonstratifs et relatifs, qui ont été assimilés à la déclinaison nominale, et les temps participiaux du verbe, qui sont en réalité des participes déclinés. C'est de ces adjectifs à élargissement qu'il est uniquement question ici.

Genre et nombre.

§ 270. L'adjectif épithète s'accorde en genre et nombre avec le substantif auquel il se rapporte ; s'il y a plusieurs substantifs, il s'accorde avec le plus proche, c'est-à-dire avec le premier : *tyālā moṭhā bhāu va bahiṇ āhe* « il a un grand frère et (une grande) sœur » ; *hyā haveṃṭliṃ* (neut.) *janāvareṃ* (neut.) *va pākṣi* (masc.), *etheṃ āḍhaṭtat* « les bêtes et les oiseaux indigènes se trouvent là » (v. Navalkar, § 516, Joshi, § 573). Sur l'accord aux cas indirects, v. plus bas § 272.

§ 271. Les règles d'accord du prédicat sont plus compliquées. En effet, malgré la persistance en marathe des anciens genres grammaticaux, elles dépendent de la distinction des êtres animés et inanimés (v. § 180).

Lorsque le prédicat (adjectif ou verbe) se rapporte à plusieurs noms de genres différents, il s'accorde avec le dernier seul s'il s'agit d'êtres inanimés ; dans le cas contraire, il se met au pluriel neutre, comme dans les phrases suivantes : *tyācā bāp āṇī āi moṭhīm bhalīm abet* « son père et sa mère sont très (litt. « grands) bons » ; *Dhākā āṇī Sālī hīm dogheṇ bekār hoṇ ālīm* « Dhākū (masc.) et Sālī (fém.) se trouvant sans travail sont venus tous deux » (Navalkar, § 486, 517 ; cf. Joshi, § 574).

Une répartition analogue se retrouve en sindhi : s'il s'agit d'êtres inanimés, le prédicat s'accorde avec le nom le plus proche, ou bien se met au pluriel, le genre étant variable suivant les cas ; s'il s'agit d'êtres animés c'est le masculin qui l'emporte : il ne faut pas oublier qu'il n'y a pas de neutre en sindhi (Trumpp, p. 518). En guzrati, la distinction en êtres animés et inanimés manque ; mais le prédicat se rapportant à des noms de genres différents prend toujours le genre neutre (v. Tisdall, p. 33, 96). Il est à noter qu'en guzrati et en marathe, le neutre pluriel sert de féminin respectueux : mar. *bāisāheb ālīm astīm, paṇ...* « Madame serait venue, mais... » ; guz. *rāṇī āvyām che* « la reine est venue » (Navalkar, p. 270, Tisdall, p. 96). Il y a sans doute un lien entre les deux faits : la désinence neutre, désignant les personnes d'une manière moins directe, est un signe de respect ; c'est d'une façon analogue, quoique inverse, que le neutre s'emploie par humilité (v. Navalkar, § 484, 2).

La formule de la règle marathe s'applique communément en prākṛit jaina (v. Jacobi, *Ausgew. Erz.*, § 79-80) ; mais elle ne semble pas remonter plus haut (v. Speyer, *Ved. u. Skr. Synt.*, § 101).

En hindi et sans doute dans la plupart des langues qui ont perdu le genre neutre, ou bien l'accord se fait avec le nom le plus proche, qu'il précède ou suive, ou bien c'est le masculin qui l'emporte (v. p. ex. Kellogg, § 863, 871 ; Grierson, *Man. kaṣm.*, § 25).

Cas.

§ 272. En vieux marathe l'adjectif épithète s'accorde en principe à tous les cas. Dans la langue moderne cela n'est plus vrai que du nominatif. Il n'y a plus qu'une forme d'oblique commune aux deux nombres et aux trois genres, celle de l'oblique masculin-

neutre singulier. Cette forme précède immédiatement le substantif, qui seul possède l'affixe ou la postposition caractéristique réclamée par le sens. Ex. : *mag mīṇi balkyā lokāṇi cīṇi bolhār nāhīṇ* « alors je ne parlerai plus avec de petites gens » ; *dusryā divcāṇi* « le lendemain » ; *āplyā mitrās, āplyā mitrāṇis* « à son ami, à ses amis », *yā imārti lā don koṭ rupayāṇṇvar kharc jhālā* « on a dépensé pour cet édifice plus de deux crores de roupies » (v. Navalkar, § 515).

Que l'oblique de l'adjectif soit employé seul, cela est normal puisque l'oblique d'un nom est une forme déclinée de ce nom et un mot indépendant. Mais que l'oblique masculin neutre singulier soit seul employé dans tous les cas, c'est ce dont il est plus difficile de rendre compte. On reconnaît ici la trace de la tendance générale à la simplification des adjectifs épithètes que Beames a bien notée, mais en donnant des raisons de psychologie chimérique justement critiquées par Miklosich (v. Beames, II, p. 240-243 ; Miklosich, XI, p. 35). Le détail de l'évolution est fort obscur. Voici comment on pourrait l'imaginer : la confusion de l'oblique masc.-neut. du pluriel avec celui du singulier peut se concevoir, étant donné le caractère instable de la nasalité dans les voyelles ; d'autre part le transport de la désinence d'oblique masc.-neut. singulier au féminin peut être dû à l'analogie du pluriel, où les trois genres n'ont normalement qu'une forme d'oblique.

Les hypothèses qu'on peut faire sur ce point sont indémonstrables, car les autres langues ne fournissent aucune indication utilisable. Dans le groupe occidental — guzrati (abstraction faite de l'affixe -o du pluriel), rajasthani (avec quelques hésitations aux cas indirects autres que l'oblique, v. *L. S. I., Raj.*, p. 7, 22, 37), penjabi, sindhi, kaçmiri — l'accord se fait à tous les cas. Dans tout le groupe oriental, l'adjectif est invariable ou ne varie qu'en genre (cf. *L. S. I., East. hindi*, p. 16, 22, 28 ; *Bih.*, p. 26, 38, 50, 380) ; en singhalais il est absolument invariable (v. Geiger, § 43). Restent l'hindi et le tsigane qui, comme le marathe, simplifient la déclinaison de l'épithète, mais de manières divergentes.

L'hindi décline ainsi les groupes : *kālā ghorā* « cheval noir », *kālī billī* « chat noir » (Kellogg, § 199) :

Sing.	Dir.	<i>kālā ghorā</i>	<i>kālī billī.</i>
	Obl.	<i>kāle ghorē</i>	<i>kālī billī.</i>

Plur.	Dir.	<i>kāle ghoṛe</i>	<i>kālī billiyām.</i>
	Obl.	<i>kāle ghoṛom</i>	<i>kālī billiyom.</i>

Les divers dialectes tsiganes déclinent ainsi les groupes *kalo manuṣ* « homme noir », *kali manuṣni* « femme noire » (Miklosich, XI p.33,-35) :

Sing.	Nom.	<i>kalo manuṣ</i>	<i>kali manuṣi</i>
	Obl.	<i>kale manuṣes</i>	<i>kalya manuṣña</i> (ts. grec : <i>kali m°</i>).
Plur.	Nom.	<i>kale manuṣ</i>	<i>kale manuṣña</i>
	Obl.	<i>kale manuṣen</i>	<i>kale manuṣnen</i>

Si l'on admet avec Miklosich que les formes d'oblique du masculin sont dues à la chute des consonnes finales et tiennent la place de **kales* **kalen*, on est obligé de séparer le tsigane du marathe et de l'hindi sur le seul point où l'on pourrait imaginer un accord dans les trois langues. Chacune d'elles semble avoir simplifié la déclinaison des adjectifs épithètes d'une manière indépendante.

Ordre des mots.

§ 273. En sanskrit classique, l'ordre des mots, sans être fixe, obéit à des règles d'usage assez constantes. D'habitude le sujet ouvre la phrase, le verbe ou le prédicat la termine ; dans les groupes de mots qui se déterminent, le déterminant précède le déterminé (sauf l'apposition, qui est en réalité le prédicat d'une phrase insérée dans une autre phrase). Cependant cet ordre peut toujours être troublé pour des raisons momentanées ; le mot important se place volontiers au début de la phrase, quelle que soit sa nature. Seuls sont fixes les mots enclitiques, qui suivent le premier mot de la phrase ou le mot dont ils renforcent la valeur (v. Speyer, *Ved. u. Skr. Synt.*, § 247-250).

Le marathe, qui a conservé une flexion moins riche que le sanskrit, mais où rien d'essentiel ne manque, a aussi gardé les mêmes principes d'ordre des mots.

§ 274. L'ordre usuel est : sujet-complément-adverbe-verbe ; l'adjectif épithète précède le nom ; le complément indirect précède le complément direct ; les mots désignant les circonstances, le lieu, le temps se placent immédiatement après le sujet ; les

conjonctions se mettent en tête de phrase. Rien en principe ne montre dans l'ordre des mots la valeur affective de la phrase : *mājhi tarvār kholim̐ āhe* « mon sabre est dans la chambre » peut noter une affirmation, une exclamation, une interrogation, et s'il suit une phrase contenant *jar* (skr. *yarhi*), une condition (v. Navalkar, § 466 à 467, Joshi § 531 à 536).

La fixité de l'ordre des mots est plus grande en marathe qu'en sanskrit. On conçoit que la simplification de l'adjectif épithète, par opposition au prédicat, aille de pair avec une constance plus grande de sa place ; de même le complément indirect du verbe passif, exprimant le sujet logique de l'action, qui déjà tendait à occuper la première place en sanskrit (v. Speyer *l. l.*, § 248), s'y installe d'autant plus volontiers dans une langue où la phrase à participe passif s'assimile à la phrase à verbe actif ; de même encore les « fausses prépositions », mots figés à l'un de leurs cas et exprimant des rapports circonstanciels ou logiques, qui en sanskrit tendaient à suivre le mot qu'elles déterminaient (v. Thommen, *Die Wortstellung im nachved. Altind. und im Mittelind.*, § 32), se sont fixées à cette place en marathe au point d'apparaître en certains cas comme des désinences casuelles.

Cependant il reste une liberté relative à laquelle n'échappent guère que les rares enclitiques servant à mettre un mot isolé en valeur, à savoir *c*, v. m. *cī* (pkr. *ciya*), *hī* (skr. *hi*), *paṇ* (skr. *punaḥ*, pali *paṇa*, *puna*). Ainsi l'on peut dire *sampel koṭhān* « comment cela serait (litt. sera-t)-il fini ? », *pustak mī Harilā dileṃ* « c'est un livre que j'ai donné à Hari », *Mumbaihūn Rāmā kāl sakāliṃ ālā* « c'est de Bombay que Rāmā est venu hier matin », *Paris-ṣahrāṇt ekandar 40 var nāṭakgrheṃ āhet ; āditvārīṃ gardi phār aste* « à Paris il y a en tout plus de 40 théâtres ; c'est le dimanche que l'affluence y est le plus (nombreuse) ». Le pronom interrogatif neutre *kāy* se place à la fin de la phrase, quand il sert uniquement à en noter le sens interrogatif : *āj pāṇs paḍel kāy* « pleuvra-t-il aujourd'hui ? » ; mais en dehors de cet emploi sa place est libre : *to kāy deil, teṃ gheūn de* « apporte ce qu'il te donnera », *kāy heṃ dhairya* « quel est son courage ! » (Navalkar, § 575) ; de même on dit à volonté *taṃ kām ālās, kām tūṃ ālās, taṃ ālās kām* « pourquoi es-tu venu ? ». La négation semble même avoir plus de liberté qu'en sanskrit : là sa place est devant le verbe, à une distance variable, et on ne la trouve après que dans quelques

exemples isolés de basse époque (v. Thommen, *ibid.*, § 19-22) ; en marathe, *na* se place ordinairement devant le verbe, au point qu'il s'y est aggloméré en certains cas : *nāthi* skr. *nāsti*, *navhe* < *na hoy*, *nase* < *na ase*, *nāhīm* < *na āhe* ; *naye* « (cela) ne va pas », *nalage* « il n'est pas nécessaire », n'existent plus que sous cette forme ; cf. encore *nako* « il ne faut pas » qui semble contenir le pronom interrogatif, mais a pris des désinences verbales (v. Joshi, § 317, Navalkar, § 266 et suiv.). Cependant *nā* se place volontiers en fin de phrase, non seulement dans la langue poétique (p. ex. *teṇeṃ viṣeṣeṃ karmāteṃ tyajāveṃ nā*, Jñān., III, 168 « il ne doit pas renoncer à l'acte », *to karmabandha āṃgīṃ vājail nā*, *ibid.*, III, 175 « le lien de l'acte ne touchera pas son corps »), mais encore actuellement après le passé d'habitude ou le conditionnel : *kārī nā*, *astā nā* « il ne fait pas ; s'il n'était pas » ; la place finale est à ce point usuelle que la négation s'insère souvent devant la désinence : 2^e pers. sg. *kārī-nā-s*, *kārī-nā-t*, etc. (v. Joshi, § 613) ; cette tendance a abouti en konkani à la formation d'une véritable conjugaison négative : *nidnā* « il ne dort pas », *nidnānt* « ils ne dorment pas », *nidnāṭṭom* « je ne dormais pas » (v. *L. S. I.*, *Mar.*, p. 171).

§ 275. A quelques détails près ces règles s'appliquent à tout l'ensemble des langues de l'Inde proprement dite. En guzrati par exemple « l'ordre usuel est celui-ci : 1. sujet ; 2. complément indirect ; 3. complément direct ; 4. prédicat. Mais il peut être changé pour l'emphase » (Tisdall, p. 95) ; l'adjectif et l'adverbe précèdent les mots qu'ils déterminent (*ibid.*, p. 34, 77) ; la négation *na* précède généralement le verbe, mais la négation prohibitive *mā* (qui manque au marathe), se place après, et de même *nā* quand il s'emploie dans le même sens (v. *L. S. I. Raj.*, p. 343). On verra par l'exposé détaillé de Kellogg (*Gramm. of the hindi lang.*, § 913 à 929) combien l'usage est pareil en hindi.

Seul de toutes les langues indo-aryennes, le kaçmiri (et, d'après une communication personnelle de M. Grierson, tout le groupe du nord-ouest himalayen) a eu une évolution divergente, qui le rapproche d'une manière étrange des langues de l'Europe occidentale, et notamment du germanique : le verbe de la proposition principale prend normalement la seconde place ; une phrase comme *suh chuh gāṭul^u maḥanyuv^u* recouvre exactement la phrase française équivalente « il est habile homme », ou la

phrase allemande « er ist (ein) geschickter Mann » ; dans les subordonnées le verbe reste à la fin, en kaçmiri comme en allemand : *yot^u-tām xinda rōṣa, tamis kara ādar*, cf. all. *so lange ich lebendig bleibe...* « aussi longtemps que je resterai vivant, je lui rendrai honneur » (v. Grierson, *Man. kaçm.*, § 97-99). Mais la position de l'auxiliaire *chuh* ne semble pas différer d'une phrase à l'autre : cf. *suh chuh prath rēta aki phiri dawāḥ khēwān* « il prend (est prenant) médecine ordinairement une fois par mois » et *t^{sa}h chukha zānān kus hakīm chuh tas dawāḥ karān* « savez-vous (êtes-vous sachant) quel médecin le soigne (est à lui médecine faisant) ? » (Grierson, *ibid.* Vocab. n^{os} 1773, 1323 ; cf. cependant *ibid.*, n^{os} 464 et 465). On notera d'ailleurs dans ces dernières phrases que les groupes plus petits du complément et du participe conservent l'ordre ancien ; cf. *kethapōṭhⁱ hēkān tim kōm^u karith* « comment peuvent-ils faire l'ouvrage (l'ouvrage faire) », all. « wie können sie die Arbeit tun ? » ; de même le mot qui détermine la relation casuelle est affixe, comme en marathe et en sanskrit : *mūlas andar* « dans la racine », *mōlis sān* « avec le père » (v. Grierson, *ibid.*, § 13) ; enfin l'épithète précède le substantif, tandis que l'attribut le suit (*ibid.*, § 19 ; cf. *Vocab.*, n^{os} 462, 465, 467, etc., et le premier des exemples cités plus haut). Ce n'est donc pas une langue indo-aryenne qui a pu fournir le modèle de l'ordre : substantif-épithète, adopté par le bouddhiste du v^e siècle Asaṅga dans ses œuvres sanskrites (v. *Mahāyānasūtrālaṃkāra*, éd. et trad. Sylvain Lévi, II, *Intr.*, p. 12) ; c'est en iranien seulement que cet écrivain, natif de Péchaver, a pu connaître la tournure en question.

Subordination.

§ 276. Le marathe ne connaît guère comme propositions subordonnées que les propositions relatives ou introduites par un adverbe relatif (conditionnelles, etc.). La subordination logique se marque le plus souvent par des procédés relevant de la parataxe.

C'est d'abord l'insertion dans la phrase d'un groupe dépendant de l'absolutif en *-an*, à la façon de skr. *-tvā* (cf. § 264) : *to aseṃ bolūn gelā* « ayant ainsi parlé, il s'en alla » ; le sujet de cette seconde proposition peut être différent du sujet principal : *bheṭ hoūn varṣa loṭleṃ* « depuis notre rencontre (*litt.* rencontre ayant été) une année s'est écoulée ».

C'est aussi l'utilisation de l'anaphorique *hem* ou de l'adjectif *aseṃ* « telle chose, cela ». Ces pronoms servent normalement à résumer des substantifs énumérés, comme dans la phrase : *Rāmā Kṛsnā āṇi Vinā he* (ou *ase*) *tetheṃ baslele hote* « R. K. et V. ils étaient assis là ». On dira de même, en déclinant seulement le pronom et en laissant le substantif au nominatif absolu : *hatti ghoḍe āṇi bail hyāṃs cārā ghālā* « donnez de l'herbe aux éléphants, aux chevaux et aux buffles ». Il est conforme au procédé de reprendre une proposition entière par l'anaphorique au neutre : *Rāmā gelā aseṃ tyāṇeṃ aikleṃ* « Il a entendu dire que Rāma est parti », litt. : « Rāma est parti ; cela il a entendu » ; *mī tujheṃ kām kārīn aseṃ to mhaṇālā* « il a dit qu'il ferait mon ouvrage », litt. : « je ferai ton ouvrage, cela il a dit » ; *tyā mulicī āi labāḍ navhe... heṃ tujhyāṇeṃ kaṣāvarūn sāṃgavel* « comment t'est-il possible de dire que la mère de cette fillette n'est pas une menteuse ? » (v. Navalkar, § 566, Joshi, § 545, 628 a). — A plus forte raison l'anaphorique peut-il être employé avec une postposition comme dans *yā-stav, tyā-mūleṃ* « à cause de cela ».

Les deux tours précédents sont compris dans l'emploi de la conjonction *mhaṇūn* qui s'insère entre deux propositions : *mhaṇūn*, pour *heṃ mhaṇūn*, qui se rencontre aussi, veut dire proprement « ayant dit cela » et prend le sens de « par conséquent », ou même de « que » dans le sens le plus général (Navalkar, § 357, 4, § 667, 668). Ce mot a perdu à ce point son sens étymologique qu'il en vient à servir d'équivalent à l'anaphorique : *āmbā mhaṇūn phār cāṃgleṃ phal ābe* « la mangue est un fruit excellent ». Il n'est pas sans intérêt de noter que les verbes pour « dire » sont employés de même en dravidien (v. Kittel, *Gramm. of the kannada lang.*, p. 355 ; Vinson, *Man. de la langue tamoule*, p. 147) ; on retrouve d'autre part le même emploi en népalais (Kellogg, *Gramm. of the hindi lang.*, § 889). Il faut ajouter à ces tours l'emploi de l'absolutif en *-tām* et des infinitifs tirés du participe en *-vā* et en *-lā* et du verbal en *-ṇeṃ* dont il a été question plus haut (§ 262 et suiv. ; Navalkar, § 670).

La liberté de la liaison des phrases est telle qu'une phrase quelconque peut se construire comme un nom quelconque. Ex. : *mī yeiṃ paryant tyālā vāṭ pāhnyās sāṃg* « jusqu'à ce que je vienne dis-lui de m'attendre (litt. regarder le chemin). »

La phrase relative elle-même conserve une certaine indépen-

dance ; en effet elle est construite exactement comme une phrase principale ; de plus le pronom ou l'adverbe relatif peut manquer ; enfin le nom commun aux deux phrases se met de préférence dans la proposition relative, parce qu'elle est la première ; l'anaphorique au contraire est de règle dans la proposition principale, qui vient normalement en second. La phrase suivante *jo mulgā mīm kāl pāhilā toc hā āhe* « c'est là l'enfant que j'ai vu hier » ne diffère pas des autres formules *mulgā mīm pāhilā toc āhe* ou *mīm pāhilā to mulgā āhe* (v. Joshi, § 628 b ; cf. Navalkar, § 554) ; de même *jar pāūs paḍat aslā tar yeṃ nako* « ne venez pas s'il pleut », et *mīm libūt nasloṃ tar mātr malā yeṃ bheṭ* « si je ne suis pas en train d'écrire, alors seulement viens me voir (*litt.* : étant venu visite-moi » (Navalkar, § 624).

§ 277. A l'époque moderne seulement il s'est formé une sorte de proposition subordonnée s'ouvrant, soit avec *jeṃ* (cf. skr. *yat*) « que » suivant la principale, soit avec *kīm* « que » ; il n'y a cependant pas de discours indirect ; *sāhebiṃ... sevakās pusileṃ kīm āple pite... yāṇiṃ* « Le Sāhib dit à son serviteur : « Votre père... » ; *prasann hoṃ bolilā je tujhā vaṃcānt...* « Satisfait, il dit : « Dans votre famille... » ; (cf. Navalkar, p. 204, 205 ; cf. 298, 357). Aujourd'hui *jeṃ* en cet emploi est sorti de l'usage ; mais il n'en suit pas nécessairement que *jeṃ* a précédé *kīm* ; peut-être est-ce cette dernière conjonction qui a servi de modèle à l'autre. Quoi qu'il en soit, *kīm* en marathe est probablement emprunté à l'hindoustani *ki*. Or, *ki* en hindoustani même est très moderne, et partant suspect d'importation étrangère. En tout cas le caractère récent de cette conjonction dans l'Inde rappelle forcément le grand mouvement d'extension de persan *ki* ou *kim* : on sait que ces conjonctions se sont introduites par ailleurs en turc, où la proposition relative fait normalement défaut (v. Mirza Kasem Beg, *Gram. der Türkisch-Tatarischen Spr.*, trad. Zenker, p. 235 et 236 ; ce renseignement m'a été communiqué par M. Gauthiot).

Si la tournure en question ne résulte pas d'un développement purement autonome du marathe, on ne saurait s'étonner d'en retrouver encore les équivalents dans les autres langues indo-aryennes. Le guzrati aussi emploie la tournure par l'anaphorique, et place les propositions de type relatif en tête ; mais la phrase subordonnée introduite par *ke* y est moins autorisée (v. Tisdall, p. 93, 96, 99). En sindhi les phrases subordonnées pré-

cèdent normalement la principale ; toutefois la proposition relative peut la suivre, et il existe des propositions subordonnées introduites par *ki*, *jo*, *ta* ; mais il n'y a pas de discours indirect (v. Trumpp, p. 521, 525, 526, 528). Les mêmes formules sont applicables encore en hindi (v. Kellogg, *l. l.*, § 883 et suiv.). En kaçmiri la proposition relative précède aussi la principale introduite par le démonstratif ; mais le mot *çi* « que » introduit toute sorte de subordonnées (Grierson, *Man. kaçm.*, *Vocab.*, s. v. *yih* (2) et *çi*).

CONCLUSION

§ 278. De l'exposé qui précède il ressort que sur aucun point le marathe n'a apporté d'innovations graves dans le système linguistique qu'il avait hérité du moyen-indien.

C'est dans la période la plus ancienne à laquelle nous puissions atteindre que le type ancien de l'indo-iranien a commencé de s'altérer dans l'Inde. Déjà le R̥gveda laisse deviner la perte de *r* voyelle, c'est-à-dire de la seule sonante qui fournissait encore un jeu d'alternances sensible aux sujets parlants ; et l'on voit la morphologie comme la phonétique profondément altérées dès les inscriptions d'Açoka. Le marathe n'a fait que reconstruire un nouveau système avec les débris conservés par le moyen-indien ; et il l'a fait de la même façon dans l'ensemble que les autres langues indo-aryennes modernes, du moins celles qui sont parlées à l'est de l'Indus. En effet le singhalais, le tsi-gane et les dialectes du nord-ouest himalayen ont eu une évolution parallèle en partie à l'évolution générale de l'indo-aryen, mais chacun d'eux présente des innovations particulières à beaucoup d'égards. Les autres langues au contraire, qu'on pourrait pour cela dénommer prākritiques, remontent presque toutes à une même langue commune attestée par les divers documents du moyen-indien, et ont évolué de façon très semblable ; les divergences de détail qui s'y rencontrent ne coïncident pas assez fréquemment pour qu'on puisse les répartir en groupes nettement séparés. Ainsi le marathe, qui généralement s'accorde avec la langue géographiquement la plus voisine, le guzrati, s'en distingue souvent.

Le traitement des voyelles devant consonne géminée est le même en marathe, en guzrati, dans les langues du centre et de l'est ; il s'oppose à celui du sindhi, du penjabi et de l'hindi occidental. Avec le guzrati encore, mais avec le guzrati seul, le ma-

rathe conserve intact le groupe nasale + occlusive. En marathe et en guzrati, comme dans tout le groupe occidental, *v* initial et géminé est conservé, *n* et *l* intervocaliques sont cérébraux. Mais les groupements sont partiellement différents : le singhalais conserve *v*, mais conserve aussi *n* et *l* ; par contre l'oriya, quoique appartenant au groupe oriental, a *l* cérébral intervocalique. De plus le marathe se sépare du guzrati dans le traitement de *ch*, qui est représenté par *s* en marathe et dans des dialectes isolés, notamment ceux de l'extrême-est ; de même plusieurs diphthongues finales du prakrit, et par suite un certain nombre de désinences, sont les mêmes en marathe et en hindi par exemple, et diffèrent des diphtongues et des désinences correspondantes du guzrati et d'autres langues occidentales.

Dans la morphologie, le marathe et le guzrati seuls sur le continent ont conservé les trois genres anciens ; seuls aussi ils ont étendu au nominatif des démonstratifs le thème en *t-* des cas obliques ; le participe en *-lā* du marathe a encore son équivalent en guzrati et en outre dans les parlers du nord-ouest et du groupe oriental. Mais par la formation du futur le marathe se sépare du guzrati et rejoint les dialectes du Rajputana ; avec les mêmes dialectes entre autres il forme l'infinitif en *-ṇ-* et non en *-v-* comme le guzrati et les parlers orientaux ; d'autre part il se distingue, non seulement du guzrati, mais encore des parlers du Rajputana par la manière de former le présent ; enfin pour la conservation des désinences *-asi*, *-anti*, *-antu*, le marathe n'a comme compagnons que des parlers orientaux.

§ 279: Le marathe ne se rattache donc à aucun groupe d'une manière exclusive. Mais surtout il présente extrêmement peu de caractéristiques qui lui soient propres. Dans la phonétique, qui est la partie la moins originale de cette langue, on ne trouve guère à mentionner que le traitement particulier des palatales, suivant le timbre de la voyelle qui les suit : or, il s'agit moins ici d'un développement normal que d'une trace d'un substrat linguistique ancien. La déclinaison ne diffère de celle des langues parentes que par le choix des affixes ou des pospositions : ceci est au fond affaire de vocabulaire. La formation des possessifs *mājhā*, *tujhā*, et dans le verbe, le gérondif en *-ān* paraissent les seules particularités présentées uniquement par le marathe. Les formes et leur emploi sont souvent plus archaïques en marathe que dans

d'autres langues : mais il semble que ce ne soit là même qu'un état transitoire. Dans la formation d'un temps passé actif, dans la régularité d'emploi du verbe « être », dans la simplification des formes de l'adjectif épithète, dans la fixité relative de la place des éléments constituant la phrase on perçoit l'action de tendances nouvelles ; autonomes sans doute pour la plus grande part, ces tendances sont aussi renforcées par l'action de la langue écrite, qui emprunte des tournures à d'autres langues, notamment à l'hindi et à l'anglais (sur l'anglais, v. Joshi, p. 44). Quelle que soit l'origine de ces tendances, leur action semble bien conduire le marathe, langue encore relativement archaïque, à rejoindre progressivement celles des langues indo-aryennes où la morphologie et la syntaxe ont évolué plus rapidement.

APPENDICE

NOTE SUR

QUELQUES DOCUMENTS DU VIEUX MARATHE

§ 280. M. Rājvāde a publié dans le *Viçnavṛtta* de janvier 1907 une inscription trouvée à Cikurḍe dans la région de Kolhapur. Elle porte la date suivante : *bhāva saṁvachare vaiçākhamāse kṛṣṇapakṣe bhaumadine aṣṭamyām tithau*. Ceci correspond suivant l'éditeur à l'année 658 çaka. La question de date mise à part il reste encore quelques difficultés qui nous embarrasseront d'autant moins que l'inscription n'est pas en marathe comme le prétend M. Rājvāde, mais dans une mixture étrange de sanskrit correct et de sanskrit incorrect, dont certaines formes ont un aspect marathe ou même canarais (on remarque en deux endroits la désinence *-lu* caractéristique de cette dernière langue). Il semble qu'on reconnaisse du marathe dans l'adjectif *magilu* « sur le chemin » (*mārga-*), dans les substantifs *kuḍo* désignant une mesure de capacité (m. *kuḍav*, skr. *kuḍapa-*), *devul* « temple » (m. *deuḷ*, skr. *devakula-*), *nāvi* « barbier » (m. *nhāvi*, skr. *nāpita-*), part. prés. *karit* « faisant », absol. *karavuna karavutana* « ayant fait », *maṁnavunu* « respectant ».

Mais il convient de faire peu d'usage de ce texte plein d'obscurités reconnues même par un éditeur aussi hardi que M. Rājvāde.

§ 281. Le plus ancien document du marathe est la double inscription de Çravaṇa Beḷgoḷa au Maïssour et gravée au plus tard en 1118 J.-C.

Çrī cāvunḍarājeṁ karaviyaḷeṁ.

« Fait sur l'ordre du roi Cāvunḍa. »

Çrī Gaṁga rāje suttāle karaviyaḷeṁ.

« Mur d'enceinte (?) construit sur l'ordre du roi Ganga. »

Ces inscriptions ont été éditées en dernier lieu par M. Hultzsch dans l'*Epigraphia Indica*, VII, p. 109.

§ 282. Plus tard on trouve quelques fragments de prose marathe dans le *Mānasollāsa* ou *Abhilaṣitārthacīṇāmāṇi* de Bhūlo-kamalla, écrit en 1051 çaka. M. Rājvāde a donné les deux passages dans le *Viṣṇavṛtta* de juillet 1907, p. 8 ; les voici :

jeṇeṃ rasātalaunu matsyarūpeṃ veda aṇiyale manuṣivaka vāṇiyale to saṃsārasāyatarana moha[haṃ]tā rāvo nārāyaṇu (v. 2143).

« Celui par qui sous la forme du Poisson a été apporté du Rasātāl (le plus profond des enfers) le Veda, (et) ont été chantés Manu et Çiva, celui-là, le Passeur de l'océan des existences, le Vainqueur de l'Égarement, c'est le roi Nārāyaṇa. »

L'autre passage est très obscur :

jo gopījaṇe gāyīje (lecture revue ; R. lit *māyīje*) *bahu pari rūpeṃ nirhāṃgo...* (le reste est incompréhensible)... (v. 2162) « celui qui est beaucoup chanté par les vachères, mais en ce qui concerne l'aspect extérieur (est) privé de corps. »

§ 283. En 1109 Çaka (1186 J.-C.) une inscription sanskrite d'Aparāditya le Çilāhāra trouvée à Parel est suivie d'une imprécation dont voici le texte et le sens, d'après l'édition de Bhagvanlal Indraji (*J. As. Soc. Bomb.*, XII, p. 334).

atha tu jo koṇuhuvī (lire ci ?) *e cāsan loṇi tēcā vedyanāthadevācī bhāl sakutuṇbī āpaḍeṃ | teḥācī māy gādhaveṃ jhaviḥe.*

« Mais quiconque détériorera cet édit, la lance du dieu Vaidyanātha tombera sur lui et sur sa famille ; et sa mère sera saillie par un âne. »

§ 284. On trouve dans l'*Epigraphia Indica*, I, p. 343-346, une inscription de 1128 Çaka trouvée à Pātṇā (ou Pāṭaṇ) dans le Khandeç, et qui contient une longue partie en marathe que M. Kielhorn renonce à comprendre. M. Rājvāde en a tenté en 1906 un nouveau déchiffrement qu'il a publié dans le *Prabhāt* de Dhulia, et qui pour la partie marathe diffère non seulement de celui de M. Kielhorn, mais même de celui antérieur de Bhau Daji (*J. As. Soc. Bomb.*, I, p. 414 et suiv.). Voici le texte marathe, tel que M. Rājvāde le donne, et une traduction faite d'après la sienne :

[22]... *iyāṃ pāṭaṇiṃ jeṃ kenēṃ ughaṭe teḥācī aṣī āṇi jo rāulā hoṃtā grābakapāsīṃ to maḍhā dīnhalā | brāhmaṇāṃ jeṃ vikateyāpāsīṃ brahmottara teṃ brāhmaṇiṃ dīnhaleṃ | grāha [23] kāpāsīṃ dāmācā vīsoṇā āsupāṭhī maḡareṃ dīnhala || jaladāyāṃ bailāṃ siddhabeṃ || bābirilā*

āsūpāṭhī gidhavam grāhakaṇṇasīṇi pāṇca poṭhali grāhakaṇṇasīṇi || paḥi
 [24] *leā ghāṇeā dāṇācī loṭi maṭha dīṇhali || jeti ghāṇeṇi vāṇhali tetiṇāṇi*
prati paḥi paḥi telā || ettha jeṇ maviṇe teṇ madhacena māpeṇ mavāveṇ
māpāṇ madhā arddhaṇ || arddhaṇ [25] māpahārī | tūpacem sūṇka |
tathā bhūmiḥ || caturāghāṭaviṇuddha oṇḍhugrāmu paṣama bāleā kāmātu
madhyeṇ vadabūṇḍhu || pūkalavūṇḍhu || paṇḍitāṇcā kāmātu | cītegrā
 [26] *mī cāurā || dhāmojicīā soṇḍhiāṇ ||*

« Dans cette ville de Pātan, (le produit de) la taxe dite *asi* qui est levée sur les marchandises exposées (au bazar), qui se trouve au palais royal chez le percepteur, est donné au couvent. Le bénéfice obtenu par les brahmanes sur les marchandises mises en vente est donné par les brahmanes au couvent. Un vingtième de la somme (reçue par lui) est donnée par le cavalier Magar (« Crocodile ») au percepteur. (Le percepteur) doit veiller aux bœufs chargés d'amener l'eau (au couvent). (Un vingtième de la taxe) sur les marchandises venues du dehors (est) donné au percepteur par le cavalier Gidhav (« Vautour »?)

Les cinq promesses ci-dessous ont été faites au percepteur.

La coulée du grain de la première presse d'huile est donnée au couvent. Autant de presses qui fonctionnent, autant de fois une *paḥi* (4 tol) d'huile (est donnée au couvent). L'huile qui est mesurée ici doit être mesurée avec la mesure du couvent. L'huile à verser (se répartit) moitié pour le couvent (selon R. : « dans la jarre » : *maḍh* = *maṭh*), moitié pour le vérificateur des mesures.

La taxe du beurre clarifié.

De plus un terrain défini par les quatre limites (suivantes) : le village du Ruisseau, à l'ouest la terre attribuée à Bālā, au milieu le tronc de figuier, le tronc de *pūkal*, la terre attribuée aux Pandits, un *cāhūr* (120 *bigga*) au Village du Léopard ; les éperons de la montagne de Dhamoji ».

§ 285. Parmi les documents postérieurs autres que les textes littéraires, il n'a été fait usage ici que d'une inscription votive de Pandharpur de 1195-1199 çaka, dont il est question dans le *Gazetteer* de Solapur (*Gaz. of the Bombay Pres.*, XX, p. 421-422) et qui a été rééditée par M. Rājvāde dans la *Granthamālā* d'avril 1905. La partie marathe débute ainsi :

[3] *Svasti ʃrī saku 1195 ʃrīmukhaṇ saṇvatsare phāgaṇipuraʃrīvīṭṭha-*
ladevarāyāsi tisāsiti (?) phuleṇ dāṇḍe ācamdrārka cālāveā nāna bhakti
mālīṇ datta paikācā vivaru |

Voici comment M. Rājvāde l'entend :

« Pour le roi-dieu Viṭṭhal de Phāganipur... fleurs et cannes, pour servir aussi longtemps que la lune et le soleil, données par divers groupes de dévots; détail des objets » (ou : « détail des objets donnés par... » etc.)

Le reste de l'inscription est trop fragmentaire pour valoir la peine d'être transcrit ici.

Vu, le 28 novembre 1912.

*Le doyen de la Faculté des lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISSET.

Vu

et permis d'imprimer.

*Le vice-recteur
de l'Académie de Paris,*

L. LIARD.

ERRATUM

Page 3, ligne 5 du bas ; lire : en 150 après J.-C.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Introduction. — Le sanskrit, § 1-3. — Le moyen indien : inscriptions, § 4-5 ; pali, textes jainas, textes bouddhiques du Nord, § 6-8 ; prākritis classiques (comparaison avec l'hindoustani), § 9-11 ; caractères généraux du moyen-indien, § 12-17. — Les langues indo-aryennes modernes, § 18-19 ; leurs rapports avec le moyen-indien commun, § 20-21 ; l'apabhraṃṣa, § 22. Le marathe, § 23-26.....	1-37
Bibliographie, § 27.....	38-42
Phonétique. Généralités, § 28.....	43-44
Voyelles, § 29. Traitement de skr. <i>ṛ</i> , § 30-31.....	45-49
Altérations dépendant de la place des voyelles dans le mot. — L'accent, § 32-36. — Voyelles finales, § 37-39 ; en syllabe pénultième, § 40-42 ; avant la syllabe pénultième, § 43 ; en syllabe initiale, § 44-49 ; intérieure, § 50-52.....	50-71
Voyelles prākrites en contact, § 53 ; insertion de <i>y</i> et <i>v</i> , § 54-55 ; diphtongues, § 56-57 ; contraction, § 58-65.....	71-81
Voyelles nasales, § 66-72.....	81-87
Tableau du vocalisme marathe, § 73-80.....	87-94
Consonnes. Les occlusives, § 81 ; occlusives suivant une nasale, § 82 ; aspiration et désaspiration des occlusives, § 83-89 ; autres altérations, § 90. Tableau des occlusives marathes, § 91 et suiv. : gutturales, § 92-99 ; palatales et <i>ṣ</i> issu de <i>ch</i> , <i>kṣ</i> , § 100-107 ; cérébrales anciennes, § 108-112 ; traitements de <i>r</i> + dentale, § 113-116 ; cérébralisation spontanée, § 117-119 ; dentales, § 120-124 ; labiales, § 125-128 ; traitements de dentale + <i>v</i> , § 129-130.....	95-136
Nasales, § 131 ; <i>ṇ</i> et <i>n</i> , § 132-136 ; <i>m</i> , § 137-138.....	136-143
Liquides, § 139-142 ; <i>r</i> , § 143 ; <i>l</i> , § 144-147 ; <i>ḷ</i> , § 148-149.....	143-152
Spirante <i>v</i> , § 150-153 ; note sur <i>y</i> , § 154.....	152-157
Sifflante, § 155-157.....	157-159
Aspirée, § 168-161.....	160-163
Le mot. Phonèmes en contact, § 162-163. Action à distance : infection vocalique, § 166 ; métathèse, § 167 ; anticipation de l'aspiration, § 168 ; dissimilation, § 169-171 ; superposition syllabique, § 172. Fin et initiale du mot, § 173-175.....	164-176

	Pages
Morphologie. Généralités, § 176; perte du duel, § 177.....	175-176
Déclinaison, § 178. Thèmes, § 179; genres, § 180; cas, § 181-184..	177-183
Groupe : cas direct, cas oblique dans les noms terminés en consonne, § 183-190; dans ceux terminés en voyelle, § 191.....	183-189
Traces d'autres désinences anciennes : instrumental, locatif, ablatif, § 192-196.....	190-194
Postpositions, § 197; <i>s</i> , <i>çim</i> , <i>sāthin</i> , <i>stav</i> , § 198; <i>tem</i> , § 199; <i>lā</i> , <i>lāgin</i> , § 200; <i>nem</i> (<i>nim</i>), § 201; adjectif d'appartenance, dit « génitif », § 202.....	195-207
Relatifs, démonstratifs, interrogatifs, etc., § 203-206; pronoms personnels, § 207-210.....	208-213
Noms de nombre, § 211-226.....	214-223
Conjugaison, § 227. Thèmes fort et faible, § 228-229; thème du présent, § 230; thèmes du participe passé, § 231; causatif, potentiel, passif, § 232.....	224-232
Flexion, § 233-234. Temps anciens : passé d'habitude (ancien présent), § 235-238; impératif, § 239. Formations récentes : futur § 240-242; temps participiaux, § 243 : présent-conditionnel, § 244-249; passé, § 250-252; temps d'obligation et potentiel, § 253-254.....	232-254
Formes non personnelles du verbe. Participe présent, § 255; participe passé, § 256; participe d'obligation, § 257; participe futur, § 258. Temps composés, § 259; auxiliaires, § 260; passif périphrastique, § 261. Formes absolues tirées des participes, § 262-264. Nom verbal et infinitif, § 265.....	255-262
La phrase, § 266. Phrases nominale et verbale, § 267-268. Accord de l'adjectif à élargissement, § 269-272. Ordre des mots, § 273-275. Subordination, § 276-277.....	263-274
Conclusion. Place du marathe dans le groupe indo-aryen, § 278-279.....	275-277
Appendice. Note sur quelques documents du vieux marathe, § 280-285.....	279-282

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS
